# CORRESPONDANCE

## *SECRETE,*

## POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

*TOME DIXIEME.*

# CORRESPONDANCE

## *SECRETE,*

## POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

*OU*

## MÉMOIRES

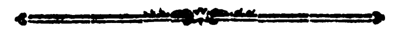
*Pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.*

TOME DIXIEME.

* * *
* *
*

A LONDRES,

*Chez JOHN ADAMSON.*



1787.

# CORRESPONDANCE

## *SECRETE,*

## POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

### *OU*

*MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.*

---

*De Versailles, le 15 Juin 1780.*

LES conjectures sur un démembrement définitif de la Pologne s'accréditent de plus en plus. On y joint diverses circonstances qui leur donnent l'apparence la plus séduisante de la vérité. On assigne déjà la retraite du Roi à Paris; on y désigne sa demeure dans une superbe maison qu'on bâtit actuellement sur une forme antique & curieuse, au bout de la rue d'Artois, dans un nouveau quartier composé d'édifices somptueux & élégans, qui se sont si promptement élevés. On va plus loin & on marie le Roi abdiquant à la charmante Princesse de Bourbon. Voilà de quoi régaler les amateurs des choses extraordinaires & romanesques.

Notre directeur général des finances a éprouvé quelques violentes secousses; il travaille à se raffermir. La Philosophe son épouse cherche à asseoir son empire sur l'Académie Françoise. Elle s'occupe de la rédaction d'un code de littérature & a formé le plan d'une espece de cadastre littéraire, qui sera quelque chose de délicieux. On formera un tableau des richesses intellectuelles de la nation, en recueillant avec exactitude les phrases & expressions nouvelles, les mots heureux, les saillies piquantes des gens de lettres (de nos amis s'entend) & surtout de la *Quarantaine* qui continue d'avoir de l'esprit *comme quatre*.

Tant que chaque nouveau Ministre sera le maître d'innover ou de changer dans son département ce que son prédécesseur avoit établi, tout continuera d'aller mal pour nous. Voilà que le Prince de Montbarrey vivement sollicité par les intéressés voudroit faire revivre les inspecteurs généraux militaires que M. de St. Germain a supprimés. Comme le Ministre actuel n'oseroit proposer au Roi la révocation de ces inspecteurs supprimés, on croit qu'il tâchera de les faire revivre sous un titre nouveau tel que celui de visiteurs ou de directeurs généraux.

*De Paris, le 17 Juin 1780.*

On ne peut que s'applaudir de vivre sous un gouvernement dont la maxime équitable, est de compenser, dans sa sévérité, la punition à la faute : M. Aucane doit s'en féliciter plus que qui que ce soit. Ce jeune Américain, exilé par lettre de cachet, pour avoir inconséquemment permis à ses connoissances & amis, de se réunir dans sa maison pour y perdre leur argent, est de retour en cette capitale. Il faut croire que cette légere correction le rendra plus circonspect à l'avenir.

Ce vieux proverbe, *la corde ne perd jamais ses droits*, devroit être sans cesse devant les yeux de tout homme, tenté de commettre un mauvais coup : car, en effet, il en est peu dont l'authenticité soit établie par des témoignages aussi frappans & plus multipliés. Un particulier de la rue St. André-des-arts, vient d'en donner un nouvel & triste exemple. Il avoit fait, il y a quelques années, un vol, de concert avec un camarade. Depuis ce temps il s'étoit marié, & avoit formé l'établissement d'un petit commerce. Il se croyoit tranquille, & se livroit à l'espérance de se soustraire au supplice attaché à sa faute : mais la fatalité le tenoit à son fil, & bientôt il devroit en être la victime. Son complice, ayant fait un retour sur lui-même, trouvoit dans sa conscience un reproche perpétuel. Il eut recours aux avis d'un prêtre, auquel il se confessa : son conseil fut le seul qu'il put donner, celui de la *resti-*

*tution ;* mais il n'étoit point aſſez riche pour s'en acquitter ſeul ; il fallut donc engager ſon camarade à y contribuer au prorata de ſa portion, ce qu'il refuſa. D'après une ſeconde tentative, il lui déclara qu'il ne pourroit s'empêcher de le faire connoître s'il perſiſtoit à conſerver ſon vol. Cette menace produiſit un terrible effet dans l'eſprit de ſon ancien camarade, ce fut la réſolution d'aſſaſſiner un homme qui pouvoit le perdre ; la veille de la Pentecote, il ſe rendit chez lui, & l'aſſomma à coups de hache. Le malheureux ſurvécut à ſes bleſſures ; & fut tranſporté à l'Hôtel-Dieu. L'autre s'engagea dans les dragons, & fut auſſi-tôt rejoindre ſon régiment à Valenciennes. On ignoroit le lieu de ſa retraite, mais l'imprudence de ſa femme le décela bientôt, en laiſſant appercevoir à des mouchards qui l'entouroient ſans ceſſe, le timbre d'une lettre qu'elle avoit reçue de ſon mari. Son procès étant d'avance inſtruit, il n'eſt reſté que quarante-huit heures en priſon, d'où il eſt ſorti pour être rompu vif. L'autre étoit mort la veille du ſupplice.

Si l'on jugeoit toujours du mérite d'un nouvel opéra par l'affluence, ou la déſertion du public, on ne pourroit qu'être défavorablement prévenu contre celui d'*Andromaque ;* il n'y avoit pas à la troiſieme repréſentation deux cents perſonnes au parterre, & le ſurplus de la ſalle n'étoit que très-clair-ſemé de ſpectateurs. Cependant il eſt de la juſtice de convenir qu'il y a des beautés dans la muſique : il y a des traits bien exprimés, il y en

a de foibles ; mais en général il annonce un peintre qui connoît la nature, qui l'écoute, mais auquel elle a refusé cette énergie de caractere si nécessaire pour atteindre le pathétique sublime dont le Chevalier Gluck embrasse ses ouvrages. Néanmoins M. Gretry peut être, après lui, rangé parmi les meilleurs musiciens dramatiques. La scene d'*Andromaque* baignant son enfant de ses larmes, & cherchant à le soustraire à la fureur des Grecs, est infiniment touchante, & remue très-vivement tous les ressorts de la sensibilité : cette scene est la seule que Mlle. le Vasseur ait rendue à mon gré. M. le Gros mérite tout plein d'éloges ; malheureusement cet acteur n'est pas tourné favorablement, & le public vulgaire ne voit plus rien dès qu'il n'est pas séduit par un bel extérieur ; cependant, pour le peu qu'on soit sensible, on sent de la délicatesse & de l'expression dans tous les endroits intéressans de son rôle ; on les reconnoît sur-tout dans sa voix qu'il sait maîtriser au point de ne laisser entendre que des inflexions étouffées d'une expression très-pénétrante. Ce vers, entr'autres, m'a déchiré : dans l'instant où Pyrrhus livré à toute l'indignation que lui dictent les refus d'*Andromaque*, il dit :

Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

M. Larrivée est si familiarisé avec le caractere violent d'Oreste qu'il releve le peu d'importance de son rôle. Sa voix & son jeu sont d'un grand effet dans le *trio* où Pirrhus vient

assurer Hermione de son retour; son *a parté* qu'il chante d'un ton contraint & affligé peint bien l'état de son cœur. On ne peut tenir à l'accent cruel, avec lequel il exprime ce dernier vers, quand dans sa fureur il s'adresse aux *furies* qui semblent le poursuivre, & qu'il voit au milieu d'elles Hermione. « *Laissez faire* » *Hermione*, s'écrie-t-il. »

L'ingrate mieux que vous saura le déchirer!

Quant au poëme, il est méconnoissable, malgré le respect de l'auteur pour y conserver toutes les beautés de Racine : aussi M. Guillaume Pitra avoue-t-il que c'est une espece d'audace & de sacrilege de sa part, d'avoir osé morceler ce bel ouvrage. Il est vrai que le sujet est bien convenable à l'opéra. On ne peut réunir plus d'objets de spectacle & d'intérêt : l'audience de Pirrhus aux députés de la Grece, la présentation d'*Hermione* au peuple, la scene maternelle d'*Andromaque*, son invocation sur le tombeau d'Hector son époux, la cérémonie de son couronnement, le combat qui le suit, tous tableaux dont l'ensemble forme de cette piece, l'une des plus variées de ce théâtre.

Le Jansénisme est encore en France un feu caché sous la cendre; soufflez-le, il s'enflammera aussi-tôt. Ceci doit suffire pour faciliter vos conjectures sur les causes premieres d'un écrit sanglant, intitulé : *Requête des fideles à nos Seigneurs les Archevêques, Evêques, &c. composant l'assemblée du Clergé*, qui n'est autre chose

que la ſatyre la plus vive & la plus amere de la conduite de ces Prélats, dont quelques-uns ſont déſignés à ne pouvoir s'y méprendre, & dont l'un d'entr'eux eſt même cité en toutes lettres. On y décrit & décrie les mœurs dépravées de la plupart de ces Meſſieurs ; on les repréſente pleins d'impudence & dévorés d'ambition ; on déclame contre l'impertinence de leur luxe & contre le ſcandale qu'ils portent à la religion par leur vie déréglée, & la ſoif de l'or. Cette brochure, pleine de vigueur, eſt bien écrite ; elle eſt l'ouvrage d'un Avocat de beaucoup d'eſprit, dont la plume de fer eſt vouée au *parti janſéniſte*. Ses portraits ſont ſans doute un peu chargés ; mais, lorſqu'il s'agit de *cenſure* & de *réforme*, peut-on rendre la vérité trop frappante ? dans le moment préſent, cette brochure eſt des plus rares, il n'y en a guere d'exemplaires dans le public que ceux que les perſonnages, en queſtion, ont reçus, les uns dans leur voiture, les autres chez leurs maîtreſſes & d'autres à l'aſſemblée : il eſt de convention qu'elle ne ſera diſtribuée dans le public qu'après la ſéparation des membres du clergé, dont on ne veut point écouter les plaintes à cet égard, & c'eſt le moyen de ſe refuſer en effet à toute eſpece de ſatisfaction. On m'a aſſuré que ce n'étoit pas tout, & qu'il alloit paroître un ſecond *écrit* de la même ſource dont l'objet ſera de donner les plus grands éclairciſſemens ſur les biens exceſſifs du clergé, ſur l'abus révoltant qu'ils en font, ſur l'indécence, tant reprochée, de leur ſéjour continuel à Paris, &

ſur la néceſſité d'une juſte alternative *d'abdiquer*, où de *réſider* où leurs fonctions & leurs devoirs les appellent.

Les ſiecles ont beau s'accumuler ; il étoit réſervé au nôtre des ſingularités neuves dans tous les genres. Il s'inſtruit au Châtelet un procès d'une eſpece aſſez plaiſante. L'Abbé Sabathier de Caſtres demande une réparation proportionnée au dommage que lui a cauſé l'Abbé Baudouin, principal du college du Cardinal-le-Moine, en publiant qu'il n'eſt pas l'auteur du *Dictionnaire des trois ſiecles de littérature*, & en offrant d'adminiſtrer la preuve du plagiat commis par l'Abbé Sabatier. L'Abbé Baudouin fait plus : il ſoutient que l'Abbé S.... a volé l'ouvrage en manuſcrit à ſon véritable auteur, leur ami commun, auquel il a eu l'adreſſe de l'eſcamoter au moment de ſa mort. Cette diſcuſſion a de quoi ſurprendre tous ceux qui connoiſſent ce dictionnaire; car on ne devoit effectivement pas s'attendre qu'une production auſſi médiocre & d'une partialité auſſi choquante contre pluſieurs écrivains honnêtes, put jamais être réclamée par qui que ce ſoit : & c'eſt avec grande raiſon, qu'on compare les deux *conteſtans* à deux mauvais *chiens* qui ſe diſputent un *mauvais os*. M. de la Malle, auteur prétendu, de la *Diatribe* contre Suger eſt le défenſeur du principal Baudouin & M. Tronſſon du Coudray, jeune éleve de la faction *Elie de Beaumont*, eſt celui de l'Abbé Sabathier ; tous deux ſont jeunes & dignes concurrens l'un de l'autre dans l'arêne du barreau.

On m'écrit de Nantes que Paul-Jones a passé huit jours dans cette ville, où l'accueil si flatteur de notre capitale envers lui s'est renouvellé dès qu'il y a paru. Le public toujours engoué du romanesque se portoit en foule sur ses pas, & l'affluence a été si grande, lorsqu'il s'est montré au spectacle, que la moitié des curieux fut contraint de rester à la porte, tant la salle étoit remplie. Il n'a pas été moins fêté à la loge des maçons, qui à son occasion a donné le banquet le plus magnifique, précédé d'un discours, où l'orateur l'a assez ingénieusement comparé à une coquette qui donne des fers à tous ceux qui osent l'attaquer, tandis qu'elle sait se garantir elle-même de la captivité. Les Dames de la ville lui ont également témoigné combien sa valeur guerriere méritoit auprès d'elles. Mlle. de Ménon, fille du Comte de ce nom, lieutenant de Roi, lui ayant demandé s'il n'avoit jamais été blessé, il répondit ; « *Jamais sur mer, Mademoiselle*, mais j'ai été atteint sur terre » de flêches qui n'étoient point décochées par » des Anglois. » Cette réponse galante, enchanta tellement cette jeune personne, qu'elle lui valut une cocarde de sa part. Le commodore l'accepta, en lui promettant foi de Chevalier qu'il s'en pareroit tous les jours de combat.

Depuis la mort de Dorat, M. la Harpe tenoit ses levres serrées, il n'avoit rien dit encore ; mais il commence à se soulager de cette longue contrainte ; on reconnoît déjà son malin sourire dans ces petits vers

tout innocens qu'il vient d'insérer dans le mercure.

## EPITAPHE DE M. DORAT.

De nos papillons enchanteurs,
Emule trop fidele,
Il carressa toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

Nous avons à la comédie italienne une jeune actrice que bien des gens trouvent jolie & sur-tout le Duc de F..... qui lui a sacrifié Mlle. Adeline, cousine de la fameuse Duthé. Celle-ci a été obligée de céder à la fois à sa rivale, le lit, le soi-disant cœur & la bourse de son amant, & un rôle dans lequel elle étoit aimée du public. Carline, c'est le nom de la nouvelle maîtresse du Duc, fut horriblement huée la premiere fois qu'elle remplaça Adeline dans le rôle en question. La chanson suivante courut toute la salle, & le Duc de F..... soupant avec sa femme chez le Maréchal de R....... son pere, en fut régalé au dessert.

Belle Carline,
Dans Nicaise on vous a sifflé.
On vous auroit plu davantage,
Si dans Nicaise on eut claqué
Belle Carline.

Belle Carline,
Consolez-vous, votre F....
Ne claquera plus Adeline

Il ne vuidera plus ſon ſac
Que pour Carline.

Gente Carline,
On n'a pas toujours ici-bas
De l'eſprit, & jolie mine.
Il vaut bien mieux avoir en bas....
Gente Carline.

Belle Carline,
Thalie vous a délaiſſé.
Pourvu que F.... vous protege
Le public ira vous claquer,
Dans la cuiſine.

Les obſcénités ſont rarement dangereuſes en poéſie; elles dégoûtent l'homme honnête, & n'étonnent point le libertin dépravé : mais il n'en eſt pas ainſi de la volupté, dont les détails fourniſſent une infinité d'images plus capables les unes que les autres d'enflammer l'imagination, & d'irriter les paſſions les plus aſſoupies. Quels ravages ne doivent-ils donc pas produire parmi la jeuneſſe, dont les deſirs bouillans & incertains ſaiſiſſent avec ardeur tout ce qui peut ajouter au trouble paſſionné de leurs ſens? loin donc d'applaudir à la liberté des tableaux & des expreſſions, à laquelle s'abandonne ſans ménagement le Chevalier B...., dans une brochure, intitulée : *Ses Amours, Élégies en trois livres*, vous feriez comme moi révolté de l'abus qu'il fait de ſa dangereuſe facilité, & je crois ſagement faire de ne vous la faire connoître que par le titre. Si quelque choſe pouvoit excuſer la pu-

blication d'un pareil ouvrage, ce feroit la corruption actuelle de nos mœurs. L'impudence affectée par nos femmes du jour doit très-aifément s'arranger d'un agréable mêlange de licence & de lubricité.

*De Paris, le 20 Avril 1780.*

Les amis de feu M. Dorat, épris de la plus louable émulation, l'ont loué chacun à fa maniere, foit en vers foit en profe, & nos journaux ont retenti de leurs chants. La malignité envénime tout ; elle vient d'enfanter à fon tour les deux mauvais & les deux méchans petits vers que voici.

Enfin Dorat eft mort, il faut donc que tout meure :
Aux faftes des neuf fœurs on voit fon nom infcrit.
La Harpe en rit, Fanier le pleure,
Et Beauharnois *en perd l'efprit.*

Ces deux derniers vers font d'une allufion piquante. Les derniers momens de cet aimable poëte donnent une idée bien avantageufe de fon défintéreffement à tout ce qui s'appelle entre ces Meffieurs, *rivalité*, *jaloufie*. Il fut qu'on donnoit la premiere repréfentation de la *Veuve du Malabar*, & fon attachement à l'auteur lui dicterent ces paroles, qui furent les dernieres qu'il prononça. « Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il fe pourra le fuccès de la *Veuve du Malabar*, cela me fera paffer une bonne nuit. » Auffi M. le Miere s'eft-il fait un devoir de dédier fa piece aux Mânes

de cet ami, & de rappeller, dans son épître dédicatoire, ce trait qui les honore tous deux.

» O mon ami! . . . . . . . . . . . . .
» Ta derniere pensée a donc été pour moi,
» Et ton dernier vœu pour ma gloire!

Le succès théâtral de cette piece est confirmé par plus de vingt représentations consécutives, mais la lecture diminue l'enchantement : la poésie en est lourde & prosaïque, & j'y vois peu de traits saillans à vous citer:. on distingue pourtant des tirades bien frappées. Dans la seconde scene du premier acte, le grand Bramine voulant étouffer la pitié du jeune Bramine, qui s'attendrit sur le sort de la *veuve*, lui représente d'une maniere rapide & énergique, les différens supplices, auxquels se vouent volontairement la plupart des peuples de l'Inde.

» Tu la plains de mourir; . . . . . . . . . .
—————— Hé! vois nos solitaires,
Des Fakirs, des Joghis les tourmens volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu,
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles,
Sous un soleil brûlant, plusieurs vivre immobiles;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux,

Qui calcinent son front en l'honneur de ses dieux.
Vois sur le haut des monts le Bramine en prieres;
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupieres;
Quelques-uns se jetter au passage des chars,
Ecrasés sous la roue, & sur la terre épars:
Tous abréger la vie & souffrir sans murmure;
Tous braver la douleur & dompter la nature.

Le jeune Bramine déplore ces usages barbares; il accuse, ailleurs, l'homme d'avoir imposé cette nécessité cruelle à sa compagne.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
» Notre sexe opprima par le droit du plus fort,
» Celle pourtant qu'on voit à nos destins unie,
» Nous aider à porter les peines de la vie,
» Et dont le charme inné, toujours victorieux,
» Par-tout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

Il y a de belles choses entre le général François & le grand Bramine. Dans un moment qu'il lui reproche son fanatisme, & où il lui rappelle avec force les droits de l'humanité : le Bramine lui demande :

» Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

» *Je parle en homme* » répond le Général. Le mot de François ne s'entend jamais sans émotion sur notre scene, & vous devez juger du plaisir, de l'enthousiasme que produit ce moment intéressant, ou la *veuve*, prête à monter au bucher fatal, apprend que le Général assiégeant, a tout tenté pour l'en arra-

cher. « Hé, pourquoi, dit-elle, m'offroit-il son secours?

» Quel est-il ce héros si généreux, si tendre
» Qui ne me connoît pas & qui m'ose défendre?
» Que mes malheurs touchent si puissamment?
» Les François ont-ils tous le cœur de mon amant?

*De Versailles, le 24 Juin 1780.*

LE Roi a paru fort affecté de l'émeute de Londres. Les bons amis de nos Ministres n'avoient pas manqué d'en jetter l'odieux sur leurs manœuvres. Ils avoient réussi à indigner contre eux le cœur pur & vertueux de notre jeune Monarque? Au dernier conseil S. M. paroissoit extrêmement irritée, & a demandé en maître à savoir la vérité. Il n'est pas ordinaire qu'un grand Prince ait le temps de s'occuper d'une pareille question, il est plus rare encore qu'on ne cherche point à éluder la réponse. Cependant cette fois, les personnages soupçonnés ont répondu, & on ne doute même pas qu'ils n'aient pas parlé vrai, en assurant qu'il étoit absurde d'imputer ces horreurs à notre gouvernement. Mais ce qui n'est que trop vrai, quoique défiguré dans les papiers anglois, c'est l'espece de banqueroute du Congrès. Nos armateurs ont sollicité sur le champ avec beaucoup de vivacité le remboursement de leur papier *brun :* on leur a offert vingt-deux pour cent. Grand tumulte & des criailleries à n'en pas finir. Nous sommes les parrains de ce malheureux bâtard. Il a bien

fallu venir à ſon ſecours. Le congrès a du temps & la France payera aux particuliers les intérêts du retard. Voilà un enfant qui nous coûte bien de l'argent à élever, & qui à ce que je prévois ne nous fera jamais d'honneur.

Le Clergé a délibéré que dans les actes de ſon aſſemblée, il ſoit inſéré un compliment apologétique des talens & des opérations de M. Necker, lequel pendant ce temps délibéroit, je vous aſſure, dans le ſilence de ſon cabinet, ſur le moyen de trouver un ſecours prompt & abondant au fond de la bourſe de l'égliſe. On careſſe un chat pour lui faire retirer ſes griffes, mais le chat n'en guette pas moins le moment de faire ſon coup. Deux ſeules ſources s'offrent à M. Necker pour faire face au vuide & aux engagemens énormes de ſon adminiſtration : le Clergé & les Domaines. Des deux côtés il y a bien des gens puiſſans à combattre. Il faut pourtant que les grands, les prêtres ou le directeur général ſoient abattus. On a voulu voir dans l'hiſtoire du regne d'Eliſabeth celle du regne actuel. Si nous ne ſommes pas plus heureux dans les autres points, où nous cherchons à imiter ce modele, que dans l'affaire des Américains, il y a à parier que l'on verra longtemps le pauvre agriculteur dépouillé à la porte des riches fainéans, & le rentier demandant vainement l'aumône à ceux-ci une quittance de parchemin à la main. M. Necker qui fait grand cas des petites reſſources, vient de ſoutirer trois millions à la ferme générale,

en créant une quarantieme place qui sera répartie entre quatre des anciens. Ce bail aura aussi trois mois de plus que les six ans accoutumés, en indemnité de cette petite saignée & de quelques autres plus importantes, faites à la compagnie financiere.

Il court une lettre manuscrite adressée au Comte d'Hector, chef d'escadre, directeur général des travaux du port & commandant de la Marine à Brest. Cette lettre est comme toutes celles qu'on fait parvenir à leur adresse par la voie du public, une méchanceté très-amere. Le corps de la Marine y est fort maltraité, & l'on y révele diverses anecdotes de la guerre actuelle qui font très-peu d'honneur à ce corps, si elles sont vraies.

On fait grand bruit d'une brochure intitulée : *Supplique des fideles au Clergé de France.* Elle a été envoyée mystérieusement à chaque Evêque & à tous les Grands. Ces Monseigneurs ne sont guere ménagés; il y en a qui sont désignés si clairement qu'on ne peut les méconnoître. Au reste, ici nous nous amusons de cela plutôt que de nous occuper de réprimer tant de désordres & d'abus.

Deux de nos jeunes Marquises qui recelent beaucoup de tendresse entre la tête & les pieds, mais ce n'est pas dans le cœur, ont eu derniérement à la comédie italienne une prise de cheveux & de paroles fort plaisante. Il s'agissoit de *Michu*, assez joli acteur de ce spectacle, dont chacune de ces Dames fait, à ce qu'on assure un usage assez fréquent. Les deux rivales se sont trouvées dans la même

loge, & entre les deux pieces se sont fort agréablement pour leurs voisins dévoilées mutuellement les secrets, encore un coup, non pas de leur cœur. La Marquise de J***, reprocha à la Marquise d'E***, d'avoir été la veille chez *Michu*, &, deux jours avant, de n'avoir pu prendre sur elle d'attendre le soir, pour éviter le désagrément d'être surprise dans sa loge en répétant des scenes de lubricité. L'autre taxa sa rivale d'un appétit désordonné, que n'avoient pu satisfaire un Chevalier de J***, un abbé de la Chapelle du Roi, un agent de Change & Bourbonnois son grand laquais, qui s'étoient succédés dans les vingt-quatre heures. Il n'en faut pas davantage pour donner à ces femmes la plus grande célébrité, & elles vont en ce moment dans nos conversations de pair avec les Rodney, les Gordons & les Linguet.

*De Paris, le 26 Juin 1780.*

On a donné des béquilles au pauvre opéra d'*Andromaque*. Pour le soutenir, on y a joint *les Caprices de Galatée*, ballet de Noverre. Il y a cette différence entre Gluck, Piccini & Gretry, que les deux premiers font oublier par la richesse de leur facture, la mutilation des poëmes que les M... les R... se sont permis d'estropier; & que Gretry, si habile & si agréable à la comédie italienne, n'a pu avoir cet avantage à l'opéra. Les jolis *duos*, les morceaux de sentiment, les airs de ballet bien dansans & les beaux chœurs élevent cet

opéra bien au-dessus de la médiocrité, mais la coupe vicieuse des scenes gâte tout :

On jouoit un drame héroïque,
Dont le poëme léthargique
Se soutenoit sur de grands airs.
Sifflez donc, me dit un critique;
Non, Monsieur, je laisse les vers
Cabaler contre la musique.

Nos auteurs font toujours force petits soupers où ils échangent l'énergie que détruit l'abus des plaisirs, contre ce *bel-esprit* que le Champagne excite. Dans une de ces parties, Pitra le découpeur d'*Andromaque*, parloit sans cesse, car c'est un grand parleur, & vantoit ses exploits amoureux. Gretry lui dit : *te tairas-tu, O... rateur éternel.*

Les comédiens italiens ont donné, ces jours derniers, *Florine*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Cette piece mise en musique par M. Desaugiers, donne à ce musicien un rang parmi les compositeurs agréables quoique médiocres. Les paroles ont été mal accueillies.

La salle de spectacle destinée à la comédie françoise, se construit avec célérité. Il y a lieu de croire qu'elle sera finie avant l'église de Ste Génévieve, commencée il y a vingt ans. Cela fait faire beaucoup de plaisanteries, mais les ouvriers du théâtre françois, sont payés avec exactitude, & ceux de l'église de Ste Génévieve sont en souffrance : Or point d'argent, point d'architecte.

Les repréſentations de la *Veuve de Malabar*, ſe continuent avec ſuccès. Il eſt dû à l'enthouſiaſme des Pariſiens qui croient voir dans le rôle du grand Bramine, une peinture naïve de leur pontife. Tous les traits qui portent ſur Brama ou ſur ſes Miniſtres, ſont lancés, ſi l'on en croit nos eſprits forts, ſur notre culte & ſur les abus de la ſuperſtition. C'en eſt aſſez de ce faux air de philoſophie pour porter la *Veuve de Malabar* aux nues : en ſera-ce aſſez pour placer M. Lemiere dans le fauteuil académique ? Tout le monde en doute, excepté M. Lemiere, à qui une jolie femme demandoit un jour, pourquoi ſes cheveux étoient ſi mal en ordre, & qui répondit : — *Madame, c'eſt le toupet du génie.* Ce trait m'en rappelle un autre qui peint la préſomption de nos poëtes. M. du Rozoi, auteur d'un mauvais drame intitulé : *Henri IV*, joué il y a quelques années aux Italiens, entre chez une femme à la mode : — *Ma foi, Madame*, dit-il, *je ſuis étonné de vous trouver.* — *Pourquoi cela ?* — *C'eſt, Madame, qu'on joue aujourd'hui mon* Henri IV, *& que tout Paris eſt à ſes pieds.* Si l'envie de faire ce que dans le beau monde, on appelle *de l'eſprit*, pouvoit me faire oublier que M. Lemiere n'eſt pas ſans talent, je dirois à propos de ces deux anecdotes rapprochées, *qu'entre M. Lemiere & M. du Rozoi, il n'y a pas de la tête aux pieds, une différence bien conſidérable.*

Il exiſte depuis long-temps une vieille querelle entre les auteurs dramatiques & les comédiens françois. Les auteurs avoient obtenu du

du Conſeil, un arrêt qui les favoriſe ; mais les comédiens en avoient retardé l'exécution, par le crédit des puiſſantes protections qu'ils avoient fait mouvoir, juſqu'à ce qu'ils euſſent adminiſtré des preuves juſtificatives. Enfin la lice vient de s'ouvrir aux combattans : le célebre Gerbier eſt le défenſeur des comediens, & M. de Beaumarchais, qu'ils attaquent directement, celui des auteurs. Comme il y a tout à parier que les traits de la plaiſanterie, du ſarcaſme, & de la ſatyre ſeront à *outrance*, les amateurs attendent avec impatience les *Mémoires pour & contre*, par leſquels ces Meſſieurs vont nous diſtraire de ce grain peſtilenciel de politique, dont nos plus agréables cercles ſont attaqués.

L'empreſſement avec lequel on recueille les moindres productions de la plume élégante du Chevalier de Boufflers, m'engage à vous communiquer la chanſon ſuivante, qu'il vient d'adreſſer à Madame la Marquiſe de Sabran qui faiſoit ſon portrait.

Air : *Je vis Cloris, bientôt j'aimai.*

D'un procédé ſûr & nouveau
Vous vous ſervez, ma jeune Appelle ;
Pour animer votre tableau,
Vous enflammez votre modele.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus ſombre juſqu'au plus tendre.
Pour vous peindre ce que je ſens,
Quel eſt celui que je dois prendre ?

De mon ſecret, votre talent
Vous inſtruira bientôt lui-même;
Quand mon portrait ſera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

Toutes les religions ont leurs pélérinages; la philoſophie a auſſi les ſiens. La foi véritable, les préjugés & la ſuperſtition conduiſent aux uns, la vénération la plus douce conduit à ceux-ci : c'eſt ce ſentiment d'eſtime & de reſpect pour la mémoire de Jean-Jacques, qui attire tant d'hommages au tombeau qui renferme les cendres de cet homme de bien. Déjà la moitié de la France s'eſt tranſportée à Erménonville pour y viſiter la petite iſle qui lui eſt conſacrée, les amis de ſes mœurs & de ſa doctrine, renouvellent même chaque année ce petit voyage philoſophique : mais tout cela n'étoit point aſſez pour la gloire de ce peintre enchanteur de l'Amour & de la Sageſſe; la Reine, & tous les Princes & Princeſſes de la Cour, s'y ſont eux-mêmes tranſportés la ſemaine derniere. On m'a aſſuré que cette illuſtre famille étoit reſtée plus d'une heure à l'ombre des peupliers qui environnent le tombeau de Jean-Jacques. La beauté du lieu, qui, ſans contredit, eſt ſans égale, tant par l'entente ingénieuſe de ſa diſtribution & des plantations, que par l'heureuſe poſition des différens ſites & des eaux qui les arroſent, fut l'objet de leur admiration & de leurs éloges. Peu de jours auparavant, une ſociété très-eſtimable où ſe trouvoit M. l'Ab.. L.... parcouroit ce beau parc. La converſation s'étoit

animée sur le compte de Jean-Jacques, & l'on se rapproche de son élisée. C'étoit vers le soir, le temps étoit calme, l'air étoit frais, la nature foiblement éclairée par les derniers rayons du soleil, n'en étoit que plus intéressante, & l'aspect du monument plus touchant. Chacun rêvoit pénétré d'une douce émotion, lorsque l'Ab.. L.... crayonna sur le tombeau, ces deux vers si convenables à sa position, & d'une application si juste au sage auquel il est consacré.

» *Sous un simple feuillage, au milieu d'une eau pure,*
» *Ici, repose en paix l'ami de la nature.*

Rien n'est moins recherché ; rien n'est plus naturel ; & pourtant on ne l'avoit pas dit. Le Marquis de Gérardin en a félicité l'Ab.. L.... en lui protestant que c'étoit, de toutes les épitaphes qu'on lui avoit adressées pour Jean-Jacques Rousseau, celle qu'il auroit préférée, s'il n'avoit crû devoir fixer le souvenir de cet homme immortel dans le style qui fut le sien.

(» *Ici repose l'ami de la nature & de la vérité.*)

Le Rouge est devenu un objet de commerce si considérable depuis que les femmes de tous états en font usage, qu'il se présente au gouvernement une compagnie, avec l'offre de cinq millions comptant, pour avoir le privilége exclusif d'en débiter d'une composition nouvelle, qui surpasse en beauté & en bonté toutes les espèces de rouge, connues

jusqu'à présent. On dit que la Reine en fait usage, & qu'elle en est très-satisfaite; & l'on ajoute qu'une partie de ces fonds sera destinée à la fondation d'un Chapitre noble & séculier de Chanoinesses à l'abbaye royale du Val-de-Grace de Paris. Quoiqu'on assure que l'intention de la Reine soit effectivement de fonder un chapitre noble dans la capitale, c'est penser bien peu noblement de la munificence de cette jeune Princesse que de lui supposer de pareils calculs. Au surplus, ils pourroient lui être suggérés sous le spécieux motif que le casuel du luxe ne peut être employé à un juste usage, qu'à quelque fondation religieuse. Nos hôpitaux ne jouissent-ils pas d'une partie des gains des comédiens françois, italiens & forains? mais à coup sûr, la postérité ne supposeroit gueres à cet établissement une telle origine; cependant en est-il qui ne soit remarquable par quelque singularité? ce seroit l'histoire la plus plaisante, que celle de l'origine de toutes les fondations.

Dans un village près d'Amsterdam, on voit un temple moderne, qu'on appelle l'*Eglise de Taureau*, & dont l'origine est représentée sur un tableau placé au fond du chœur. Un taureau furieux saisit une femme grosse, la jetta en l'air; & dans ce même instant elle accoucha, & retomba avec son enfant, qui vécut un mois; la mere mourut au bout de trente-six heures: & le temple fut élevé en mémoire de cet accident.

Ce qu'on raconte de la fondation du *Prieuré des deux Amans*, aux environs de la capitale

de la Normandie, eſt vraiment romaneſque & fort touchant : un jeune homme paſſionnément amoureux, ne put fléchir l'humeur bizarre des parens de ſa maîtreſſe, & l'obtenir en mariage que ſous la condition extravagante, qu'il la porteroit ſur ſes épaules au haut d'une montagne roide & eſcarpée. Le jeune homme remplit cette tâche avec courage, mais elle étoit au-deſſus de ſes forces, puiſque l'hiſtoire rapporte qu'il en mourut de fatigue, après être parvenu au but. Le voyant rendre le dernier ſoupir, ſa ſenſible amante expira de douleur. Les parens déſeſpérés d'avoir occaſionné ce tragique événement, fonderent un prieuré ſur le ſommet de la montagne ſous l'invocation des deux amans.

Le 20 Juin, vers les dix heures du ſoir, une jeune perſonne vêtue d'une robe blanche *à la Polonoiſe*, après avoir fait quelques tours ſur le Pont-royal, aborde l'une des ſentinelles qui ſont à chaque bout, & lui demande la permiſſion de ſe tenir auprès d'elle, juſqu'à ce que la perſonne qu'elle attendoit fût venue. D'abord la jeune perſonne demanda quelle heure il étoit : — Dix heures, Mademoiſelle. — En êtes-vous bien ſûr, Monſieur. — Oui Mademoiſelle. — De grace, tirez votre montre, je n'ai pas la mienne. — Il étoit dix heures un quart. La demi-heure ſonne : même demande, même priere : même complaiſance de la part de la ſentinelle : onze heures ſonnent; l'impatiente Demoiſelle demande encore quelle heure il eſt : la ſentinelle lui montre qu'il eſt onze heures : — Onze heures, ré-

pete-t-elle plusieurs fois (avec ce ton que le désespoir, la crainte ou tout autre sentiment violent & convulsif peuvent occasionner) onze heures! elle fait encore quelques tours & dit qu'elle va se promener un peu seule : quelque temps après, la sentinelle entend tomber avec fracas dans l'eau quelque chose qui ne lui paroît pas ordinaire. Son premier mouvement fut de donner le coup de sifflet. On trouve la jeune personne morte dans l'eau & la tête fracassée. Dans l'instant arrive une chaise de poste, précédée par un domestique à cheval. Un inconnu en sort & étonné sans doute de ne trouver personne, il demande à la sentinelle, s'il n'a point vu une Demoiselle vêtue de telle & telle sorte; la sentinelle lui raconte ce qui venoit de se passer. A ce récit l'inconnu pousse un cri de douleur qui lui ôte tout sentiment. Le domestique & le postillon eurent toutes les peines du monde à le remettre dans la voiture qui retourna sur ses pas & disparut tout aussi-tôt.

Il paroît encore depuis quelques jours, un nouveau libelle contre M. Necker, intitulé: *Le Citoyen François* : mais au moins l'auteur ne s'attache point à son personnel, ce qui est la plus lâche & la plus mal-adroite des platitudes. Il censure seulement le nouveau bail de la ferme générale, l'établissement des régies, & la suppression des receveurs généraux des finances. Il y dit, qu'en se permettant de critiquer les opérations de M. Necker, il ne fait que suivre son exemple, à lui qui pendant l'administration de M. Turgot publia son fa-

meux traité ſur le commerce des grains, auquel il doit ſon élévation. Cette brochure, eſt bien écrite, &, ſuivant des gens du métier, tout auſſi bien raiſonnée.

Les *Annalès poétiques* vont leur train. Si l'on s'arrache tous les ouvrages légers & agréables où l'on achete cependant un petit nombre de traits d'eſprit, par l'ennui de beaucoup de platitudes; à plus forte raiſon, doit-on rechercher l'élite des plus jolies choſes qu'un millier de volumes offre au goût général de la nation. Le quinzieme volume des *Annales poétiques* devoit plaire plus que les autres; il renferme des poéſies plus rapprochées de nos jours & de l'état actuel de notre langue. On y voit encore combien les auteurs obſcurs ont été utiles à ceux dont la réputation mieux établie, a pu enſuite donner un cadre plus brillant à leurs penſées.

Je ne vous citerai de ce volume, qu'une épigramme de Mac[illegible]te.

*A UN HOMME DÉBAUCHÉ.*

Tes beaux jours, l'argent & ta femme
T'ont fait enſemble un mauvais tour:
Car tu penſois au premier jour
Que Clarinde dût rendre l'ame,
Et qu'étant jeune & avenant,
Tu tromperois incontinent;
Pour ſon argent, une autre femme,
Mais il en va bien autrement:
Car ta jeuneſſe s'eſt paſſée,
Ton argent s'en va doucement,
Et ta vieille n'eſt trépaſſée.

Vous vous rappellez les disputes bénignes qui se sont élevées, il y a quelques années, entre plusieurs membres de notre auguste Académie. Les gentillesses qu'ils se sont réciproquement adressées, n'ont pas peu contribué à relever l'honneur de ce corps. En mettant le public dans leurs secrets respectifs, ils nous ont mis à portée d'apprécier leur mérite. Comme les philosophes ont de la rancune, cela n'est pas fini; & parfaitement d'accord contre les profanes, ils guettent toujours l'occasion de se déchirer entr'eux. Marmontel ayant appris que l'abbé Arnaud sollicitoit une abbaye, s'est souvenu qu'il étoit vis-à-vis de lui, en reste d'une chanson, & voici celle dont il l'a régalé :

Air : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

L'Abbé Fatras
De Carpentras,
Demande un bénéfice.
Il en aura,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.
Monsieur d'Autun,
Qu'il en ait un !
C'est un devoir
De le pourvoir :
On veut le voir
Venir le soir,
Précédé de sa crosse,
Et le matin,
Chez sa Catin,
Arriver en carosse.

Pour Armide il a tant troté, (*)
Pour Alcefte il s'eft tant croté,
Que c'eft pitié,
De voir à pied,
Ce grand apôtre de coulifſe
Tout comme un ſergent de milice.

*De Paris, le premier Juillet* 1780.

*Le procès des trois Rois, plaidé au Tribunal des Puiſſances Européennes. Par appendix, Appel au Pape : Traduit de l'Anglois.* Tel eſt le titre d'une nouveauté qu'on m'annonce du bon endroit. En voici le Proſpectus :

» Cet ouvrage pittoreſque — groteſque — » burleſque — barbareſque, eſt ſorti du cer- » veau *fécond* d'un très-caucaſſe *Bréton.* — » Il eſt charmant — amuſant — plaiſant — » pétillant — méchant — ſanglant — pi- » quant — mordant — vrai diſant...... On » rit, on pleure en le liſant — il raconte » maintes vérités — maints quolibets. — Il » dit tout de *bon* ce qu'il penſe ſans façon. — » Il fait un tableau nouveau — des plus ori- » ginaux. — C'eſt une caricature — & du » procès de *trois Rois* une vraie bigarure. »

» Il découvre au clair la ſageſſe des *Rois* » divers, de tous les *potentats* de l'univers. — » Ce n'eſt pas le jugement de *Solomon*, mais » d'un crâne *Breton.* — Vous le verrez par » l'échantillon, *lecteur amateur.* »

(*) On l'appelle *le Galopin de Gluck.*

» On dira que l'auteur *Anglois* a vitres
» cassé : — Puissances insulté — *Rois, Princes*
» *Joué* : — George III, dénigré : — Qu'il doit
» par la fenêtre être jetté : — Dans la Ta-
» mise noyé : — Aux petites maisons placé : —
» A Westminster au carcan cloué : — A Ty-
» burn au gibet accroché : — Que c'est un
» reprouvé — un possédé — qu'il doit être
» damné — en enfer précipité — par tous les
» diables à jamais tourmenté. »

» A Londres cet *ouvrage* sera recherché —
» à Paris bien cher payé — à Vienne cen-
» suré — à Pétersbourg excommunié — à
» Rome fustigé — à Naples écorché — à Var-
» sovie grillé — à Madrid brûlé — à Lisbonne
» étranglé, & dans l'*inquisition* fourré — à
» Coppenhague étouffé — à Berlin dans *Span-*
» *dau* peut-être enfermé — à Venise haché —
» en Hollande sifflé — en Suisse bafoué —
» & dans tout autre état de l'Europe, aux
» galeres pour cent ans au moins envoyé. »

Je crois vous avoir prévenu que *la Requête des fideles* aux Evêques & Archevêques, ne tarderoit pas à être suivie d'un nouvel *écrit*; je vous annonce aujourd'hui qu'il vient de paroître, sous le titre de *Nouveau plan de réforme* concernant les ordres religieux. L'Auteur de cette brochure, démontre avec beaucoup de précision & de clarté, que le Souverain a le droit de rendre les biens-fonds des moines à la circulation : Il dit, qu'en faisant abstraction des ordonnances particulieres données en leur faveur, on pourroit conclure, d'après le systême général de nos loix, que les possessions

des moines sont devenues un patrimoine de l'Etat, que ces mêmes biens représentent autant de *legs caducs*, dont les religieux ne sont que les dépositaires par la jouissance que leur ont laissé nos Souverains, sans avoir jamais renoncé, (au moins pour leurs successeurs,) au droit de les révendiquer. Les loix, continue-t-il, n'ont-elles pas mis en France, un terme aux substitutions? Elles indiquent assez par-là que dans un Etat où il est avantageux d'augmenter la population, sur-tout celle des campagnes, & de rétablir la circulation, il ne convient pas d'abandonner tant de biens-fonds à des gens de *main-morte*. Tout doit céder à l'intérêt général.

Au sujet du luxe monastique, voici comme il s'explique. « Est-il important pour l'édification publique, que l'abbaye de Clairvaux » ait 300,000 liv. de rente; que cinquante » moines, roturiers de naissance, occupent » avec leurs domestiques, un palais qui pourroit loger un Souverain avec tout son cortege? Ah! si les mânes de leurs bienfaiteurs pouvoient sortir de leurs tombes, & » qu'ils les vissent tels qu'ils sont à nos yeux? » Quoi! diroient-ils, sont-ce là les effets de » nos donations? Pourquoi ces colonnades, » ces portiques, ces lambris? Que faites-vous ici? Pensez-vous représenter les religieux que nous dotâmes? nous ne les reconnoissons plus en vous; vos mœurs, votre » religion ne sont plus les mêmes, jusqu'à vos » habits, tout a changé de forme. Nous avons » donné à des hommes existans d'une autre

» maniere, & vous n'avez nul droit à nos » bienfaits.... »

Le Roi vient de supprimer par un arrêt du Conseil, une *Consultation répandue par les Curés du Dauphiné, sur l'insuffisance de la portion congrue.* Cette brochure acquérant par la défense, quelque degré d'intérêt, & étant excessivement rare, je dois vous en dire un mot.

Les Curés dans leur mémoire, s'attachent à prouver qu'on n'a eu en vûe dans tout ce qu'on a fait jusqu'à présent, que l'intérêt des décimateurs, qui les laissent languir dans la plus affreuse nécessité. Il y a des Curés qui n'ont pas 300 liv., & le Curé de Quincivet, par une procédure constatée, ne jouit que de 255 liv. : ne croyez pas, que le casuel réparera le surplus. Dans quelques paroisses il est absolument nul. Il faut retrancher de ce modique revenu, ce que le défaut de santé force un Curé de donner à un desservant, les circonstances fâcheuses où se trouvent quelquefois des paroissiens, & sur-tout la crainte de devenir odieux à des personnes qui connoissant la destination de la dîme, trouvent bien dur de payer en détail, un service qu'ils paient en gros à chaque récolte. L'homme sensible gémit de ces maux. Son cœur se révolte en voyant des bénéficiers moins utiles à la religion & à l'état, jouir à loisir & avec honneur, des revenus attachés à des bénéfices usurpés sur les premiers Pasteurs, tandis que ceux-ci chargés de toute la peine du service, sont exposés à la honte, & au mépris.

On souffre en voyant un Curé à portion

congrue de 500 liv. être taxé à 39 liv., & il y en a dont la taxe est beaucoup plus haute, quoi qu'avec la même portion congrue. Cela n'est pas tout ; ce Curé a d'autres dépenses à faire, pour le luminaire & autres objets, pour lesquels on lui donne la modique somme de 15 livres.

Le conseil des Curés se reporte au siecle de Charlemagne, & ne voit dans les dîmes, qu'un impôt établi de l'autorité du Prince, pour contribuer à toutes les dépenses qu'exigent le ministere & le culte de la religion ; mais lorsque sur la fin de la seconde race de nos Rois, la puissance civile étoit sans force, la cupidité s'empressa d'envahir au nom de Dieu, les revenus parochiaux ; bientôt il passerent en coutume au profit des puissans. Il y eut pourtant toujours une guerre entre les Pasteurs & les possesseurs des dîmes, mais l'avantage resta aux grandes richesses capables de couvrir le vice d'une acquisition. Les Evêques devenus titulaires, se sont bien donné garde de les leur restituer ; ils ont fermé les yeux sur les droits des Pasteurs, & ne manquent jamais de les défendre contre ceux qui oseroient les leur disputer dans leurs bénéfices. S'il y a des établissemens à détruire pour pourvoir à la subsistance des Pasteurs, on appuie sur ces bénéfices simples, qui sous plusieurs noms alimentent une foule de titulaires oisifs & dont la fonction se réduit à donner des quittances à un fermier ; & par un renversement étrange des idées qui doivent déterminer le plus ou le moins de con-

fidération dans la ſociété, un revenu qui n'eſt le prix que du crédit, pour ne pas dire le prix des intrigues & de la baſſeſſe, concilie à celui qui le poſſede, plus d'eſtime, que n'en attire l'aſſiduité à des fonctions pénibles, mais mal récompenſées. Ce ſont les propres paroles des conſultans.

Le conſeil répond à toutes les queſtions des Curés : augmentation de portion congrue d'après ce qui avoit été adjugé en 1686, c'eſt-à-dire, à la quantité d'environ trente-cinq ſetiers de bled froment, qui peuvent au prix actuel rendre en argent une ſomme de 900 à 1000 livres. Les baux des dîmes ont augmenté; par conſéquent on doit augmenter les revenus des Curés : unions de bénéfices ordonnées de tout temps pour donner l'aiſance de la vie aux Paſteurs, négligées pour eux, mais multipliées pour des évêchés, des ſéminaires, des cathédrales, des abbayes même; & quels ſont les motifs de ces établiſſemens, de ces unions? leurs beſoins? qu'on les rapproche de ceux des Curés; qu'on les leur compare : & ces réunions ne feront-elles pas plus légitimes? Suppreſſion du caſuel & des autres prétendus droits, ſuite néceſſaire de l'augmentation & évaluation des menues dépenſes au rapport des temps & des lieux; & réglement pour tous les objets de fourniture à la charge des décimateurs; réglement pour qu'il y ait toujours un Curé député dans chaque dioceſe aux aſſemblées du clergé, &c....

On vient de tranſporter à Lucienne, la fameuſe ſtatue en pied de Madame du Barry,

en *Diane au moment d'entrer dans le bain.* Elle sert de pendant à une Vénus : cette statue a été payée sous le dernier regne, 10,000 liv. Madame Dubary y a ajouté 5000 liv. & une pension viagere de 500 liv. Elle est de la plus parfaite ressemblance & du plus beau marbre.

Qui n'auroit été révolté de l'impertinent usage, qu'avoient nos courtisannes, d'assimiler leurs valetailles à nos militaires, en décorant leurs livrées, d'épaulettes d'or & d'argent ? Cet abus qui choquoit la décence, fut réformé, & tout le monde applaudit. Mais il n'en peut être ainsi de la nouvelle défense qui vient d'être faite à ces abeilles de Cithere. Deux inspecteurs de police ont été occupés pendant deux jours, à visiter les élégantes, pour leur défendre de la part du Magistrat, de faire porter dorénavant des habits galonés à leurs laquais. En conséquence de cet ordre, elles parurent toutes, dimanche dernier, aux Boulevards, dans un costume très-modeste. Il n'y eut que la d'Azincourt & sa compagne qui s'y présenterent dans le plus riche attirail ; mais cette petite mutinerie fut bientôt déconcertée : aussi-tôt que les exempts de service les apperçurent, ils firent arrêter leurs voitures, & les renvoyerent honteusement chez elles. Voilà les marchands de galons dans la désolation, car depuis que les honnêtes gens ont adopté l'*uni* dans leur parure, il n'y avoit guere que les domestiques de ces Nymphes qui portassent des habits galonnés ; & dès-lors que va devenir la consommation ?

Pendant que nous sommes sur le chapitre

des filles; parcourons les anecdotes ſcandaleuſes de la ſemaine : Adeline Colombe, actrice italienne, après avoir été abandonnée pour Carline; par le Duc de F**, tomba entre les mains d'un maître des Requêtes..... que les aventures de tripot ont déjà rendu célebre. J......., (c'eſt ſon nom) veut avoir deux maîtreſſes & Adeline deux amis; (c'eſt le terme d'art.) Dimanche dernier, J....... dans un accès de jalouſie, caſſa toutes les glaces de Colombe; Colombe alla froidement chez J....... & lui briſa les ſiennes : en s'en allant, elle écrivit ſur une carte :

Ce beau cryſtal que j'ai rompu,
T'a montré ſouvent un cocu.

Le lendemain J....... lui fit préſent d'un contrat de 2000 écus.

C'eſt une créature très-plaiſante qu'une danſeuſe de l'opéra, nommée *Théodore*. Elle vivoit avec d'Auberval dans une intimité romaneſque. Le Chevalier de Narbonne a paru; voilà le ménage brouillé. Ce goût-là n'a duré que ſix ſemaines; on aimoit d'Auberval; il falloit revenir. Théodore eſt adroite; elle s'eſt aviſée d'écrire à d'Auberval.

» C'eſt moi; c'eſt votre infidele, ſi je le
» ſuis. Tu n'as donc pas remarqué que le
» Chevalier a tous tes traits; mêmes yeux,
» même front, même ſourire; il n'a pas ton
» cœur, & je l'ai cru; car c'étoit toi que
» j'adorois dans lui; je l'aimois pour t'aimer
» deux fois : reſte ſeul & tu me ſuffiras. Veux-

» tu me revoir ? ai-je une rivale ? point de » réponse ; je t'attends à souper ou je te hais » pour la vie. Tu sais que je tiens parole »

*Théodore.*

D'Auberval a soupé chez elle.

L'aventure de Mlle. Deville est un peu plus sérieuse. C'est encore une vierge de l'opéra. Un jeune Magistrat qui en raffolle, mais qui n'a pas, au jugement de la belle, le mérite d'un certain Nivelon, danseur fort couru, s'avise de trouver mauvais qu'on lui soit infidele. Il la rencontra derniérement au bois de Boulogne, répétant un pas de deux avec le cabrioleur : il l'aborda, querella l'amoureux & finit par le battre. Ce petit scandale a fait examiner de près les mœurs du Robin ; on a découvert quelque chose de plus que de l'inconduite : il lui a été enjoint de vendre sa charge & de se tenir dans un lieu d'exil où il n'y a ni filles d'opéra à morigener, ni usuriers à duper.

Nous devons ranger à peu près dans la même classe, une Madame Gil. de Cour. que son mari rencontra avant-hier, dans une promenade nocturne au Palais-Royal, faisant ce que de bons bourgeois devroient faire à cette heure-là, chez eux. La pauvre femme qui avoit joué ce jeu là mille fois, sans pareille malencontre, fut toute stupéfaite, demanda grace, & consentit d'aller au couvent, pourvu qu'on lui permit de garder ses cheveux. Le mari est procureur ; ces gens-là ont l'ame dure : « Non, » Madame, lui dit-il, vous serez condamnée » à la peine de l'*autentique*, dussent les cornes

» me pousser jusqu'au dessus de ces arbres :
» quant à toi, dit-il au complice, nous avi-
» serons ce que faire il conviendra. » Cependant l'affaire paroît prendre une tournure plus pacifique. Le procureur Gil aura réfléchi plus mûrement, sur le bien qu'une procureuse jolie & complaisante fait à une étude.

*Epître à M. Dorat, sur ses pieces de Pierre-le-Grand & de Roséide.*

*Par M. le Chevalier de Cubieres.*

O toi, dont le double talent
Enrichit l'une & l'autre scene ;
Toi dont la muse se promene
Dans son vol rapide & brillant,
Tantôt sous les portiques sombres,
Où, loin des profanes regards,
Melpomene, les yeux hagards,
Le bras nu, les cheveux épars,
Des héros évoque les ombres,
Et forge ses sanglans poignards ;
Tantôt dans ces cercles d'élite
Où pirouettent nos Marquis,
Où Thalie, en riant, médite
Le plus ingénieux croquis,
Et semblable à l'active Abeille,
Compose son miel tour-à-tour,
Et de la nouvelle du jour
Et de l'histoire de la veille ;
Aimable éleve d'Apollon,
Rival au célebre Vallon,
Et de Térence & d'Euripide,

Viens, que je te dise deux mots,
Et de Pierre & de Roseide.
Oui, malgré certains beaux-esprits,
De qui la méthode nouvelle
Est de n'aimer que leurs écrits,
J'aime fort ton œuvre jumelle ;
Mais à toi je le dis tout bas
Pour ne point donner de scandale ;
De leur colere magistrale
Je crains d'essuyer les éclats ;
Épicure veut que le monde
Soit né d'atômes sans pouvoir,
Que du hasard la main féconde
Dans le vuide avoit fait mouvoir :
Ainsi, pour créer tes ouvrages,
Ta main plongea dans un cornet,
Ces hiéroglifes volages
Du discours mobiles images,
Qui d'un livre animant les pages,
Font parler le papier muet ;
Et tes contes, tes chansonnettes,
Tes Poëmes & tes Romans,
Tes épîtres à nos coquettes,
Tes vers aux grands hommes du temps
Ton œuvre comique, tragique,
Tout enfin du cornet magique,
Un beau jour sortit arrangé,
Sans que l'auteur même eut songé
A ce miracle poëtique.
Tels sont les systêmes divers,
Que peut-être l'on imagine,
Pour nous expliquer l'origine,
Et de ta prose & de tes vers.
Ta Muse a ri de ces travers,

Quelquefois j'en ai ri de même.
Du hasard la force suprême
Est suspectée en plus d'un lieu,
Et quant à moi, je n'y crois guere,
L'Iliade m'annonce Homere,
Et l'univers me prouve un dieu.
Mais loin du sujet qu'elle traite,
S'égare ma Muse distraite,
Revenons : lorsque ton héros,
Las de voir de coupables têtes
Tomber sous le fer des bourreaux,
Et calme au milieu des tempêtes,
D'Amilka brave les complots,
Cette tranquillité sublime,
En présence d'un ennemi,
Ne captive point à demi,
Et mon suffrage & mon estime;
C'est par un mépris magnanime
Qu'un lâche doit être puni;
Tels Marius & Coligni,
Héros si digne qu'on les vante,
Courbent leur front sans se troubler
Sous le glaive qu'on leur présente,
Et font reculer d'épouvante
La main prête à les immoler.
A l'auteur de *Cinna*, (*) ton maître,
Tu fis bien de la dédier,
Ce drame qui pourra peut-être
A sa gloire t'associer.
Dans l'heureux séjour qu'on renomme,
Avec quel plaisir ce grand homme

(*) La Tragédie *de Pierre-le-Grand* est dédiée aux Mânes de Corneille.

Plus souvent que le Misantrope?
Pour Taconet le Savetier,
N'a-t-il pas oublié Mérope?
Suis ce public aux Boulevards,
Vois-y la nation entiere,
A la honte des plus beaux-arts,
Préférer Scaron (*) à Moliere,
A ses jugemens incertains
Toi-même tu devois t'attendre;
Ce Zulika (**) pouvoit t'apprendre
Quels seroient un jour tes destins:
Lorsque tu l'offris au parterre,
Tu n'en as point fait un mystere
Ce public, toujours inégal,
Claqua le jeune Mousquetaire
Et siffla son vieux Général.

*De Versailles, le 4 Juillet* 1780.

L'ASSEMBLÉE du Clergé a résolu qu'il seroit présenté une requête au Roi pour demander des ordres à l'effet d'interdire l'habit ecclésiastique à une infinité de gens pour qui

(*) Les Battus paient l'amende, *Proverbe dans le genre des Comédies* de Scaron, *a eu plus de trois cens représentations sur le théâtre de Jeannot.*

(**) Zulika, *Tragédie que M. Dorat fit jouer en 1760, étant alors aux Mousquetaires. C'est à peu près le même fond que celui de Pierre-le-Grand. M. Dorat dit dans la Préface de cette derniere Tragédie, que le vieux* Crébillon s'étoit chargé de refaire le cinquieme acte de *Zulika*, que les quatre premiers actes furent reçus avec transport, mais que le cinquieme, sur lequel il comptoit le plus, échoua.

ce vêtement eſt le voile du libertinage. Cette requête a particuliérement pour objet un certain homme qu'on appelle l'abbé *Lapin*, chanteur de toilette qu'on ne voit que dans les rendez-vous de plaiſir & de galanterie. Plût-à-Dieu que ce ne fût que par l'habit ſeul qu'on pût confondre ceux qui le portent par état ou par convenance.

Voici bien une autre hiſtoire propre à placer un coup vigoureux de pinceau dans le tableau des mœurs du dix-huitieme ſiecle. La Marquiſe de S***. l'une des femmes qui peuvent y fournir le plus de traits, rencontra chez la Comteſſe de Polignac un Peintre nommé *Moreau*, qui y faiſoit un portrait. On parla des beautés d'une femme. On avoit ſes raiſons. Les complimens d'un artiſte qui a quelque renommée ſont bons à citer dans l'occaſion. Moreau s'aviſa de dire que jamais il n'avoit vu gorge plus belle que celle de la Marquiſe d'Ebbé. Le lendemain la Marquiſe de S***. qui juſques là n'avoit pas craint de rivales, pour ce genre de beauté, ſe rend chez le Peintre : en Aſpaſie moderne elle ferme les verroux de ſon cabinet. Monſieur, en avez-vous vu une plus belle ? En même-temps elle met le bon Moreau à portée de juger. Les pieces du procès bien examinées, il eut le courage de perſévérer dans ſon aſſertion. Au moins, reprend Madame de S***. très-piquée, il eſt d'autres rondeurs, par leſquelles on l'emporte ſur votre d'Ebbé... Parlez... l'a-t-elle plus beau, plus pommé ? ( c'eſt le terme d'art ). Ce nouvel examen tourna à la gloire de la belle Marquiſe, mais on dit

que

que Moreau n'en put acquérir aucune, telles friandes que fussent les épices de ce procès. Cette histoire n'est pas encore connue de plus que de quarante femmes de la Cour.

Avant de quitter un si beau sujet, je vous transcrirai ces deux couplets, adressés à Mademoiselle Mars, une de nos courtisannes.

## LE MYSTERE DE LA TRINITÉ.

Air : *Philis me demande son portrait.*

Quoi que m'en disent St. Mathieu,
Les enfans & les bonnes,
Je ne vois pas comment un Dieu
Fait lui seul trois personnes.
Mais je vois clair comme le jour
Que, malgré la Sorbonne,
Trois dieux, Mars, Vénus & l'Amour
Ne font qu'une personne.

De trois Dieux aimable unité,
Je t'admire & t'adore;
En toi plus je vois de clarté,
Plus j'en veux voir encore;
Sans voile offre moi la beauté
De Vénus toute entiere,
Et qu'enfin de la Trinité
Je fonde le Mystere?

*De Paris, le 8 Juillet 1780.*

L'ÉPÎTRE à M. Dorat, que j'ai transcrite dans ma lettre du premier de ce mois, lui avoit été adressée peu de jours avant sa mort. Vous vous rappellez cet usurier qui prêt à rendre le dernier soupir, ne voyoit dans un crucifix placé entre ses mains, qu'un gage à apprécier, & ne recouvroit la faculté de s'énoncer que pour dire combien il vouloit prêter dessus. Le mathématicien Deslandes avoit perdu depuis quelques heures l'usage des organes de la voix; il touchoit à son dernier moment : un Académicien son confrere assure qu'il parviendra encore à le faire parler. Il s'approche & lui demande, quel est le quarré de 12? 144, répond le moribond en réunissant le peu de forces qui lui restent, pour satisfaire à une question si analogue à l'ancien pli qu'avoient pris les fibres de son cerveau. C'est ainsi que M. Dorat, véritablement métromane, & sensible aux éloges, le seul prix qu'aient obtenu ses talens, a crayonné la réponse suivante à l'épître du Chevalier de Cubieres. Ces vers, le dernier ouvrage d'une muse facile, & tracés dans de telles circonstances, ne peuvent être lus sans le plus vif intérêt; mais si, comme on l'a dit, ils font l'éloge du cœur & des talens de M. Dorat, ils me semblent annoncer qu'on peut allier une philosophie douce & sensible à la frivolité qu'on nous reproche & qui paroissoit l'attribut de cet écrivain comme poëte & comme homme social : ils prouvent que cette

légéreté, ces graces qu'une brillante santé & l'effervescence de la jeunesse portent dans la carriere des plaisirs, se peuvent changer en délicatesse de sentiment & en cette même philosophie, quand le sang est calmé par l'âge ou par le dépérissement du physique.

*Réponse de feu M. Dorat à M. le Chevalier de Cubieres.*

Je touche à mes derniers instans;
L'ardente seve de la vie
Ne circule plus dans mes sens;
Juge de mes malheurs, juge de mes tourmens.
Hélas! sans douce rêverie,
Je vois renaître le printemps;
La terre, vainement plus riante & plus belle,
Etale à mes regards sa parure nouvelle,
Tout recommence à vivre, & tout est mort pour moi.
Du Nocher infernal la sombre voix m'appelle,
Le chant même de Philomele
Ne m'inspire que de l'effroi.
Mais les sons de ta voix suspendent mon martyre,
De Tibulle tendre rival,
Je n'ai pas tout perdu, tout ne va point si mal,
Un ami me console au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru son cercle limité,
Ciel? avec quel éclat à son heure derniere
Se présente la vérité!
C'est du fond du tombeau que cette déité
Fait jaillir toute sa lumiere.
Sur ce globe, entre nous, quels soins m'ont occupé?
Long-temps j'eus le malheur de croire
Et je fus comme un autre à ce piege attrapé)

Qu'on n'étoit ici bas heureux que par la gloire.
D'abord je fis des madrigaux
A peu près pour toutes les belles;
Armé de ces fripons, je courus les ruelles,
J'y trouvai de certains rivaux,
Moins profonds dans ces bagatelles,
Qui jouirent fouvent du fruit de mes travaux,
Bientôt on me vit fur la fcene,
Tantôt couronnant de Cyprès
Le front fanglant de Melpomene,
Tantôt de la folie humaine
Ebauchant de légers portraits.
Dans fa gaîté plus que folâtre,
Avec quelque rigueur le public m'a traité.
Je l'avois peut-être irrité
Par mon ardeur opiniâtre,
Par mon goût fcandaleux pour l'immortalité;
Mais je le remercie avec fincérité,
En quittant un plus grand théâtre.
Qu'avois-je à faire de courir
Cette carriere affreufe, où la haine & l'envie
Flétriffent le laurier qu'on s'apprête à cueillir?

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Ami, garde-toi bien de fuivre mon exemple:
Tes pinceaux tendres & brillans,
Au fommet d'Hélicon, doivent t'ouvrir le temple
Où l'immortalité couronne les talens.
Du Ciel tu reçus en partage
Cette facilité, don funefte & charmant,
Qui trop fouvent hélas! d'un poëte volage,
Fait le plaifir & le tourment;
Crains cette perfide Sirene,
Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne;
Les pleurs & les regrets font alors fuperflus.

Polis tes vers long-temps : des vers faits avec peine,
    Avec plaisir sont toujours lus.
Adieu. Qu'il est cruel ce mot que je prononce !
    Ma fin s'approche, tout l'annonce :
Hélas ! & cet adieu peut-être est le dernier ;
Peut-être, quand tes yeux liront ces caracteres,
Les miens seront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami, peut-être au ténébreux séjour,
    Aura joint l'ombre de ses peres.

Toutes nos vieilles opinions se discréditent plus que jamais, & je commence à croire qu'il n'étoit réservé qu'au quinzieme lustre de notre siecle charmant, de fixer enfin, tant en morale qu'en politique, des idées nettes & précises, & d'attribuer à chaque état de la société, le degré de considération qui lui est dû. Jusqu'à présent, nous avions bonnement cru que les espions & l'espionnage étoient dignes de la plus grande exécration : ce bon Montesquieu nous avoit dit lui-même, dans un livre qu'on effleure à vingt ans, mais qu'on médite à quarante, que l'*infamie de la personne pouvoit faire juger de la chose*. Pures petitesses, Monsieur, que ces préjugés trop aveuglément adoptés par le vulgaire ; & ne vous en déplaise, cette profession, loin d'être si avilissante, semblable à celle du Caducée, exige en plus d'un cas aujourd'hui, la preuve des seize quartiers. Voyez les Ministres, les Ambassadeurs, ils ne font d'autre métier que celui d'espionner. Où avez-vous pris tant de belles choses, m'allez-vous dire ? — Dans un livre. — Et ce livre quel est-il ? — *L'Espion françois à*

*Londres.* — Je l'ai lu, il y a long-temps & oublié. — Cela peut être, Monſieur, & je crois même vous en avoir déjà entretenu; mais ce livre a été tellement accueilli, trouvé ſi bon, ſi ſublime, ce qui fait honneur au goût des lecteurs, qu'on l'a rhabillé & remis au monde déjà pluſieurs fois. Cette petite tricherie de Libraire paſſe à la faveur de quelques anecdotes nouvelles. C'eſt un pérou pour un Imprimeur, qu'un livre facilement oublié : On le repréſente mille fois & il paroît toujours neuf. Enfin l'*Eſpion françois* eſt en ce moment la brochure à la mode. On y décline en toutes lettres, le nom de l'auteur : *Le Chevalier de Goudar, Eſpion périodique à la Cour de S. James.*
» Pour qu'on ne me confonde pas, dit-il, avec
» ces eſpions ignorans, & pour convaincre le
» public, que je connois à fond le frontiſpice
» de mon livre, je vais lui donner ſur l'eſ-
» pionnage, un morceau de littérature, que
» je ne ſache pas qu'aucun auteur ait appro-
» fondi avant moi.... Comme la guerre, ou-
» tre la ruine des nations, a encore le droit
» de corrompre les hommes, c'eſt ce brigan-
» dage qui eſt la ſource de l'eſpionnage. Les
» Généraux s'en ſervirent pour ſurprendre
» & tromper l'ennemi : on vit quelquefois
» 20,000 hommes égorgés dans un jour par
» l'avis d'un Profeſſeur..... il parut bientôt
» après, une race bien plus dangereuſe; je
» veux dire, les Eſpions de police..... Ve-
» niſe, dont la légiſlation eſt ſi juſte & ſi
» équitable, que ſes Inquiſiteurs d'Etat n'ont
» beſoin que de 2000 eſpions ſeulement, fut

» la premiere qui donna naissance à cette en-
» geance. Paris l'imita bientôt après ; mais
» comme les François vont toujours plus loin
» dans les arts que leurs fondateurs.... on
» vit créer au milieu d'eux, des espions de
» ville, des espions d'hôtel, des espions de ta-
» ble, des espions de lit, des espions de
» rues, des espions de jeu, des espions d'hom-
» mes, de filles, de spectacles, &c. &c. &c.
» lorsqu'un homme fut perdu dans la débau-
» che, noyé dans le crime, se fut déshonoré
» dans les sociétés ; pour se réhabiliter dans
» le monde, il se fit espion de police.... Paris
» fut rempli de *Mouches*, c'est ainsi qu'on les
» appelle du nom de *Mouchard* leur fondateur...
» Les uns étoient en plumes, les autres en
» collet, ceux-là en froc, ceux-ci en rabat,
» plusieurs portoient la croix, & la plupart
» s'appelloient M. *le Baron*, M. *le Comte*, M. *le*
» *Marquis*.... Il y avoit aussi des Mouches
» fémelles, qui sous le titre de Dames de
» qualité, exerçoient cet honorable emploi.
» Enfin l'espionnage se jetta aussi du côté de
» la littérature.... Le premier qui parut dans
» ce genre, fut l'*Espion Turc*, le second est
» l'*Espion Persan*, ensuite l'*Espion Juif*, l'*Es-*
» *pion Chinois*, &c. „ On voit par cette tirade
historique, que M. de Goudar connoît la gé-
néalogie de sa race, mais il ne borne pas là
son ample érudition. En voici un exemple pris
dans le nombre des anecdotes & historiettes
galantes dont il a assaisonné son ouvrage, *ad*
*usum particulariter Francorum.* Il est question d'un
animal merveilleux dont la vertu dangereuse

eſt d'*eſpioner* la fidélité des femmes; c'eſt un petit chien qui s'appelle *Fleur-Hymen*, lequel avoit pour maître un certain Marquis qui s'en ſervoit pour *odorer* la vertu de ſa femme. Lorſque celle-ci paſſoit une partie de la journée dehors, & qu'elle revenoit pâle & défigurée comme une morte, l'époux n'avoit qu'à dire à *Fleur-Hymen: Fleure-la bien!* alors il s'approchoit d'elle, & lui flairoit les jupons: ſi le chien aboyoit ſeulement, elle n'avoit fait que badiner avec ſon amant; mais s'il la pinçoit à la cheville du pied ou s'il la mordoit au-deſſus, elle avoit fait autre choſe de mieux. C'eſt le pere de ce chien qui mordit à la jambe, la femme d'un Ambaſſadeur d'une certaine république, qui pour ſe venger du chien, la répudia le lendemain. " Comme *Fleur-Hymen*
» pourroit vous faire honneur en *Angleterre*,
» continue celui auquel il appartient, car on
» dit qu'il y a des jupons de Dames, qui
» n'ont pas trop bonne odeur, je vous l'en-
» verrai à condition que vous lui ferez faire
» race. Les *Fleur-Hymen* ſont plus utiles à *Lon-*
» *dres* qu'à *Paris;* les femmes qui ne ſont pas
» cruelles, y affectant la fidélité conjugale.
» Mon chien a un autre talent qui doit être
» priſé dans un ménage anglois: lorſqu'il ſoup-
» çonne ſa maîtreſſe d'une intrigue amou-
» reuſe avec un amant étranger, & que le
» rendez-vous nocturne eſt donné, il ſe cache
» ſous le lit, & lorſque le galant eſt entré
» dans la nuit, il s'en va ſur le champ avertir
» le mari, pour qu'il ſurprenne la femme. Or
» quel tréſor dans un pays du Nord, où l'in-

» fidélité des épouſes ſe vend au poids de l'or,
» & où un mari qui peut prouver qu'il eſt déshonoré, ſe ſert de la loi pour ſe faire indemniſer. „

Si l'on ne peut diſconvenir des avantages que cette capitale retire de l'établiſſement d'un Mont de Piété, il faut avouer auſſi qu'il procure aux fripons, une reſſource bien commode. Les uns y trouvent les moyens les plus ſûrs de *manquer les mains pleines*, il offre aux autres un réceptacle ouvert à tous les venans. Jadis nos *rafias* & nos *cartouches* n'avoient fait que la moitié de la beſogne en dévaliſant les paſſans, il falloit tranſmuter le butin en eſpeces : c'étoit là le point le plus eſſentiel & le plus difficile. Aujourd'hui cela eſt plus commode. On vole ma montre, elle eſt portée au Mont de Piété, le fripon reçoit quelques louis & reſte tranquille. Mais enfin il faut une victime, & la fatalité choiſit toujours la moins coupable. Tel eſt l'exemple que nous venons d'avoir. Une cuiſiniere eut beſoin, dit-on, d'argent ; elle haſarda la reſſource ſi facile du Mont de Piété : elle y porta quelques couverts d'argent de ſon maître, qui s'appercevant auſſi-tôt du mécompte, rendit plainte chez un Commiſſaire. On court au Lombard, on y rencontre encore cette malheureuſe cuiſiniere. Priſe ſur le fait, on l'arrête, on l'empriſonne, & convaincue d'avoir diſtrait les meubles de ſon maître, elle fut pendue vendredi dernier. Or, on aſſure que cette pauvre fille ne s'étoit prêtée à cette démarche que pour complaire à ſa maîtreſſe qui avoit beſoin d'argent, & que malgré la

délaration de celle-ci, la malheureuse servante n'en a pas moins été sacrifiée à l'exemple. La maitresse en a été tellement saisie qu'elle est très-malade, & l'on désespere de la rappeller à la vie.

Un plaisant de la cour s'est amusé beaucoup à la derniere procession des Cordons bleus, aux dépens d'un Provincial qu'il faut supposer bien crédule. Il apperçut cet homme dans la foule & le reconnut à son admiration stupide, pour une victime du ridicule. Il s'en approcha. « Monsieur ne connoît pas Ver» sailles, à ce qu'il paroît? » — Le Provincial : non Monsieur. — Le Plaisant : & par conséquent, la Cour? — Le Provincial : pas davantage. Ayez la bonté, Monsieur, de me dire quel est ce vieux Seigneur qui marche encore si droit? (c'étoit le vieux Richelieu.) — Le Plaisant : C'est le Vicomte de Turenne. — Le Provincial : Je le croyois mort. — Le Plaisant : on le croit en Province. — Le Provincial & ce vieux Cardinal? — Le Plaisant : Mazarin, qu'on a dit mort aussi, pour des raisons que je vous raconterai. — Le Provincial : & cette Dame si cassée (c'étoit la vieille Bassompierre.) — Le Plaisant : Celle-là, c'est la feue Reine. On a conté cette scene au Roi qui s'en est singuliérement amusé.

Un menuisier alla derniérement trouver M. le Rei de Chaumont, hôte glorieux du Ministre des Américains. « Monsieur, je suis du sang de Franklin ; je veux être reconnu, tâchez qu'il soit mon parent. — Avez-vous des titres? lui dit M. de Chaumont : — Oui, Monsieur,

voilà mes papiers. » Le financier y jette un coup-d'œil & voit que le nom du menuisier s'écrivoit Franquelin. « Monsieur, lui dit-il, quand avec votre Q, vous pourrez faire un K, vos papiers vous serviront. »

Nos courtisannes viennent de perdre un de leurs adorateurs & bienfaiteurs, en M. le Comte de Marcouville, qui vient de mourir des suites de l'opération de la pierre. Soixante mille livres de rente, dont il jouissoit, & qu'il éparpilloit parmi ces Nymphes, lui ont valu quelques larmes de leur part. Il a légué par testament, 900 louis d'or à Mlle. Massieu, dont il avoit apparemment moins à se plaindre que des autres. Ses héritiers se disposent, à ce qu'on dit, à faire annuler ce legs. Il avoit envoyé quelques jours avant qu'il subît cette opération, un testament olographe à Mlle. de Villes de Charmes, par lequel il laissoit à cette jolie Laïs, deux cens mille livres, à condition qu'elle reprendroit dans son hôtel, l'appartement qu'elle y avoit déjà occupé; mais cette Demoiselle plus amoureuse du jeune Vestris que jalouse de faire sa fortune, & n'espérant pas sans doute d'être débarrassée sitôt de son bienfaiteur, a refusé son offre, & lui a renvoyé son testament. Il lui reste maintenant beaucoup de repentir, le blâme de ses amies & le persifflage de Messieurs les amateurs.

Madame Thelusson veuve du riche banquier qui se nommoit ainsi, distribue des mémoires contre son architecte. Ce procès prouve encore une fois qu'il ne faut opérer avec ces

Meſſieurs, que par de bons devis & d'après des écrits bien clairs. Elle propoſa, il y a deux ans à cet artiſte, de lui conſtruire une maiſon magnifique qui terminât la nouvelle rue d'Artois, par une arche en forme de périſtille, à travers laquelle on apperçut la campagne de Montmartre. Elle eſpéroit, dit-on, qu'une révolution qu'on a cru prochaine, rappelleroit des enfans de la patrie, que des arrangemens du regne de Louis XIV, en ont éloignés, & elle deſtinoit cet édifice à un uſage public. Enfin l'architecte demanda d'abord 200,000 liv. l'ouvrage commencé, l'arche faite, défaite & relevée, il en demanda 400; puis 500, & il prétend aujourd'hui qu'il ne peut achever ces ouvrages à moins d'un million.

L'Académie des ſciences vient auſſi de trouver un bienfaiteur. Celui-ci n'a été excité ni par l'oſtentation, ni par l'eſprit de parti. Il garde l'anonime & a fait remettre au ſecrétaire de cette compagnie, cinq cens louis, en déclarant que Meſſieurs étoient les maîtres d'en diſpoſer de la maniere qu'ils jugeroient la plus convenable au progrès des connoiſſances utiles.

Une lettre particuliere de Nancy nous annonce un événement qui a peu d'exemples: c'eſt la mort ſinguliere d'un grenadier du régiment de Heſſe-Darmſtadt. Etant en faction à la porte du Baron de Pirch, colonel commandant de ce régiment, il s'eſt tiré ſon coup de fuſil au milieu de la poitrine & eſt mort ſur la place. C'eſt ainſi que ſe termine la lettre qui donne cette nouvelle. « Il y a bien des

» choſes à dire ſur le motif d'un pareil dé-
» ſeſpoir, mais la circonſpection arrête toutes
» conjectures. On ſait qu'autant le Baron de
» Pirch eſt doux dans la ſociété, autant il eſt
» ſévere & rigide ſous les armes. »

*Epitaphe de S. A. R. le Prince Charles-Alexandre de Lorraine, Grand-Maître de l'ordre Teutonique, Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens.*

D'un guerrier, Prince & Citoyen,
Dont l'ame au vrai devoir fidele,
Aima, connut & fit le bien,
Dans ce tombeau gît le modele.

*Par M.* DE LA PLACE.

*Vers préſentés à Madame la Comteſſe de Bouſſoit, à Mons, dans un bal maſqué, par Mlle. J. Th. déguiſée en Bohemienne.*

J'ai lu dans l'avenir, tu dois en Souveraine
Des hommes & des dieux regner ſur les autels:
Ta beauté dès long-temps enchaîne les mortels,
Et de nos cœurs ici, la conquête eſt certaine;
Mais veux-tu voir enfin, ton deſtin bien rempli?
Veux-tu charmer les Dieux?
Montre-toi dans les cieux,
Ton horoſcope alors ſera tout accompli.

*Par M. R. D. P.*

*De Versailles, le 9 Juillet* 1780.

PLUSIEURS de nos Ministres éprouvent en ce moment les angoisses attachées à l'état de courtisan. Le Garde des sceaux & le Ministre de la Marine sont ceux qui ont le plus d'insomnies. Le Roi leur a témoigné un mécontentement marqué : il a pour cause, à l'égard de M. de Sartine, les dépêches de M. de Guichen, arrivées la nuit derniere. Cependant elles n'annoncent tout au plus qu'un plan mal combiné dans lequel le général mérite, plus que le Ministre, peut-être, des reproches.

Quant au Garde des sceaux, voici le nuage qui s'est élevé contre lui. M. de Giac devenu l'époux de la Duchesse de Chaulnes après avoir été son rapporteur, fut accusé par les bons amis de Cour, d'avoir acheté les charmes flétris par un long usage de *Tabouret* & sur-tout les beaux yeux de la cassette de la Duchesse, par un rapport infidele de son procès. En conséquence, dans ce pays où il n'y a que d'honnêtes gens, on suspendit ce maître de requête de ses fonctions, on le força de vendre sa charge de Surintendant de la maison de la Reine, &c... Il vient d'écrire au Roi la lettre la plus énergique & a réussi à la faire lire par S. M. C'est ainsi qu'il y peint le Garde des sceaux & M. de Fleury ses antagonistes. » Sous le Roi le plus juste, le plus en garde » contre les intrigues, qu'un Ministre sans » caractere, qu'un Conseiller d'Etat sangui-

» naire, que deux hommes qui n'aiment que
» l'argent parviennent à enchaîner sa juste
» animadversion, voilà ce qui m'étonne! mon
» respect pour V.M. m'a fait attendre en silence
» depuis trois ans, une justice éclatante telle
» que j'eusse pu l'obtenir des tribunaux, s'il
» m'étoit permis d'y traduire ces personnages.
» Si votre clémence peut les affranchir de
» l'ignominie, peut-elle y laisser le sujet le
» plus innocent & le plus fidele?.. Les *Con-*
» *cini* de votre cœur, Sire, seroient-ils plus
» invulnérables que ceux de la Cour du grand
» Henri? — Vous n'êtes, Sire, ni moins juste
» que le bon Henri, ni moins obsédé que lui,
» permettez donc qu'un sujet qui vous adore
» confonde deux méchans, &c. » Enfin il est maintenant question de faire M. de Giac, Conseiller d'Etat.

M. Necker a trouvé dans sa poche & on a semé dans le château des exemplaires d'un nouveau libelle contre lui, moins hérissé de personnalités, mais plus fort en choses que le premier. On lui reproche entr'autres la faveur qu'il donne à des commis au préjudice des gens en place, apparemment parce que ces commis sont plus analogues à sa personne & à son premier état, dont il ne seroit jamais sorti, s'il n'eût donné trois cent mille livres au Marquis de Pezai, qui lui a procuré la direction des finances, par le crédit que lui donnoient ses bouffonneries sur l'esprit de Maurepas, &c....

Au reste le Roi a signifié hier à M. Necker, qu'il ne se décideroit à la derniere ré-

forme sur sa maison qu'en Janvier prochain. Les courtisans en concluent qu'il n'en sera plus question, vu que le directeur sera congédié avant ce temps-là.

La nomination de Madame de B*** à la place de Dame d'Atour de *Madame*, fait beaucoup de bruit ici. Je vous ai raconté une aventure de cette Dame & la détention de son mari accusé de folie. On lui a depuis donné la liberté de voyager hors de France & il est en ce moment en Hollande.

Jamais libelle plus audacieux peut-être n'a paru à la Cour, qu'un cahier de l'*Espion François à Londres* qu'on s'y arrache en ce moment & qu'on n'ose portant trop y montrer. Les têtes qui ont paru jusqu'ici être l'arche sacrée pour les écrivains, n'y sont pas plus épargnées que les autres. Voici ce que l'Espion dit de quelques gens en place. « Il ne manque à la » France qu'une bonne tête.... La race des » Sullys & des Colberts est éteinte, nous » avons pourtant bien des femmes fécondes » qui accouchent tous les neuf mois; il y a » même des Demoiselles, qui pour se dépê» cher font des enfans avant de se marier, » ce ne sont pas les enfans qui manquent, » ce sont les hommes. — M. de Choiseul, » étoit-il un enfant? Il n'avoit que du bril» lant. Voyez si Sully mettoit tant d'esprit dans » les affaires d'Etat, ses opérations étoient » simples, remontoient aux causes, &c. & » M. Turgot étoit-il un sot? Tout juste : ce » n'est pas qu'il manquât d'esprit, & de gé» nie, mais cet esprit & ce génie n'étoient

» pas faits pour la place qu'il occupoit. Il » voulut faire de grands changemens, & frap- » per des coups inouis. Il dissolvoit la Mo- » narchie par ses chimériques remboursemens. » M. de Maurepas est-il dans le même cas? » Non, celui-ci a des idées solides, mais elles » sont un peu surannées. Il se regarde comme » un mort ressuscité à Versailles. — Que » dites-vous du Comte de St. Germain, lors- » qu'il vivoit, le preniez-vous pour un In- » dien? Non; il étoit très-Européen, & pou- » voit même passer pour Parisien, tant il » aimoit à tracasser, retourner & changer; » je ne sais pourquoi on n'a pas mis cet » homme-là à la tête du clergé régulier; » non-seulement il eût réformé les Bénédic- » tins, les Jacobins, les Franciscains, &c. » mais même les Capucins & leurs galopins. » Quelle opinion avez-vous de M. Necker? » aucune, je veux le voir encore manœu- » avant que de le juger, il a été bien témé- » raire de se charger d'une pareille affaire. Il » faut avoir été élevé dans l'horlogerie de » Geneve pour vouloir apprendre à la Fran- » ce, l'heure qu'il est dans son bureau des » finances. »

A propos de libelle, je crois vous avoir parlé d'une prétendue lettre à M. d'H***, commandant la Marine à Brest, elle renferme quelques traits piquans. Après le détail des services que ce poste le met à même de rendre : « J'espere, lui dit-on, que rien ne vous » arrêtera & que connoissant votre inutilité » passée, vous tâcherez de sauver la fin de

» votre carriere du déshonneur qui la menace ;
» vous trouverez des obſtacles pour y parve-
» nir, qui vous ſont perſonnels. Deſcendez-
» vous du héros de Troyes ou du valet de
» Carreau ? C'eſt un problême que l'*Obſervateur*
» *Anglois* vouloit réſoudre, mais vous pou-
» vez ſeul nous en donner la ſolution, afin
» de paſſer pour brave. Conduiſez-vous com-
» me ſi vous l'aviez toujours été ; & pour
» qu'on ne ſoupçonne pas que vous auriez
» imité ce poltron de Berganien, empêchez
» qu'on ne lui donne du commandement. »

*De Paris, le* 15 *Juillet* 1780.

J'AI trouvé la lettre ſuivante ſur le bureau d'un brave homme des pays lointains, qui fait ſon tour de France, & qui a la bonté de favoriſer par l'importation de quelques roubles, notre floriſſant commerce d'exportation en balivernes.

» En vérité, Monſieur le Comte, je crois que nos écrivains paſſent »

La nuit à bien dormir & le jour à rien faire.

» Pas la moindre brochure piquante, pas le moindre ouvrage qui mérite votre attention. Quelques pamphlets écrits en dépit du bon ſens, mais en revanche oubliés auſſi-tôt après leur naiſſance : mettez de ce nombre, *le Teſtament politique de l'Angleterre*, qui eſt un peu trop violent dans ſes accès : on n'a jamais ſi mal raiſonné. M. le Teſtateur, vous irez mou-

rir à l'hôpital, si vous continuez à écrire de la sorte. Il l'a fait sortir des papiers de feu Littleton, bien meilleur politique en santé qu'en maladie. Ce testament remonte à l'origine des Bretons errans & sauvages; c'est s'y prendre de loin. Joignez à celui-là, *le Café politique de Londres*, qui est bien différent du *Café politique d'Amsterdam.* L'Auteur peut être assuré que ce barbouillage ne le conduira point à la Bastille. Liez au même paquet, une *Nouvelle république des Lettres & des Arts en France*, qu'on ne sauroit comparer à celle de Baile, sans être coupable du plus grand crime de *leze-littérature* : une espece de brochure sous le titre d'*Observations sur la littérature en France, sur le Barreau, les Journaux, &c.* ou *Lettres d'un Parisien à son ami en Province.* Quel observateur ! que je plains la littérature Françoise d'être si mal observée! que je vous plains, pauvres habitans de la Province, d'avoir un tel instituteur? Parcourons cependant celui-là. Les deux lumieres des lettres sont éteintes; Rousseau le seul Philosophe du siecle, & Voltaire, le seul poëte philosophe historien. Il faut espérer que dans la suite des *observations* que l'auteur nous promet pour le tourment de ses lecteurs, il trouvera des hommes de lettres dignes d'un coup-d'œil favorable. Jusqu'à présent, rien ne satisfait, Monsieur l'observateur. Si M. Garat fait l'éloge de Suger, ce sont des *écarts mesurés au compas, les glaces de la Russie;* il n'y a pas une étincelle de génie. Si M. de la Harpe adresse un dithyrambe aux mânes de Voltaire, ce ne sont que *des idées triviales présentées sous*

*un air de profondeur ;* ſa médiocrité *s'y cache ſous une obſcurité recherchée.* Les Th.... les Thomas n'ont que de l'enflure, des idées giganteſques, c'eſt *la vérité déguiſée ſous un ridicule pathos.* O Marc-Aurele, eſt-ce ainſi qu'on traite ton panégyriſte ? Blâmons-le plutôt de s'endormir dans ſon fauteuil ! »

» Je reprends l'obſervateur au moment où il parle de muſique. Oh, Monſieur, comme il parle de muſique ! A l'entendre, vous le prendriez pour l'amant fortuné de Polymnie. Avez-vous vu *le Jugement de Midas ?* Le bon homme de Midas crie, *bravo, bravo, ah quel goût, quelle volupté !* Eh bien, c'eſt tout de même chez mon obſervateur, & par une conſéquence raiſonnable, on en portera le même jugement. Vous lirez dans ſes légeres & très-légeres obſervations, que Marmontel calomnie les vers d'*Iphigénie en Tauride*, pour ſe venger du public qui a tant de fois médit des ſiens, & que Roſalie hurle au lieu de prononcer. Gluck eſt l'homme unique, Piccini le charme pourtant quelquefois. Mais que vous importent la muſique & les muſiciens ? L'une eſt faite pour charmer ; les autres doivent travailler pour nos plaiſirs. S'ils rempliſſent leur objet, faut-il en demander davantage ? Faut-il faire comme ce pauvre Coq... qui écrit & diſſerte ſur la muſique, ſans y rien comprendre ? Comme M. S... qui ſe dévoue à la défenſe de Gluck, & par un enthouſiaſme digne des plus grands hommes, quitte les couliſſes où il court après les petites actrices, paſſe ſur le corps de ſes amis, s'empreſſe d'aller endoſſer à Vaugirard, la

cotte de boulanger, & nous y compose des lettres qu'il envoie ensuite dans tous les cafés, & qu'il va faire misérablement expirer dans le *Journal de Paris* : cela n'est pas un conte. M. de la Harpe, M. Marmontel & M. Suard étoient grands amis. La querelle des Gluckistes & des Piccinistes est survenue : M. Suard, malgré le conseil de ses amis a voulu écrire des lettres & a été délaissé. Tout le monde lui a tourné le dos, mais on l'a dédommagé en le nommant *Conseiller au grand Conseil de l'opéra*, aux appointemens de 2000 livres. Faites bien attention que ni M. de la Harpe, ni M. Marmontel, ni M. Suard sur-tout, ne savent une note de musique. Ils ont pourtant écrit sur cet art. Il n'est donc pas si difficile d'écrire sur un sujet qu'on ne comprend pas ! »

» Encore un écart, m'allez-vous dire ? J'espere trouver grace auprès de vous, en vous sauvant l'ennui qu'occasionne la diatribe de l'auteur sur les journaux. Le plus maigre écrivain qui, comme lui, barbote dans la fange de la littérature, sait à quoi s'en tenir sur l'article. Laissons-le donc prononcer en amateur éclairé de ces brillantes productions excitées par l'intérêt. Laissons-lui dire en bon logicien, que pas un journaliste n'est en état de rédiger un ouvrage, & que pourtant le journal encyclopédique, est impartial & judicieux, faisant une analyse exacte des bons ouvrages. Ne seriez-vous pas surpris, que dis-je, indigné de voir les ouvrages de M. de Buffon, traitées de *Brillantes rêveries de l'éloquent*

*romancier de l'Histoire naturelle?* Voilà comme jugent aujourd'hui ces Mirmidons littéraires. Heureusement ils ne sont point époque pour le bon goût. On passe & ils ne sont plus. A l'égard du *Courier de l'Europe* & des *Affaires de l'Amérique*, je le prie de croire que M. de la Tour, auteur du premier, est véritablement un homme de lettres. L'auteur des *Affaires de l'Amérique*, ce commis inconnu, selon l'observateur, n'étoit rien moins que l'envoyé extraordinaire au congrès. On a dû s'en appercevoir à son départ. L'observateur auroit dû savoir tout cela avant d'écrire, & ménager un peu plus, M. Francklin, cet homme respectacle, M. Court de Gebelin, M. Robinet, &c. &c. plutôt que de nous dire que tous les journaux auprès de Linguet son dieu, sont des *Pygmées sur le sein d'Hercule*. Ah! puisse Hercule, pour punir cet observateur & nous venger, se reposer un instant sur le sien, & mieux encore puisse le dieu du goût nous garder d'une continuation! »

Je ne chicanerai pas l'auteur de cette lettre, sur ses opinions; je le laisserai admirer les profondes connoissances de M. de Buffon, que les bons physiciens ne regardent pourtant en effet que comme un éloquent romancier; je lui pardonnerai de ne pas vouloir qu'on parle de musique quand on ne sait pas jouer de la flûte ou du violon, quoique tout le monde puisse bien sentir s'il éprouve les effets que cet art doit produire, & dont avec des connoissances générales on peut juger les moyens, &c.... Mais je dois vous mettre un

peu plus au fait de quelques-unes des brochures en queſtion.

*Le Teſtament politique de l'Angleterre* eſt une plaiſanterie très-méchante. L'Angleterre eſt ſuppoſée ſentir que ſon heure derniere s'approche, & fait une confeſſion générale. « Dans le onzieme ſiecle, lui fait-on dire, j'étois ſuperſtitieuſe, je fis une belle croiſade; dans le dix-ſeptieme, j'étois agitée par un eſprit républicain & j'aſſaſſinai mon Roi; au commencement du dix-huitieme, j'avois la manie d'influer dans le continent; vers le milieu, je crus qu'il y avoit plus à gagner au commerce, & j'excitai la guerre pour m'en rendre ſeule maîtreſſe.... Illuſtre Pitt! C'eſt toi dont le génie actif ranimant le patriotiſme éteint, multipliant mes forces, étonnant toute l'Europe par tes projets hardis, mit le comble à ma gloire, & éleva le peuple Anglois à cette prépondérance que lui enleve aujourd'hui ſon exceſſive ambition!... L'éclat d'un Empire n'annonce ſouvent que ſa chûte prochaine: j'en fais la fatale épreuve.... C'eſt un juſte châtiment de toutes mes fautes. Infidele à mes Rois, j'ai ſucceſſivement détrôné le foible *Jean ſans terre*, prêté mes mains aux meurtres ſourds d'Edouard II & de Richard II, aſſaſſiné l'infortuné Charles, perſécuté tous ſes deſcendans; aſſez lâche pour trembler ſous des tyrans qui appeſantiſſoient ſur moi leur bras deſpotique, tels que Henri VIII & Cromwell, j'ai déteſté, j'ai dénigré par une autre lâcheté, les Princes qui m'ont le mieux gouvernée, le ſage Henri VII, l'inflexible Guillaume. Cruelle

dans mes guerres de religion, j'ai, ſous le nom du dieu de paix, verſé tour-à-tour le ſang du parti opprimé. Injuſte dans ma conduite envers l'Ecoſſe & l'Irlande, j'ai traité dûrement en eſclaves, ceux qui devoient marcher d'un pas égal avec moi. Infidele aux traités les plus inviolables, j'ai fomenté des diviſions éternelles dans l'Europe, j'ai prêté les mains à des rebelles, & je me plains aujourd'hui de repréſailles! traitant avec un orgueil inſolent toutes les Puiſſances, j'ai forcé le Portugal à ne connoître d'autre pavillon que le mien, l'Eſpagne à ſouffrir les atteintes journalieres que je donnois aux traités de commerce; & tandis que la France m'accabloit de témoignages de bonne-foi & d'amour de la paix, j'ai étonné l'Europe par mes perfidies. En Amérique, j'étois barbare envers mes negres, intolérante envers mes nouveaux ſujets, contrebandiere envers les Eſpagnols. Aux Indes orientales, je faiſois ſentir la verge de mon deſpotiſme; dans mon iſle, je touchois aux derniers degrés de la corruption politique & morale : elle s'étoit gliſſée dans tous les rangs; & j'expie aujourd'hui mes fautes & mes crimes. » Enfin, elle conſeille à ſes Miniſtres de faire banqueroute, de réunir les trois Royaumes ſous les mêmes loix & la même forme d'adminiſtration, & de renoncer aux colonies.

Il faut bien ſe garder de juger cette brochure en politique ſévere : mais s'il eſt permis de charger quelquefois le tableau, quand on peint ſes ennemis; un écrivain François peut

peut répandre ſans ménagement ſa bile ſur une nation, qui deux fois par jour périodiquement, fait ſortir de la preſſe des diatribes ſanglantes, des invectives de toute eſpece contre ceux qui oſent ne pas trembler devant elle. *Le Café politique de Londres, ou Paſquin dans la loge des antigallicans*, a le même objet & doit probablement le jour à la même plume que *le Teſtament politique*. Le principal perſonnage de la ſéance du café eſt le rédacteur du *Morning-Poſt*, l'une des mille & une feuilles immenſe *in-folio*, dont l'homme d'état, le militaire, le bourgeois, l'artiſan, le porte-faix & juſqu'à la fille de joie dévorent journellement la lecture. Cet auteur a le malheur de s'appeller *Bate*, mot qui en Anglois ſe prononce *bête :* cette ſingularité étoit délicieuſe à ſaiſir pour un critique qui veut faire le plaiſant ; & un François ne pouvoit la laiſſer échapper. Les ſtatuts des Anti-Gallicans ſont un ramas de tous les ridicules qu'on ſuppoſe aux Anglois. « Tout Anglois doit croire ſa nation, la nation par excellence, & ne doit accorder aux autres qu'un ſouverain mépris.... Il doit croire aveuglément que l'origine de la Grande-Bretagne eſt de la plus haute antiquité, que dans tous les temps elle a été puiſſante, qu'elle n'a jamais ſubi le joug de l'eſclavage, que ſon gouvernement eſt un chef-d'œuvre d'adminiſtration, que la probité des Miniſtres eſt intacte, que les membres de la chambre des Communes ſont inacceſſibles à la corruption, &c. &c.... Tout bon Anglois ne doit point porter de modes Françoiſes ; ſon

habit, ses chemises, son chapeau, ses boutons, &c.... doivent être de manufacture Angloise, faits par des Anglois.... (Je ne vois pas que ceci fasse la satyre du jugement & du patriotisme Anglois : poursuivons....) On ne doit être ni poli, ni galant, ni honnête.... Tout Anglois voyageant pour ses affaires en France, sera tenu de conserver le costhume anti-gallican, d'avoir en conséquence un air maussade, d'afficher la plus profonde méditation, sans penser à rien, de ne parler que par monosyllabes, d'avoir toujours une démarche dégigandée, de se tourner souvent vers le nord, de hausser les épaules en entendant les François, &c. &c.... » Après la réception de Pasquin, on délibere sur l'état actuel de la patrie : ici l'auteur de la brochure a voulu parodier une séance parlementaire, & les membres qui sont en possession d'y pérorer. Ses lunettes étoient, un peu troubles quand il a fait opiner Sir Réflechi. « Messieurs, lui faut-il dire, nous fuyons dans la Manche, nous sommes rossés en Amérique, on nous éconduit en Afrique, nous sommes maîtres du Bengale; quittons donc l'Amérique & l'Afrique, délogeons sans trompette de Londres, & allons nous établir au Bengale. » Tel est l'avis qu'ouvre Sir Période après un fort long discours : « Nous surnagerons si la balance revient au point d'égalité & c'est en intéressant les Etats du Nord dans notre cause, que cette égalité pourra se rétablir. Mais ces Puissances sont irritées contre nous; & quoique les griffes du Léopard soient déjà bien rognées,

elles craignent encore les restes. » Eh bien, Messieurs, pour leur ôter cette fausse alarme, laissons-nous battre par les François, & dans le sein de notre défaite, nous retrouverons notre gloire & notre prospérité. Encore une défaite, & les Puissances du Nord sont pour nous. » Le docteur Priestley savant chymiste, propose ensuite de refondre les ames, secret dont il annonce qu'il a fait la découverte. Un membre du Parlement prend feu à ce sujet, craignant que ce secret, s'il étoit mis en usage, ne lui fasse perdre une pension qu'il reçoit du ministere : l'ami Bête observe judicieusement que le Lord W...... pourroit, par le même moyen, se procurer un *Morning-Post* à meilleur marché, & médite quelques noirceurs pour composer un paragraphe contre le docteur.

Les comédiens italiens ont donné, la semaine derniere, *le Déguisement forcé*, comédie en deux actes réduits en un : cette piece est tombée à plat, & ce n'est pas la faute de M. le Duc de F***; car il a fait l'impossible pour la soutenir, en faveur de M. Faure son secrétaire, qui en est l'auteur.

*L'Antipathie pour l'Amour* a réussi pleinement à la comédie Françoise. Cette piece est de M. Dudoyer de Gastel, homme à révolutions : il servoit à quinze ans dans le régiment d'Aunis ; il en sortit pour se faire oratorien : il resta sept ans à l'oratoire, y devint janséniste, & quitta la communauté avec des sentimens qui le firent bien venir des encyclopédistes : il s'en dégoûta & se jetta dans les bras de

Fréron. Dorat le fit connoître à la comédienne d'Oligny dont la vertu fondée sur une figure très-peu propre au vice, s'humanisoit avec les beaux-esprits. Il l'aima, l'épousa, dit-on, la quitta, & la reprit : il vit encore avec elle dans une intimité clandestine.

## CHANSON

*PAR M. DE BEAUMARCHAIS.*

Rose timide, simple & bonne
Reçoit son amant dans ses bras;
Il l'examine, & la fripponne
Devient vaine de ses appas.
N'est-il donc qu'un bon juge au monde,
Dit-elle en rougissant, l'amour ?
Rose fait si bien qu'à la ronde
Chacun l'examine à son tour.

Que bien de femmes l'on acquierre
Ou par de l'or, ou par des soins,
La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins;
Et quant aux moeurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Et celle qu'on rémarque en France
Entre l'artiste & l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir,
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir.
Le masque tombe, & l'on s'arrange

Pour jouir de la volupté :
Là tout plaît pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire
Les bons tours qu'elle s'y permet ;
Quel plaisir on auroit à lire
Cet ouvrage utile & follet !
On y verroit du gai, du leste :
Quant aux sentimens, serviteur,
Car la femme la plus modeste
Est un vrai Page au fond du cœur.

Si vous voyez celle que j'aime,
Me dit un Celadon d'amant
Vous changeriez bien de systême
Car c'est une ame à sentiment.
C'est la vertu la plus auguste :
Ah ! je connois le pavillon,
La fripponne s'est peinte en buste
Tu n'en vois que le médaillon.

Vous jeunes gens que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer :
Ce que je vous dis à l'oreille,
Ne doit jamais se répéter.
Retenez ce bon mot d'un sage,
Car des mœurs c'est le grand secret ;
Toute femme veut un hommage :
Bien peu sont dignes d'un regret.

Sexe charmant, si je décele
Votre cœur en proie au desir,
A l'amour je suis infidele,
Mais je suis fidele au plaisir.

D'un badinage, oh, mes déesses,
Gardez-vous bien de vous venger,
Tel glose, hélas! sur vos foiblesses,
Qui brûle de les partager.

*De Versailles, le 22 Juillet 1780.*

La faveur de la famille de B**. excite mille propos sur Madame & sur M. de B**. Celui-ci étoit véritablement un fou de se fâcher, parce que sa femme jouoit au *Colin-maillard assis*, tête à tête avec un Abbé, & plus encore d'avoir osé appeller de très-amples charmes, *les brimborions d'une vache*. Or n'étoit-il pas d'un cœur bienfaisant de dédommager une femme jeune & aimable, du désagrément d'appartenir à un mari qui se connoît si mal en gorge, & qui ne sait pas que l'hymen doit avoir quelque chose de commun avec l'amour, ne fût-ce que le bandeau? Madame de B**. est d'ailleurs douce, adroite & bien conseillée; de l'esprit de Cour, l'air agréablement libertin. On remarque que la Princesse dont elle est maintenant Dame d'Atour, a refusé, il y a six mois, Madame de ***, parce qu'elle passe pour coquette.

Le Comte d'Artois & le Duc de Chartres ont fait une visite au Duc de Choiseul, quand ils ont passé près de Chanteloup. Le Prince de Condé & le Duc de Bourbon qui viennent de faire la même route, se sont arrêtés à Amboise, ont visité cet ancien château de nos Rois, & n'ont pas même prononcé le nom de l'Ex-Ministre, qu'ils traitoient bien différemment en d'autres circonstances.

Nous ne devons plus nous étonner si les Pantomimes romains étoient quelquefois l'objet de graves délibérations du Sénat. Le Parlement de Toulouse a rendu un arrêt par lequel il a été défendu au Sieur d'Alainville, Directeur des Spectacles, de tiercer le prix des places au début du Sr. Julien, qui, après avoir quitté les Italiens, est venu débuter en cette ville où il enleve tous les applaudissemens. Autre arrêt pour joindre au Recueil grand in-folio des contradictions humaines. M. de Parazols, Avocat-général de la même ville, vient de mourir, & a été enterré dans l'Eglise des Cordeliers, malgré l'ordonnance du Roi, qui défend l'inhumation dans les Eglises. S'il est difficile d'extirper les anciens usages, c'est surtout où il y a des corps dépositaires de quelque autorité, & qui, par vanité ou d'autres motifs, sont intéressés à se refuser aux nouveaux réglemens les plus sages & les mieux vus. C'est dans les corps que les préjugés anciens semblent indestructibles & que notre postérité les retrouvera peut-être sans altération.

*De Paris, le 25 Juillet 1780.*

Le Trubletisme (*) ne fut jamais plus contagieux qu'il l'est de nos jours : & de là, ce débordement d'Analyses, de Recueils & de

---

(*) Il n'est personne qui n'ait encore présenté, cette lettre ingénieuse & très-plaisante où Voltaire couvre du ridicule le plus complet ce pauvre abbé Trublet, sur sa manie de compiler.

Diſtionnaires qui ſubmergent de leur écume, les arts, les ſciences & la littérature. Un homme parcourt il l'hiſtoire ? il la dépouille de tout ce qui lui ſert d'enchaînement, & cet homme en fait un livre, ſous le titre d'*Anecdotes hiſtoriques*, ou de *faits précieux puiſés dans l'hiſtoire*, &c. On fait plus, on extrait les journaux les plus vulgaires, on ſoutire de gros dictionnaires, & de tout cela on en forme de petits qui ſe vendent au profit du patient & induſtrieux compilateur, qui finit par ſe croire un perſonnage fort eſſentiel à la ſociété qu'il dupe. Au reſte, je vous l'ai déjà dit; il faut vivre, & cette extrémité ferme la bouche: mais ce qui me choque dans tous ces petits ſavetages littéraires, c'eſt la prétention qu'y attachent la plupart de leurs manœuvres. Par exemple, M. Nougaret, après avoir dépécé les nombreux dictionnaires qui exiſtent ſur les Peintres, la peinture & les beaux-arts en général, les reproduit, au moyen de quelques traits écorniflés du *Voyageur françois*, de Moréri, &c. &c. ſous le titre d'*Anecdotes des Beaux-Arts*, & s'en déclare fiérement l'auteur dans ſon Epître dédicatoire au Comte D'..... » Ce n'eſt pas, dit-il, à l'orgueilleux Mécène que je dédie le fruit de mes veilles, je les préſente à l'ami, au bienfaiteur des talens: .... Il n'eſt que trop de juges impitoyables & incompétens des efforts du Génie. .... „ Ne ſembleroit-il pas à entendre M. N.... que ſes anecdotes ſoient un effort du ſien, & qu'il faille de grands talens pour en apprécier l'excellence ? En vérité, cette pédanterie ridicule

fait hausser les épaules, & je vous laisse à juger si sa narration en est exempte. Le voici parvenu au troisieme volume : il est question des Sculpteurs, à la tête desquels il place Dédale l'Athénien. " Voici, dit-il, le personnage le plus extraordinaire de l'antiquité. Né dans un siecle où la Grece étoit encore plongée dans la barbarie, il eut le mérite de sentir que les hommes n'étoient point faits pour l'ignorance, & qu'on se couvriroit d'une véritable gloire, en tâchant de les éclairer & de leur être utile.„ Voilà sans doute bien de la philosophie dans un sculpteur; mais toute cette philosophie se réduit à faire de ce Prince Artiste, (*) le meurtrier de Perdix, („ *qui brûloit homme comme lui, du desir de s'illustrer en éclairant les hommes* „ ) & le *Maq....* de *Pasiphaé*, fille du protecteur qui l'avoit accueilli dans sa fuite : au surplus, oublions M. N.... & son style; & parcourons son livre pour nos menus-plaisirs : au milieu de ses anecdotes, la plupart très-connues, trions-en quelques-unes qui le sont peu, & qu'on aime à retrouver.

Lombardo se piquoit d'être habillé avec élégance, & de faire le galant auprès des Dames. Un jour que, dans une assemblée brillante, il se trouva placé à côté d'une jolie femme aussi belle que vertueuse, & d'un rang distingué, il voulut, selon sa coutume, jouer le rôle d'un tendre amant & débiter mille fadeurs; il se mit

(*) M. N... nous dit que Dédale étoit petit-fils d'Erecthée sixieme roi d'Athènes.

à lui réciter du ton le plus passionné, un vers de Pétrarque, qui signifie : ..., „ *Si ce n'est pas de l'amour, qu'est-ce donc que je sens?* „

*S'amor non è, che dunque è quel chè io Sento?*

» La Dame pour tourner un tel homme en ridicule & abaisser son orgueil, lui répondit très-haut, afin d'être entendue d'une partie de l'assemblée : " *Vous sentez sûrement quelques poux qui vous mordent.* „

» La Reine Christine alla voir un jour le Chevalier Bernin; il la reçut avec l'habit grossier dans lequel il travailloit : cette Princesse en s'entretenant avec lui, mania à diverses reprises l'habit & le tablier de l'Artiste, & lui dit qu'elle en faisoit plus de cas que de la pourpre romaine. »

„ Le Bernin modelant le portrait de Louis XIV, lui releva sur la tête deux boucles de cheveux, qui tomboient trop bas, selon la mode d'alors, & dit à ce Monarque : — Le plus grand Roi du monde ne doit pas craindre de montrer son front à tout l'univers. Cette pensée fut très-applaudie par tous les courtisans, qui s'empresserent de faire arranger leurs cheveux de la sorte, & cette nouvelle mode fut appellée, *Coëffure à la Bernine.* „

„ J'ai un grand ennemi *à Paris*, disoit le Bernin, la grande opinion qu'on a de moi. „

„ Une des plus belles statues du Chevalier Bernin est celle de la Vérité. Cette statue plaisoit tellement à la Reine Christine, qu'un Cardinal lui dit un jour qu'elle la regardoit avec

beaucoup d'attention, & qu'elle en faisoit l'éloge.... V. M. est la premiere, parmi les têtes couronnées, à qui la Vérité ait eu le bonheur de plaire. — *M. le Cardinal*, lui répondit la Reine, *toutes les vérités ne sont pas de marbre.* „

» Le célebre Puget étoit dominé de ce noble orgueil sans lequel il n'y auroit ni talent ni amour pour la gloire. Il ressentoit sa supériorité; & il est tout simple qu'un grand homme ne puisse quelquefois dissimuler qu'il a du mérite. Lorsque dans la Capitale de la France, il se mit sur les rangs pour être admis à l'Académie Royale, ses futurs confreres exigerent qu'il fît son morceau de réception dans le Sallon même de l'assemblée afin qu'on ne pût l'accuser d'avoir présenté l'ouvrage d'un autre que lui : cet artiste estimable, indigné d'un pareil soupçon, renonça à l'honneur d'être Académicien, & repoussa l'espece d'injure qu'on venoit de lui faire, en s'écriant : *Eh! qui de vous oseroit y mettre la main?* »

» Un jeune Enthousiaste ayant vu dans l'attelier de M. Pigalle une belle statue représentant une Nymphe, se passionna tout-à-coup pour elle : Pygmalion n'auroit pu s'exprimer avec plus de feu qu'il le fit dans cet impromptu.

*Fuis*, *téméraire*, il palpite, il respire!
Non, ce n'est plus un marbre que *je sens*;
Dans ces contours la volupté *soupire*.
Dieux! que d'attraits! que ces yeux sont perçans?
Quel feu déjà circule en tous mes sens?
Quelle *fureur* me pénetre & m'enflame?
Rends-toi, *cruelle*, à mes desirs *pressans!*
*Oublieras-tu que l'on t'a fait une ame?* »

M. N..... critique avec assez de raison la bizarrerie de cet Artiste, qui s'est amusé à représenter Voltaire entiérement nud, sans craindre de choquer les yeux par le spectacle désagréable de l'affreuse maigreur de ce grand homme. Vous connoissez sans doute le petit couplet satyrique qui fut fait à cette occasion sur l'air : *O Filii & Filiæ !*

Voici l'auteur de l'Ingénu,
Pigalle le montre tout nud;
Monsieur Fréron le Drapera :
*Alleluia.*

En effet Fréron ne démentit point cette prophétie; mais vous savez comme moi que la charité n'y entra pour rien.

La décence & le bon goût ont inspiré à M. Houdon, de le draper à l'antique, assis dans un fauteuil. Cette statue, qui est pour Madame Denis sa niece, est admirée de tout Paris; ainsi qu'une très-belle Diane, destinée pour le Duc de Saxe-Gotha, & le buste du fameux Paul-Jones, dont la ressemblance est frappante. Si votre goût pour les arts peut balancer quelque jour, les plaisirs que la belle saison vous procure à la campagne, vous ne sauriez trouver un motif plus engageant pour faire un petit voyage à Paris, afin d'apprécier par vous-même, le mérite de ces trois morceaux de M. Houdon, dont l'attelier renferme en outre, beaucoup d'autres pieces intéressantes.

Vous rappellez-vous, Monsieur, la situation de D. Quichotte & de Sancho dans la

montagne noire, & la trouvaille qu'ils y firent d'une valiſe pleine d'écus ? Hé bien, cette aventure eſt la marraine d'un petit avorton nouveau-né, intitulé, *La Valiſe trouvée.* Voici ſon hiſtorique en deux mots.

Un jeune Marquis de Normandie ſortit un matin de ſon château, pour aller à la chaſſe avec un Chevalier de ſes amis. Ils ne furent pas plutôt parvenus l'un & l'autre au fond de la forêt voiſine qu'ils apperçurent trois loups qui dévoroient une proie. Ces jeunes gens s'étant avancés vers eux au galop, les eurent bientôt diſperſés : mais quel fut leur étonnement, lorſqu'ils apperçurent les reſtes d'un cadavre humain, non loin duquel étoit une valiſe. Après en avoir fait l'ouverture, ils reconnurent, à la multiplicité des lettres qu'elle contenoit, que c'étoit la malle du Courier de la Province : ils réſolurent de la tranſporter au château. „ Nous paſſerons, diſoit le Marquis, l'après-dînée, à lire une partie de ces lettres ; ce paſſe-temps divertira nos Dames, & je préſume que la diverſité des ſtyles autant que des matieres, nous réjouira infiniment. „ J'aurois en effet penſé comme le Marquis, mais je me ſerois bien gardé d'imaginer que ce qui pouvoit ſervir de paſſe-temps à une ſociété déſœuvrée à la campagne, dût également intéreſſer le public. M. le Sage a cru le contraire, & vient de publier ces lettres dont la collection ne préſente qu'un *Pot pourri* trivial ; ſans liaiſon & ſans objet. On ne conçoit pas trop même quel a pu être le but de cet auteur, ſi ce n'eſt qu'il ait prétendu donner à chaque Etat,

des principes du ſtyle épiſtolaire. Mais dès-lors, il pouvoit excepter du nombre de ſes modeles, deux ou trois Académiciens qu'il fait écrire comme des cuiſtres de college, & s'en tenir au genre moyen & populaire, que M. le Sage exprime à la vérité fort heureuſement.

La ville de Domfront eſt trop recommandable par les différens perſonnages auxquels elle ſe glorifie d'avoir donné naiſſance, tels que le fameux compere Matthieu & autres, pour que je paſſe ſous ſilence l'*Epître d'un garçon barbier de cette ville*, à M. ſon pere, laboureur dans le voiſinage.

» Mon pere, il y a bien des nouvelles. Mon couſin Nicolas après avoir été pendant près de vingt ans, valet de M. de la Foſſe, fameux docteur en Médecine, vient de faire fortune tout d'un coup. Son maître, qui étoit bien vieux, eſt mort, & lui a laiſſé tout ſon bien, au préjudice de ſes parens, qu'il ne vouloit pas voir; de ſorte que le couſin a hérité de dix mille écus pour le moins. Dès que j'ai ſu que le drôle étoit devenu riche, j'ai été lui faire la Salamalec, ſuivant la coutume de Normandie. Je lui ai conſeillé d'acheter une terre, & de s'y retirer pour y mener une vie de Seigneur; mais il m'a dit qu'il avoit en tête un autre deſſein, & qu'il ſe diſpoſoit à ſe faire paſſer docteur en Médecine. Bon! couſin, lui ai-je dit, vous ne parlez pas ſérieuſement : eſt-ce qu'en ſervant un Médecin, vous auriez appris la médecine? Hé pardi, oui, ce m'a-t-il fait. M. de la Foſſe, pendant ſoixante ans qu'il a exercé ſa profeſ-

ſion, n'a fait que deux choſes à ſes malades; il leur a fait tirer du ſang, & boire de l'eau chaude. C'étoit-là toute ſa ſcience. Eſt-ce que je n'en puis pas faire autant ? Nous allons donc, mon pere, avoir, s'il plaît à Dieu, un médecin dans notre famille. Contez tout cela de bout en bout à nos parens, pour à celle fin qu'ils s'en réjouiſſent. Jarnicoton, ſi mon oncle le maréchal vivoit encore, qu'il ſeroit aiſe de voir ſon fils docteur en Médecine ! adieu, cher pere; autre choſe ne puis vous mander, ſinon que M. Leſquipot, mon maître, eſt bien content de moi, je commence à raſer fort joliment... »

Riez tant que vous voudrez, Monſieur; mais voilà ce qu'on peut appeller *du bel & bon ſtyle normand* : je puis dire comme Jeannot; *je m'y connois & je m'en vante*. Je trouve dans une autre lettre, écrite par un jeune provincial de St. Lo, à un de ſes parens, auquel il rend compte de ſa maniere de vivre à Paris, un tableau aſſez naturel & fort plaiſant de quelques-unes de ces ſcenes burleſques dont la plupart des cafés de Paris retentiſſent du matin au ſoir. Vous ſavez que ces ſortes de lieux ſont ordinairement fréquentés par trois eſpeces de gens fort inſupportables, les oiſifs, les nouvelliſtes & les frêlons de la littérature & des arts : mais écoutons notre provincial lui-même. Après avoir fait la peinture d'un café taciturne, qu'il appelle *le Café d'harpocrate*, „ il y a au contraire, dit-il, un autre café où l'on entend plus de bruit que dans la grand' ſalle du Palais. C'eſt un flux & reflux de gens

toutes conditions. Ce ſont des nobles & des roturiers, des adoleſcens bienfaits & des figures plates, des beaux eſprits & des ſots pêle mêle, qui s'entretiennent enſemble. La premiere fois que j'entrai dans ce café, je fus extrêmement étonné de voir ce que j'y vis, & des diſcours qui frapperent mes oreilles. Je m'approchai d'abord d'une table, autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C'étoient des philoſophes qui commençoient à diſputer, & qui avoient déjà l'air furieux. Hé, Monſieur l'Abbé, diſoit un d'eux à un petit abbé boſſu, avec votre permiſſion, je ſoutiens qu'il y a des propoſitions dont l'évidence eſt telle, qu'on ne peut s'y méprendre : celle-ci, par exemple : *le tout eſt plus grand que la partie.* Qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit boſſu... & je ſuis prêt à vous démontrer que vous n'avez point l'idée d'un *tout*, & que le tout n'a point de parties. La deſſus, comme ſi l'abbé eût dit une impertinence, ſon antagoniſte lui rit au nez, en diſant d'un air ironique à la compagnie : Meſſieurs, il faut avouer que *M. l'Abbé a plus d'eſprit qu'il n'eſt gros.* A ces paroles, notre petit boſſu, qui étoit des plus pétulans, le traita de *bourique*, & les diſputeurs ſe prirent au collet. J'allai loin d'eux m'aſſeoir à une table où pluſieurs nouvelliſtes s'entretenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, & que chacun écoutoit comme un oracle, quoiqu'il ſût aſſez mal la carte, & l'intérêt des Princes. Ce qu'il y a

de plaiſant, c'eſt que cet original vouloit paroître n'ignorer aucune nouvelle; & s'il en entendoit débiter une qu'il n'eût point encore appriſe, il interrompoit incivilement la perſonne qui l'annonçoit, & la faiſoit taire, en lui diſant : *Vous n'en avez pas les gants. J'ai dit cela ce matin.* Ou bien ſi quelqu'un s'aviſoit de tirer une lettre de ſa poche, dans laquelle il étoit fait mention d'une affaire, par exemple, arrivée entre Mrs. de Guichen & Rodnei, il s'écrioit auſſi-tôt à pleine tête; *& la date?* & ſi on lui répondoit, du 19 de ce mois, il ne manquoit pas de répliquer : *cela eſt vieux ;* nous avons des nouvelles du 20 qui aſſurent le contraire. »

» J'admirois l'air impoſant de ce nouvelliſte, & j'en riois en moi-même, lorſqu'il arriva deux poëtes dramatiques, car on diroit qu'il en pleut aujourd'hui dans tous les cafés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d'une tragédie nouvelle. L'un avance qu'elle eſt excellente, l'autre qu'elle eſt déteſtable. Chacun dit ſes raiſons : des raiſons ils paſſent aux injures les plus groſſieres, ſuivant l'uſage établi parmi les gens de lettres; & des injures enfin, ils en viennent aux voies de fait, avec d'autant plus d'emportement, qu'ils étoient aſſurés qu'on les ſépareroit.... &c. »

Le mariage du jeune Prince de Rochefort, nous a procuré beaucoup de petits vers médiocres & mauvais, ſuivant le cours actuel. En voici que je ne range dans aucune claſſe, parce que leur auteur n'eſt pas poëte de métier, mais maître d'Armes ou d'Eſcrime. Il s'ap-

pelle *la Boiffiere* & eft connu par les fameux éleves qui font fortis de fon académie, tels que Mrs. de S. Georges, Pomard, Cauvin, &c. En qualité de maître d'Armes du Prince, il a préfenté fon couplet aux jeunes mariés, le jour des noces.

Tendres époux, quand de fes flammes
L'amour vint embrafer vos ames,
Ce Dieu n'avoit point de bandeau,
Et dans ce jour où l'Hyménée
Vient unir votre deftinée,
Minerve allume fon flambeau.
Vous devez la faveur divine
A des titres bien glorieux :
Iffus d'une augufte origine,
Vous comptez les mêmes aïeux,
Jaloux d'une race auffi belle,
Les dieux veillent toujours fur elle
Et veulent dans fa pureté
Etendre fa poftérité,
Et comme eux la rendre immortelle.

Un Avocat fujet aux digreffions eut le malheur d'ennuyer à l'audience, le Parlement de Grenoble, qui contre fon ordinaire, écoutoit au lieu de dormir. Un Confeiller de mauvaife humeur, lui dit d'abréger. Le publicifte qui fe crut traité comme *Petit Jean*, ne fit aucun cas des ordres du nouveau *Perrin dandin*. La Chambre offenfée de fa défobéiffance, pria le Préfident de lui impofer filence. Sur fon refus, les Confeillers fortirent. L'ordre des Avocats très-jaloux du privilege d'endormir *Nos Sei-*

*gneurs*, s'assembla, cabala, remontra, cessa ses fonctions. Le Parlement cassa l'assemblée, interdit la cabale, rejetta les remontrances, & enjoignit de continuer à plaider. Les Avocats ont désobéi. Ils ont demandé justice au Chancelier. Le Parlement crie à la révolte, à l'insubordination. Le public s'en moque, & lui présente un miroir.

*De Paris, le* 29 *Juillet* 1780.

M. Marmontel a mal entendu ses intérêts, lorsqu'il a réveillé cette vieille & scandaleuse querelle avec l'abbé Arnaud, qui a produit tant de méchantes épigrammes. A propos de la chanson sur l'abbé Fatras, on a remué ces vilainies; & le couplet suivant qu'on y a retrouvé, court en ce moment tout Paris.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

De l'ordure des vieux poëtes,
Virgile fit perle bien nette;
De Marmontel dit *le Lourdaut*,
Bien différente est l'aventure;
Car sur les perles de Quinaut,
Le vilain a fait son ordure.

On ne peut pas dire que chacun de ces Messieurs, ait ses partisans, mais il est bien clair qu'il n'en est pas un qui ne trouve son Zoile. Nos gens d'esprit ne font pas volontiers des éloges & ils sont toujours prêts pour la satyre. Voici comme une muse obscure a

vengé l'abbé Arnaud. Il n'eſt pas beſoin de dire que cette chanſon toute fraîche, s'adreſſe encore à Marmontel, & qu'elle doit ſervir de riposte à celle de l'abbé Fatras. On la chante ſur le même air.

Comme un intru
Il fut exclu
D'abord par Melpomene.
L'eſpoir du gain
Lui fit ſoudain,
Chercher une autre ſcene:
Du jeu bouffon
Changeant le ton;
En ſentimens
Très-larmoyans,
Son grave eſprit
Nous traveſtit
La gaîté de Thalie.
Les jeux, les ris
Furent proſcrits
Par la philoſophie.
En vain il crut, en mutilant
Les vers d'Atys & de Roland,
Que réuni
A Piccini,
Alceſte & les Iphigénies
A tout jamais ſeroient bannies.

M. le Bœuf de le Bret, notaire, a diſparu. Pluſieurs domeſtiques lui avoient remis leurs épargnes pour les placer dans le dernier emprunt viager: ils ſont réduits à gémir de leur confiance. Le dérangement de ſes affaires a

une cause assez commune ; l'attrait perfide que présentent ces funestes établissemens que les Souverains ont formés pour mettre à contribution la cupidité des peuples. M. le Bœuf de le Bret, mettoit jusqu'à 40 & 50,000 livres par mois à la loterie.

Voilà nos diseuses de bonne aventure en grand crédit. Elles prétendent d'après une ancienne tradition, que le jour de Ste Anne ne peut se passer sans quelque malheur. Au lieu d'un, il y en a eu dix cette année. Une bande d'écoliers revenoient de la promenade & traversoient les Champs élisées, lorsqu'il est survenu entr'eux une querelle qui a occasionné une petite bataille. Un Suisse a voulu mettre le holà : les jeunes gens l'ont mal reçu & la querelle lui est devenue personnelle. Les esprits se sont échauffés : le Suisse a été en un instant entouré & honni à un tel point que très-imprudemment il a tiré son sabre pour se débarrasser. La vue du fer n'a fait qu'accroître la fureur de la bouillante jeunesse, qui est tombée sur le Suisse, lui a arraché son arme, l'a culbuté & tué sur la place. Deux des écoliers ont été blessés par le Suisse ; le reste s'est dispersé.

Le même jour, un piqueur du Comte d'Artois, arrivant à Paris, fut entraîné par son cheval qui avoit pris le mord aux dents, depuis la place de Vendôme jusques près du Pont neuf. Un homme vigoureux eut la hardiesse de saisir le mord du cheval sans parvenir à l'arrêter. Le cheval s'élança si fort qu'il enleva cet homme & culbuta son cavalier qui

eut la tête fracaſſée & les membres briſés. On dit qu'une malheureuſe femme & un enfant furent bleſſés dans ſon trajet ; ce qui n'eſt que trop vraiſemblable.

Nos miſantropes font un vacarme épouvantable à l'occaſion de la rupture de Janot & de Mademoiſelle d'Hervieux. Voici comment un de ces moraliſtes inſupportables s'en expliquoit l'autre jour. Il eſt des états dans la vie où la friponnerie paſſe pour gentilleſſe : qu'une femme diſgraciée de la fortune la corrige, en faiſant uſage de ſes charmes, cela eſt dans l'ordre : que la crainte de manquer d'amant l'engage à avoir trois intrigues à la fois, une qui finit, l'autre dans ſon plein & la troiſieme qui commence, rien n'eſt plus prudent & plus uſité : mais que cette coquine de d'Hervieux feigne de quitter Janot pour ſe reconcilier avec le Comte de M...., qu'elle tire de celui-ci de nouveaux bijoux, un nouveau buffet, de l'argent & de bonnes rentes, comme dit le héros des *Battus paient l'amende ;* & qu'elle ait promis à Janot de le reprendre dès qu'elle aura fait le Comte, ( c'eſt le terme de ces Dames : ) fi, c'eſt trop fort, c'eſt une horreur, une infamie qui mérite punition : à l'hôpital, Madame la Baronne, & M. Turcaret, aux petites maiſons.

Nous avons ici une certaine Madame God... qui, après avoir fait, par ſes charmes & par ſon humeur complaiſante, les délices de pluſieurs Cours, daigne maintenant verſer ſes bienfaits ſur le commun des mortels. On peut jouir, graces à ſes ſoins obligeans, de tous

les plaisirs possibles. Tous les Dimanches, elle amuse le public par un concert où les Poggi, les Amantini, les Todi, les Georgi, se font un honneur de chanter, pour de l'argent, bien entendu. Madame God... donne à jouer & à souper : il n'en coûte qu'un louis par tête. Quand on veut rester jusqu'au lendemain matin & y avoir agréable compagnie, c'est une autre affaire ; il faut avoir une trentaine de louis à dépenser, Madame God... pensant trop bien pour s'amuser à des bagatelles.

Cette digne femme vient d'avoir quelques démêlés avec la police, à l'occasion de l'aventure suivante. Une Madame Blinch... liée par le sacrement à l'un de ces hommes insupportables qui veulent qu'une femme soit sage & vertueuse, s'étoit intimement liée avec Madame God... Elle aimoit tous les genres de plaisirs qui sont réunis dans cette société : ses passions & son intérêt y trouvoient leur compte. Des amis officieux s'avisent d'écrire au mari à Brest où son état le retenoit, pour l'instruire de la conduite de sa tendre & chaste épouse. Il part sur le champ, arrive à Paris sans qu'on le sache, épie les démarches de sa femme, & trouve la conviction d'une fatale vérité. Alors il va chez elle & lui fait des reproches assez vifs pour que les épaules de la pauvre Dame s'en ressentissent. Ce n'est pas assez ; le cruel a obtenu une lettre de cachet qui met à l'abri pour l'avenir, sous des grilles & des verroux, la vertu éventée de Madame Blinch..., il l'a fait exécuter lui-même après avoir confisqué un écrin & une cassette

... avoit renferme une for- ... qu'elle payoit bien cher. On ... que, graces à de puissans pro- ... qu'excite sans doute un intérêt très- ..., cette correction ne sera que momen- ..., & que la clemence de la Cour rendra ... cette beauté que l'on nomme, *la belle* ..., aux plaisirs du public.

Le Chevalier de L.... & Madame de S.... viennent de rompre avec éclat. Un certain officier des cent Suisses, en est, dit-on, la cause. On doit au moins le présumer, par la bonhommie qu'a eu Madame de S.... de montrer à une fidele amie, la lettre suivante de l'amant chassé. La confidente de Madame de S.... a l'honneur de ses amis trop à cœur, pour avoir gardé sous le secret, une lettre qui la justifie de s'être brouillée avec un tel insolent. Voici l'épître en question.

» Vous me défendez, Madame, de remettre les pieds chez vous : de tous les ordres dont vous avez bien voulu m'honorer, il n'en est point que je me sois promis de suivre avec une résignation plus respectueuse, & qui m'ait moins étonné. Je trouve tout simple que connoisseuse comme vous l'êtes, vous préfériez l'énorme quarrure des contours helvétiques, à l'élancement effilé des tailles françoises. Je croyois toutefois, Madame, avoir péniblement acquis des droits à vos éloges : mais je devois sentir qu'un cœur aussi vaste & aussi ardent étoit difficile à remplir. Je regrette de votre ame, que la grandeur de votre mérite, ait rendu le mien si petit à vos yeux :

mais

mais si vos espérances sur l'immensité que vous supposez aux *in-folio* transalpins, sont malheureusement déçues; avec une presse aussi infatigable que la vôtre, Madame, vous pourrez joindre à ce premier essai, une longue suite de volumes, & en faire des éditions fréquentes & variées. Je suis loin de désaprouver des dispositions si bienfaisantes : tout ce qui tend au bonheur général m'intéresse; & vous ressemblerez bientôt à la divinité qui répand indistinctement ses faveurs sur tous les hommes. »

Dans ma lettre du 17 Juin dernier, Monsieur, je vous ai parlé de deux malheureux qui ont offert aux scélérats de leur espece, un exemple terrible des suites de la bassesse & du crime. Le Comte d'Olb.... qu'ils avoient volé, a réclamé sur la succession du coupable qui a été exécuté, les 3800 livres qui lui avoient été pris; & il a poursuivi la veuve, au point de lui faire retirer la permission de vendre du tabac, son unique ressource pour ne pas mourir à la fois de faim & de honte, comme le lui conseilloit un fermier-général, philosophe sensible & trop bon citoyen pour ne pas croire indigne de vivre, tout être qui a eu le malheur d'appartenir à un frippon découvert & puni.

Le Sr. Desormeri avoit obtenu un ordre du Roi pour faire répéter l'opéra d'*Amarillis* qu'il a mis en musique. Il a fallu obéir, quoiqu'on vit bien qu'il ne valoit pas la peine de fatiguer les acteurs par un travail inutile. Le musicien a retiré son opéra dès la premiere répétition.

La place a été remplie par M. Gluck qui avoit envoyé *Echo & Narcisse*, épreuve retouchée dont les acteurs augurent mal. M. Gluck a prescrit, dans les instructions qui accompagnoient l'envoi de cet opéra, que les premiers rôles fussent donnés à Mlles. la Guerre & Girardin, & aucun à Mlle Beaumesnil.

L'Académie des *Jeux floraux* a fait la distribution de ses prix. La Comtesse d'Esparbés, qui en avoit obtenu un l'année derniere, en a remporté trois, celle-ci. Elle est plus que maîtresse des *Jeux*, puisque trois prix suffisent pour acquérir cet honneur. Vous êtes sans doute bien moins curieux de connoître les merveilleuses productions auxquelles les prix ont été décernés, que les méchancetés qui reviennent de droit à leurs auteurs, à Toulouse comme à Paris : mais tout ce qui m'est tombé sous la main à ce sujet est plus plat & plus ennuyeux même qu'une piece académique. Ce sera peut-être encore trop, que de vous transcrire ce couplet sur l'air : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

Les vers d'Iris font crier le vulgaire.
Dans son caquet,
Le vulgaire indiscret
Prétend qu'on *les lui fait ;*
Moi, je n'en ai que faire :
Mais si femelle auteur
Me prend pour son faiseur,
Il sera jeune, ou ma muse bien chere.

M. Dudoyer, auteur de l'*Antipathie pour l'Amour*, a reçu les vers suivans. Ils peuvent

ſervir de notice de cette piece, pour ceux qui ne veulent connoître les ouvrages nouveaux que par le bon côté.

Vos crayons ſûrs, dans un portrait charmant,
Font deviner quelle eſt votre Thalie;
Et ſous les traits de cette antipathie
Contre l'amour, qu'elle rend ſi touchant,
On reconnoît à l'aimable copie,
L'original, toujours tendre & décent,
Que vous aviez ſous les yeux en peignant.

Je vous fais gré, dans ce drame éloquent,
D'avoir, au ton de bonne compagnie,
Su réunir, ſans aucun faux brillant,
Avec l'eſprit, l'accord du ſentiment;
De n'avoir point, dans votre œuvre accomplie,
Donné le nom de *Marquis* à l'amant,
Ni de *Comteſſe* à l'héroïque amie:
D'avoir enfin, de la ſcene embellie
Par votre goût, banni fort prudemment,
Et ces valets qu'on voit ſi rarement,
Aux intérêts qui croiſent notre vie,
Oſer mêler leur burleſque entregent,
Très-déplacé dans un cercle élégant;
Et ces Martons, Soubrettes à ſaillie,
Qu'à la toilette on ſouffre ſeulement.
Je le penſois, & je vous remercie
D'avoir prouvé qu'on peut abſolument,
Sans tout cela faire une comédie,
Où brille encor l'éclair de l'enjoûment.
Vous triomphez : votre piece applaudie
Vous fait ſentir la gloire en la doublant;
Et ce triomphe eſt auſſi doublement,
Et votre ouvrage, & celui de Thalie.

Depuis que le goût général pour l'épigramme, a mis tous les écrivains aux aguets des ouvrages nouveaux qui donnent prise à la satyre, ils s'écrient en même temps, qu'une douce philosophie les met au-dessus de la critique : plusieurs même assurent qu'ils ne lisent aucun journal, quoiqu'il soit facile de juger par leur physionomie journaliere, de la maniere dont les feuilles du jour les ont traités.

Un M. S***. en publiant une brochure fort au-dessous du médiocre, intitulée : *La Chymie domestique*, a averti les journalistes, folliculistes, &c. qu'il étoit au-dessus de leurs éloges emphatiques, de leurs froides critiques, de leur insipide censure; qu'il s'inquiétoit peu du jugement qu'ils porteroient sur son ouvrage; qu'ils pouvoient le louer, le blâmer, le décrier, le mettre en papillotes, &c.... Quelqu'un l'a pris au mot & lui a renvoyé son livre dans ce dernier état. Au reste on y apprend que la fumée fait mal aux yeux, que les fenêtres ouvertes donnent de l'air, que trop de feu enrhume, &c. &c.

Ce n'est pas tout : M. S.... nous donne le sage conseil d'éloigner des tuyaux de cheminée, les fourrages que sa modestie appelle des *Comestibles*, & de ne point mettre les cuisines dans les endroits souterrains, parce que les fourneaux sont sous les fenêtres, & les ivrognes & les écoliers...... Ici il faut deviner ce que l'auteur veut dire : des coups de bâton dont on a puni la licence de ces Messieurs d'un petit chien qui s'étoit mis de la partie, rendent le mot de l'énigme que trop sen-

ſible : il eſt dit d'ailleurs que ce jour-là, le cuiſinier ne goûta pas à la ſauce. On ne peut ſe diſſimuler, Monſieur, que M. S. ne ſoit un terrible chymiſte. Il n'eſt pas moins cauſtique quand il veut mordre : au reſte on a voulu prendre la peine de venger quelques hommes reſpectables, & entr'autres M. Parmentier à qui Mr. S. a des obligations, des injures qu'il leur diſtribue. Il me paroît qu'il falloit mettre ſes *Argumens* au nombre de ceux qui ſont *ſans replique*, .... *parce qu'on ne les écoute pas*.

## *ÉPIGRAMME.*

Un jour C.... diſoit à D....
Eh, mon ami, quelle ſottiſe extrême;
Quoi donc, jamais ne te vanter toi-même!
On te prendra, morbleu, pour un oiſon:
Pour éblouir, vive l'effronterie!
Eſt-il quelque femme jolie
Qui n'ait pour moi le plus tendre retour?
Dis-en autant. — Mais quel conte frivole?
Je mentirois. — Eh, morbleu, mens toujours;
On me croit bien ſur ma parole.

*De Verſailles, le premier Août* 1780.

M. d'Angevillé voulant récompenſer le talent, vient d'obtenir de S. M. deux cents croix qui ſeront diſtribuées aux artiſtes les plus habiles. Ces croix, or & argent, portent ſur un côté la tête de Méduſe, & ſur l'autre Minerve. Elle n'a point de légende & reſſemble aſſez à la croix de St. Louis. On doit ſouhaiter

d'en être l'auteur; ce qu'on put croire d'autant plus facilement que ce disciple du *Doubletisme* étoit le furet le plus ardent de tout ce qui s'appelle *Nouveautés scandaleuses*, & qu'il avoit la dangereuse manie d'être l'*Anecdoticien* les plus au courant des ruelles, des spectacles & de la littérature. Cependant il paroît disculpé de cette imputation déshonorante, & sur-tout il doit l'être relativement à ces deux derniers volumes, puisqu'il est mort neuf mois au moins avant leur publication.

Ce n'est certainement pas l'amour de l'ordre qui a inspiré l'entreprise hardie, de rappeller cruement aux hommes, leurs sottises & leurs vilenies : mais il faut convenir qu'elle seroit capable de mettre un frein à la corruption des mœurs, si elle n'étoit aussi générale : en effet, si nous jettons les yeux sur les deux théâtres dont l'auteur des *Mémoires secrets* espionne si adroitement les acteurs, qu'y verrons-nous? des femmes sans pudeur, des hommes sans vergogne qui se livrent aux plus basses intrigues; des gens en place si dépravés, qu'ils servent eux-mêmes de sauve-garde au libertinage, tant qu'il n'outrage que des citoyens honnêtes, ou qui deviennent des satellites iniques & violens, lorsqu'il s'agit de servir la passion de quelque grand qu'ils craignent. A en croire l'impitoyable écrivain des *Mémoires*, cet esprit de déprédation & de relâchement regne parmi les Magistrats. Le trait suivant pris au hasard, vous donnera, Monsieur, une idée des reproches qu'ils s'attirent.

» 28 Août 1779. Dans son plaidoyer de » l'affaire du Comte de Broglio contre l'Abbé » Georgel, M. S... A. G. portant la parole, » avoit emprunté une comparaison heureuse » du *Mercure* avec la calomnie, ce qui donna » lieu à l'épigramme suivante. »

» Le corrupteur & corrompu S.....
» Qu'en mauvais lieu tout corrompu rencontre,
» Ces jours derniers, dans un long plaidoyer,
» Taisoit le *pour*, ne parloit que du *contre*,
» Car pour le *contre* il s'étoit fait payer.
» Il empruntoit sur-tout une figure
» Du vil métal furet de la nature.
» On admiroit un morceau si brillant :
» Merveille n'est, dit quelqu'un ; le galant
» Connoît à fond les vertus du Mercure. »

Enfin, Monsieur, tout ce qui s'appelle *Epigramme*, couplets, sarcasmes & lardons de toute espece, bons ou mauvais, plaisans ou fastidieux & même révoltans, voilà ce qui compose cette compilation *Pandorique.*

Si quelque chose doit étonner sans doute dans ce siecle merveilleux, c'est l'ineptie & l'incapacité de tous ces petits orgueilleux prosélites de l'Académie Françoise, dont les prétentions ridicules font pitié. Vous vous rappellez, Monsieur, qu'elle leur avoit proposé pour sujet du poëme à couronner cette année, ce beau trait de Louis XVI. *La liberté accordée aux main-mortables.* Hé bien ; quoique nous ne soyons pas encore au jour fatal du jugement, je puis vous assurer d'avance qu'aucun des

concurrens n'aura l'honneur de remporter la palme académique. Le Chevalier de Cubieres & M. Flins des Oliviers pourront avoir un *accessit* ou une mention honorable, mais voilà tout. Si le bon Horace en disant qu'on ne pouvoit être poëte *sine afflatu furoris*, avoit raison, nous devons croire que de long-temps, ces poëtes du jour n'iront point aux petites maisons pour cause d'un pareil délire.

M. le Miere court depuis si long-temps après le fauteuil & les jettons académiques, que je crains qu'il ne meure à la peine. Toujours des rivaux! M. le Comte de Tressan & M. Bailly, de l'Académie des sciences, sont sur les rangs pour les lui disputer aujourd'hui. Ses amis se flattent qu'il l'emportera sur eux; mais quand on considere que M. de Tressan est un vieillard dont il faut hâter la jouissance, on ne peut se dissimuler qu'il mérite la primauté, s'il a des droits à la place. Au surplus il restera des espérances prochaines à M. le Miere, l'aréopage françois venant tout récemment encore, de perdre l'Abbé de Condillac, ci-devant chargé de l'éducation du Duc de Parme, & M. Thomas étant dangereusement attaqué de la poitrine.

Je vous ai parlé souvent de ce rendez-vous de galanterie ou de débauche qui attire dans le jardin du Palais Royal pendant les nuits de la belle saison, toute l'élégante jeunesse de la ville. Le Chevalier de Blaye s'y est pris de querelle dernièrement, pour une courtisanne, avec quatre autres jeunes gens à qui il a *prêté le collet*. Il s'est battu près de Chaillot

alternativement avec tous les quatre & a blessé les trois premiers ; mais enfin le quatrieme plus heureux ou plus adroit, lui a donné quatre coups d'épée dont il est mort une heure après, laissant des créanciers beaucoup plus embarrassés que lui.

Le Chevalier de Blaye, jeune homme de plus de six pieds de haut, vigoureusement taillé, étoit de Caën en Normandie. Il avoit été ci-devant garde du corps, & avoit ensuite passé à Cayenne, dans l'espoir d'être avancé. Revenu de ce voyage malheureux, il vivoit tantôt dans sa province & tantôt à Paris, pour y solliciter du service.

Les chansons sont les livres de morale du peuple. Dans celle qui commence par ces mots : *les Garçons de Versailles ;* cette jeunesse est peinte comme ne valant rien. Ce reproche, pour être ancien, n'en est pas moins mérité par eux aujourd'hui. Un enfant de seize ans, se trouvant, l'autre jour, dans un cabaret à Montreuil, village contigu à Versailles, vit un de ses voisins qui portoit chez lui de l'argent qu'il avoit reçu à la ville. Le petit drôle étoit à boire avec deux de ses camarades ; le diable se mit bientôt de la partie, & les trois vauriens comploterent de dévaliser le bonhomme. Ils le laisserent sortir le premier, s'en allerent à leur tour & ne le perdirent pas de vue. Le jour étoit sombre & l'on se trouva insensiblement au fort du bois de Montreuil. Alors les trois coquins vont aux opinions sur la maniere de faire leur coup, & pour trancher toute difficulté & mettre obstacle à l'in-

discrétion de leur victime, ils résolurent de l'assassiner. Le plus jeune se détache, fond sur lui, & d'estoc & de taille, lui donne dix à douze coups de couteau. Le malheureux n'a que des cris pour défense; ils parviennent aux oreilles d'un garde qui n'étoit pas éloigné. Il accourt au bruit : mais craignant de ne point arriver assez tot, il se met à crier lui-même de toutes ses forces; *au voleur, à l'assassin!* cet expédient réussit, la peur s'empara des trois scélérats; ils s'enfuirent à toutes jambes; laissant le malheureux pour mort sur la place. Le garde arrive enfin & le reconnoît pour un honnête pere de famille du village prochain : il n'étoit pas mort, il raconte sa triste aventure & nomme les auteurs du crime. La maréchaussée court à leur poursuite. On les trouve dans leur lit avec les objets de leur vol, dormant dans la confiance que leurs noms seroient ensevelis avec le cadavre de l'objet de leur assassinat. Leur jugement a été prompt; ils ont été exécutés hier sur le lieu du délit. L'assassin âgé de seize ans deux mois a été rompu vif, & les deux autres qui pour n'avoir pas trempé leurs mains dans le sang, n'avoient pas moins été complices du forfait, ont été pendus.

C'est une grande ressource pour les libraires, que la mort d'un de ces génies supérieurs qui, après avoir excité pendant leur vie, la curiosité & l'admiration du public, sont encore après leur mort, l'objet de ses regrets & de ses éloges. Aussi-tôt l'Europe littéraire est inondée de mémoires, d'anecdo-

tes, de lettres, d'œuvres posthumés, de compilations où l'esprit de l'auteur est conservé comme il plaît à Dieu. Mais qu'importe que le lecteur soit trompé, pourvu qu'il achete l'ouvrage. Depuis que la librairie est devenue un objet de brocantage, & que l'on vend l'esprit deux sols la feuille, comme la toile deux écus l'aune, ce brigandage est devenu si fréquent, que rien ne ressemble plus aux *fripiers* du Pont-Neuf, que les libraires de la rue Saint Jacques.

Il faut ranger au nombre de ces brochures de contrebande, dont le frontispice n'est qu'un appas trompeur, les *Mémoires de J. J. Rousseau* ou *Rousseau juge de Jean Jacques*, dialogues, qui viennent de paroître. (*)

Il faut être bien humble ou bien présomptueux pour oser entreprendre d'imiter la touche mâle & sublime du peintre de nos erreurs; elle ne pouvoit être plus mal contrefaite. Pour vous mettre à même d'en juger, il suffira de vous en transcrire ce passage.

*Dépôt remis à la Providence.*

» Protecteur des opprimés, Dieu de justice & de vérité, reçois ce dépôt, (*ces dialogues*,) que remet sur ton autel & confie à la Providence, un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur sur la terre, outragé,

(*) Il paroît quoi qu'en dise l'auteur de cet article, que l'ouvrage dont il s'agit est bien réellement sorti de la plume de Jean Jacques.

moqué, diffâmé, trahi de toute une génération. Chargé depuis quinze ans à l'envi, de traitemens pires que la mort & d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause; toute explication m'est refusée, toute communication m'est ôtée; je n'attends plus des hommes, aigris par leur propre injustice, qu'affronts, mensonges, & trahison, &c. »

Vous conviendrez, Monsieur, que ce n'est pas là le style de l'auteur d'*Emile*, de *la nouvelle Héloïse* & du *Contrat social* : & pour la sûreté des étrangers & des personnes du monde qui ne peuvent être versées dans la bibliographie, ne seroit-il pas à souhaiter qu'on punît les larcins littéraires & la contrefaction des ouvrages, comme on puniroit un orfevre qui donneroit de l'étain pour de l'argent & du cuivre pour de l'or. Je ne vous ennuyerai pas plus long-temps, Monsieur, des détails de cette brochure dialoguée : on reconnoît aussi peu dans l'interlocuteur François, l'esprit naturel à cette nation, que dans le Rousseau, l'esprit de Jean Jacques. Au reste cette brochure *Anti-Académique* paroît avoir été faite bien moins pour venger son héros, que pour calomnier les auteurs de l'Encyclopédie.

Toutes nos courtisannes ne ressemblent pas à la célebre Phriné; il en est plus d'une qui n'en auroient jamais adopté les odieux principes, sans la perfidie des amans qu'elles ont d'abord rendu heureux. Mlle. du Cus.... est de ce nombre. Née sans bien, mais avec un cœur tendre & délicat, elle voudroit ne se

donner qu'à celui qui pourroit concilier les intérêts de ſon cœur & ceux de ſa fortune : incertaine ſur le choix de ſon amant, elle balance depuis quelques ſemaines entre les riches Midas qui compoſent ſa cour, & les élégans qui l'embelliſſent ; un d'eux vient de lui envoyer les vers ſuivans.

On dit qu'enfin décidée,
C.... tu vas faire un choix
Parmi la foule empreſſée,
Que l'amour met ſous ta loi ;
Mais toujours embaraſſée
Au moment de te fixer,
Je vois en vain s'éclipſer
Ta jeuneſſe infortunée.
Et, quoi, toujours occupée
Du projet de t'enrichir,
Inſenſible au doux plaiſir
D'aimer & d'être adorée,
D'une avarice inſenſée
N'entends-tu que les deſirs ?
C.... l'amant né pour plaire
Sait mépriſer les douceurs
Des inſipides faveurs,
Que Plutus met à l'enchere :
De l'amante qu'il préfere,
Son amour fait le bonheur,
Et le tribut de ſon cœur
Eſt ſon unique ſalaire.
Et pourquoi vouloir opter ?
Si tu ne peux poſſéder
Dans l'objet de ta tendreſſe
L'agrément & la richeſſe,

Il faut les décompofer
Et pour fuivre le coftume
De notre fiecle charmant,
Il faut prendre ton amant,
C.... en plufieurs volumes.
Vas; le mal n'eft pas bien grand
D'être friponne & légere,
De duper un vieux galant
Dont le feu fexagénaire
Qu'a détruit le froid des ans,
Fane les fleurs du printemps;
De duper un infulaire
Qui croit à deniers comptans
Acheter le droit de plaire;
Ou ces burlefques magots,
Toujours cocus & crédules,
Singes froids & ridicules,
De nos airs, de nos bons mots.
Pille-les; on te pardonne.
Qu'ils foient heureux à ce prix:
Qu'ils foient comme nos maris,
Dont la fottife affaifonne
Les plaifirs d'un favori:
Alors dans ce doux partage
Tu peux goûter à loifir,
Avec l'objet qui t'engage,
L'ineftimable avantage
De l'aifance & du plaifir:
Mais il eft temps de finir.
Aujourd'hui jeune & jolie;
A tes pieds mille mortels
Que l'amour & la folie,
Conduifent à tes autels,
Viennent t'offrir leur hommage;

Des deux bouts de l'univers :
Cet essaim vif & volage
Semble fixé dans tes fers :
Mais crains le retour de l'âge,
Crains ce Tyran redouté,
Dont l'irréparable outrage
Anéantit la beauté.
Son front sec couvert de rides
Epouvante les amours;
Des jeux la troupe timide
Alors s'enfuit pour toujours;
Alors sans perdre sa flamme,
L'amour perdant ses attraits,
Ne laissera dans ton ame
Que le poison des regrets.

La femme d'un Conseiller au Parlement très-connue par sa pruderie, fut hier à Versailles, & descendit à l'hôtel du Juste, où logeoit par hasard le Marquis de N.... En croyant entrer chez lui, il fut à l'appartement de cette jeune femme, qui s'y trouvoit seule & sans lumiere. Madame De... crut que c'étoit son époux & s'avança pour le recevoir. N... s'apperçut de la méprise, & sut en profiter. Il fit le mari & le fit si bien que la prude trouvoit qu'il étoit plus mari dans une heure que l'autre ne l'étoit dans un an. Dans l'enthousiasme d'une vertu si *maritale*, elle voulut l'*embrasser* & rencontra une grosse queue dont M. le Conseiller étoit sans doute privé. — *Ah*, *coquin*, s'écria-t-elle au moment où elle fuyoit de ses mains, *vous avez la queue : au secours!* Le Marquis s'en alla & conta l'aven-

ture à tous ſes amis qui le dirent aux leurs : tous parurent le lendemain avec des queues monſtrueuſes. Et la pauvre femme ne voyant de tous les côtés que des queues, en penſa mourir de honte & partit ſur le champ.

*De Verſailles, le 7 Août* 1780.

La ridicule prétention de nos bourgeoiſes aux airs de Cour, les rend très-empreſſées à ſe conformer ſervilement à l'uſage des deuils d'étiquette ; mais leur petite vanité vient de ſe trouver en défaut. Le deuil du Prince Charles de Lorraine étoit annoncé chaque jour & n'a point été pris, de ſorte que toutes ces petites chauve-ſouris en ont été pour leur toilette, & le perſiflage du tiers & du quart. La cauſe en eſt, dit-on, que l'Empereur a négligé d'annoncer lui-même à ſa ſœur, par un Courier particulier, la mort de leur oncle, & qu'on a trouvé la notification de l'Ambaſſadeur, inſuffiſante en cette occaſion.

Les brochures malignes n'ont jamais été ſi communes à la Cour qu'à préſent. Nous ſommes inondés d'exemplaires de la ſuite des *Mémoires ſecrets*. On y voit que M. le Duc de C***, au-lieu d'être nommé Colonel-général des troupes légeres, mérite le titre de Colonel-général des têtes légeres.... que M.... après avoir été très-long-temps incapable de faire goûter à Madame les plaiſirs de l'Hymen, s'eſt trouvé tout d'un coup dans un état ſi nouveau pour lui qu'il en eſt ſans ceſſe occupé... que le Maréchal de Richelieu,

après avoir été long-temps repoussé loin du trône, par le mépris que les bonnes mœurs vouent au vice, a vaincu cette répugnance à force de constance & de souplesse, qu'il a fait naître le goût des plaisirs dans le sein du Monarque, & que ce premier poste remporté sur la vertu, ouvre un champ bien étendu aux passions, &c. &c.

La lettre suivante, adressée à M. de Sartine, est la folie du jour. « Les Anglois,
» Monseigneur, ne ressemblent pas mal aux
» filoux : ils exercent la piraterie sur mer,
» comme les derniers exerçoient leurs bri-
» gandages dans la capitale ; plus adroits à
» s'emparer des navires de nos pauvres né-
» gocians, que les autres à couper la bourse
» des bourgeois de Paris. J'ai toujours re-
» marqué une affinité singuliere entre ces
» deux nations, & c'est sans doute cette res-
» semblance qui vous a élevé au ministere
» de la marine. On se persuadoit que vous
» meneriez la piraterie angloise, comme vous
» avez mené la filouterie parisienne ; mais
» vous n'avez pas été heureux dans le choix
» de vos nouveaux exempts. Qu'est-ce en
» effet que le Comte d'Estaing, comparé à le
» Receveur, le Comte d'Orvilliers à Duro-
» cher, & le Comte de Guichen à Brugnieres ?
» Ah, Monseigneur, qu'est devenu ce temps
» où tous les fripons trembloient devant ces
» héros de police ? Et pourquoi vos Généraux
» ne font-ils pas trembler de même les vo-
» leurs anglicans ? Votre M. d'Estaing, par
» exemple, si vanté par nos badauds de Paris,

» qu'a-t-il fait de si remarquable ? Il a appré- » hendé la Grenade prise & reprise cent fois » avant lui, écarté Biron le plus imbécille » des amiraux, depuis qu'il y a des amiraux » dans le monde. Mais ne s'est-il pas laissé » battre à Savannah & à Ste. Lucie ? Il est » vrai qu'oubliant la sage maxime de la po- » lice & des polissons, vous ne lui aviez pas » donné des forces suffisantes, vous aviez » bien vos raisons pour cela ; mais s'il eût eu » la prudence du brave Receveur, auroit-il » tenté une capture sans être au moins dix » contre un. Vous réparez cette faute dans » cette campagne ; les mers sont couvertes de » vos marins, comme les rues de Paris l'é- » toient de vos *mouchards* ; mais s'ils ne mou- » chent rien, ne manquez pas de les traiter » comme le plus respectueux de ceux que » vous avez fait mettre à Bicêtre, & qui a » l'honneur de vous écrire ces lignes. „

*De Versailles*, *le* 12 *Août* 1780.

L'ÉTERNELLE descente en Angleterre est encore sur le tapis. C'est la maladie incurable de nos nouvellistes. Le Comte de Maillebois qui dès le commencement de la guerre a tracé un très-beau plan pour cette opération, travaille en effet très-fréquemment avec le Ministre de la guerre. On sait que le Roi est fort prévenu en faveur de ce projet, mais M. de Sartine n'est pas de la partie, & nos bons amis les neutres confédérés jouent vis-à-vis de nous, le rôle du médecin de Sancho ; il

ne nous eſt pas plus permis de porter de grands coups à l'Angleterre, qu'il ne l'étoit au Gouverneur de Barataria de toucher aux mêts tentans dont il reſpiroit la fumée.

Dans cette poſition ce qui nous conviendroit le mieux, ſeroit ſans doute de faire la paix; mais ces démons d'Anglois ont pris goût à la joute où ils s'eſcriment ſi habilement & font très-fort les renchéris. Notre bon camarade Fréderic a fait de ſon mieux pour nous réconcilier, & c'eſt ce qui a encore gâté les choſes; ſon Miniſtre à Londres étant Anglomane, au ſuprême degré. Le voilà rappellé: Dieu veuille que M. de Luzy faſſe mieux nos affaires que M. de Malzahn. Le parti Breton à la Cour de Madrid eſt plus puiſſant que jamais, & tandis que le Roi notre cher couſin fait des menaces miniſtérielles à la Reine de Portugal, S. M. que les Anglois ont plus de raiſon que perſonne d'appéller *très-fidele*, fait des négociations ſecretes plus efficaces cent fois que des dépêches officielles qui dégénerent en demandes & réponſes éternelles. C'eſt pour être aux aguets de ce qui réſultera de tout ceci, que le Secrétaire Cumberland & le Miniſtre Huſſey ſe ſont allés camper à Madrid.

L'Envoyé de Pruſſe a reçu avant-hier un Courier de ſa Cour & eſt parti ſur le champ pour Verſailles. Tout ce que j'ai pu pénétrer d'un entretien de deux heures qu'il a eu avec M. de Vergennes, c'eſt que l'habile politique de Brandebourg l'a échappé belle; mais qu'il ſe croit encore à temps d'arrêter les progrès

de certains projets qui ne sont pas de son goût; qu'en conséquence, il accélera le départ du Prince de Prusse pour la Russie, qu'il est obligé de laisser aller les choses à Cologne & à Munster, mais qu'il a un remede tout prêt à appliquer à ces maux; que la France ne voulant pas s'opposer ouvertement aux vues de la Maison d'Autriche, veut au moins le laisser faire, &c....

*De Paris, le 14 Août 1780.*

LES ressources littéraires sont inépuisables; lorsque l'industrie s'en rend l'économe. On s'étoit plaint de la médiocrité stérile de l'*Almanach des Muses* de cette année; ce n'étoit pas sans raison; à peine avoit-il 250 pages, dont la moitié pouvoit sans indécence, servir au même usage que les obligeans feuillets de l'*Art de désopiler la rate* : mais le débit en étoit assuré par l'habitude qu'a contracté le bon public d'acheter chaque année cette *Etrenne des Muses*, & l'on a cru pouvoir se relâcher tant sur le nombre, que sur le choix des pieces de ce recueil. On avoit son dessein, mais la ruse est aussi mal-adroite que grossiere; & le public pris pour dupe tant de fois, pourra bien enfin se tenir sur ses gardes, & dédaigner à l'avenir un recueil infidele, auquel on se permet d'ajouter un supplément de plus de 330 pages; sous le titre plaisant mais spécieux, de *Pieces échappées à l'Almanach des Muses*. L'éditeur avoue pourtant que la plupart de ces pieces méritoient d'y figurer, &

y auroient été placées, si des circonstances qui tiennent au moment n'en avoient empêché. C'est se justifier en deux mots sur l'omission, mais non sur l'inutilité d'un dédommagement tardif, d'autant plus superflu, que les trois quarts de ces pieces sont comprises dans l'édition des œuvres de chaque auteur, & qu'elles nous ont été reproduites, tant par le *Journal de Paris* que par ses chers confreres. Premiere nouveauté : *Vers fait au départ du Roi de Danemarck* : que trouvez-vous, Monsieur, *des circonstances du moment*, dont parle l'éditeur dans son avertissement? Quel moment! *Le cœur est tout ;* morceau piquant de l'auteur des *Amours* (le Chevalier de Boufflers) mais si connu, si rebattu, qu'il n'est grisette de village, qui, lisant ce traité du *Cœur*, n'ait dit déjà en se pâmant, ainsi que certaine Dame.....

Que j'aime cet Auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

Autre nouveauté! toute aussi fraîche qu'un habit retourné; mais dont l'application est méritée si généralement qu'on ne peut trop la répéter. Il s'agit d'un mauvais jugement :

Un d'eux (*des juges*) pour s'excuser de cette barbarie,
Dit : « l'arrêt, j'en conviens, est contraire à nos loix :
» Mais le meilleur cheval peut broncher une fois »
*Oui*, répond un plaisant; *mais toute une écurie!*....

Encore une nouveauté! Elle est sur le sallon

des tableaux de 1777. Elle a d'assez nouveau, que pour être du Marquis de Villette, elle n'en contient pas moins quelques traits piquans & agréables.....

Il est au Louvre un Galetas,

. . . . . . . . . . . . . . .

*C'est-là* . . . . . . . . . . . . .
Que l'art travestit la nature;
Le ridicule est peint en beau;
Les bonnes mœurs sont en peinture,
Et le bourgeois en grand tableau
Près d'Henri-Quatre en mignature.

. . . . . . . . . . . . . . .

*C'est-là* qu'un commis ignoré,
Narcisse épais & subalterne,
Croit, dans un beau cadre doré,
Nous montrer l'homme qui gouverne.
*C'est-là* qu'on voit des *ex voto*,
Des amours qui font des grimaces,
Des cailletes *incognito*,
Des laiderons qu'on nomme *Graces*,
Des perruques par numero,
De beaux pantins sous des cuirasses,
Des inutiles du haut rang;
Des importans de bas mérite;
Plus d'un midas en marbre blanc;
Plus d'un grand homme en terre-cuite;
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée....
Voilà les tableaux entassés
Sous l'angar de la renommée;
Et selon l'ordre & le bon sens,

Tout

Tout s'y trouve placé de ſorte,
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans,
Et que Sully reſte à la porte.

La fureur des *Anti* eſt portée juſqu'à l'excès : M. D. P... s'enorgueillit ſans doute du ſpirituel uſage qu'il en fait pour déſigner un nouveau genre de poéſie ; celui de tourner en ridicule les ſentimens ſi purs & ſi doux de la Romance. Il donne à d'aſſez mauvais couplets le titre d'anti-romance : écoutons ce chantre dépravé.

J'aime, de l'innocent mouton
Le gigot & la cotelette :
Mais pour en faire un compagnon
Il me paroît un peu trop bête.

On trouve au murmure des eaux
Une douceur imaginaire :
Moi, dans le plus brillant ruiſſeau,
Je ne trouve que de l'eau claire.

On vante la fidélité,
Vertu de l'amant imbécille,
Mais l'on quitte & l'on eſt quitté,
Dans les hameaux comme à la ville.

A coup ſûr, M. D. P. le ſera par toute la terre.

De long-temps il n'y eut plus d'émulation & de zele qu'il n'en regne aujourd'hui parmi les chefs de l'académie de muſique. Leur attention à varier les pieces, à en ſoigner l'exécution, à haſarder de temps à autre quelques

nouveaux ſujets, auxquels le public s'accoutume inſenſiblement, leur déférence à la ſaine critique des gens raiſonnables; tout démontre les avantages de cette derniere révolution, qui fait dépendre l'augmention de leur bien-être, du ſuccès de leur adminiſtration. Mais ce qui prouve ſans réplique l'intelligence de leurs délibérations, c'eſt la réſolution priſe dans leur comité, de rapprocher & d'aſſocier à la proſpérité de ce ſpectacle, le génie ſublime qui en eſt & en ſera, tant que les hommes ſeront ſenſibles au vrai beau, le plus illuſtre fleuron. Convaincus par leurs propres connoiſſances, ainſi que par leurs applaudiſſemens invariables, je pourrois dire l'enthouſiaſme conſtant du public, que le Chevalier Gluck eſt l'*organe par excellence* de ce ſpectacle, les directeurs lui ont adreſſé de réitératives ſollicitations de revenir en France, & d'accepter un traitement annuel, indépendamment du produit de ſes compoſitions. On lui a d'abord offert 6000 livres, telles qu'on les donne à Piccini; mais le Germanique connoît ſes talens & n'eſt pas homme à ſe contenter chétivement de la réputation & des louanges: il aime l'argent & le dit; ſon dernier mot a été pour 12,000 livres d'honoraires avec le titre de *Compoſiteur de l'Académie de Muſique*. Quelqu'exorbitante qu'ait d'abord paru cette prétention du Chevalier Gluck, le comité s'en eſt fait une loi. Il a été réſolu que l'on prendroit 9000 livres ſur la caiſſe, & qu'on feroit une députation à la Reine pour ſolliciter de ſa munificence les trois autres mille livres

nécessaires pour fixer en France un sujet qu'elle aime & dont les talens lui sont précieux. La Reine s'est généreusement prêtée à cet arrangement, & a promis d'obtenir cette grace du Roi. En conséquence on s'attend sous peu de temps, au retour du Chevalier Gluck parmi nous : & ce sera la troisieme fois, après avoir toujours promis qu'il n'y reviendroit plus : je sais même que l'auteur d'*Iphigénie en Tauride* est en correspondance avec cet illustre musicien pour un nouveau sujet qu'il se dispose à traiter. Il avoit été question d'*Electre* pendant son dernier voyage à Paris, mais il préfere aujourd'hui la tragédie d'*Oreste*, qui est, ainsi que la premiere, d'après *Euripide*; c'est une bétise de journaliste d'avoir dit que l'*Iphigénie* de M. Guillard étoit sur le plan de celle de la Touche, tandis qu'il n'y a pas une scene, ni même un seul mot de ressemblance, puisqu'elle est tracée d'après le poëte Grec, & a le mérite particulier de nous avoir rappellé toute la simplicité & la majesté de la tragédie autique. Quant à l'*Electre* du même auteur, il paroît que cet enfant délaissé de Gluck va devenir un objet de rivalité entre Mrs. Gretry & le Moine. Celui-ci est plus connu à Berlin qu'à Paris, mais on en dit du bien. Sollicité des deux côtés, M. Guillard est comme Pâris prêt à donner la pomme à l'un, lorsque de fortes raisons semblent le forcer de l'accorder à l'autre. Il seroit malheureux pour ce jeune homme, doué de talens qu'il cultive trop peu, que ce second essai sur la scene lyrique fût privé du succès que mé-

cite son ouvrage, (*) pour s'être mollement prêté à des arrangemens défavorables, au mépris des conseils de ses amis.

Le spectacle donné la semaine derniere au petit *Trianon*, auquel il n'y a eu d'autres spectateurs que le Roi & sa suite, *Monsieur*, *Madame* & la Comtesse d'Artois, a parfaitement réussi. La Reine remplissoit le rôle de Jenny dans *le Roi & le Fermier*; & celui de la Soubrette dans *la Gageure imprévue*. L'émulation s'est emparée de cette illustre société qui répete présentement le *Sorcier* & les *Fausses infidélités*.

Le libertinage, le crime & la fatalité semblent régner dans cette vaste forêt, qu'on appelle *Paris*. Il n'est jour, & peut-être heure, qui ne soit marquée par quelqu'action coupable ou quelque fâcheuse catastrophe. Quel livre, qui celui qui contiendroit les événemens publics & mystérieux de cette capitale! quel est le grand, le magistrat, le citoyen qui oseroit l'entr'ouvrir avec la certitude de n'y pas rencontrer sa condamnation! il en est peu sans doute, quand on observe la chaîne révoltante des indignités qui se commettent, & l'impunité scandaleuse qui les suit quelquefois. Je ne prétends inculper personne, mais enfin le désordre a des causes que l'honnête homme observe avec d'autant plus d'indignation, que

---

(*) J'ai eu ce poëme d'*Electre* dans mes mains, & je puis assurer qu'il a des beautés dont Quinault se fût enorgueilli.

ſes effets s'augmentent & que ſes ſuites deviennent de plus en plus dangereuſes.

Mercredi dernier, nous eûmes ſous les yeux, le ſuicide le plus étonnant & l'un des plus touchans dont on ait oui parler. Un jeune homme de treize à quatorze ans, apprentif chez un chandelier, de la pointe S. Euſtache, fut envoyé par ſon bourgeois porter un paquet de chandelle, en ville. A cet âge une commiſſion eſt une promenade; on fait comme les écoliers, on prend le plus long pour être plus long-temps; & puis, ſurvient à la traverſe un petit camarade : grande partie de jardinet ou de croix & pile. Ce n'eſt pas tout, ſurvient un troiſieme eſpiegle, il prend le chapeau de l'un ou de l'autre & s'enfuit. Ce que je dis là en général, eſt à-peu-près l'hiſtoire de ce petit garçon chandelier. Il rencontre un camarade, il joue avec lui, le paquet de chandelle ſe trouve pris, & ce pauvre petit diable n'oſa rentrer de la journée. Le ſoir vient pourtant, il fait un effort, il ſe montre en pleurant & raconte ſon petit accident. Le maître chandelier ſe met en colere, il gronde & frappe à la fois ce jeune homme, enfin il ſe livre à tant d'emportement qu'il le meurtrit de coups de nerf de bœuf, & l'envoie ſe coucher en lui en promettant autant à ſon réveil. Le matin arrive, il ne paroît point ſelon l'uſage, pour ouvrir la boutique; ſept heures & demie ſonnent, il ne paroiſſoit point encore; le maître chandelier monte à ſa chambre, frappe à la porte, & l'appelle de façon à le faire fuir s'il l'avoit entendu. Enfin, il s'impatiente &

enfonce la porte qui étoit aux verroux. Quelle fut sa surprise en appercevant dans la chambre, un corps suspendu à une corde ! c'étoit ce malheureux enfant, que la frayeur, un excès de sensibilité, peut-être le désespoir avoient réduit à cette triste extrêmité. La Justice, ou du moins le Châtelet est venu sur les lieux, a verbalisé & est reparti : dès le soir, on a enterré furtivement cette infortunée victime, & tout a été dit. Le public eut peut-être fait un parti moins doux au chandelier, car la raison naturelle vaut bien nos loix, mais l'on avoit garni la boutique d'Archers du Guet, & toutes nos femmes de la halle n'ont pu que maudire d'assez loin ce chandelier à poil de Judas.

Le lendemain, le portail de l'église de S. Eustache eut l'assez rare spectacle d'un soldat aux gardes, au carcan. C'étoit un adroit filou qui faisoit le badaut dans l'église, lorsqu'il s'y faisoit des mariages. Il se fourroit au milieu des femmes, & leur escroquoit adroitement quelques écus quand il en trouvoit l'occasion : mais un jour il s'adressa, malheureusement pour lui, à une égrillarde qui le surprit main en poche ; elle la saisit, fait tapage, & veut qu'on l'arrête. On ferme la porte, la garde arrive, mais ce ne fut qu'avec peine qu'on put le retrouver derriere un confessionnal où il s'étoit tapi, & avec plus de peine encore que l'on parvint à l'entraîner au Châtelet, car il se débattoit comme un diable. On y réussit pourtant, & il n'en est sorti vendredi, que pour faire réparation sur le lieu, où après

avoir été deux heures au carcan ; il a été marqué du ſceau de Marſeille : G.

Un Commis aux fermes, criblé de dettes, de mauvaiſes affaires, ne ſachant apparemment plus où donner de la tête, ni de quel bois faire fleche, pour arrêter les vives pourſuites de ſes créanciers, leur a écrit que dans deux jours ils auroient de ſes nouvelles. En effet ils en ont eu, car on l'a trouvé noyé dans les filets de St. Cloud. Pauvre humanité! qu'on a d'occaſions de répéter avec ce Poëte philoſophe :

C'étoit bien la peine de naître !

La comédie de *George Dandin* de notre divin Moliere, n'a point empêché M. L***, ancien premier commis des monnoies, d'épouſer une jeune perſonne de qualité, & ce qui eſt pis pour un jaloux, ayant les plus beaux yeux, c'eſt-à-dire, les plus maniérés de la Capitale. M. L***. n'a pas eu dans cette alliance un ſort plus heureux que celui du gendre du Baron de Sotenville : Madame L***. étoit trop femme de qualité pour aimer ſon mari, avoir des mœurs, ou cacher ſes intrigues. Le nouveau M. de la Dandiniere, qui, rempli des miſérables préjugés qui obſcurciſſent la raiſon de la bourgeoiſie, n'avoit pas ſur cette matiere la noble façon de penſer des gens de Cour, enrageoit cependant en ſilence. Vous ſavez, Monſieur, que dès qu'il paroît une jolie femme dans le monde, tous nos aimables *Roués* de Paris s'empreſſent de faire ſon éducation. M. de

St. Hilaire auſſi noble que le défunt Grand-Prêtre Melchiſedech, puiſque ſon origine n'eſt pas mieux connue, mais fermier-général & plus fat à lui ſeul que tous ſes confreres pris enſemble, s'eſt chargé de celle-ci. Les diſpoſitions de Madame L***, pour devenir un jour le Coriphée des *Roués* femelles, lui parurent charmantes. Mais ſon mari s'obſtina à les trouver déteſtables. Un Eſpagnol, un Italien auroit en pareil cas empoiſonné la femme, poignardé l'amant, ſe feroit pendu lui-même, mais un doux & pacifique Pariſien ſe contente d'une ſéparation; & laiſſant déſormais la bride ſur le cou à ſon heureuſe moitié, ſe dédommage des travers de ſa femme par des travers plus grands encore. M. L*** voulut pourtant que la ſéparation fût légale, & promit de rembourſer la dot & les condamnations que nos loix ſur cette matiere, obligent les maris à payer à leurs femmes. Le Châtelet s'eſt prêté le mieux du monde à des arrangemens ſi raiſonnables, mais lorſqu'il a été queſtion d'exécuter la ſentence, M. L***. a bien voulu abandonner ſa femme, mais non ſa dot & n'a répondu à tout ce qu'on lui a dit pour lui rappeller ſes promeſſes, que ce vers des Menechmes:

Il ne me ſouvient pas un mot de tout cela.

Les graces déguiſées en ſquelete, ſous les traits de Guimard, viennent de préſidèr à la fête que cette célebre danſeuſe a donnée le jour de ſa Patronne. Le comédien du Gaſon y a fait jouer ſa parodie d'*Andromaque*, farce

pitoyable imprimée cependant par ordre du Roi. Un mauvais plaisant a mis à la tête de l'édition en forme d'épigraphe, ces deux vers:

Le public trouvera cet ouvrage très-beau!
*Signé* LOUIS *& plus bàs Amelot.*

## LES GRANDS HOMMES

### *CONTE.*

Après souper chez Dame Hortense,
De beaux discours étoient sur le propos
Des conquérans : chacun à son héros
Vouloit donner la préférence.
L'un s'écrioit, que ne suis-je Caton!
— Du fier Brutus, j'aime bien mieux l'audace;
— Ah! de César que n'obtiens-je la place!
Disoit un autre, au moment qu'Elison
Gentille Agnès de seize ans affligée,
Se prit à dire, en se grattant le front:
Hélas, maman! que ne suis-je Pompée!

*De Versailles, le* 15 *Août* 1780.

UN Courier arrivé cette nuit nous apprend que tout est arrangé pour la nomination de l'Archiduc à Munster. Le Prince de Ligne, chargé de cette négociation avec le grand Fréderic, lui a fait mettre de l'eau dans son vin, & le parti qu'a pris la Russie a achevé de tout calmer. L'Impératrice a écrit au Chapitre de Munster : " Qu'ayant appris qu'ils étoient dans » l'idée que fournissant des secours à S. M. » Prussienne, elle le mettroit en état de sou-

» tenir rigoureusement son opposition contre
» les Puissances intéressées à cette nomination,
» elle s'étoit déterminée à leur déclarer qu'elle
» entendoit ne se mêler de cette affaire en
» aucune façon; qu'elle ne prendroit aucune
» part à tout ce qui pourroit se passer à cet
» égard, à la nomination, ni aux oppositions qui
» pourroient y être faites & aux suites qu'elles
» pourroient avoir, qu'ainsi le Chapitre n'avoit
» de sa part aucune démarche à appréhender,
» qui pût gêner la liberté de son choix, &c. &c. »
En conséquence M. de Furstemberg & ses adhérens ont pris le parti de céder, & se réunissant à leurs adversaires, ils établissent l'unanimité en faveur de l'Archiduc. Le Roi de Prusse a fait expédier contr'ordre aux troupes qui occupent ses places en Westphalie & auxquelles S. M. avoit bien véritablement donné précédemment l'ordre de se tenir prêt à marcher & de n'accorder aucun sémestre ni congé.

Voilà donc la Russie l'arbitre des Souverains de l'Europe, & la balance penchera donc indubitablement du côté où elle se mettra! Si Joseph n'a pas réussi en tout vis-à-vis d'elle, comme on l'assure, il est au moins clair qu'il n'a pas perdu ses pas. Tel est le jugement que Catherine a porté de ce Prince : *Il sait également plaire & régner.*

Le fameux Paradès est encore à la Bastille, mais il en doit sortir incessamment. Le train de sa maison n'a point diminué. Toutes les personnes qui ont été arrêtées à son occasion, ont recouvré la liberté, à l'exception de Ma-

dame Godeville, qui a été arrêtée à la Haye & qui a bien d'autres péchés à expier.

Un petit différend, qu'on ne dit pas, survenu entre le Prince de Condé & le Duc de Bourbon son fils, les avoit déterminés à se séparer, & par l'arrangement pris, le pere accordoit une pension annuelle de 600,000 livres à son fils; mais tout est raccommodé, & ces deux Princes ont paru Dimanche ensemble à Versailles à la satisfaction de toute la Cour.

M. de C***, maître des Requêtes, vient de faire enfermer ses deux fils, l'un Conseiller au Parlement & l'autre Officier aux Gardes. Le premier a fait de fausses lettres de change sous le nom de son oncle, Capitaine de vaisseau, lesquelles ont été protestées à leur échéance. En conséquence le marin a été appellé par M. de Sartine, qui l'a démonté à son arrivée; mais la fraude ayant été reconnue, tout s'est réparé. L'Officier aux Gardes n'a pas commis un délit aussi grave; mais il a perdu tout son bien au jeu, & pour faire d'une pierre deux coups, on l'a traité comme son ainé. Tout le monde plaint le pere qui est fort estimé.

*De Paris, le 19 Août 1780.*

Je vais, suivant mon usage, revenir sur le tribut que nos presses ont payé depuis quelque temps à notre avidité extrême pour lire, ou du moins pour acheter les ouvrages nouveaux.

*Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque*: Compilation faite avec goût, c'est la spéculation

d'un libraire qui ne veut pas payer cher ses manuſcrits. Au reſte ce titre conviendroit aſſez à la majeure partie des productions littéraires de ce ſiecle. Les bibliotheques ſont des magaſins où beaucoup de nos écrivains puiſent tout leur eſprit & les belles choſes qui font leur réputation.

*Obſervations ſur les Poëtes Italiens, ou Réponſe aux Remarques du Voyageur Anglois,* M. Sherlock, par M. Baſſy. " La gloire de nos lettres, injuriée, exige que je tire l'épée, a dit M. Sherlock, en s'annonçant comme le champion de Shakeſpear envers & contre tous. La gloire de la poéſie italienne attaquée par M. Sherlock, ordonne que je défende ma patrie, dit à ſon tour l'auteur de cette brochure. „

*Précis de Phyſique,* par M. Saury. C'eſt un des écrivains les plus infatigables de ce temps. Il ne ceſſe d'écrire tout ce qu'il ſait ou ce qu'il apprend de jour en jour.

*Hiſtoire de la Société Royale de Médecine* pour les années 1777 & 1778 : c'eſt l'époque de ſa naiſſance. Les membres qui la compoſent, n'ont pas encore contracté l'habitude de s'endormir dans les fauteuils académiques.

*Hiſtoire de l'Amérique,* par M. Robertſon; traduite de l'Anglois par M. Suard. Cette traduction eſt eſtimée, & cependant M. Suard ne ſait pas l'Anglois.

*Deſcription générale & particuliere de la France.* Gravures d'après les deſſeins de M. Cochin. Depuis quelques années on veut mettre l'univers en *iconographie.* Voilà ce qui s'appelle tra-

vailler pour la poſtérité. Si quelques-unes de nos collections d'eſtampes modernes, échappent aux ravages des temps, les Académies des inſcriptions & belles-lettres, qui exiſteront dans quelques ſiecles n'auront pas une beſogne ſi difficile que les antiquaires du temps préſent.

Vous, Monſieur, qui vous piquez d'expliquer ce qui me paroît à moi, tout-à-fait inexplicable, je parle du cœur des femmes, je ſuis curieux d'apprendre comment vous concilierez avec vos principes, les aventures de la Baronne T... D..... qui vient d'être enfermée à l'abbaye D..... par ordre du Roi. C'étoit une Chanoineſſe de Remiremont ; elle étoit belle comme Venus & ſéduiſante comme les Graces; la Grece lui eût élevé des temples comme à l'éleve chérie des Muſes; plus tendre que Pſiché & plus vertueuſe que Minerve, elle avoit le ſuffrage de ſes compagnes mêmes. Dans un voyage qu'elle fit dans ma province, le Baron de la T... D.... la vit : c'eſt vous dire qu'il l'aima éperdûment; car on n'échappe point aux ſéductions réunies de l'eſprit & du cœur, des talens & de la beauté. Il étoit jeune, aimable, honnête & très-riche; après avoir obtenu le conſentement des proches de Mademoiſelle D.... il s'adreſſa à elle-même. Sa réponſe fut noble & touchante : je ſuis flattée, Monſieur, lui-dit-elle, des ſentimens dont vous m'honorez, mais je peux d'autant moins y répondre, qu'un autre eſt en poſſeſſion de ceux que vous ſeriez en droit d'exiger. C'eſt M. le Comte D.... qui les poſſede : la médiocrité de nos fortunes met obſtacle à notre union :

mais je l'aime & je ſens trop que je n'aimerai jamais que lui. Votre recherche m'a déjà cauſé bien des chagrins ; je ne réſiſterai point aux ordres abſolus de mon pere, mais ſongez, Monſieur, que mon cœur ne peut ſuivre le don de ma main & qu'il eſt tout entier à un autre.

Il ſemble qu'une déclaration ſi préciſe eût dû arrêter la pourſuite de l'amoureux Baron ; mais ſi ſa raiſon lui mettoit ſous les yeux ce qu'il en avoit à craindre, ſon amour lui diſoit qu'il ne pouvoit vivre ſans ſa belle Chanoineſſe ; & comme en pareil cas, la raiſon eſt moins preſſante que l'amour, il paſſa outre & l'obtint.

Il eût été digne que Mlle. *** lui fît le ſacrifice de la paſſion qui la préoccupoit, ſi ce ſacrifice eût été poſſible. Toujours les mêmes égards, le même empreſſement, la même délicateſſe dans les témoignages continuels d'un attachement que rien n'a pu altérer. Mais tous ſes efforts furent inutiles. Sa femme enſevelie dans une terre, ſe refuſant à toute eſpece de diſſipation, conſumée par une mélancolie profonde, toucha bientôt aux portes du tombeau. Le Baron déſeſpéré de la perdre & ſe reprochant ſa mort, prit un parti dont vous ne vous ſeriez jamais aviſé ſans doute. Certain que l'amour qu'elle conſervoit pour le Comte de... étoit la premiere cauſe de ſa ſituation alarmante, il lui écrivit & le pria de venir à la T.... D.... la voir & l'engager à prendre ſoin de ſes jours. Le Comte part & arrive, le Baron le reçoit, le préſente à ſa femme

étonnée, fait mettre les chevaux à sa chaise de poste & les laisse seuls.

Voilà un mari bien débonnaire, me direz-vous : laisser sa femme séule avec un amant : & quel amant? un capitaine de dragons, un lovelace, un roué, un mangeur de femmes, dont le premier principe avec elles est de n'en point avoir. Eh bien, Monsieur, oserai-je vous dire que vous vous trompez, que quand le Comte de *** auroit eu la façon de penser que les étrangers imputent si légérement au militaire François, la confiance du Baron l'auroit enchaîné. Il ne lui dit qu'un mot en partant : Je vous laisse, Monsieur le Comte, & votre honneur me répond de votre honnêteté.

Au bout de huit jours, ce mari si rare revint. On ne parla long-temps que de choses indifférentes : enfin, sur la fin du souper, le Comte s'adressa à Madame la Baronne : il m'est bien doux, Madame, ne pouvant faire votre bonheur, de le voir confié dans les mains du plus galant homme que je connoisse. Tous les liens qui nous unissoient sont rompus; je pars demain & c'est pour me marier. Un regard de dépit & de fureur fut la réponse de la Baronne : elle le vit partir sans la moindre apparence de trouble & de regret, & ne parut occupée que du soin de l'oublier. Pour seconder ses dispositions, le Baron lui fit quitter la campagne & la mena à Paris où il rassembla autour d'elle tous les plaisirs & tous les amusemens.

Il faut que le cœur d'une femme soit sans cesse occupé. La Baronne de la T. D*** qui jusques-là avoit détesté le jeu, l'aima comme

une femme qui n'aime pas autre chose, c'est-à-dire, à la fureur. Elle perdit des sommes immenses & le Baron les acquitta sans mot dire. Elle en perdit de nouvelles qu'il paya de même ; mais comme la femme ne se lassoit pas de perdre, le mari se lassa de payer. Or, vous savez qu'en France comme ailleurs, le monde est plein de Crésus officieux dont la bourse est toujours ouverte aux jolies femmes, lorsque leurs maris ne sont pas d'humeur à satisfaire leurs caprices : mais comme les services de ces Messieurs ne sont pas trop désintéressés & qu'ils prétendent à certains dédommagemens qu'il n'est pas trop honnête de dire, la reconnoissance de Madame la Baronne la conduisit à des égaremens si publics & si multipliés qu'ils ont forcé le malheureux Baron à solliciter contr'elle l'ordre du Roi qui la relegue à — où son mari lui fait une pension de 10,000 livres à laquelle il s'est taxé lui même.

Pourquoi Moliere qui corrigea son siecle de ce langage burlesque & entortillé que le mauvais goût avoit introduit, & qui l'a si bien dépeint dans les *Précieuses ridicules*, n'a-t-il pu corriger les femmes d'afficher le bel-esprit & les fausses connoissances? Cette rage épidémique n'a fait que croître & embellir dans le dix-huitieme siecle ; & *les Femmes savantes*, *le faux Connoisseur* & *le Bureau d'esprit* n'ont fait que blanchir contre cette maladie de l'esprit humain. Je fus l'autre jour, chez Madame la Comtesse de G*** qui prépare depuis qu'elle a pris M. de la Harpe pour son apollon, un

*Abrégé de l'Histoire de France* en vingt volumes (*grand in-folio.*) En entrant dans sa salle basse, j'aurois cru entrer dans le cabinet de M. de Fintac, si j'y avois trouvé la charmante Agathe. A droite un chevalet, à gauche une basse, plus loin des violons, ici des flûtes & des archets suspendus en faisceaux, là des desseins & des cartes géographiques dans un touchant désordre : dans un coin, des habits, dans l'autre des spheres & des télescopes : enfin, on pourroit prendre cet appartement pour une académie ou pour une boutique de fripier, pour le temple des muses ou pour tout ce qu'il vous plaira. Mais comme on y fait bonne chere, les savans affamés trouvent en mangeant les mets délicats de la cuisiniere, qu'elle a les talens universels, tout l'esprit du monde, le savoir encyclopédique : & dès qu'ils ont digéré, ils ne la trouvent qu'une sotte.

Vous savez, Monsieur, que Madame de G..... demeure à Bellechasse, comme gouvernante des filles de M. le Duc de Ch...... Elle s'est imaginée d'y donner pour bouquet à Madame la Duchesse, une représentation de son théâtre adoptif. Qu'elle piece croiriez-vous qu'elle ait choisie pour faire jouer à ses éleves dans ce couvent? Celle de Cécile, où l'on traite les religieuses de coquines ou d'imbécilles. Admirez la prudence de ce choix ou applaudissez à sa malignité, & jugez de l'embarras de ces pauvres nones en voyant le sourire malin & cruel que les sarcasmes des acteurs arrachoient aux spectateurs.

Les logogryphes sont en général, un jeu

d'esprit assez puérile. Cependant on n'oseroit contester que ce genre ne puisse être porté à un certain degré de perfection, en considérant les graces & la délicatesse de celui-ci composé par une Dame aussi spirituelle qu'aimable.

La nuit j'habite sur la terre,
Et le jour, je remonte aux cieux.
J'éblouis les regards, d'un éclat radieux,
Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
Cinq lettres font mon nom; supprimez la premiere,
Je suis un prophete fameux.
Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux
En retranchant l'avant-derniere.
Otez-les toutes deux, j'offre un mot précieux
Dont l'amour même fait mystere,
Et qu'à l'amant qui lui fait plaire,
L'amante ne dit que des yeux.

Je vous expliquerai tout cela, Monsieur; dans ma premiere lettre.

*Le Spectacle de la Nature*, qui par-tout ailleurs, inspire le goût de l'honnêteté & des bonnes mœurs, semble n'inspirer aux environs de cette charmante capitale, que le libertinage le plus rafiné. En conséquence, Monsieur, ce qu'on entend ici par *partie de campagne* est en bon François, une *partie de... joie* : Or, cela comprend le vin & les femmes. Il y a peu de temps, deux *procureurs au Parlement* que je ne nomme pas par discrétion, arrangerent ensemble une de ces parties, chacun avec sa.... oh, ne voilà-t-il pas que vous pensez à mal;

vous dites, j'en fuis fûr, *avec fa Demoifelle.* — Eh bien, point du tout, chacun avec *fa femme.* Rien de plus décent, de plus beau fans doute, de plus édifiant. Les deux couples vont au *Pré St. Gervais* : lieu fort agréable, irrégulièrement mêlé de taillis, de terres cultivées & de gazons. Après avoir arpenté & admiré tous ces petits bofquets, fi convenables aux tricheries de l'amour, nos quatre époux vont dîner au village voifin : on le fait largement, on fable force champagne. Les efprits fermentent, les têtes s'échauffent, les fens s'animent, les baifers donnés & repris font réciproques & communs entre les quatre époux. Les femmes rient de tout cela ; elles en font peut-être bien-aifes ; en amour, dit-on, le changement réveille. Mais ne peut-on s'y livrer face à face? Ce bocage du matin eft fi commode : chacun à part foi fait fes petites réflexions, on fe cligne de l'œil & l'on fe détermine à la promenade. On arrive fort échauffé : l'ombrage, le frais délicieux qu'il procure, engagent les femmes à fe mettre à l'aife ; elles ôtent leurs fichus & n'en voient leurs maris que plus ardens. Chaque procureur s'empare, fuivant *la coutume de Paris*, de la femme de l'autre ; on erre à l'aventure. Le taillis clair-planté laiffoit de l'inquiétude, on arrive, fans y fonger pourtant, près d'un fillon de bled, fort épais ; nos deux couples y cherchent un abri, & s'y trouvoient bien, lorfque la fatalité, l'enfer, que fais-je, quelque malin génie dirigea vers cet endroit, les pas d'un fatellite qui fe dit *garde du lieu*, & qui furprend nos perfonnages. Que

dire, que faire? Le dommage étoit constant; le bled renversé demandoit réparation. Un coup de sifflet fait paroître main-forte, & nos gens bien penauts sont conduits chez le Bailli. Sur la déclaration du garde, on demande les noms, qualités & demeures des délinquans, & il apparoit que M. un-tel n'étoit point avec sa femme, lors de la surprise, mais bien avec celle de son cher confrere. On rougit, on offre bourse & joyaux, & l'on demande un secret qui fut promis : mais il n'est secret si bien gardé qui ne transpire. Jugez de la situation plaisante des deux maris : trop heureux, s'il n'en résulte qu'un prêté pour un rendu! quelques mois nous apprendront cela.

*De Versailles, le 21 Août 1780.*

LA grande réforme de la maison civile de Sa Majesté, projettée depuis long-temps & résolue enfin, il y a quelques mois, a obtenu définitivement la sanction Royale, le six de ce mois. Il étoit, disoit-on, de la Majesté du trône, d'entretenir cette foule de personnages inutiles attachés à *la bouche*, au *grand* & au *petit commun;* c'est-à-dire qu'elle devoit fournir à quatre cent principaux oisifs environ, & à mille deux cens oisifs subalternes, les moyens de satisfaire à leurs passions : quelques-uns y trouvoient encore la protection nécessaire pour ne pas redouter les suites de leur dérangement : tous empruntoient quelque chose, du lieu qu'ils habitoient & l'on pense bien que c'étoit le plus ordinairement, les vices qui y regnent.

Une petite république de cette nature, dont l'oisiveté forme le caractere, fournit trop de matériaux à la chronique scandaleuse, pour n'avoir pas trouvé son historiographe. On a recueilli l'histoire de ceux de ces personnages qui donnent prise à la malignité : celle des gens honnêtes auroit intéressé peu de lecteurs. Ce manuscrit dévoile la conduite de parvenus qui cachoient sous un nom imposant, la bassesse de leur extraction, & qui ne se donnoient pas la peine de voiler leurs vices, des apparences même de la vertu. Je tombe en ouvrant ce cahier impur, sur le chapitre d'un M. G....... nom qui dans le patois de sa province, signifie *coquin*, fils d'un *bedaut* de paroisse de village, d'abord piqueur sur les ateliers des grands chemins, ensuite entrepreneur & après cela, formant d'un nom de baptême, un prétendu nom de terre, admis à l'une des charges qui viennent d'être supprimées. Ses aventures sont de ces petites gentillesses de *rouerie*, dont bien des gens ne rougissent pas. Un enfant fait à une jeune fille de quinze ans, en dépit de la vigilance maternelle, mis aux enfans trouvés, rendu ensuite à sa mere, plongée par cet événement dans l'indigence, mais sans secours, sans soulagement : La femme d'un ami intime, compagnon de ses plus jeunes ans, enlevée & abandonnée ensuite, la maison du mari livrée au pillage, &c. Cette derniere affaire a été l'occasion d'un procès où le Parlement a prononcé un decret de prise de corps contre le S. G...... de S. Vig.. jugement, qui est resté jusqu'ici sans exécution.

Nous venons d'avoir encore un exemple de l'impoffibilité où l'abus des protections mettoient les officiers fupérieurs de la Maifon du Roi, de faire convenablement le choix des fujets qu'ils admettoient aux charges. Une affez belle femme, nommée *Chatillon*, qui depuis douze à quinze ans jouoit, tant bien que mal, la comédie en province, & qui fe livroit fans réferve à toutes les gentilleffes & libertés du métier, a rencontré au milieu de fes caravanes, un très-grand Seigneur, aveuglé par une paffion vive, qui a voulu en faire, ce qu'on appelle une *femme honnête*. On a bâti un fort joli petit *conte* où Madame Chatillon jouoit le rôle d'époufe d'un garde du corps de ce nom, lequel, dit-on, eft dans les ifles. En conféquence, au rifque du démenti formel des garnifons & habitans de Haute & Baffe Alface, Lorraine, Flandre, Normandie & autres provinces, on a eu le front de préfenter cette aventuriere, comme digne de remplir la place d'une des *fous-gouvernantes* de *Mademoifelle*. La tournure & la conduite de cette parvenue ont enfin éveillé des *argus* : ils ont inftruit M. le Comte d'Artois de la fupercherie dont le protecteur de cette demoifelle avoit ufé pour l'introduire dans fa maifon : le Prince juftement indigné, vient de la faire chaffer avec éclat.

*De Paris, le* 23 *Août* 1780.

M. le Miere voulant abfolument être de toutes les confreries, vient d'époufer la belle-fœur de M. Mathon de la Cour, autre homme

de lettres. Quant au fauteuil académique, sa patience est encore mise à l'épreuve jusqu'au mois de Novembre prochain. Le plus grand nombre des membres de l'aréopage littéraire étant absens & à la campagne, la nomination des deux places vacantes, ne pourra avoir lieu avant les vacances qui commencent le vingt-cinq, jour de St. Louis.

De toutes les modes qui changent & se succedent tous les jours dans cette capitale, il n'en est point qui ait tant duré que l'enthousiasme des prétendus hauts faits du Comte d'Estaing, placé par les bons Parisiens au-dessus des Tourvilles & des Galissonnieres, des Turennes & des Condés : tout le monde a les yeux sur Madrid, depuis qu'il y est arrivé. Les uns l'envoient dans la Manche dans le moment où la Manche ne sera plus navigable; d'autres lui font commander une descente au moment où les troupes préparent leurs quartiers d'hiver & leurs cantonnemens; il en est qui lui font passer le tropique, pour y devenir le témoin de la victoire ou de la défaite de son successeur; car tout y seroit décidé avant son arrivée : d'autres enfin l'envoient à Gibraltar prendre la forteresse imprénable. Ses succès à Savannah & à Ste. Lucie, font de mauvais augure pour les attaques prévues, & le génie militaire espagnol trop opposé au sien, dont l'inconséquence, la fougue & la témérité font le caractere pour qu'on puisse en attendre quelque avantage. Que deviendront les flottes combinées & M. d'Estaing ? ce que deviennent les boules de savon que

des marmots s'épuisent à enfler. L'incompatibilité du génie militaire des deux nations vient de forcer notre cour à consentir que le commandement des troupes de débarquement de l'escadre combinée des Antilles, fût donné à un Espagnol. En se rappellant le combat naval de M. de Court, & toutes les circonstances qui l'ont accompagné, on sentira qu'on n'a rien à se promettre de l'apparente intelligence des forces réunies des deux nations.

## ROMANCE.

*AMOROSO.*




Fit



Fit re- ten- tir les é-



chos : A- dieu té moins de ma



flam- me, Lieux char- mans,



heu- reux sé- jour,



Bords en- chan- tés où



mon a me N'a res- pi-

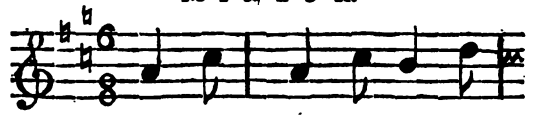


ré que l'a- mour.

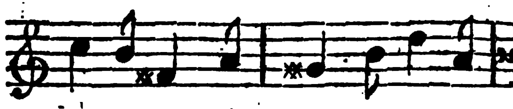
Vous qu'un efpoir attire,
Que vous aimez foiblement!
Laure n'avoit qu'à fourire
Pour rendre heureux fon amant.
Hélas, fans fonger à plaire,
Je me laiffois enflammer,
Et ne voulois pour falaire
Que le plaifir de l'aimer.

Dites-lui que fon image
Me fuivra dans le fommeil,
Et recevra pour hommage
Le foupir de mon réveil;
Que mon oreille attentive
Croira fans ceffe écouter,
Les airs que fa voix plaintive
Me fit cent fois répéter.

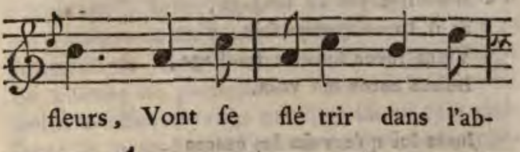

*MINEUR.*



Par les mains de l'in- no-

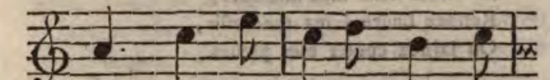


cen ce Mes beaux jours fe més de

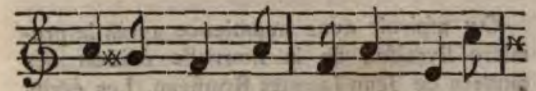


fleurs, Vont ſe flé trir dans l'ab-

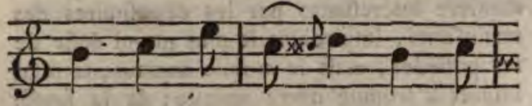
ſen ce, Se con- ſu mer dans les



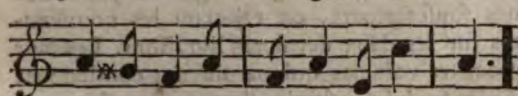
pleurs; Du char- me que Laure inſ-



pi re Tout s'em bel lit ſous ſes



pas, Mais tout lan- guit, tout ex-



pi- re, Où ma ber ge re n'eſt pas.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels ſont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris.

N'oubliez pas ce langage,
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sous ce feuillage,
Imitez encor ma voix.

Jurez-lui qu'envain les graces
Viendroient pour me consoler;
Que les amours sur mes traces
Loin d'elle auroient beau voler.
A leur troupe enchanteresse,
Je dirois dans mes douleurs;
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

*De Paris, le 27 Août 1780.*

On aspiroit avec impatience après la premiere livraison de la nouvelle édition des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Les écrits posthumes de ce philosophe, annoncés d'une maniere intéressante par les dépositaires des manuscrits, inspiroient le plus grand desir de les posséder, mais le mobile humain, le fatal intérêt a trompé notre attente; & la fausse peur des contrefactions éloigne la jouissance des souscripteurs, en rejettant les nouveautés sur les deux dernieres livraisons. Les huit premiers volumes qui paroissent, contiennent *Emile & Julie*, suivis chacun d'un fragment qui y est relatif. L'un ayant pour titre : *Les Amours de Mylord Edourd*, n'est que le développement de la douzieme lettre de St. Preux à M. de Wolmar, dans la cinquieme partie de l'*Héloïse. Edouard* est dans la plus grande

perplexité : aimé de deux femmes intéressantes, malgré la différence extrême de leur position & de leurs sentimens, sa délicatesse ne lui permet de posséder ni l'une ni l'autre. Sa position assez étrange paroîtra sans doute plaisante & peut-être risible à nos aimables corrompus, qui ne croient gueres aux jouissances chimériques de la vertu ; & ces Messieurs eussent bientôt applani tous les embarras, en les prenant toutes les deux à la fois, c'est-à-dire, *Laure & la Marquise*.

Le *Fragment* qui suit *Emile*, a pour titre : *Les Solitaires* ou *Emile & Sophie*. Le grand point moral de cet écrit manque malheureusement à cet ouvrage ; de sorte, qu'il eût été peut-être plus prudent de soustraire ce morceau tel qu'il est, que de le publier. En effet, quel découragement ne doit-il pas inspirer, lorsqu'il nous présente Emile désespéré, Sophie avilie & criminelle ? qui pourroit supporter sans indignation, sans colere, ces odieuses images ? Et puis à quel mépris n'est-ce pas exposer des préceptes d'éducation qui n'ont abouti qu'à retarder peut-être la faute impardonnable de cette Sophie, pour la rendre plus monstrueuse ? O, Jean-Jacques, l'avez-vous donc pensé ? La vertu ne seroit-elle qu'une chimere, dont la pratique surpasse les facultés humaines ?.. Non, je ne puis le croire en méditant vos écrits, mais n'ayant pu terminer celui-ci, il falloit, pour éviter les funestes impressions qu'il pourroit faire le jetter au feu. Je sens qu'en mettant Emile aux prises avec le malheur, en le plaçant dans une suite

de ſituations effrayantes, vous voulez démontrer que les principes dont il fut nourri pouvoient ſeuls l'élever au-deſſus d'elles : ce projet étoit beau, l'exécution en auroit été auſſi intéreſſante qu'utile ; c'eût été mettre en action la morale d'*Emile ;* c'étoit la juſtifier & la faire aimer : mais, en ne retrouvant Emile & Sophie, que des victimes du malheur & de l'ignominie, quel eſpoir reſte-t-il à la vertu ? Il eſt aiſé de juger que le plan de Jean-Jacques étoit de ramener Emile & Sophie, par une ſuite de cataſtrophes & d'événemens funeſtes, à une ſolitude paiſible & durable qui eût enfin montré l'heureux fruit de leurs principes ; mais la mort, nous dit-on, ne permit pas à M. Rouſſeau de reprendre cet ouvrage qu'il avoit interrompu pour ſes *Confeſſions*. Combien n'a-t-on pas lieu de le regretter, en retrouvant dans ce début, cette empreinte ſublime de ſenſibilité qui diſtingue ſi particuliérement le génie de cet eſtimable philoſophe ! il y a des traits qui ſemblent placer le cœur entre l'enclume & le marteau. Je doute, Monſieur, que vous puiſſiez-vous défendre d'un ſerrement de poitrine à la lecture des circonſtances qui ſuivirent la déclaration révoltante de Sophie : mais c'eſt à l'ouvrage même qu'il faut recourir, pour éprouver ces diverſes émotions, ces inquiétudes qui vous agitant ſucceſſivement, vous amenent à ce fatal aveu qui accable.... Voici cet intéreſſant paſſage qui dévoile à Emile tout l'excès de ſon malheur, & le livre aux irréſolutions, aux tourmens les plus cruels. (Depuis du temps, il n'exiſtoit plus d'intimité

entre Sophie & lui) « Un jour, dit-il, qu'entraîné par mes transports, je joignois aux plus tendres supplications, les plus ardentes caresses, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber, quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; & sur le champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle. »

» Je demeure écrasé...... »

» Mon maître, s'écrie-t-il, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais. »

» Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté long-temps avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui, je sens tous mes sens

arrêtés; toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, — j'étois à genoux, sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe — tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je sors & m'éloigne avec la rapité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc. »

» Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du ciel m'étoit à charge, je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber à demi mort sur un gazon — où suis-je? que suis-je devenu? qu'ai-je entendu? quelle catastrophe? Insensé! quelle chimere as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infame. Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir. — O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois? Non cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. — Quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable, toutes les furies de l'enfer; quand mille tiraillemens opposés le déchirent, quand il se sent mettre en pieces par cent forces

diverſes qui l'entraînent en ſens contraires ; il n'eſt plus un , il eſt tout entier à chaque point de douleur , il ſemble ſe multiplier pour ſouffrir. Tel étoit mon état.... »

Votre ſenſibilité, Monſieur, eſt le meilleur juge auquel je puiſſe vous renvoyer pour apprécier cette énergie ſi naturelle, ſi difficile à peindre , & toujours celle de ce ſublime Jean-Jacques.

Un autre ouvrage, non moins recommandable à d'autres titres, je veux dire l'*Hiſtoire Philoſophique de l'abbé Raynal*, étoit ſur le point de paroître auſſi, mais on prétend que le Miniſtere inſtruit que cette nouvelle édition renchériſſoit encore ſur la premiere, en maximes hardies, a donné les ordres les plus ſéveres pour en empêcher l'introduction. Il faut en effet que l'abbé Raynal ſe ſoit livré à une furieuſe exaltation de tête pour avoir provoqué cette défenſe, dans un tems où la tolérance ſur de tels objets , fait honneur au Gouvernement. On préſume que l'hiſtorien Philoſophe ſera contraint de cartonner ſon ouvrage pour en faciliter la diſtribution, & pour ne pas s'expoſer à beaucoup de déſagremens. Il eſt préſentement en Savoie tant pour raiſons de ſanté, qu'occupé des moyens de faire entrer en France cette production tranchante qui honore notre ſiecle, & qui range ſon auteur parmi nos premiers écrivains.

La Reine & M. le Comte d'Artois vinrent mardi 22 de ce mois, aux Italiens. Sans doute eſt-ce l'effet du haſard : mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il en eſt rejailli beaucoup d'hu-

miliation ſur le parti Piccinifte dont on jouoit ce jour-là le chef-d'œuvre à l'opéra. (La premiere repréſentation de la repriſe de *Roland.*)

Si l'Europe admire avec raiſon les hautes vertus du jeune Titus qui nous gouverne avec tant de ſageſſe; combien la France ne doit-elle pas être touchée de la ſollicitude de ſon cœur! ce jeune Monarque, voulant que le jour de ſa fête fût marqué par un acte favorable à ſes peuples, a de ſon propre mouvement, aboli la *Queſtion Préliminaire.* Si le relâchement n'eſt pas le principe de l'exceſſive tolérance qui regne dans la plupart des Cours ſouveraines, il eſt à croire, qu'elles recevront cet édit avec tranſport, & qu'elles ſaiſiront cette occaſion de témoigner leur reconnoiſſance au Roi, avec autant d'empreſſement qu'elles en ont, lorſqu'il s'agit de ſoutenir leurs prétendus droits.

Madame la Comteſſe de Monteſſon donna ce même jour au Raincy, une fête de toute magnificence à M. le Duc d'Orléans. Toute la Cour, à l'exception de la Famille royale & de quelques Ambaſſadeurs, y a paru. Mrs. de Carmontel & d'Auberval en ont été les ordonnateurs, & ont acquis un honneur infini par le bon ordre & le bon goût qui y ont régné.

L'Apologie-Académique de S. Louis, n'a fait aucune ſenſation cette année: l'aſſemblée de ce jour étoit même à peine compoſée de quinze de ces Meſſieurs, préſidés par l'abbé de Liſle; ce qui a rendu cette ſéance des plus triſtes & des plus ennuyeuſes. En vain,

M. de la Harpe a-t-il cru remplir ce vuide par la lecture de deux actes de sa traduction de *Philoctete*, tragédie de Sophocle ; les auditeurs n'en ont pas moins bâillé jusqu'à l'assoupissement. Vous étiez prévenu de l'insuffisance des pieces du concours, & en effet il n'y a point eu de prix : il a été remis à l'année prochaine.

La séance de l'Académie de Peinture a été plus piquante : le premier prix, dont le sujet étoit l'*Enlevement des Sabines*, a été accordé à M. de St. Ours, citoyen de Geneve. Les éleves de sculpture, n'ayant pas mérité de prix l'année derniere, en ont obtenu trois celle-ci : les deux premiers ont été donnés à M. Bacary, pour 1780, & à M. de Seine, pour 1779. Le second a été décerné à M. le Sueur, descendant du célebre peintre de ce nom.

Malgré tant d'académies, malgré tant de prix proposés & mérités, il n'est sortes de gaucheries dans lesquelles on ne tombe, lorsqu'il est question d'élever un monument public. On a des modeles, on a l'expérience, on a les écrits des grands maîtres ; on méprise hautainement tout cela : on se croit supérieur à tout ; & pour ne paroître ni copiste ni plagiaire, on fait des originalités à cracher dessus. Depuis vingt ans, on s'occupe du projet d'élever une salle de comédie, digne de cette moderne Babylone, & du spectacle national : vingt plans différens ont été présentés, adoptés & rejettés tour-à-tour. M. Moreau eut enfin l'avantage de jetter les fondemens du sien, il y a quelques années, mais des circonstances ayant interrompu ses travaux, on a examiné son

plan de plus près, & l'on a trouvé que cet artiste avoit trop pensé à la solidité & à sa célébrité. Ses fondemens étoient de bonne pierre de taille dure; cela a paru trop cher, & pour prévenir tant de dépenses, on a détruit pour trois cens mille livres de fondations commencées, & adopté un nouveau plan qu'on exécute à quatre pas de celles-ci. On ne criera pas cette fois au luxe & à la dépense : il est peu de maisons particulieres qui n'aient autant de mine & de solidité. Imaginez-vous un petit bâtiment de soixante pieds au plus d'élévation, qu'on prend soin d'ensevelir sous d'immenses maisons de sept à huit étages, que l'avidité des propriétaires ne manqueront pas d'élever à l'entour, puisqu'on propose aux acquéreurs des terreins voisins de cette salle, de prolonger leurs bâtisses jusques sur les plates-formes des cafés qui la joignent; en sorte que ce qui devroit annoncer le temple de Melpomene, aura tout au plus l'air de son hôpital. Il faut être vrai, ce n'est ni faute de talens ni d'artistes. Les architectes, qui sont Mrs. Pere & de Wailly sont connus par la délicatesse de leur goût. A quoi cela tient-il donc? — A la funeste manie d'une épargne mal-entendue. Vous savez que le Roi chargea *Monsieur*, de la construction d'une salle de spectacle, en lui donnant le Palais du Luxembourg & ses dépendances, En conséquence, M. Cromot, son sur-intendant, a fait de cette affaire une affaire de finance peu digne du Prince. M. Cromot qui a dépensé cent mille écus pour se faire des

laiteries en marbre à ſon château du Bourg; n'a pas cru qu'un auſſi grand Prince que le frere du Roi, dût étaler toute ſa magnificence dans un monument national : il a donc été réſolu qu'on n'accorderoit que huit cent mille livres pour l'entiere conſtruction de cette ſalle, & pour ſe rembourſer d'une partie de cette ſomme, on a acquis tous les terreins qui l'avoiſinent; on y a tracé de larges rues de vingt-quatre pieds, où deux voitures paſſeront à peine ſans écraſer le pauvre public, & l'on en vend les côtés pour le prix médiocre de quatorze à quinze cens livres la toiſe. Voilà, je penſe, ce qui s'appelle entendre les affaires.

On donna hier pour la premiere fois, *Thamas Kouli Kan*, tragédie de M. du Buiſſon, Américain. L'effervefcence de cette premiere repréſentation ne me permettant pas de vous en rendre compte, il faut attendre encore.... Cependant, à travers le *pour* & le *contre* des opinions, on convient que cette piece a des beautés qui annoncent le germe d'un grand talent. On doit inceſſamment répéter une ſeconde tragédie de ce même auteur, faveur ſurprénante au théâtre françois, mais qu'il doit à des ordres ſupérieurs, & à la néceſſité où ce jeune Métromane eſt de retourner dans ſa patrie.

*L'Héroïſme François* ou *le Siege de S. Jean de Lône*, ſe continue par fraction, car on fait chaque jour la ſouſtraction de quelques ſcenes : auſſi nos plaiſans l'appellent-ils *S. Jean de la demi-aune.*

Le chapitre des événemens ne ceſſe chaque

jour, de s'accroître de quelques catastrophes. Hier, vers les onze heures du matin, un jeune homme que l'on dit être le *clerc* d'un procureur, s'est trouvé surpris d'un pressant besoin en passant le Pont-Neuf. Voulant par décence se placer à l'écart, il a passé sur la corniche extérieure qui regne le long du parapet. Soit qu'il ait vacillé, soit qu'il ait perdu la *tramontane*, ce malheureux jeune homme est tombé du haut en bas. Sa tête ayant été fracassée dans sa chûte, on ne lui a pas revu un souffle de vie.

Il me semble, Monsieur, que dans les choses les moins honnêtes, il y a cependant une honnêteté à garder, & que rien ne porte un caractere de bassesse plus avilissant, que les escroqueries que se permettent à l'égard de nos courtisannes, nos élégans roués, c'est-à-dire, l'espece d'hommes qui leur ressemble le plus. Mais tout passe dans une ville où ce qui est plaisant est délicieux, où l'on ne cherche dans les procédés que ce qu'ils ont de singulier & de ridicule, où le vice agréable est préféré à l'austere vertu.... Ah, bon Dieu! quel flux de morale! attendez: ce qui va suivre y ressemblera moins.

Vous saurez, Monsieur, que le Marquis de Louv.... épris des charmes de Mlle. Fermel, fut ces jours-ci chez elle & la pria sans fadeur, de lui accorder une nuit. Vous devinez que Mlle. Fermel est trop polie pour refuser un joli Seigneur. Elle y mit toutefois une condition, & demanda un collier de *chatons* dont elle avoit besoin. C'eut été peu de chose pour

un partiſan : mais c'étoit beaucoup pour un Marquis François plus accoutumé à payer de ſa perſonne, que de ſa bourſe : cependant avec beaucoup d'eſprit & peu de délicateſſe on ſe tire aiſément de tout. — Quoi, n'eſt-ce que cela, mon ange ? Oh ! rien n'eſt plus juſte : mais pour le moment cela n'eſt pas poſſible ; ſi vous le trouvez bon, je vais vous en faire mon billet.... vîte de l'encre, du papier : on écrit & on couche.

Le Marquis de retour à ſon hôtel, envoie chercher tous les petits chats du quartier, les entrelace avec des faveurs *couleur de roſe*, & fait un collier de *chatons* admirable. On les met dans un joli panier garni de gaze en dedans, & farci de rubans bleus au dehors : on porte enſuite le tout à Mlle. Fermel, qui charmée de l'élégance extérieure du cadeau, remet au porteur le billet du Marquis. Qu'il eſt galant, diſoit-elle, en défaiſant la multitude des nœuds qui fermoient le panier ! elle leve la gaze : & les fureurs de l'avarice trompée ſuccédant au ſourire de l'intérêt ſatisfait, elle charge le Marquis d'imprécations ſoldateſques, & va ſe plaindre au Doyen des Maréchaux de France. Le billet explique-t-il de quoi ſera le collier ? lui demanda le vieux juge du point d'honneur, d'un air goguenard. Non, Monſeigneur, répondit la Nymphe plaignante. Tant pis, Mademoiſelle, car en ce cas le Marquis a rempli ſa parole & je ſuis votre ſerviteur.

## QUATRAIN MORAL.

L'honnête homme qu'on veut corrompre,
Doit plutôt rompre que plier :
Mais, quand l'honneur reste en entier,
Il vaut bien mieux plier que rompre.

Le mot du logogryphe inséré dans ma lettre du 19 Août, est *rosée.* On y trouve *osée*, *rose*, *ose.* Quelle est la femme sensible dont les yeux n'ont pas dit ce mot?

*De Versailles, le premier Septembre* 1780.

On a cru que Madame de C*** tenoit M. le Comte D*** dans ses chaînes à l'exclusion de toute autre beauté. L'anecdote suivante prouve le contraire. Les beaux yeux de Mlle. Comtat, actrice de la comédie françoise, ont fait depuis long-temps impression sur le Prince. Il y a deux ans qu'il lui fit offrir cinq cens louis pour une nuit. La comédienne alors amoureuse de la bourse & peut-être du physique du Marquis de Maupeou, fils du Chevalier, les refusa : mais comme les passions de ces nymphes ne sont pas durables, elle n'a pas manqué de se brouiller avec son ex-Président, aujourd'hui colonel du régiment de Bourgogne, cavalerie, & lui donna pour successeur, M. Desentelles, intendant des menus & son camarade de comédie Fleury. Ces personnages vivoient en bonne intelligence & étoient très-contens les uns des autres. Il n'y avoit que les créanciers de Mlle. Comtat qui

ne l'étoient pas. Ils demandoient de l'argent à grand bruit, il en falloit abſolument. Dans ce cruel embarras, la Princeſſe de Couliſſe s'eſt rappellée l'offre du Prince & comptant en tirer un grand parti, elle lui a fait des avances, des agaceries & a fini, feignant d'être éperduement amoureuſe de ſon adorateur, par ſe rendre à diſcrétion & ſans aucune capitulation quelconque. Notre beauté vaincue ne doutoit pas que le lendemain ſon hôtel ne fût couvert d'une pluie d'or ; car tous les créanciers avoient promeſſe d'être payés ce jour-là : mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle vit arriver un émiſſaire du Prince avec cent louis. Elle les a renvoyés avec hauteur & les rieurs ne ſont pas de ſon côté.

*De Paris, le* 3 *Septembre* 1780.

L'Avocat général Séguier & l'Avocat Treillard viennent de donner un ſpectacle aſſez ſcandaleux, aux habitans de la capitale. Le dernier eſt chargé de la cauſe de M. de Crequi-Hamon, & l'Avocat général eſt parent de Madame de la Fourjonniere, épouſe de ſon adverſaire. Ce procès perdu aux requêtes par M. de Crequi, eſt maintenant à la grand'chambre, & l'Avocat Treillard s'eſt permis de reprocher ; au parquet même, à M. Seguier, l'influence qu'il avoit ſur la balance de Themis. L'Avocat général traita l'autre d'inſolent, & tous les deux ont porté leurs plaintes ; l'un au premier Préſident, l'autre au Bâtonnier de l'ordre. Des amis communs s'empreſſent d'aſ-

ſoupir cette affaire. Les altercations de ce genre ne ſont propres qu'à éclairer le public ſur les ſecrets du Palais. Il faut que la rage de plaider ſoit bien difficile à guérir, puiſque de ſemblables événemens n'arrêtent aucun des plaideurs qu'ils avertiſſent de la prévention des Juges.

Si la franchiſe mérite des éloges, c'eſt ſurtout lorſque les circonſtances & les perſonnes, où elle ſe trouve, ſont dans une longue poſſeſſion d'être ſuſpects. Par exemple, qu'un auteur poëte & Normand ſoit véridique ; voilà de ces phénomenes qu'on ne ſauroit croire & qu'on ne peut trop admirer. Auſſi m'empreſſai-je de vous faire connoître cette trouvaille originale, peut-être unique, qui combat des préventions établies depuis nombre de ſiecles. Car eſt-il un auteur qui avoue que l'amour-propre lui a mis la plume à la main ? M. d'Auſicourt n'en fait pas le fin : il en convient tout net.... » Je pourrois, dit-il, comme bien d'autres, avoir recours à cette phraſe plus uſée qu'ingénieuſe, dire que des amis à qui j'ai confié ces fragmens de ma muſe ou de mon amuſement, me les ont enlevés & m'ont néceſſité par leurs inſtances à les publier. Je pourrois même, à titre de Normand, imaginer quelques moyens ſpécieux pour donner le change, & employer adroitement quelques licences patriotiques ; mais je reſpecte trop la vérité.... Le deſir ardent de me faire lire & imprimer tout vif, ſont ſans doute, les motifs déterminans que je ne rougis point d'avouer.... D'ailleurs continue-t-il,.... je ne ſuis point aſſez

métaphyficien pour me repaître d'un bien pofthume & chimérique : je veux me dépêcher de jouir pendant que je tiens à l'exiftence. »

M. d'Auficourt ne s'exprime pas feulement en profe, il expofe ingénuement fa philofophie en vers.

La gloire, dit un fonge-creux,
N'eft qu'un fantôme, une fumée;
A-t-on befoin, pour être heureux,
Des cent voix de la renommée ?
Le bonheur dépend de l'inftant;
Adroit eft celui qui l'attrape,
C'eft un moment qui nous échappe,
Et qu'il faut faifir en paffant.

Auffi l'efpérance illufoire
De me tranfmettre à l'avenir,
N'entre pour rien dans mon hiftoire,
Et borné-je toute ma gloire
A favoir bien vivre & bien jouir.
Peu m'importe que ma mémoire
Daigne furvivre à mon trépas,
Pourvu que je puiffe ici bas,
Amufer & chanter *Victoire*.

Ce M. d'Auficourt eft de Bernai, petite ville de Normandie, fort connue par fes fabriques de toiles. Un vertigot romanefque lui fit un jour déferter la maifon paternelle, pour venir dans la capitale. Il s'y déplut & continua fon pélerinage du côté de Lyon, où il demeure depuis ce temps & où il eft le *troubadour* des Dames & Donzelles de cette ville. Il fe prend facilement, à ce qu'il paroît; de

[illegible] en très-peu de temps il est parvenu à former un assez joli volume de chansons, d'épîtres, d'envois, de bouquets, de déclarations, &c. On doit présumer par toutes ces petites pièces adressées à diverses Dames de [illegible], que les femmes y sont à-peu-près ce qu'elles sont à Paris, c'est-à-dire, coquettes, capricieuses, changeantes, &c. &c. C'est encore une justice qu'il faut rendre à la sincérité de ce poëte Normand, car il s'y félicite rarement de leurs faveurs : jugez-en par la petite pièce suivante, intitulée : C'est lui, *c'est moi.*

[illegible]
[illegible] homicide,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
C'est [illegible]

Sedui par les tendres caresses
De ces douces enchanteresses,
Peut-on échapper à la loi.
Aux fers, aux capricieuses chaînes
De ces attrayantes Syrenes
Qui [illegible] malgré soi ?
[illegible], quoiqu'on doit les craindre
[illegible] droit de s'en plaindre,
C'est moi.

M. D... prend souvent le ton cavalier : il ne peut dire une *poliçonnerie* plus ouver-

tement ni plus adroitement qu'il le fait dans le bouquet ſuivant qu'il adreſſe à Mlle. C...

Moi ! vous offrir pour votre fête
Une fleur, un colifichet !
Fi donc, je ne ſuis pas ſi bête.
Mon cœur, tout mon corps tel qu'il eſt,
Valent bien ſans doute, un œillet :
. . . . . . . . . . . . . . .
Puiſſiez-vous, charmante Aliſe,
Porter quelque jour ce bouquet ?

Vous avez pleine liberté, Monſieur, d'exercer votre critique envers la muſe Lyonnoiſe de M. D. — mais j'exige de votre galanterie, moins de ſévérité en faveur des couplets ſuivans, qui ont été faits & adreſſés au Duc d'Orléans le jour de ſa fête, (*) par une très-aimable & très-jolie femme de la ſociété de Madame de Monteſſon :

Air : *Sur un ſoupçon très-incertain...*

Tous les ans, quand vient la moiſſon,
A fêter Louis on s'apprête.
Monſeigneur, que cette ſaiſon
Eſt bien faite pour vôtre fête !
Quand l'humanité s'applaudit,
Des faveurs que Cérès diſpenſe,
C'eſt l'inſtant où la raiſon dit
Qu'on doit fêter la bienfaiſance.

(*) Cette fête a eu lieu au Rainci.

Né proche de la Majesté,
Par votre sang on vous honore,
Vous avez de plus la bonté;
On vous chérit, on vous adore.
Ce n'est point la voix du flatteur
Qui, par intérêt, vous encense,
C'est le pur langage du coeur,
Et la voix de toute la France.

Vivez, prince, vivez long-temps,
C'est un vœu public & sincere :
Nous sommes de tendres enfans,
Qui, tous, le formons pour un pere.
Quel prix pour nous ont vos faveurs?
Nos bouches ne peuvent le dire;
Le sentiment presse nos coeurs,
Sur nos levres la voix expire.

Vous avez su dans le temps, Monsieur, le mariage du jeune Prince de Carignan, colonel au service de France, avec une Dlle. Magon, de S. Malo, & le rappel de ce Prince à Turin où il est resté depuis ce temps. Notre procureur général a reçu, ces jours-ci, ordre de dénoncer ce mariage au Parlement de Paris, en conséquence ce Magistrat fit présenter son *réquisitoire*, samedi dernier, par M. Séguier, Avocat général, qui appelle de ce mariage comme d'abus. La grand'chambre lui a donné acte de sa plainte & lui a permis d'informer. Cette cause sera reprise après les vacances, & nous fournira des plaidoyers, fort intéressans sûrement, mais qui n'aboutiront, selon toutes les apparences, qu'à faire casser le mariage.

Tandis que le premier Parlement du Royaume se prête à la caſſation d'un mariage légitime, que les loix & la religion doivent rendre indiſſoluble, en dépit des convenances humaines; cette même cour rejette les réclamations d'un paſteur, indignement outragé par ſes paroiſſiens, & renvoie devant un juge incompétent, l'information d'une affaire auſſi grave, ſur laquelle nos bons vieux juriſconſultes prétendent qu'il y avoit lieu d'ordonner le réglement à l'*extraordinaire*, & le *decret proviſionnel* des coupables. Voiçi le fait.

Un M. Collivaux, Seigneur du Mouſſu, de Brouilly, &c. fut nommé à la cure de Vron, en Picardie : M. D..... qui en eſt Seigneur, avoit une autre perſonne en vue. Haine de M. D..... contre le curé; procès malicieuſement ſuſcité par M. D....., dont les ſuites n'ont pas été défavantageuſes au curé : redoublement de haine; il faut ſe venger. C'eſt ce que bien des gens diſent : M. D..... l'a dit auſſi & l'a fait.

Le curé n'eut pas plutôt pris poſſeſſion, qu'il congédia le Magiſter nommé *Dupont*, pour fait de négligence; le pere de Dupont, homme vindicatif, ne ſupporta pas avec patience la diſgrace de ſon fils. Le Seigneur profita de l'effervefcence de cet homme pour former une cabale contre le curé. Le Syndic & pluſieurs autres particuliers s'y joignirent & leur projet fut d'inſulter le curé en toute occaſion, ſoit à l'égliſe, ſoit à la proceſſion, ſoit dans ſon presbytere même. Dupont étoit le harangueur & le boute-feu; il ne ceſſoit

de dire aux paroissiens ; *venez, nous le chasserons, & si les hommes ne suffisent pas, il faudra que les femmes s'y joignent.* L'effet suivit bientôt la menace, on attendit un jour le curé, on le frappa de plusieurs coups, on l'empêcha de rentrer chez lui, on voulut le lier avec des cordes, afin qu'il écoutât, disoient-ils, sa sentence, & ce ne fut qu'avec toutes les peines du monde qu'il parvint à se soustraire aux mauvais traitemens de la canaille, qui termina une scene aussi révoltante par la lecture publique de cette prétendue sentence. Elle contenoit, entr'autres choses, que le *curé avoit donné des soufflets au magister.... que la sœur Claude étoit journellement chez lui ; que, lorsqu'il étoit à l'autel, il se retournoit pour regarder les femmes & les filles, qu'il avoit fait des encensemens sans feu, & omis de dire l'*Orate Fratres, *& qu'il défendoit aux filles, à confesse, d'aller promener avec les garçons, &c.*

De pareilles atrocités ne devroient certainement pas rester impunies ; cependant l'arrêt du Parlement, du 19 Août dernier, se contente de défendre les récidives aux paroissiens & les condamne pour la forme en trois cens livres de dommages & intérêts envers le curé, qu'il renvoie devant l'official du lieu.

Le rapprochement des atômes a, dit-on, formé ce bel assemblage de la nature ; mais il paroît que celui des corps entraîneroit bientôt sa destruction. Une pauvre femme, de plus de quatre-vingts ans & aveugle, tomba, on ne sait comment ni pourquoi, par sa fenêtre, mercredi matin, rue du Croissant : un malheureux

heureux cocher paſſoit alors, & a été écraſé par le poids de cette femme, qui lui eſt tombée ſur la tête. Voilà de ces haſards qu'on ne voit de cent ans, allez-vous dire? vous vous trompez, Monſieur, dans les quarante-huit heures, le même événement s'eſt renouvellé. Le lendemain de cet accident, un Commiſſaire étoit monté dans un de ces lieux infâmes, qui avoiſinent la rue St. Honoré, & qui ſont conſacrés à tous les genres de libertinage. A la vue de la garde, les filles s'effarouchent; les unes montent dans les greniers, d'autre grimpent ſur les plombs; une plus décidée ou plus épouvantée, ſe jette par une fenêtre, tombe dans la rue, & rend victime de ſa chûte, un Chevalier de St. Louis qui s'en alloit tranquillement chez lui. Quelle fatalité! ce militaire avoit peut-être vu périr à l'armée, nombre de ſes camarades à ſes côtés : il ſurvit à tant de dangers, & périt à ſa porte par la cataſtrophe du monde la plus étrange!

Les honnêtes gens ont beau fuir les déſagrémens; tôt ou tard, on les y plonge en dépit de leur prudence. Le fameux organiſte Balbâtre, homme tranquille & décent, a malheureuſement un neveu qui doit le convaincre de cette aſſertion, puiſqu'il le déshonoreroit, ſi la faute d'autrui pouvoit raiſonnablement rejaillir ſur nous. Ce jeune homme avoit pour ami un apprentif *horloger* : il arrangea pour le jour de St. Louis, une partie de promenade avec lui, & forma le deſſein de lui brûler la cervelle. A quel motif? apparem-

ment pour lui prendre sa montre. Le jour arrive ; dans un coin écarté, il suppose quelque besoin, & laisse faire quelque pas en avance à son camarade. Il lui lâche un coup de pistolet, il le manque, il redouble & le manque encore. Le jeune homme effrayé de deux coups de feu aussi précipités, se trouve mal, & tombe de foiblesse : le coupable aussi-tôt de fuir, croyant l'avoir blessé. Survient quelqu'un qui secourt le jeune homme ; il ne revient à lui que pour demander des nouvelles de son assassin qu'il ne soupçonnoit nullement. On le cherche, on ne le voit point ; on l'appelle, il ne répond point. *Où peut-il être, l'a-t-on tué*, disoit en pleurant ce jeune *horloger?* On le ramene à Paris, & l'on fait une déposition chez le Commissaire. En conséquence, on va le soir chez son camarade : il n'étoit point revenu ; il ne parut même pas le lendemain : de ce moment on le soupçonna d'être l'auteur du coup, & les recherches devinrent plus exactes. Enfin, on vient de le saisir, & son aveu même a découvert son crime. Il est fort jeune, & comme Balbâtre est aimé & estimé, que tout Paris est pour lui, on se flatte qu'il parviendra à le soustraire à l'échafaud, & à le faire enfermer pour le reste de ses jours.

Pour vous distraire des sombres réflexions dans lesquelles vous ont pu jetter ces derniers articles ; je vais vous raconter une petite aventure bien scandaleuse, bien de votre goût, & qui égaie en ce moment tout Paris & la cour. Il y a pourtant matiere à tragédie ; du sang

répandu. Mais le ſang de certaines gens ne vaut pas les larmes d'un honnête homme. Un officier ardemment dévoré de l'amour de ſon prochain, s'aviſa l'autre jour, de faire dans le parc de Verſailles, une propoſition fort peu orthodoxe à un jeune garde du corps qu'il y rencontra. Le garde parut d'abord entendre la plaiſanterie ; l'officier s'y méprend, il devient plus preſſant, il veut militairement s'emparer de la place : mais l'attaque ne fut pas heureuſe ; le garde lui applique deux ſoufflets à tour de bras, & le renvoie à coups de pieds dans le ventre. Couvert de honte & tranſporté de colere, l'officier va chercher ſon uniforme & revient demander raiſon au garde du corps : cela étoit plus naturel, & le garde y conſentit ; mais à peine eut-il effleuré ſon adverſaire, que ſes ſens ſe calmerent, & il ſe trouva ſatisfait. Le garde monte au château, conte tout à ſes camarades, & fournit à toute la cour le plaiſir ſi doux de perſiffler le galant officier qui ſe voit dans la néceſſité de ſe faire enterrer mort ou vif ; cet affaire n'étant pas regardée comme finie par les officiers de ſon corps, qui lui ont preſcrit l'exécution des loix de ſon état qui aſſujettiſſent tout officier frappé, à ſe venger par la mort de ſon ennemi.

Les comédiens françois ont retiré à la trentieme repréſentation, la *Veuve de Malabar* de M. le Miere. La parade de *S. Jean de Lône* a occupé enſuite nos badauds dont la curioſité ſe repaît volontiers du ſpectacle des combats quand ils ſont hors de la portée des coups :

maintenant c'eſt le tour de *Schah-Nadir* autre tragédie pour les yeux, & auſſi médiocre que la précédente. *Ariſtote amoureux* a toujours le plus grand ſuccès aux italiens, & l'on attend à l'opéra, *Perſée*, que Philidor a remis en muſique.

## COUPLETS.

L'abſence eſt pour un tendre amant
A la mort comparable :
Le trépas n'a point de tourment
Pour lui plus redoutable,
Que les ſoupçons & la rigueur,
L'inquiétude extrême
Où s'abandonne un jeune cœur,
Loin de l'objet qu'il aime,

Le retour eſt du paradis
La plus ſenſible image ;
Mais ce n'eſt qu'aux cœurs bien unis
Qu'en appartient l'uſage :
Et quel amant ne voudroit pas
Dans ſes deſtins propices,
Du paradis par ſon trépas
Acheter les délices !

*De Verſailles, le 5 Septembre 1780.*

MALGRÉ ce qu'on lit dans quelques gazettes, ſoyez bien certain, Monſieur, que l'élection de Munſter a été unanime. On peut juger combien le grand Fréderic avoit pris

cette affaire à cœur, en jettant les yeux ſur ſa lettre au Pape dont voici quelques paſſages :

Il Veſcovado di Munſter e il punto principale per accomplire quel grand Diſegno. Munſter e Liegi hanno la populazionne la piu forte di tutti gli ſtati Eccleſiaſtici in Germania, con la quale facilmente ſi compone della armata, ſi la chieſa vuol permittere che le ſue intrade ed il ſanguine de ſuoi ſudditi ſervano a contentare quella paſſione, che vi ha deſiderato doppo tanti ſecoli e cercono per tante maniere ſempre nuove di avere al fine il deſpotiſmo generale in Germania. Gli ultimi evenimenti in Europa, hanno dimoſtrato chiaramente quanto difficile ſia di riuſcire a quel diſegno, e di prevalere ſopra quella potenza che contrabilanica il potere della caſa di Auſtria in Germanica, alla quella importa piu ch'a tutta altra, di conſervare la conſtituzione del corpo Germanico. Ma ſi la chieſa permette che ſi poſſa aſſalirla per mezzo degli beni eccleſiaſtici, ella deve attenderſi di pagare le ſpeſe d'ogni evenimenti un poco deciſivo, di che parte mai ſi vorebbe conſiderare la probabilita di quello che potrebbe ſuccedere. »

*De Verſailles, le* 8 *Septembre* 1780.

VOUS n'avez certainement pas deviné, Monſieur, le beau plan de la fin de cette campagne. Adreſſez-vous aux génies ſublimes que l'arbre de Cracovie (au Palais royal)

éclaire de ſon ombre, & vous apprendrez le ſecret de nos Miniſtres. Le voici :

Les cinq vaiſſeaux ruſſes deſtinés pour la Méditerranée, vont entrer dans le Tage & demander a la Reine de Portugal, ſon acceſſion à la neutralité armée. On eſt aſſuré d'un refus : ils fileront enſuite vers Cadix; là ils trouveront M. d'Eſtaing qui à la tête de cinquante-ſix vaiſſeaux & de vingt-cinq mille hommes de débarquement, viendra ſe préſenter devant Lisbonne, & ſur une telle ambaſſade, Sa Majeſté très-fidele ne pourra s'empêcher de devenir infidele à ſes alliés. M. Gobemouche ne m'a pas dit ſi elle s'y détermineroit de gré ou de force, ſi l'on emploieroit la contrainte, quitte en cas de beſoin, à faire la conquête du Portugal, ou ſi l'on ſeroit d'accord avec la Cour de Lisbonne, pour lui fournir l'excuſe d'avoir cédé à une force majeure. Enfin quand les parties auront ſigné en préſence de notaires & de témoins auſſi reſpectables, ceux-ci ſe rendront devant Gibraltar, pour y recevoir cette place en legs de l'Angleterre expirante. Gibraltar ſera attaqué à la fois par mer, du côté de St. Roch & à la pointe de l'Europe. C'eſt ainſi que ſe ſera cete derniere attaque. Six mille malfaiteurs auront la commiſſion d'y frayer le chemin aux troupes eſpagnoles ; chaque ſurvivant aura ſa grace & trois cens livres de penſion. On eſpere qu'au moyen d'un feu & d'efforts continuels jour & nuit pendant ſept à huit jours, qui fatigueront ainſi la place de tous les côtés, on réduira par la laſſitude,

l'insomnie, la faim & la soif, une garnison trop foible pour l'étendue des ouvrages. On fixe cette opération à la fin de ce mois; temps où il y a des calmes assez constans dans ces parages. *Si non e vero, e ben trovato.*

On avoit répandu le bruit, il y a quelque temps, que le Prince de Nassau-Siegen, après avoir perdu une somme considérable sur sa parole à Spa, s'étoit brûlé la cervelle. Il paroît au contraire qu'il en a fait un excellent usage. Sa médiocre fortune, ses dépenses excessives & les dettes qui en ont résulté, ne lui laissoient en effet d'autre alternative que de fuir en l'autre monde ou de faire fortune en celui-ci. Ce dernier parti lui a paru le meilleur. Il a fait une cour si assidue à la Princesse Sangouska, divorcée de son mari, qu'il l'a épousée, ou plutôt ses biens immenses. Les créanciers du Prince bénissent le ciel d'un coup si heureux pour eux en apparence; mais s'ils réfléchissoient mûrement, ils se diroient bientôt que l'amour du jeu, des filles, des chevaux, d'un luxe effréné, &c. ne conduit guere à payer ses dettes.

*De Paris, le* 10 *Septembre* 1780.

LA détresse où se trouve la Cour d'Espagne, est quelque chose d'inconcevable. Elle a fait négocier ici un emprunt de neuf millions de piastres; & cinq des principales maisons de banque de Paris, s'en étoient chargées moyennant un intérêt de huit & dix pour cent. Mais elles ont appris que le Roi

d'Espagne avoit résolu de créer pour une pareille somme de papier-monnoie, & en ont été si alarmés que l'affaire se trouve suspendue. M. Necker leur a su mauvais gré de prêter leur crédit à l'étranger dans un moment où l'Etat pourra en avoir besoin. L'effet qui résulte de ceci est tellement désavantageux à l'Espagne, qu'on ne peut négocier aucune traite sur Madrid.

Nous avons ici un riche gentilhomme de Valence, moitié dévot, moitié libertin, qui supporte le scandale des mœurs de la capitale, en faveur des plaisirs qu'on y goûte. Nous avons aussi une certaine Dlle Misi qui est bien le morceau le plus ragoûtant dont on puisse tâter., & qui revêt de l'air d'honnêteté & de candeur le plus séduisant, une connoissance fine & profonde de son art. Ces deux personnages se sont trouvés, il y a quelque temps, près l'un de l'autre, à l'amphithéâtre de l'opéra. On se parle, on se plaît (l'Espagnol est connu pour avoir cent mille écus de rente) on se donne la main en sortant du spectacle, on soupe chez la Demoiselle. Il se fait tard, on convient de rester ensemble jusqu'au jour : un lit voluptueux recele les appas qui avoient frappé Don Qu....., & il a disparu. La belle étoit étonnée de ce peu d'empressement; elle apprend qu'il s'est retiré dans un cabinet voisin, pour remplir des devoirs ordinairement oubliés dans un lieu destiné à rendre hommage aux divinités mortelles. Arrive enfin le Cavalleros bien repentant du péché qu'il va commettre; & après une nuit où Morphée

perdit une partie de ses droits, tel est le discours que lui tint l'adroite courtisanne. — » Mon cher Cavalier, que penserez-vous de » moi, de ma facilité & de l'infame métier » que je fais ; moi, issue de l'une des plus » anciennes familles de la Bretagne, élevée » dans les sentimens de l'honneur & de la » vertu, née avec quinze mille livres de ren- » te, aimée, adorée de mes parens....? J'ai » tout sacrifié pour suivre un séducteur..... » (Ici deux ruisseaux de larmes inondent le » beau sein du monde.) Ah, que ne puis-je » me retirer de cet état de crime & d'opprobre ! » mon cœur n'est point corrompu, il brûle » de rentrer dans la bonne voie ; si les se- » cours d'un mortel honnête & bienfaisant se- » condoient ses dispositions, je me jetterois » dans un couvent, j'irois y expier mes fau- » tes par les remords & les austérités... » — » Grand Dieu, s'écrie l'Espagnol transporté, » avez-vous permis que je commisse un énor- » me péché pour retirer une ame du vice ?.. » parlez, ma céleste personne, que vous faut- » il ? — Comment, Monsieur, seriez-vous un » ange envoyé pour me retirer du chemin de » la perdition? Quelles obligations éternelles, » moi, mon pere & ma charmante petite sœur » Emilie, ne vous aurions-nous pas ?.... » Après des instances vives d'un côté, & bien des petites façons de l'autre, la belle déclare qu'elle se convertira sur le champ, si on lui remplace au moins la rente de son patrimoine. Cinquante mille écus qu'elle placera au denier dix, la remettront, quant à la fortune,

dans l'état où elle étoit avant ses premiers égaremens. — « N'est-ce que cette misere, » s'écrie D. Quar...? vous aurez cette som» me à l'instant : des écarts dont on se re» pent, donnent un nouvel éclat à la vertu » qui reprend tous ses droits.... le chocolat, » un fiacre...! » L'Espagnol transporté vole chez Busoni, son banquier, prend cinquante mille écus en billets de la caisse d'escompte & les apporte à la belle qu'il trouve en grand bonnet, & la vie des saints à la main, ouverte à celle de la Magdelaine. Il la conjure d'accepter cette bagatelle & de lui permettre d'aller de temps en temps la fortifier dans sa pieuse résolution. On promet tout; D. Quar... est enchanté; il fait de fréquentes visites & trouve toujours de nouveaux motifs d'édification : il se garde bien de rien demander de contraire à une conversion qui étoit son ouvrage, il eût été mal reçu. Une semaine se passe, on ne parloit plus de couvent : un beau jour l'Espagnol trouve la porte de sa belle sainte, fermée pour lui; le jour même il apprend qu'elle a rouvert ses bras, son cœur, son hôtel, à de jolis cavaliers fort peu chastes, il est furieux, court chez le Magistrat. — *Je suis trompé, pillé, volé, je demande justice.* — *Monsieur*, lui répond-on, *ces cinquante mille écus faisoient-ils toute votre fortune? — Non, Monsieur, ce n'est pas la moitié de ma rente annuelle. — Tant mieux, car vous seriez un homme ruiné. Vous avez courtisé assiduement la Demoiselle; elle vous a accordé ses faveurs, vous lui avez porté en pur don cinquante mille écus; ils sont à elle:*

*ces créatures ont le droit d'attacher à leur complaisance, le prix qu'on veut bien leur en donner.....* D. Quar... furieux a conté par-tout ſon aventure; on en a ri & l'on boit avec délices chez la Demoiſelle Miſy d'excellent vin de Xerès à ſa ſanté.

Les ouvrages du gentil Bernard, ont conſervé long-temps le mérite de la nouveauté. On ſait que, hors *Caſtor & Pollux*, il n'a rien confié aux preſſes. La piece ſuivante a échappé aux libraires qui ſe ſont enrichis des dépouilles de ſon porte-feuille. Elle a été faite à l'occaſion d'une ſcene de lubricité qui avoit été apperçue à travers des fenêtres mal fermées.

## *LES ORGIES.*

Depuis le jour où, captive en ſes rêts,
Vénus parut en attitude honnête,
Le Dieu du jour, qui l'obſerva de près,
Se repentit d'avoir troublé la fête?
Depuis ce temps tous myſteres d'amour,
Gentils ébats, pieuſes liturgies,
Lui ſont plaiſirs interdits pour le jour:
Pour célébrer les nocturnes orgies,
Amour attend qu'il ait fini ſon cours,
Et ſes bons tours ne ſe font qu'aux bougies.
Un jour Phébus tout plein de ſes regrets,
Lui dit: faut-il qu'un éternel myſtere
A mes regards dérobe tes ſecrets
Et que la nuit en ſoit dépoſitaire?
Oublie, *Amour*, que mes yeux indiſcrets
Ont dévoilé les plaiſirs de ta mere:
J'ai beau tout voir, il eſt certains ...

Ah ! cher.... *Amour*, fais que je les éclaire !
Je le veux fort, dit le dieu de Cythere :
Dans mon domaine il se trouve un palais,
Sérail commode, où tu peux t'introduire ;
J'y vais, suis-moi, j'ouvrirai les volets.
L'enfant malin qui cherche à le séduire,
Le mene droit, non dans ces lieux sacrés,
Des vrais amours asile inviolable
Où tout respire une mollesse aimable ;
Mais dans ces lieux des *Graces* ignorés,
Réduit impur de la luxure impie,
Vieux temple où gît la mollesse accroupie,
Asile enfin où se sont retirés
Amours bâtards à Lampsaque adorés.
Phébus y voit des prêtresses lascives
Qui provoquoient des satyres en feu :
Armes ton char des flammes les plus vives,
Lui dit l'*Amour*, & nous verrons beau jeu.
Phébus agit, pénetre, s'insinue.
Bras découverts & gorge à demi-nue
S'offrent d'abord ; ornement superflus
Voiles fâcheux, ne tiennent déjà plus ;
Lieu plus secret, nudité moins connue
S'ensuit bientôt, & le jeu continue
Tant & si bien qu'à la fin aux regards
Spectacle entier s'offre de toutes parts.
Lubricité qui préside à la fête,
S'en applaudit & soudain leur apprête
D'antiques jeux inconnus de nos jours.
Du temps des Grecs, *Vénus aux belles fesses*
Avoit un temple où d'impures prêtresses
Sacrifioient au plus vil des amours.
Tel sacrifice en pareil sanctuaire
Convenoit fort, Phébus avec horreur

Voit célébrer ce profane myſtere.
J'ai cru trouver les Graces & ta mere,
Perfide *Amour*, quelle étoit mon erreur !
Je crois ici reconnoître au contraire
Les noires ſœurs, compagnes de Cerbere.
D'un vain éclat, vous qui fûtes frappés,
De vils objets adorateurs fantaſques,
Pendant qu'ici je fais tomber les maſques,
Venez mortels & ſoyez détrompés.
Le Dieu finit & ſes mains irritées
Ont à nos yeux arraché le bandeau.
Ribauds punis, Laïs décréditées,
Une autre fois tirez mieux le rideau.

*De Verſailles, le 12 Septembre* 1780.

LADY Barimore, très-connue à Paris par le grand nombre d'amans qu'elle a rendus heureux, vient de mourir d'une maladie de poitrine à l'âge de trente ans. Elle étoit veuve du Lord Barimore, de l'une des plus anciennes familles d'Irlande. C'eſt de cette branche que Dubarry ſurnommé *le Roué*, s'étoit fait deſcendre.

On ne parle que de l'aventure du Chevalier de ***, aujourd'hui Marquis de ***, lieutenant aux gardes françoiſes, & d'un jeune garde du corps âgé de dix-neuf ans. Voici comme chacun d'eux la raconte.

*Le Marquis.* J'étois de garde, le ſoir il faiſoit chaud, j'ôte mon peſant uniforme, je mets une redingote & vais reſpirer le frais ſur la terraſſe du château. J'y rencontre un jeune homme avec une femme ſous les bras :

je la fixe, le Cavalier le trouve mauvais; nous nous battons, je reçois deux blessures légeres; le lendemain je me rappelle qu'il est défendu de se battre étant de garde, sous peine de vingt ans de prison; je suis sûr que de bons amis instruiront le Maréchal de mon aventure; j'ai donné ma démission pour prévenir les suites.

*Le Garde.* Je me promenois seul sur la terrasse, j'y trouve un homme en redingote, il m'accoste, m'offre de l'argent & des présens, & me fourre les mains dans les ***. Je le saisis au collet en lui disant à qui il a affaire, il me décline son nom & son état. Nous quittons la terrasse, nous nous battons & je donne à mon B...... deux grands coups d'épée.

C'est à cette derniere version qu'on s'en rapporte. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'officier aux gardes avoit dix-huit ans de service, étoit des premiers à avoir la croix, & qu'il a été obligé de quitter son corps. Il a eu ordre de ne point paroître à Versailles.

Le Marquis de ***, ambassadeur de la Cour de ***, a été nommé malgré lui à la vice-royauté de ***. On prétend que c'est le Duc d'Aranda qui lui a joué ce mauvais tour. M. de *** devoit partir le mois prochain pour aller occuper sa nouvelle dignité; mais il a allégué différens prétextes pour différer son départ jusqu'au printemps prochain. Il en est d'autant plus charmé qu'il auroit eté désagréable pour lui de faire un aussi long voyage avec une blessure qu'il vient de recevoir de Vénus. Cette Vénus est une jeune & jolie

personne de corfou, qui eſt depuis quelque temps dans notre capitale & que nos amateurs & paillards honteux courtiſent aſſiduement. S. E. tient un des premiers rangs parmi ces Meſſieurs & n'a pu réſiſter aux charmes de la belle Grecque. La clef de ſon coffre-fort lui a bientôt ouvert la porte de ſon cœur, & l'Ambaſſadeur a goûté, pendant quelque temps, les douceurs de l'amour dans les bras de la Dulcinée; mais comme rien n'eſt durable dans ce bas monde, il s'eſt apperçu, un beau matin, que la perfide l'avoit mis dans la néceſſité d'avoir recours à la ſalubre faculté qui épuiſe ſa ſcience pour effacer les traces de funeſtes jouiſſances.

*De Paris, le 16 Septembre 1780.*

*Le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable*: C'eſt ce qu'on pourroit appliquer aux *Anecdotes ſecretes du Czar Pierre-le-Grand & de Catherine*, qui paroiſſent en ce moment au demi jour. C'eſt un petit volume dont le manuſcrit Ruſſe a été, dit-on, remis à M. de Voltaire, peu de temps avant ſa mort. L'éditeur proteſte que les faits ſont de la plus exacte vérité, & déclare que la plupart ſe ſont paſſés ſous les yeux de la perſonne à laquelle on en eſt redevable, & qui réſidoit alors en Ruſſie, revêtue d'un caractere public. Il avertit que les Mémoires publiés juſqu'ici ſur la vie de la célebre Catherine I & qu'on attribue au Baron Huſſen, furent écrits à la hâte & ſans exactitude, ſous la dictée du Duc de Hollſtein-

Gottorp, gendre de l'Impératrice ; de maniere que les choses y sont entiérement dénaturées. En effet, pour peu que l'on réfléchisse à l'alliance de ce Prince avec Pierre & Catherine, on est persuadé des précautions qu'il a dû prendre pour ensévelir, ou du moins pour altérer les vérités dures & humiliantes qui les concernoient. Que celui qu'on appelle *Grand*, est souvent petit, quand en lui on ne voit que l'homme ! & que les hasards de la fortune sont bizarres ! pour en trouver des exemples frappans, il ne faut que jetter un coup d'œil sur la vie secrete de Pierre & de Catherine.

Catherine étoit en 1702 à Marienbourg (*) abandonnée par la mort de son pere & de sa mere, à la seule Providence. Le pasteur de cette ville la recueillit chez lui comme pauvre orphéline ; mais il mourut peu de temps après : Catherine retomba dans la plus affreuse misere. M. Gluck, archiprêtre de la province, s'étant rendu dans cette ville, visita d'abord la maison du ministre défunt ; il s'attendrit à la vue de cet enfant qui lui demandoit du pain : il la prit en affection, & la fit élever comme ses propres enfans. Catherine parvint à l'âge de seize ans dans cette heureuse position ; mais, à cette époque où la nature se fait vivement sentir dans les deux sexes, elle inspira l'amour le plus vif au fils

(*) Cette ville n'existe plus : elle étoit sur les confins de la Lithuanie & de la Livonie.

de M. Gluck. Cet honnête ministre prit le parti d'écarter Catherine, il lui fit épouser un jeune Trabant, qui se trouvoit pour lors en garnison à Marienbourg; mais par une fatalité singuliere, ce Trabant partit dès le second jour de son mariage pour joindre Charles XII qui poursuivoit Auguste. Cet abandon remit Catherine sous la garde de son bienfaiteur; lorsque le Maréchal Scheremetof, général des troupes Russes, assiégea Marienbourg & l'investit. Le digne pasteur M. Gluck ayant été député vers le général, se présenta dans sa tente avec toute sa famille & ses domestiques. Au milieu de ce cortege intéressant, Schéremetof distingua Catherine, & se l'appropria comme un premier droit de sa conquête. Catherine charma son vainqueur, mais le bonheur qu'il goûtoit près d'elle, fut bientôt éclipsé. Il reçut l'ordre de rejoindre sur le champ son Souverain dans la Pologne; Menzikoff prit son commandement en Livonie, & obtint du Maréchal, la cession de Catherine. Menzikoff étoit jeune, aimoit le plaisir, il plut à sa jeune esclave qui devint sa maîtresse. Les deux amans vivoient heureux, lorsque le Czar passa par Rottebourg où ils demeuroient, & logea chez Menzikoff son favori. Catherine lui plut, il lui ordonna de porter le flambeau dans sa chambre, lorsqu'il iroit se coucher. Menzikoff gémit, mais son amante obéit, passa la nuit avec l'Empereur, & en reçut le lendemain matin un ducat. Ce Monarque aimoit beaucoup les passades amoureuses, & tel étoit son prix. L'adroite Catherine

reprocha vivement à Menzikoff la foiblesse de son amour, qui l'avoit exposée à l'autorité de son maître; il fut sensible à ses plaintes & l'en aima davantage. Il oublioit dans la jouissance, l'apparition fatale de son maître; il étoit loin de prévoir son prochain retour, lorsque tout-à-coup il reparut : attiré par les plaintes qu'excitoient les exactions de Menzikoff, il voulut s'en convaincre & les punir. Le Czar avoit sa maniere avec ses favoris, s'il vouloit les soustraire aux loix; c'étoit de leur administrer quelques coups de bâton bien appliqués; après quoi, il leur rendoit ses bonnes graces. Menzikoff n'en fut pas quitte à si bon marché; il perdit encore sa maîtresse. *Ecoute*, lui dit le Monarque, *Catherine me plaît, je la garde; & il faut que tu me la cede.* Menzikoff de s'incliner & de se taire. *Mais*, ajouta le Czar, *tu ne songes pas, sans doute, que cette fille est mal vêtue; ne manque pas de lui envoyer au plutôt de quoi s'habiller, il faut qu'elle soit bien nippée.* Pierre voulut-il faire restituer ainsi une portion des richesses usurpées par Menzikoff, sur ses sujets?.. Quoi qu'il en soit, il fit aussi-tôt empaqueter les vêtemens de Catherine, y ajouta un écrain de diamans, & les lui fit porter par deux esclaves qui l'avoient précédemment servie. A la vue de tant d'habits qu'elle reconnoissoit, elle vole vers le Czar, l'entraîne dans son appartement, & prenant un ton adroitement sérieux; elle lui dit : *tout ce que je vois, m'annonce que je suis ici pour y rester, tant que ce sera votre volonté : cela étant, il est bon que vous voyiez toutes les*

*richesses que j'y apporte.* Elle défait sur le champ, le paquet, & s'écrie en souriant : *Voilà le bagage de l'esclave de Menzikoff.* Elle ouvre l'écrain, & dit tout haut : *l'on s'est trompé ; voilà un meuble qui ne m'appartient pas, & que je ne connois point.* ( Une seule bague fut évaluée vingt mille roubles ou cent mille livres. ) Elle regarde alors fixement le Czar : *cela est-il,* lui dit-elle, *de mon ancien ou de mon nouveau maitre ? Si c'est de l'ancien,* ajouta-t-elle, *il congédie magnifiquement ses esclaves.* Cependant, elle eut à peine fini ces mots, qu'un dernier sentiment de tendresse la fit rentrer en elle-même : elle pleura, parut interdite, garda le silence, & ne le rompit qu'en regardant tendrement le Czar : *Vous ne me dites rien,* s'écria-t-elle, *j'attends votre réponse. Si c'est un présent de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer, je lui renvoie le tout ; je ne garde que cette petite bague pour me faire souvenir de de ses anciennes bontés pour moi. Mais si ces dons me viennent de la générosité de mon nouveau maître, je les lui rends ; je n'en veux pas à ses richesses, j'attends de lui quelque chose de plus précieux.* L'artificieuse esclave disoit vrai, mais Pierre étoit loin de pénétrer le but ambitieux qui la dévoroit déjà. Enchanté ; brûlant d'amour, il ne lui répondit qu'avec les yeux de la passion. — L'Empereur partit pour Moskou, il enjoignit à son capitaine des gardes d'y conduire Catherine avec le plus grand secret, & de la traiter avec la déférence la plus respectueuse. Arrivée dans cette capitale, elle demeura chez une Dame que le Czar

avoit indiquée dans un quartier désert ; c'est là qu'elle passa trois années dans l'obscurité, y recevant si mystérieusement son amant, qu'il ne s'y rendoit qu'accompagné d'un grenadier, qui conduisoit son traineau. Insensiblement, il se relâcha : des rendez-vous réguliers furent d'abord assignés à ses Ministres dans l'appartement de Catherine : les affaires les plus importantes de l'Empire, se traitoient en sa présence ; il voulut même qu'elle opinât librement dans son conseil, & le Czar eut plus d'une fois sujet de s'applaudir de ses décisions.

Cette femme avoit en effet une pénétration très-rare, un esprit supérieur. Dans les affaires les plus critiques, son génie adroit lui suggéroit des expédiens & des solutions qui échappoient à l'habitude & à la sagacité des Ministres.... L'admiration du Czar ne faisoit qu'accroître son amour. Elle devint mere. Ce nouveau titre la rendit encore plus précieuse à Pierre ; il ne la quittoit point. Catherine ne douta plus du cœur de son maître ; bien assurée de son ascendant sur lui, elle s'occupa de l'ambitieux dessein de devenir son épouse. Les conjonctures étoient favorables par la discorde qui régnoit dans la famille royale ; elle eut l'art de l'accroître encore, en feignant de vouloir l'éteindre.

Le Czar répudia sa femme Eudoxie, & condamna son fils Alexis à une mort honteuse ; il épousa (*) Catherine, qui abjura le ca-

(*) Le 17 Mars 1711.

tholicisme dans lequel elle étoit née, & le luthérianisme dans lequel on l'avoit élevée.

Sur ces entrefaites, le Trabant auquel on l'avoit mariée à Marienbourg, se trouve à Moskou, au nombre des prisonniers faits par Pierre à la bataille de Pultawa : Il apprend la miraculeuse fortune de sa femme, il ose fonder des espérances d'élévation, il confie son secret au Commissaire Russe, chargé du détail des prisonniers. Celui-ci en fait son rapport au Czar, & le Trabant indiscret est envoyé en Sibérie, où il finit ses jours misérablement en 1721.....

Pierre marche à la rencontre des Turcs, son ardeur pour la victoire le fait voler au-devant d'eux, il s'engage imprudemment dans des défilés sans issue; l'armée des Turcs l'environnoit de toutes parts, il ne pouvoit leur échapper, il étoit perdu; le génie de Catherine le sauva.

Désespéré de sa position honteuse, le Czar s'abandonnoit dans sa tente à une douleur insensée, il fait défendre l'entrée de sa tente. Catherine y pénetre, & de ce ton qui étonne, & qui ranime le courage, elle lui dit : *Avant de se livrer au désespoir, il y a encore un expédient à tenter. Il faut conclure une paix la moins désavantageuse possible, en corrompant, à force de présens, le Camaican & le Visir Méhémet-Baltagi. Je vous réponds du succès de la tentative, par la connoissance que j'ai du caractere de ces deux Ministres. Le Comte de Tortoi m'en a fait la peinture dans les dépêches qu'il m'a fait lire.* Et sans donner au Czar le temps de lui répondre,

elle sort de sa tente, & lui amene l'homme qu'elle jugeoit propre à conduire habilement cette intrigue, & lui donne elle-même les instructions nécessaires pour en assurer les succès.

Le député étoit déjà loin, lorsque l'Empereur, à peine revenu à lui-même, regarde fixement Catherine, admire ses ressources & en approuve le plan : *Votre expédient est merveilleux*, lui dit-il; *mais où trouverons-nous tout l'argent nécessaire? — Dans votre camp*, répondit-elle : *j'ai mes pierreries, & j'aurai avant le retour de notre homme, jusqu'à la derniere obole de l'argent qui est ici. La seule chose que je vous demande, c'est que vous ne vous laissiez point abattre, & que par votre présence vous veniez ranimer le courage de vos soldats.....*

Le Czar enchanté, l'embrasse affectueusement, quitte sa tente & se rend au quartier du général Schéremetof.

Catherine animée, l'ame remplie de son objet, monte à cheval, parcourt tous les rangs de l'armée, caresse les soldats, réveille leur courage, & portant la parole aux officiers, elle leur dit : *Mes amis, nous sommes ici dans une conjoncture où nous ne pouvons sauver notre liberté qu'aux dépens de notre vie ou de nos richesses. En prenant le premier parti, qui est de mourir les armes à la main, notre or & nos bijoux nous deviennent inutiles. Employons-les donc à éblouir des barbares, pour les engager à nous ouvrir un passage. J'ai déjà sacrifié la meilleure partie de mes pierreries & de mon argent à cet effet; ce qui m'en reste est tout prêt.... mais ce*

*que je poſſede ne ſuffit pas, pour ſatisfaire l'avidité des hommes à qui nous avons affaire ; il faut encore que chacun de nous y contribue. Qu'as-tu à me donner, dit-elle enſuite à chacun en particulier ? Remets-le-moi tout-à-l'heure. Si nous ſortons d'ici, tu le trouveras au centuple, & j'en ferai le rapport à l'Empereur, notre pere commun.* Tout fut mis à ſes pieds.

Le député revint, ſa miſſion fut heureuſe, & la paix ſe fit malgré les manœuvres de Charles XII qui ne ceſſoit de crier à Méhémet-Baltagi ; *il ne faut que des pierres pour écraſer tes ennemis. Ces armes ſeules ſuffiſent pour te livrer le Czar & juſqu'au dernier ſoldat de ſon armée, mort ou vif.*

Ce fut à cette occaſion qu'il s'attira de la part du Viſir, une réponſe digne du plus grand philoſophe. Charles, déſeſpéré de cet accommodement, prétendoit qu'il avoit trahi les intérêts & déshonoré les armes de ſon maître, en ouvrant au Czar, une retraite. *Si je l'avois pris*, répondit le Viſir, *qui auroit gouverné ſon Empire ?* Réflexion bien ſage, qui eut dû ſervir de leçon à ce Monarque inconſéquent.

De retour à Moskou, Pierre ne donna plus de bornes à ſa reconnoiſſance & à ſon amour pour Catherine ; il la couronna lui-même, lui fit prêter ſerment par ſes peuples & lui donna non-ſeulement le droit de lui ſuccéder, mais encore celui de ſe choiſir un ſucceſſeur. Tant d'honneurs & de gloire faiſoient oublier à Catherine les premiers temps de ſa vie, lorſque le haſard vint l'humilier par ce ſouvenir.

Un Envoyé du Roi de Pologne à la Cour

de Russie, retournant à Dresde, s'étoit arrêté dans une hôtellerie de Curlande, & avoit été témoin d'une querelle entre un des valets d'écurie & plusieurs de ses camarades : le premier disoit tout haut, & répétoit tout bas que d'un seul mot il pourroit faire rentrer en terre ses insolens adversaires. Le Ministre surpris du ton décidé de ce valet, s'informa de son nom & de sa condition passée. On lui répondit que c'étoit un malheureux Polonois nommé Charles Scavronski ; que l'on croyoit que son pere étoit un gentilhomme de Lithuanie mort trop tôt pour le malheur de ce misérable, & d'une sœur qu'il avoit perdue de vue dès ce temps-là. Cette réponse fit ouvrir les yeux au Ministre sur la figure du valet; il s'imagina y appercevoir de la ressemblance avec les traits de Catherine. Le Ministre en fit mention dans une lettre qu'il écrivoit à un de ses amis qui résidoit à la Cour de *Russie*, & cette lettre parvint au Czar.

En conséquence, il envoya ordre au Prince Repnin, gouverneur de Riga, de découvrir Charles Scavronski, de s'emparer de lui, sans lui faire la plus légere insulte, & de l'envoyer sous bonne garde à la chambre de Police, chargée de la revision du jugement rendu contre ce prisonnier. Charles fut amené : pour réussir plus sûrement à le connoître, on l'entoura d'espions qui recueilloient toutes ses paroles, & pendant ce temps, on fit en Curlande des perquisitions secretes qui prouverent évidemment que ce valet étoit le propre frere de l'Impératrice.

Lorsque

Lorſque le Czar en fut aſſuré, il fit inſinuer à Scorrowski de préſenter une requête au Souverain lui-même, & qu'on lui fourniroit les moyens de parvenir juſqu'aux pieds du trône. Il ſuivit ce conſeil, & fut introduit près du Czar à l'iſſue d'un dîner qu'il avoit fait incognito, chez Chapelow, ſon maître d'hôtel.

Scorrowski ne parut pas s'intimider à la vue du Monarque; il préſenta ſa requête, qui fut moins lue que ſa figure examinée. Par ſes réponſes à une foule de queſtions que lui fit l'Empereur, il parut démontré que Catherine étoit ſa ſœur; il lui ordonna de revenir le lendemain. Pierre ayant, ſous prétexte *de bonne chere*, propoſé le dîner de Chapelow à Catherine, la partie fut arrêtée.

Tandis qu'ils étoient à table, on introduiſit Charles Scorrowski. Le Czar affectant de ne plus ſe rappeller le ſujet de ſa requête, répéta les queſtions de la veille : Scorrowski fit les mêmes réponſes. Chaque phraſe de Charles frappoit d'étonnement Catherine; & le Czar pour l'accroître encore, lui dit pourtant avec le ton de l'intérêt : *Catherine, écoutez un peu cela, n'entendez-vous rien à ces propos?* Elle changea de couleur & ne répondit qu'en bégayant. *Mais*, ajouta vivement le Czar, *ſi vous n'y comprenez rien, je le comprends bien, c'eſt qu'en un mot cet homme-là eſt votre frere. Allons*, dit-il à Charles, *baiſe tout-à-l'heure le bord de ſa juppe & ſa main en qualité d'Impératrice, & après cela embraſſe-la comme ta ſœur.*

A ces mots, Catherine interdite, perdit

. voulut absolument qu'une assemblée des États fît le procès de Catherine & l'immolât publiquement à sa juste vengeance ; & ce ne fut qu'aux remontrances & à l'amour de ses filles qu'il borna son ressentiment envers elle, pour le faire retomber sur de Moëns. Des commissaires furent nommés pour le jugèr, & il voulut les présider lui-même & interroger le coupable. Moëns fut condamné à être décapité.

Cette mort éclatante ne fut pas le terme des emportemens de l'Empereur. Sa vengeance lui fit un cruel plaisir de montrer à Catherine le cadavre sanglant de son amant : pour la rassasier de ce spectacle, il la conduisit au pied de l'échafaud même, qui lui fit traverser de tous les côtés. Quelle horreur ! & quelle clémence à l'égard de Villebois !.. Cette contradiction apparente du cœur humain, n'est pas difficile à résoudre...

Pierre mourut peu de temps après. Mais est-il vrai que Catherine ait vengé Moëns : on l'a dit. Il paroît pourtant que la mort du Czar fut la suite d'une retention d'urine occasionnée par un ulcere enflammé qui fermoit le col de la vessie....

Catherine se consola de l'epoux & de l'amant. Les Princes Menzikof & Sapieha possédèrent son cœur pendant les deux dernieres années de sa vie. Cette femme celebre sembloit être d'une nature particuliere : aux graces, aux foiblesses, aux passions de son sexe, elle réunissoit le courage, la prévoyance, le jugement & l'activité du nôtre. L'empire Russe

ſous ſon regne acquit un luſtre qui le rapprocha des Etats civiliſés de l'Europe.

Nos ariſtarques laiſſent rarement échapper l'occaſion de donner les étrivieres aux prétendus philoſophes de nos jours. Voici quelques nouveaux échantillons de leur cauſticité. Un anonyme ayant, après dix ans d'oubli, donné l'examen du *Comte de Warwick*, tragédie de M. de la Harpe, a mis en tête, cette épigraphe.

Qu'on vante en lui ſa foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité,
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
On le veut, j'y ſouſcris & ſuis prêt à me taire.
Mais . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce *mais* eſt une dure reſtriction que l'abbé Royou, digne héritier du fameux abbé Desfontaines, n'a pas manqué de paraphraſer, en ajoutant avec complaiſance, ſes réflexions à celles de l'examinateur. « La critique, dit-il, » n'eſt vraiment utile qu'autant qu'elle peut » détromper les eſprits, d'une ignorante admi» ration pour des ouvrages indignes de louan» ges, ou.... Dans tous ces cas, une critique » de *Warwick* n'étoit pas fort utile.... C'eſt » un de ces ouvrages médiocres confondus » dans la foule des tragédies oubliées.... Il » eſt vrai que ce début de M. la Harpe fit » dans le temps concevoir quelqu'eſpérance... » mais un auteur à qui la préſomption & des » éloges prématurés ont tourné la tête, s'ima» gine auſſi-tôt que le public revenu de ſa

» premiere indulgence, juge à la rigueur ce
» qu'il avoit accueilli avec complaisance, que
» l'envie s'est irritée contre lui & que son
» rare mérite lui a suscité une foule d'enne-
» mis. Tel est le cas où se trouve M. de la
» Harpe, qui ne cesse de crier contre ses en-
» nemis & ses envieux : mais à qui ses chû-
» tes peuvent-elles faire envie ? & quels au-
» tres ennemis peut-il avoir que ses ouvrages
» & son amour-propre ?... Quel mal cepen-
» dant, quel tort ont fait à M. de la Harpe,
» & ses œuvres décriées & l'obstination du
» public à ne point les lire ? ne s'est-il pas
» vu renté pendant long-temps du prix aca-
» démique pour des pieces de vers dont on
» n'a pas retenu un seul hémistiche ? Ne se
» voit-il pas maintenant enfoncé jusqu'aux
» oreilles dans le fauteuil illustre ? N'a-t-il pas
» été récompensé par des Ministres, pour d'in-
» fâmes écrits, comme Cherile fut payé par
» Alexandre ? Ne partage-t-il pas avec le fa-
» meux M. d'Alembert le commandement gé-
» néral de toute la milice encyclopédique ?
» Quelle est enfin la fortune littéraire que
» M. de la Harpe n'ait pas obtenue ? & M. de
» la Harpe se plaint du mal que lui ont fait
» ses ennemis ? Je le demande encore, quel
» mal lui ont-il fait ? Ils lui ont ôté l'estime
» du public pour ses talens littéraires ; si
» c'est un mal pour lui, c'est un mal qu'on
» se fait toujours avec un mérite comme le
» sien. »

Dans un autre article où l'abbé Royou vient à parler du charlatanisme de cette *troupe de*

*Diogenes, affublés du manteau philosophique*, & de ses talens à faire des dupes & des victimes.

» Un immense Dictionnaire s'acheve, dit-» il : semblable au magasin d'un théâtre dans » lequel on voit plusieurs habits d'Arlequin, » auprès d'un manteau de pourpre, ( compa-» raison frappante, ) cet ouvrage indigeste est » étalé avec pompe dans la boutique Ency-» clopédique. En dehors, sur un trépied, est » le Fripier en chef qui harangue la multi-» tude ; un Enthousiasme factice anime tous » ses discours. Il ne parle que par apostro-» phes ; il ne gesticule que par convulsions ; » sa tête chauve lui donne l'air d'un inspiré ; » son éloquence est dans ses poumons ; il » crie d'une voix de tonnerre, *Entrez, Mes-» sieurs, entrez, vous allez voir le chef-d'œuvre » de l'esprit humain, l'évangile moderne, le livre » par excellence !* JEUNE HOMME PRENDS ET » LIS. ( Calot n'eût pu mieux tracer le portrait » de M. Did.... ) Et le public enchanté, court » en foule troquer son argent contre une masse » d'ennui. »

» Vous parlerai-je d'un autre Charlatan, » secrétaire d'une académie qui de temps en » temps, régale de ses productions alambi-» quées, un troupeau de caillettes & d'illu-» minés ? Il promene d'abord ses regards sur » l'admiratif auditoire, il tire de sa poche le » manuscrit précieux : il le déploie avec grace : » enfin il commence ; sa voix, ( quoiqu'il soit » fort douteux qu'il en ait une, ) perce les » timpans les plus endurcis : on le voit s'ar-» s'arrêter avec complaisance, mais cependant

» d'un air de modestie, aux endroits qu'il croit » ingénieux ; c'est le signal convenu. Aussi-tôt » les mains de claquer, les *bravo* de rouler, » le charmant secrétaire de humer, en se pa- » vanant, cette douce fumée dont il est si » avide. »

Le rire involontaire qui vous échappe & dont je n'ai pu me défendre, prouve assez, Monsieur, avec combien d'esprit & d'adresse cet abbé Royou manie le ridicule.

La Demoiselle Montauban, une de nos célebres courtisannes & autrefois danseuse à l'opéra, vient de mourir à Montpellier où elle s'étoit rendue pour travailler au rétablissement de sa santé que les fonctions de son état avoient prodigieusement délabrée. Avant son départ, elle a eu soin de distribuer ses faveurs empoisonnées à un grand nombre d'amateurs. On la regrette cependant, parce qu'elle joignoit beaucoup d'esprit à beaucoup de rouerie.

Un Procureur, rue Simon le Franc, s'est jetté ces jours-ci dans le puits de sa maison : ses amis ne lui connoissant aucune mauvaise affaire, ne peuvent deviner la cause qui a pu le porter à un pareil excès ; les mauvais plaisans dont cette ville abonde, disent que *c'est pour y chercher la vérité.*

*Articles détachés du Code d'amour Parisien, mis en musique par Albanese.*

N'aimez jamais qu'on ne vous aime ;
L'amour n'est rien si l'on n'est deux.

Veut-on changer, changez de même ;
C'est le vrai moyen d'être heureux. *bis.*

Quand un cœur à vous s'abandonne,
Prenez-le pour ce qu'il vaut :
Souvent l'inconstance le donne,
Et le reprend presqu'aussi-tôt. *bis.*

Est-il étrange qu'une belle,
Après vous fasse un autre choix ?
Souvenez-vous qu'une infidelle,
Ne l'est jamais pour une fois. *bis.*

Vous prîtes la place d'un autre,
Il faut que chacun ait son tour :
Un rival succede à la vôtre,
Tel est le tran-tran de l'amour. *bis.*

*De Versailles, le* 18 *Septembre* 1780.

On attribue à la maison Girardot Haller & compagnie, le mauvais succès de l'emprunt qu'a voulu faire la Cour d'Espagne. On sait que cette maison est la même que M. Necker a quittée pour courir la carriere du ministere, qu'il y a laissé en commandite la majeure partie de sa fortune, & qu'il la charge de toutes les opérations de banque relatives aux finances de l'Etat. C'est elle qui a fourni presque tous les fonds du dernier emprunt viager pour le Roi & qui a ménagé avec tant d'adresse la vente des actions, qu'elle a enfin réussi à les négocier à bénéfice. La Cour d'Espagne avoit chargé les Vandenyver, Cottin, Rilliet & Batbedat de son emprunt ; ces qua-

tre maisons avoient déjà fourni huit millions; l'alarme qui s'est répandue a compromis leur crédit au point qu'on craignoit avec quelque fondement des embarras dans leurs payemens. Un courier extraordinaire dépêché de Madrid, vient de leur apporter une remise suffisante pour y faire face, & le Duc d'Aranda a fait au Roi les plaintes les plus vives sur ce qui s'est passé à cet égard. On prétend qu'elles pourroient avoir des suites sérieuses.

Il vient de se répandre un nouveau & quatrieme libelle infame contre M. Necker. M. de Maurepas l'a reçu par le courier de Geneve; M. de Vergennes par celui de Hollande; un autre Ministre par Liege, & beaucoup d'autres personnes par différentes routes. Il est très-mal imprimé & sur de mauvais papier. On reproche au directeur-général son édit concernant la vente des biens des hôpitaux & on veut lui prouver que c'est la plus mauvaise opération possible. On l'accuse de charlatanisme, & on soutient qu'il a volé la compagnie des Indes dans le temps qu'il étoit banquier. On critique la caisse d'Escompte en la décréditant, autant qu'il est possible. On passe en un mot toutes ses opérations en revue, & on les désigne d'une maniere outrageante, mais nullement convaincante pour les personnes désintéressées qui veulent le bien.

M. de Sartine est alité depuis quelques jours d'un rhumatisme, ce qui empêche les intrigues ministérielles. M. Necker en est toujours l'objet. C'est un terrible homme que ce M. Necker qui ne veut pas donner d'argent sans qu'on

en rende compte, ce qu'on ne veut pas faire. Il a contre lui toute la Cour & tous les Ministres; il n'a pour lui que le Roi qui le goûte beaucoup & qui le soutient. Au dernier travail que notre jeune Monarque fit avec lui, il lui dit ces propres paroles, dont je garantis l'exactitude, parce que je les tiens de quelqu'un qui est dans la confidence de M. Necker : *Monsieur, je sais que vous avez beaucoup d'ennemis, qu'on cherche à vous dégoûter & à vous contrarier; mais continuez vos opérations & soyez sûr que je vous soutiendrai; comptez sur ma fermeté.*

La guerre & l'économie de M. Necker, auxquelles notre jeune & bon Roi se prête de si bonne grace, sont cause qu'il n'y aura point de voyage de Fontainebleau cette année. La Cour ira pourtant à Choisy & y séjournera depuis le premier Octobre jusqu'au six, & depuis le onze jusqu'à la fin du même mois à Marly.

On s'occupe présentement de la réforme d'une partie des officiers de la bouche de la Reine & de celle de la chambre du Roi; le directeur général doit s'attendre derechef à de grands obstacles à surmonter; mais il paroît que rien n'est impossible pour lui, & l'on espere qu'il consommera cette grande opération de la maison royale, que toute la nation indiquoit depuis si long-temps & qu'elle semble critiquer & désapprouver depuis qu'il s'agit sérieusement de l'exécuter. M. Necker trouvera de plus grandes difficultés encore dans la grande & petite écurie, qu'il est question de réduire aussi considérablement; car il est de l'intérêt de

plusieurs personnes puissantes & en grand crédit de le faire échouer dans cette tentative.

*De Versailles, le 20 Septembre 1780.*

NOUS avons ri comme beaucoup d'autres, aux dépens de ces prophetes qui crient depuis quelque temps que la terre est altérée de sang, & qu'un incendie terrible couve sur la portion de ce malheureux globe, que nous occupons. L'état actuel des choses semble justifier leur prédiction. Une guerre aussi active de négociations, peut difficilement se terminer par la paix. La fermentation paroît portée au plus haut degré. On oppose de grands desseins à d'autres grands desseins, des alliances formidables à d'autres alliances, & tous les Souverains semblent dévorés d'une fievre ardente qui ne pourra être calmée que par d'abondantes saignées. Les projets de la maison d'Autriche vous sont connus, ses adversaires vous le sont également; ils se réunissent; l'intérêt personnel des individus, celui de leur puissance & le maintien de la constitution Germanique, forment le lien d'une ligue redoutable : tous les ressorts de la politique, dit-on sur la terrasse des Tuileries, sont mis en usage à l'appui du plan le plus hardi peut-être qu'ait pu imaginer le grand maître à ce jeu : on veut opposer coadjutorerie à coadjutorerie : on veut donner un adjoint au chef de l'empire même; une confédération d'Electeurs, dont vous devinerez facilement le chef & les membres, s'occupe de l'exécution

de ce contre-projet, & l'Electeur de Saxe est l'objet de leur choix.

Telle est, assure-t-on, la grande affaire qui occupe maintenant notre ministere; le parti qu'il prendra est encore dans la coquille de l'œuf.

Lorsque vous aurez donné carriere aux réflexions pour lesquelles je viens de vous fournir une ample matiere, rabaissez vos yeux sur les simples mortels, & amusez-vous du combat terrible que les conventions leur font livrer à la nature. Celle-ci l'a emporté dans l'aventure humiliante qu'un favori des Dieux vient d'offrir aux menus plaisirs des railleurs & des envieux.

Le beau D*** étoit aux eaux de Spa. Un gentilhomme Languedocien nommé de S*** & un Irlandois nommé M***, s'étoient engagés mutuellement à ne point jouer d'une semaine, sous peine de cent louis de dédit. Un jour M. de S*** trouve l'Irlandois pontant au pharaon, il lui demande les cent louis convenus. Celui-ci répond qu'il ne jouoit pas pour son compte, mais pour celui du Comte de D***, lequel étoit présent & en convint. Le Languedocien réplique que ces conventions particulieres ne le regardent point, & prie M. de D*** de ne point se mêler de ce pari. Le dernier piqué lui adresse ces mots : *Quand un homme comme moi, Monsieur, vous dit une chose, vous devez la croire, vous êtes fait pour cela.* — *Il y a long-temps, Monsieur*, répond le Languedocien, *que vos tons de hauteur me déplaisent ; je suis bien-aise que l'occasion se présente de vous le déclarer & de*

*vous dire que je vous connois parfaitement bien ; vous n'êtes que le petit-fils d'un cabaretier de Bordeaux & nullement fait pour prendre un ton vis-à-vis qui que ce soit : si vous vous avisez de continuer celui que vous avez pris jusqu'à cette heure, je.......* La fin de la phrase ne laissoit pas douter qu'il n'y eût bientôt un homme de moins sur la terre ; mais M. D*** étant estropié d'un bras par une blessure qu'il a reçue à la Grenade, n'a pas cru devoir demander satisfaction à son adversaire, qui a, dit-on, offert de se faire attacher un bras pour se battre. Il n'en est rien arrivé, & ce qu'il y auroit de plus désagréable pour celui contre qui sont les rieurs, si un homme qui a fait connoître sa bravoure en tant d'occasions que M. D*** ne pouvoit tirer gloire de sa modération en celle-ci, c'est que cette scene s'est passée en présence du Roi de Suede.

La chronique scandaleuse, politique & financiere de la capitale, a fait déjà connoître le S. Hamelin qui, de clerc de notaire, est devenu législateur des finances, laissant par-tout les traces les moins équivoques d'une vocation marquée par le penchant le plus decidé à la rapine. Il a de l'esprit & de l'adresse : notre fin Génévois en a été séduit & lui donne sa confiance. Il vient de rédiger un nouveau code des *parties casuelles*, très-défavorable a la magistrature inférieure. Cet ouvrage a été dénoncé au Parlement, mais le directeur général a promis de mettre de la douceur dans l'exécution, & cette compagnie n'y étant pas personnellement intéressée abandonne les tri-

bunaux ſubalternes aux exactions que ce code autoriſe.

*De Verſailles, le* 24 *Septembre* 1780.

Le Duc de Coigny qui jouit d'un grand crédit, remue ciel & terre pour empêcher le directeur général de toucher à la petite écurie. Il a repréſenté au Roi que le ſervice dont elle étoit chargée, ne pouvoit ſe faire avec plus d'économie & moins de chevaux. S. M. lui a répondu avec la même fermeté qu'à la Ducheſſe de Brionne, & s'eſt ſervi des expreſſions ſuivantes que je vous garantis exactes. *Je veux mettre l'ordre & l'économie dans toutes les parties de ma maiſon: ceux qui y trouveront à redire, je les caſſerai comme ce verre.* En diſant ces mots, le Roi qui faiſoit alors ſa toilette, laiſſa tomber un gobelet de cryſtal, qu'il tenoit à la main & qui ſe briſa en mille pieces. Le Duc de Coigny n'oſa pas répliquer que des comparaiſons auſſi frappantes n'étoient pas économiques; il ſe retira diſant à part ſoi, qu'il valoit encore mieux être rogné qu'être caſſé. On attend M. Necker à l'article de la maiſon de la Reine: on aſſure qu'Elle l'a prévenu; qu'elle ne ſe ſoucioit pas de régler ſon ménage ſur le ton de la rue S. Denis & d'avoir à porter la clef de ſa cave dans ſa poche. On a prétendu que les quatre fameuſes diatribes contre le directeur général, étoient de la main de M. Cromot du Bourg, ancien aſpirant au contrôle & maintenant ſurintendant des finances de *Monſieur*: on ajoutoit qu'elles avoient été imprimées au château de

ce Prince à Brunoi : on disoit enfin que M. Cromot étoit exilé. Tout cela est faux; le fin Matois en sait trop long pour jouer à un tel jeu ou pour se laisser prendre sur le fait.

Il paroît que la maison de Bourbon adoptera peu à peu le systême de papier-monnoie. Si le danger de perdre l'Amérique Méridionale existe véritablement pour la Cour d'Espagne, elle a raison de préparer d'avance un palliatif à la secousse terrible qu'un tel événement donneroit à ce royaume : mais il n'est pas probable que ce moyen soit suggéré à notre directeur des finances par le Monarque du Nord qui daigne lui servir de guide : quoiqu'il en soit, on favorise tant que l'on peut, la circulation des billets au porteur de la caisse d'Escompte, & pour subvenir aux remboursemens qui résultent des réformes énormes faites depuis un an, on fera faire au garde du trésor royal des billets portant cinq pour cent d'intérêt & qu'on sera obligé de recevoir comme argent comptant dans les payemens.

*De Paris, le 26 Septembre 1780.*

LORSQU'UN livre est dangereux ou seulement inutile, on est bien en droit de demander à son auteur pourquoi il l'a fait, & à quel dessein, car il seroit souvent injuste de supposer des méchantes vues aux écrivains les plus pernicieux. Je vous le demande donc, M. B.. de W... (*) quel est le but de vos

(*) Brissot de Warville.

*Recherches philosophiques sur le droit de la propriété considéré dans l'état de nature?* quel a été votre objet en les écrivant, en les mettant sous la presse : montrez-nous le *cui bono* de votre travail. Votre livre ne sera qu'inutile au plus grand nombre, mais avouez qu'il peut être pernicieux aux têtes combustibles, les éblouir & donner lieu aux conséquences affreuses qui dérivent des principes monstrueux que vous y développez avec autant d'esprit que de vigueur : avouez que s'il ne suppose pas en vous de vices de cœur, il manifeste au moins un grand fonds de vanité & une aveugle prétention à la singularité, par laquelle on obtient malheureusement quelquefois la réputation.

Le Paradoxisme est le chemin que vous battez pour parvenir à la gloire, mais s'il fut tant de fois & si durement reproché à l'éloquent Socrate de nos jours, qui ne prêcha que la paix, le bon ordre & la vertu; combien ne devez-vous pas révolter, en cherchant à inspirer le plus grand mépris pour notre état social, & pour tous ses liens dont vous soufflez l'inobservance?

Ce n'est point assez, Monsieur, d'interpeller ainsi vaguement un auteur : il faut justifier mes reproches : parcourons donc ensemble le systême que je condamne, & prononcez sur M. B.. de W.. & sur moi.

*Qu'est-ce que la propriété*, dit M. B..? pour la définir il remonte à son existence primitive, & trouve sa naissance dans les besoins de l'homme : mais si pour parvenir à cette définition,

M. B. s'écarte *des routes tortueuſes tracées par les juriſconſultes*, il faut convenir que celle qu'il choiſit eſt la nouveauté la plus étrange. Imaginez-vous Petit-Jean qui, pour en venir à ſa cauſe, remonte à l'origine du monde. J'abrege tant de belles choſes enfantées avec effort, & je vais tout d'un coup à la concluſion de l'auteur.

» Comme je n'ai point envie, dit-il, de » ſurprendre mes lecteurs par un ſophiſme » adroit, je vais leur expoſer la vérité toute » nue, dans un ſimple réſumé qui contient » toute la chaîne de mes principes & de mes » conſéquences. »

Quelle candeur, quelle bonne-foi dans un philoſophe! — Suivons-le — « Tout eſt en » mouvement.

» Point de mouvement ſans action.

» Toute action ſuppoſe l'application d'un corps ſur un autre.

» Toute application entraîne forcément altération de parties du mode.

» L'altération du mode entraîne ſa deſtruction.

» Donc la deſtruction eſt un effet néceſſaire du mouvement.

» Donc tous les êtres ſont néceſſités à s'entre-détruire.

» Donc la Propriété n'eſt dans un corps » que la faculté de détruire un autre corps » pour ſe conſerver lui-même. — » Quelles conſéquences réſultent de cette chaîne d'argumens! je ne les épithéterai point; c'eſt à vous, Monſieur, de prononcer *in petto*: mais ſuſpendez.

M. B. ayant démontré la source de la Propriété, demande ensuite, quel est but de la Propriété. *Pourquoi est-on propriétaire*, dit-il? » La propriété n'est que le droit de se servir » de la matiere pour satisfaire ses besoins; » tel est le but & la cause du droit même » de propriété. M. B.. va de conséquences en » conséquences, de définitions en définitions; » Il examine ce que c'est que le *besoin*, les » acceptions de ce mot, & son origine. On » pelle *besoin* cette déperdition de parties ani- » males qui occasionne la récupération de » parties semblables; ainsi, dans l'état de na- » ture, le mot de *besoin* fut restreint à signi- » fier l'épuisement des forces, & ce qui les » réparoit. Mais on a depuis étendu sa signi- » fication : on auroit peine à parcourir toutes » les acceptions de ce terme qu'ont produit » l'abus & la sottise; car par la plus singu- » liere corruption, tous, jusqu'aux voluptueux » même, ont appellé les objets de leur luxe, » de leurs caprices, des *besoins* — ne croyons » pas que le droit sacré de la propriété nous » soit accordé pour aller en carrosse — pour » manger la nourriture de vingt hommes, tan- » dis que la portion d'un seul nous suffit — » ces besoins sont des crimes, car ils sont » contre le vœu de la nature. »

» Parmi nos *besoins naturels*, on trouvera » d'abord ceux qui découlent essentiellement » de notre organisation, & ceux que le cli- » mat ou quelques circonstances particulieres » entraînent après eux. »

*Besoins essentiels.* Ici, très-longue digression

physique sur le dévéloppement de notre individu au sortir de la matrice, sur son accroissement & sur la déperdition continuelle de quelque partie de sa substance, d'où naît le *besoin essentiel* de manger & d'évacuer. Viennent ensuite le besoin du *Sommeil*, le besoin de l'*Amour*. Pour satisfaire le *Sommeil*, le premier coin suffit; cette propriété de six pieds d'étendue, n'est pas difficile à se procurer; mais pour le besoin de l'amour, il n'en est pas tout-à-fait ainsi. M. B. de W. pense tout différemment : suivons-le. « O homme! n'écoute » donc point les loix de la société; elles sont » injustes. Suis le vœu de la nature, écoute » ton *besoin*; c'est ton seul maître, ton seul guide. » Sens-tu s'allumer dans tes veines, un feu se- » cret à l'aspect d'un objet charmant? Sens-tu » dans ton être un frémissement, un trouble? » Sens-tu s'élever dans ton cœur des mouve- » mens impétueux? Eprouves-tu ces heureux » symptômes qui t'annoncent que tu es homme?. » — La nature a parlé, cet objet est à toi, » *jouis*. Tes caresses sont *innocentes*, tes bai- » sers sont purs. L'Amour est le seul titre de » la jouissance, comme la faim l'est de la » propriété. » — « Si l'homme social pou- » voit balancer encore, je lui dirois de jet- » ter les yeux sur le sauvage qui n'est point » corrompu par nos institutions. Aime-t-il? » Est-il aimé? Il est époux, il est maître, il » jouit. Il n'a pas besoin de prêtres pour res- » serrer ses nœuds, de temple pour les con- » sacrer. Son *besoin*; voilà son titre; le ciel » est le témoin de son amour, la nature est

» son temple. » — Vous conviendrez, Monsieur, que M. B.. met les hommes fort à leur aise, & les délivre de bien des scrupules, qui, à le bien prendre, sont ridicules. Quoi! respecter la femme, la fille de son ami, de son voisin, lorsque *noùs ressentons à leur aspect des mouvemens impétueux?* Cela est contre nature. Souvenez-vous donc bien que ces *mouvemens* sont de l'*amour*, que l'*amour* est un *besoin essentiel;* & que tout besoin essentiel doit être satisfait..

Quant aux *besoins de climat*, M. B. consent volontiers que le Lapon se couvre de poil pour se mettre à l'abri du froid rigoureux de son climat : mais, dit-il, le luxe *commence où la nécessité finit.* Cela est vrai; cela seroit raisonnable, si M. B. étoit moins rigide dans ses bornes.
» Demandez, dit-il, à cet Espagnol, à ce
» Provençal, à ce Maure, pourquoi ils sont
» couverts de jolis petits ajustemens pendant
» les plus grandes chaleurs; ils vous diront
» que c'est l'usage, quoique cela leur nuise.
» Vous en conclurez que c'est un luxe à re-
» jetter. La nature indique à l'homme ce qu'il
» doit faire. Pourquoi donc sans cesse lui dé-
» sobéir? « — « Si la nature ne commande
» point aux habitans des pays chauds de se
» vêtir, l'habillement y est donc superflu. Les
» femmes crieront à la *pudeur;* mais ce n'est
» qu'une vertu de convention. Si les habitans
» des pays froids sont forcés de se vêtir, ce
» n'est pas pudeur chez eux, c'est besoin. Dans
» la nature on sent le besoin, on ne connoît
» pas la *pudeur* ou la *décence;* vertus factices,

» pain qui est à lui puisqu'il a *faim*. Citoyens
» dépravés, montrez un titre *plus puissant*.
» Vous l'avez acheté, payé. — *Malheureux* !
» qui avoit droit de vous le vendre ? » —
S'adressant ensuite aux dépositaires du *glaive*
de la justice. « Juges des nations, s'écrie-t-il,
» jusqu'à quand serez-vous inconséquens &
» cruels ? Quand cesserez-vous de punir par
» un supplice infame, les êtres malheureux
» que la faim fait jetter sur des alimens qui
» ne peuvent appartenir qu'à ceux qui ont
» besoin ? Faut-il donc que, pour respecter
» cette propriété civile, qui n'est qu'une usur-
» pation sociale, ils périssent par la faim ?
» Quel est celui d'entre vous, qui réduit dans
» cette situation déplorable, forcé d'opter en-
» tre la mort & ce que vous appellez *vol*,
» ne prendra pas ce dernier parti ? & vous
» punissez du dernier supplice ce prétendu
» crime que la nature vous force de commet-
» tre ? La mort ! mort terrible ; — L'homicide
» même ne la mérite pas : c'est blesser la
» nature, c'est doubler un crime, que de le
» punir par la mort, &c. — Je crois cet ex-
trait plus que suffisant pour vous prouver plei-
nement, Monsieur, que si l'ouvrage de M. B.
de W. ne peut être dangereux, il est tout
au moins inutile.

On parle de rétablir le Colisée ou du moins un Vaux-hall, pour les plaisirs de l'année prochaine & le profit de nos marchands. Ils se plaignent de la différence qu'a opérée sur l'étendue de leur débit, la diminution des rendez-vous publics, cette année.

La

La pauvre Cléophile, l'une de nos plus jolies Nymphes, eſt à la veille de ſubir le ſort de la Montauban. Elle eſt déjà entiérement défigurée, & cette victime du libertinage, qui faiſoit il y a peu de temps, les délices des petits ſoupers, n'a pas quatre luſtres accomplis, ni quatre ſemaines à vivre.

On a donné aujourd'hui à l'opéra, la premiere repréſentation d'*Erixene* ou l'*Amour Colin-maillard*. Malgré la gaîté du ſujet, cette paſtorale n'a eu qu'un médiocre ſuccès. Les paroles avoient été compoſées par l'abbé de Voiſenon; M. Guillard les a entiérement refondues pour les mettre au théâtre. La muſique eſt de M. Deſaugiers, jeune homme plein de talens, mais cet artiſte n'eſt point encore connu, & le public proportionne ordinairement ſes applaudiſſemens à la réputation de ceux qu'il juge.

Les deux dernieres repréſentations de l'*Armide* du Chevalier Gluck, ont produit huit mille ſix cents livres, les ſix repréſentations du *Roland* de Piccini, n'ont rendu que ſix mille livres, quoiqu'aiguiſées par un ballet charmant. Ce muſicien, quoiqu'il n'ait pas été heureux dans la concurrence avec le Chevalier Gluck, fait une nouvelle *Iphigénie en Tauride*. Les Gluckiſtes ſavent que ſon poëme eſt déteſtable, &, comme vous le penſez bien, ils n'imaginent pas que la muſique le faſſe paſſer. Ils ne doutent pas que cet opéra ne tombe, & s'apprêtent à demander à grands cris, le même opéra de Gluck, qui, malgré la teinte rembrunie qui ſemble déplacée à notre opéra, a occupé la

scene avec un concours inconcevable de spectateurs, pendant neuf mois.

On ne donne plus S. Jean de Lône aux François, parce que, dit-on, *le public en a levé le siege* : (Toujours de l'esprit, M. Desmasures.)

Le Roi vient de signer un arrêt du conseil qui autorise le Duc de Choiseul à faire bâtir une salle pour la comédie italienne, sur le terrein de son hôtel & des jardins qui en dépendent. Dès l'instant, les ouvriers ont été mis en besogne, le petit hôtel est déjà démoli, & l'on commencera, sous peu de jours, les fondations du nouvel édifice. C'est M. Heurtier, architecte que S. M. honore de sa protection & de sa confiance, qui préside à cette construction. La salle sera disposée de maniere à contenir deux mille à deux mille deux cens spectateurs.

M. Soufflot, architecte qui vient de mourir, étoit né en 1714, près d'Auxerre. Il commença à se faire connoître à Lyon, où il fut appellé pour construire l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu. Il y a bâti successivement, la bourse, le théâtre, la salle du concert & plusieurs autres édifices. Le Marquis de Vandieres, depuis Marquis de Marigny, & aujourd'hui Marquis de Menars, le choisit pour l'accompagner dans son voyage d'Italie. Devenu directeur général des bâtimens du Roi, il fit nommer M. Soufflot pour la construction de la nouvelle église de Ste Genevieve, dont les fondemens furent jettés en 1756. La possibilité de la construction du dôme, ayant été mise en doute par

M. Patte, M. Soufflot en fut tellement affecté, qu'on assure que le chagrin n'a pas peu contribué à abréger ses jours. Au moins est-il probable qu'il est la cause de l'extrême lenteur avec laquelle se sont faits depuis cette époque, les travaux de sainte Genevieve.

M. Soufflot cultivoit les lettres, & il a traduit en vers plusieurs morceaux de Métastase. L'habitude qu'il avoit contractée depuis son plus jeune âge, de commander à ses ouvriers, lui avoit donné un ton brusque & tranchant qui l'a mis plus d'une fois dans la nécessité de réclamer l'indulgence des gens à qui il avoit à faire. Il aimoit l'argent & la gloire, il faisoit sa cour aux grands, mais on ne lui reproche point les bassesses qui déshonorent si souvent nos artistes.

Je sors de l'attelier de Greuze : j'y ai vu, Monsieur, le tableau le plus séduisant que jamais l'assemblage des couleurs ait formé sur la toile. C'est une jeune personne de quinze ans, assise devant une table de porphire garnie de fleurs : deux oiseaux s'élancent d'une cage pour se précipiter dans son sein : elle entr'ouvre son corset pour les recevoir. Les graces, la naïveté de l'expression de la plus jolie tête possible, une bouche dont on croit voir l'haleine s'échapper, un sein qui semble palpiter, le mouvement imprimé à toute la figure & le plus grand effet résultant de l'ensemble de la composition, mettront cet ouvrage au nombre de ceux qui assurent à son auteur la réputation la mieux méritée, &

à son travail le plus haut prix que jamais peintre ait obtenu pendant sa vie.

### RONDEAU.

J'entends Tata toujours me faire peur
D'un tendre amant, me le peindre trompeur,
Faux, inconstant, soupçonneux, infidele.
Fuyez ma niece, en secret me dit-elle,
Les doucereux qui charment la pudeur :
Le fier serpent se cache sous la fleur.
A ces discours je tremble de frayeur,
Et dans mon cœur qui ne bat que d'une aile,
        J'entends Tata.

Bientôt après reparoît mon vainqueur :
Sa douce voix augmente mon ardeur ;
Il me regarde & dit ; Dieu, qu'elle est belle !
Déjà sa main glisse sous la dentelle.
Ah ! cessez, dis-je, à la porte, mon cœur ;
        J'entends Tata.

*De Paris, le 30 Septembre 1780.*

Dulce *est desipere in loco.* D'après cette maxime du bon Horace, je vous entretiendrai aujourd'hui de folies, car le vrai moment pour les écouter, est celui où l'on a de fréquentes occasions de s'occuper d'objets sérieux. Après avoir donné quelques momens aux Rodnei, aux d'Estaing, vous vous devez à nos plaisans, à nos faiseurs de calembours. Le coriphée d'entr'eux, le calembourdier par excellence, est sans contredit le Marquis de Biev... Il prétend même à la gloire d'être le créateur

d'un genre nouveau, quoi qu'à dire vrai, le Bacha Bilboquet & quelques autres euſſent déjà frayé le chemin à ſon vaſte génie. Enfin, c'eſt à lui que nos beaux-eſprits de cour ſont redevables de cette heureuſe méthode qui les rend ſans efforts, des perſonnages charmans, adorables dans la ſociété. Une pointe placée à propos, fait la réputation d'un joli homme, & l'art de ſaiſir le double ſens que préſentent beaucoup des mots de notre langue, diſpenſe d'avoir de l'eſprit & bien plus encore du ſens commun. Cette mode devoit faire des progrès rapides dans le ſiecle du bon goût; elle a tellement pris à la cour, qu'un des plus grands perſonnages de cette ſphere demi-céleſte, répand ſans ceſſe les fleurs de ſon imagination pointilleuſe, ſur les affaires les plus graves, & par ſa prodigieuſe facilité, étonne & déconcerte la lourde érudition de nos Grotius.

Revenons au grand calembourdier dont les imitateurs ne ſuivent encore les traces que de loin. A la Comteſſe-tation, à Vercingentorix & aux autres productions ſublimes qui compoſent ſes œuvres, il vient de joindre une petite brochure qui, dit-on, eſt l'*Hiſtoire d'intrigues ſecretes de cour*, adroitement revêtues du voile de l'allégorie. Elle eſt intitulée; *Les Amours de l'Ange-lure.*

» Qu'eſt une *Pointe?* un jeu de mots
Qui par une heureuſe induſtrie,
Souvent d'un ennuyeux propos
Fait ſortir la plaiſanterie;
Par elle le ſens détourné

Préſente une adroite équivoque
Qui frappe l'eſprit étonné :

. . . . . . . . . . .

On la trouve bonne ou mauvaiſe
Et malgré la réflexion
Si l'on a ri, le trait eſt bon. »

Il y avoit déjà long-temps que *la* Fé-lure, ſans pouvoir être comptée parmi les Fé-nomenes, tenoit un rang conſidérable dans l'empire d'amour. Tous les hommes la recherchoient avec empreſſement. Les femmes même n'en étoient pas jalouſes ; elles lui rendoient généralement tant de juſtice, qu'elles trouvoient tout ſimple que leurs amans fuſſent occupés du ſoin de rencontrer la Fé-lure.

Loin de contrarier en cela leurs deſſeins, ceux-ci s'y prêtoient journellement avec la plus grande douceur. Il n'eſt donc pas étonnant que cette aimable Fée, ait fini par mettre les anges même au nombre de ſes ſoupirans.

L'Ange-lure fut celui qui ſe déclara le premier, & les autres s'engagerent à le ſervir dans ſes amours.

Le rapport de nom ſervit d'abord de prétexte à l'Ange-lure pour s'introduire chez la Fé-lure. Il ſe dit ſon parent. La Fé-lure le crut : il lui parut naturel de recevoir ſon couſin, de le voir tous les jours & de ſe montrer en public avec lui.

Malheureuſement, elle imagina pour la décence, devoir mener avec elle une Fée de ſes amies ; elle fit choix de la Fé-néantiſe.

L'Ange-lure de son côté, mit l'Ange-oleur de la partie; & voilà précisément ce qui perdit la Fé-lure.

Il est peu de femmes qui puissent conserver leurs principes en pareille compagnie. Si elles résistent à la séduction de l'Ange-oleur, elles succombent aux conseils de la Fé-néantise. Aussi l'Ange-lure ne tarda pas à profiter de ces avantages : il vit que l'heure de la Fée étoit venue; mais ne se sentant pas assez fort par lui-même, il se servit de l'Ange-oleur pour engager la Fé-lure à recevoir la visite de l'Ange-in, le plus dangereux de tous les anges, & en même temps le plus insinuant.

L'Ange-oleur s'approcha de l'oreille de la Fée; & lui faisant tout bas certaine proposition, il ajouta : *Vous serez enchantée de le recevoir; c'est le pere de la Fé-licité que vous aimez, & pour laquelle vous avez de la considération.*

La Fé-lure consulta la Fé-néantise, qui lui dit : *Qu'est-ce que vous risquez; laissez entrer.* La Fée répéta; *faites entrer.*

A ces mots l'Ange-in, qui s'étoit tenu respectueusement caché, se montra tout-à-coup; & par le moyen de l'Ange-ambée, il se vit dans l'instant à portée de la Fé-lure, qui le trouvant le plus beau du monde, le reçut avec toutes les graces imaginables.

La conversation fut des plus piquantes : il se conduisit d'une maniere si satisfaisante, sans blesser la Fée, qu'elle en fut pénétrée.

Comme il se disposoit à sortir, il n'est pas d'agaceries qu'elle ne lui fit pour le retenir, l'engageant d'ailleurs à revenir souvent; ce

qu'il promit avec une inclination respectueuse, & se retira pour se renfermer chez lui.

Mais la Fé-lure s'apperçut bientôt que la Fé-condité pourroit la trahir, & que cette Fée, négligée trop souvent, avoit cherché, contre l'usage ordinaire, à jouer son rôle dans l'intrigue que l'Ange-oleur avoit si bien conduite.

Elle voulut quelque temps douter de son malheur; mais voyant enfin que la Fé-condité s'obstinoit à faire connoître dans le monde ce qui s'étoit passé, & qu'elle finiroit par la déchirer impitoyablement, elle crut devoir engager l'Ange-lure, à l'épouser pour couvrir ses torts.

Celui-ci, malgré les conseils de la Fé-lonie, qui prétendoit l'éloigner de ce mariage, y consentit enfin, à la satisfaction des anges & des Fées, qui se réunirent pour les mettre en ménage & pour célébrer leur union.

Les noces se firent rue de la Fé-ronnerie, dans une maison que l'Ange-oleur avoit merveilleusement décorée. La Fé-raille elle-même, en avoit posé les sonnettes & les tringles. La Fé-sannerie apporta son plat au festin; l'Ange-vin se chargea du soin d'abreuver les convives.

Pendant le repas, l'Ange-ouement soutint lui seul la conversation, & ne voulut plus dès ce moment, quitter les nouveaux mariés. Après le souper il y eut un pharaon, dont l'Ange-eu fit tous les frais; ensuite on donna un bal où tous les convives développerent à l'envi, leurs graces & leur légéreté : la Fé-

rosse, voulut aussi danser la contredanse ; mais comme à chaque saut elle étoit tout essouflée, la Fé-rule étoit obligée de lui donner sur les doigts pour la faire aller ; malgré cela, on lui sut gré de sa bonne volonté.

Par cet heureux mariage, l'aimable Fée répara, du moins aux yeux du public, le tort que la Fé-condité lui avoit fait, elle accoucha d'un fils qui fut appellé tout d'une voix, l'Ange-andré.

Les couches pénibles de la Fé-lure, loin de diminuer ses charmes, ne firent que les accroître & les développer davantage.

Cette circonstance lui inspira des projets d'ambition qui lui réussirent. Dès-lors sa ma son fut ouverte aux plus grands seigneurs. La Fé-lure devint de jour en jour plus considérable, & parvînt enfin au point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui.

*Honni soit qui mal y pense.*

La charmante salle des éleves de l'opéra, est fermée : la troupe gaillarde de jolis enfans qui récréoient sur ce théâtre, les yeux de nos vieux amateurs, est sans emploi : l'entrepréneur & le directeur ont été chercher au temple, un asile contre l'incivilité de leurs créanciers ; & le Roi a défendu ce spectacle. Il reste à savoir ce qu'on fera de l'édifice, s'il est bien décidé qu'on veut détruire peu à peu tous ces petits théâtres qui forment pour les grands, une concurrence dangereuse, & qui, à dire vrai, ne sont pas tout-à-fait, des écoles de mœurs & de bon goût.

M. Rochon de Chabannes, connu par quelques jolies pieces qu'il a données au théâtre françois, a fait un petit drame lyrique intitulé *le Bon Seigneur*. M. Flocquet y a ajusté de la musique & on s'est adressé aux académiciens chantans, pour en régaler le public. L'auteur des paroles, croyant que le rôle principal devoit être joué avant que d'être chanté, l'a offert à Mlle. Duranci. Pendant ce temps-là, le compositeur bien persuadé que sa musique rendue par un bel organe feroit plus d'effet que le plus haut degré du talent dans le jeu, donnoit ce rôle à Mlle. la Guerre : ensuite des motifs particuliers l'engagerent à en charger Mlle. Rosalie le Vasseur. M. Rochon est fort piqué & fort embarrassé, M. Flocquet très-intrigué, & chacune des trois actrices bien déterminée à ne pas abandonner le rôle. En attendant le pauvre opéra reste là.

*De Paris, le premier Octobre* 1780.

VOUS connoissez la querelle de M. Linguet avec le Maréchal de D***, & l'on sait que celui-ci a obtenu que la distribution du N°. 59. des Annales fut défendue en France. M. Linguet lui a écrit en propres termes qu'il étoit un J... F...... & que si la défense n'étoit pas levée sur le champ, il le tiendroit pendant dix ans au bout de sa plume. Pour arrêter l'effet de cette menace, on vient de conduire M. Linguet à la Bastille où il n'y a ni plume ni encre.

On veut toujours que M. Cromot soit l'auteur du dernier libelle contre M. Necker

Lorsqu'on l'a dit au Roi, S. M. a répondu : *Si cela est, il n'y a qu'à le faire pendre.* Quoi qu'il en soit, on travaille à l'éloigner.

Le Comte de *** n'avoit pas été depuis quatre ans à son régiment. Il y passa huit jours en allant en Suisse. A son retour le Roi lui dit : *Vous vous êtes donc enfin déterminé à passer un mois à votre régiment ; hé bien l'année prochaine vous y resterez sept mois, parce qu'il faut huit mois pour les deux ans.* Le Comte se croyoit disgracié ; deux jours après il a été fait Duc.

Il est d'usage à Bordeaux, lorsqu'il vaque une place de Jurat, de présenter deux Candidats au gouverneur de la Province, qui en choisit un. Le Vicomte Duhamel a proposé au Maréchal de Richelieu, les Srs. de la Motte & Lanus. Telle fut la réponse du Maréchal : » Pour toutes sortes de raisons, & suivant mon » goût pour la religion naturelle, j'aurois pu » prendre la Motte, mais des considérations » particulieres & ma condescendance pour le » Maréchal de Mouchi m'engagent à préfé- » rer Lanus pour cette fois & sans tirer à » conséquence. »

Le Curé de St. Sulpice est venu voir la Comtesse du Deffant dans ses derniers momens. La vieille philosophe devinant l'objet de sa visite, s'est hâtée de lui crier : *M. le Curé, je m'accuse d'avoir contrevenu aux dix commandemens de Dieu, & d'avoir commis les sept péchés mortels.*

Cette femme célebre par l'amitié qui régnoit entre elle & M. de Voltaire, vien

terminer sa carriere à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Nos beaux esprits ont perdu en elle une protectrice, & la philosophie moderne un de ses plus fermes appuis. Elle étoit née borgne & est devenue aveugle en vieillissant. M. de Rhulieres qui, selon les apparences, n'étoit pas de ses protégés, a fait contre elle, l'épigramme suivante.

Elle y voyoit dans son enfance;
C'étoit alors la médisance:
Elle a perdu son œil & gardé son génie,
C'est aujourd'hui la calomnie.

M. de Jarente, évêque d'Orléans, est revenu des portes du tombeau. Les prieres de quarante heures ont été faites dans son diocese; je ne sais si je dois dire pour ou contre tre lui, quand je considere l'activité du clergé à solliciter la dépouille ecclésiastique de sa grandeur agonisante, qui se monte à plus de deux cent soixante-dix mille livres de rente. M. le Duc de Choiseul qui n'a jamais démenti son attachement à ce prélat, est accouru de Chanteloup près de lui, aussi-tôt que la nouvelle de sa maladie y est parvenue.

L'évêque de Blois, l'un des députés à l'assemblée du Clergé, ayant été chargé de lui faire le rapport de ce qui concerne la suppression des Ordres Réguliers, a insisté sur la nécessité de les maintenir, attendu la disette de bons prêtres; il a ensuite exhorté l'assemblée à aviser aux moyens de procurer

des revenus suffisans aux curés & ecclésiastiques essentiels au service de l'église. Il paroissoit plus naturel, en envisageant l'utilité des prêtres & des curés, d'acquiescer à un plan de réforme, parmi les *Ordres Réguliers propriétaires*, proportionnel à l'augmentation de revenus que l'humanité & la justice réclament en faveur de tant de pauvres pasteurs de campagne, qui ont à peine quatre cens livres pour exister & se vêtir, tandis que des hommes fainéans & inutiles regorgent du superflu, & d'après cet accroissement de bien-être, exercer à leur égard, toute la sévérité de la discipline évangélique, ce qui, dans peu de temps, eût ramené les prêtres à cet état de décence & de considération, dont la crapule & la misere en ont arraché un si grand nombre. —

C'est bien assez, Monsieur, c'est même trop pour moi, d'être l'organe de la vérité. Si son langage n'est souvent que celui de la médisance, n'y ajoutons pas, au moins, celui de la calomnie. Je reviens donc avec plaisir sur quelques détails que l'on m'avoit faussement avancé sur l'origine, l'état, & les mœurs de la sous-gouvernante de *Mademoiselle*, dont je vous ai annoncé la disgrace. Bien loin que cette Dame ait joué la comédie en Province; qu'elle se soit livrée aux licences que les femmes de cet état regardent comme des gentillesses, Madame de Chatillon est d'une famille honnête, fille d'un procureur de cette capitale, & s'est toujours conduite avec autant de décence que toutes les bégueules qui ont

ni de son événement. Elle a contre elle d'être fort jolie, sémillante, spirituelle, & conséquemment fort détestée des femmes qui ne manquent jamais d'imbécilles pour étendre leurs petites animosités. Madame de Chatillon a donc été très-mal-à-propos confondue avec une comédienne de Province qui porte le même nom: elle est en effet mariée avec un gentilhomme qui occupe dans les isles, une place avantageuse : peut-être l'a-t-il acceptée avec connoissance de cause? N'importe; il n'en est pas moins vrai que Madame Chatillon seroit encore moins coupable de l'avoir souffert, qu'un tas de précieuses rafinées, qui, pour être fort séveres sur le chapitre des apparences, n'en sont pas moins abandonnées à tous les appétits de leurs passions.

Rien n'est plus vrai, que ce que j'entendois hasarder, il y a peu de jours, par un homme de beaucoup de sens & d'esprit. *Il en est de l'amour*, disoit-il, *comme de la petite vérole; plus on est mûr, & plus il est dangereux.* Beaucoup de gens railleront cette comparaison, car il faut avouer que la symétrie philosophique de nos mœurs doit la rendre ridicule; mais toujours, est-il certain qu'elle n'en paroîtra pas moins exacte au jugement du petit nombre de ceux qui ont quelqu'expérience du cœur humain. Pour moi, j'en connois beaucoup d'exemples : & tout-à-l'heure encore, un événement singulier semble fait pour y donner la plus grande autorité. Un officier de Royal-Suede, en garnison à Strasbourg, homme fait, & décoré de la Croix de St. Louis,

ayant été envoyé au Fort Louis, à la tête d'un détachement de son régiment, est devenu éperdument amoureux de Mlle. de Chailly, jeune personne fort aimable, fille du garde-magasin de ce poste; il l'a demandée en mariage, mais elle étoit accordée, & le jour des noces indiqué. Le désespoir s'est emparé de l'officier, la fievre & le délire s'y sont joints, il s'est mit dans son lit, & y est mort quatorze heures après. Est-ce révolution purement naturelle? est-ce autre chose? Je ne prononcerai pas : mais dans tous les cas, son amour a causé sa mort.

*Qui compte sans son hôte, compte deux fois.* Si M. le Comte de Tressan eût pris ce proverbe pour regle, il n'auroit pas fait d'avance un éloquent discours pour sa réception à l'Académie françoise, il ne l'auroit pas complaisamment communiqué, lu à nombre de ses amis, & il ne se trouveroit pas exposé à l'humiliation qui le menace. M. de Champfort qui, jusqu'à cette heure, s'étoit froidement abstenu de faire aucune démarche, poussé par quelques membres de l'aréopage, vient de se mettre sur les rangs & de faire ses visites de candidat. On présume qu'il l'emportera sur M. de Tressan, & les critiques vives & méritées qui ont mêlé bien de l'amertume aux succès inconcevables de *la Veuve de Malabar*, assurent ensuite le premier fauteuil à M. le Miere, comme un moyen de consolation plutôt que comme un titre de gloire.

Voici des couplets d'un M. Cerutti, qui après avoir passé une partie de sa vie à chan-

ter des pseaumes, s'amuse maintenant à chanter nos belles Dames.

*Parallele de Mesdames les Duchesses de Brancas & de Cossé.*

Lorsque de Dieu la main féconde
Tira l'univers du cahos,
Il prescrivit pour regle au monde
Le mouvement & le repos.

Cossé, Brancas, par caractere
Offrent ce contraste frappant :
L'une est le repos de la terre,
Et l'autre en est le mouvement.

Cossé ne peut rester en place,
Brancas n'en voudroit pas changer;
L'une cherche à franchir l'espace,
L'autre ne tend qu'à l'abréger.

Ici toutes deux font fortune,
Tour-à-tour on aime à les voir;
On voudroit courir après l'une,
Près de l'autre, on voudroit s'asseoir.

Cossé ressemble à ces génies,
Ces Sylphes amis des humains,
Ayant des graces infinies,
Et les versant à pleines mains.

En voyant de loin l'indigence,
Et la ranimant d'un coup-d'œil,
Brancas nous peint la providence,
Faisant le bien, de son fauteuil.

Coſſé, pour être un peu trop vive,
Dévore un jour en un moment,
Brancas, quelquefois trop tardive,
Voudroit retenir chaque inſtant.

Qui des deux doit avoir la palme?
Ceci mérite attention:
L'une, eſt un ſage dans le calme,
L'autre, eſt un ſage en action.

*De Verſailles, le 5 Octobre 1780.*

Le courier de Londres qui a apporté à nos Miniſtres les détails d'une révolution conſidérable dans les poſſeſſions Eſpagnoles de l'Amérique Méridionale, a dit qu'en Angleterre même on doutoit de cette nouvelle. Il étoit cependant porteur d'une lettre dont voici l'extrait. « Le coup que l'Angleterre vient de porter à l'Eſpagne eſt bien autre choſe que la fameuſe confédération de Catherine. Les habitans du Pérou ont ſecoué le joug des Eſpagnols, & très-inceſſamment on verra un traité de la grande Eſpagne avec cette nation reconnue libre. C'eſt l'ouvrage de deux émiſſaires Anglois partis de Madras ſur une petite eſcadre qui a pris ſa route par la mer du ſud. Les gazettes ont annoncé dans le temps le départ des vaiſſeaux qui les ont tranſportés, mais on n'imaginoit pas que l'objet de cette expédition fût d'une telle importance. Ils doivent paſſer enſuite dans le Mexique où l'on ſait que nous avons depuis long-temps des relations intim-

» où nous n'avons cessé de fomenter les mé-
» contentemens auxquels la tyrannie Espa-
» gnole a donné naissance. Jamais il ne s'est
» présenté un plus beau moment pour réali-
» ser le grand projet que les Mexicains avoient
» formé. Il reste à savoir s'il n'y auroit pas
» quelque inconvénient à rendre si tôt libres
» les voisins de peuples que nous n'avons pas
» encore perdu l'espoir de réduire. Cette épo-
» que seroit apparemment celle où nous re-
noîtrions l'indépendance des Américains
où nous nous acheterions par ce sacri-
ice, l'avantage inestimable de faire l'appro-
visionnement de toute l'Amérique. »

On a arrêté cette semaine deux particuliers soupçonnés d'avoir eu part aux libelles répandus contre M. Necker. Il est certain que l'on fait les perquisitions les plus exactes pour découvrir les auteurs de ces ordures ; cela feroit présumer que notre directeur général est bien ancré & qu'il a culbuté la cabale puissante qu'il a contre lui & qui s'augmente journellement, mais ses partisans sont inquiets de plusieurs couriers qui ont été envoyés ces jours-ci à Madame le Febvre d'Amécourt dans ses terres; ce Conseiller au Parlement s'est mis depuis long-temps sur les rangs pour être contrôleur général, il a été à la veille de l'être à plusieurs reprises. C'est un concurrent d'autant plus dangereux qu'il est soutenu par le Parlement son corps, par beaucoup de grands Seigneurs, car c'est l'homme qu'il leur faudroit & par plusieurs femmes de la cour qui lui ont des obligations en plus d'un genre.

*De Paris, le 7 Octobre 1780.*

QUELQUE pénible que ſoit l'obligation que je me ſuis impoſée de vous communiquer le bien & le mal, le bon & le mauvais qu'offre cette capitale avec tant d'abondance & ſi peu de compenſation, je dois la remplir. Mon impartialité raſſurera mes ſcrupules & juſtifiera mon intention vis-à-vis des perſonnes que la vérité pourroit bleſſer.

L'égalité eſt le grand principe & la baſe de la morale de notre religion. L'humilité que preſcrit l'évangile eſt le ſeul remede aux maux de l'inégalité. Tant que les apôtres ſe conformerent à cette divine morale, la paix, la concorde regnerent parmi les membres de l'égliſe: auſſi-tôt qu'ils s'en écarterent, en voulant confondre l'autorité civile avec celle qui ne s'étend que ſur les objets ſpirituels, les diſcuſſions naquirent, les ſchiſmes ſe formerent, la haine & la jalouſie regnerent, la religion s'enfuit & abandonna les hommes à leurs paſſions & aux ſuites funeſtes qu'elles entraînent. Tel eſt depuis long-temps l'état des ſociétés; les différentes ſectes qui les déshonorent ont tour-à-tour commis des horreurs ou donné le plus ſcandaleux ſpectacle. Ouvrons l'hiſtoire, conſultons nos peres, les vieillards même de nos jours; & ſans aller ſi loin, jettons les yeux ſur les bouillons que rejette ſans ceſſe, cette fermentation entretenue par l'eſprit de parti, étouffée en apparence pendant quelques momens, mais jamais éteinte. Notre clergé en

renouvelle souvent le spectacle : la conduite de quelques-uns de ses membres, les invectives que se permettent les autres, enfin les haines qui le divisent, servent merveilleusement les vues de ces philosophes modernes qui veulent secouer les devoirs qui leur pesent, & anéantir toutes les religions. Jamais cependant le vice n'eut plus besoin de frein... mais ne nous écartons pas de l'écrit dont j'ai à vous rendre compte : c'est une diatrible sanglante lancée par une plume jansénifte contre l'évêque de Pamiers. Elle débute ainsi : « On » se plaint beaucoup à Paris, des évêques » qui ne résident pas ; mais on ne se plaint » pas moins en Province, de ceux qui résident, & l'on assure que leur présence dans » leurs diocèses est encore plus nuisible que » leur absence. C'est ce qu'éprouve particu» lièrement le diocese de Pamiers.... Cette » église cultivée avec tant de soin par l'illus» tre M. Caulet, ( *L'un des grands personnage du parti janséniste* ) n'est plus reconnois» sable depuis qu'elle a été livrée (en 1742) » à M. de Levis-Leran, qui la tyrannise d'une » maniere criante pour le temporel & le spi» rituel.... » L'auteur entre-mêle ses déclamations par des citations de faits, sur lesquels il veut appuyer la satyre qu'il fait de l'administration & des mœurs de l'évêque de Pamiers. Ces détails vous intéresseroient d'autant moins que la calomnie est familiere à la plume clandestine qui nous les donne. Il vous est d'ailleurs fort indifférent de savoir que ce prélat est accusé de laisser passer des années

entieres sans paroître à son église qui touche cependant au palais épiscopal; que lorsqu'il s'y montre, c'est pour troubler le service divin, ou par l'appareil fastueux de son cortege, ou par des sarcasmes indécens contre son archi-prêtre qu'il déteste.... qu'il n'a point célébré la messe depuis plus de vingt-cinq ans, & qu'on a même de la peine à la lui faire entendre, les jours de grandes fêtes, &c. mais il est bon que vous connoissiez la maniere dont on nous dit que ses amis justifient sa conduite. « Le Sr. de Pilhes, un des ex-
» jésuites qu'il a pour commensaux, & des-
» tiné chez ce prélat, aux rôles de bouffon
» dans les compagnies, de partner au jeu,
» de parasite à table & d'espion dans la ville,
» n'a pas (s'il en faut croire notre écrivain,)
» fait difficulté de dire un jour, qu'il est vrai
» que M. l'Evêque n'a point de religion, mais
» qu'on ne peut lui refuser la gloire de bien
» penser.... » Notre auteur prétend encore que l'évêque de Pamiers soustrait au Roi les impositions exorbitantes qu'il fait lever en sa qualité de Président des Etats de la Province de Foix. On demandera, dit-il, comment ce Prélat peut commettre impunément tant de pirateries. Il l'a communiqué lui-même au Maire de Saverdun qui lui parloit de l'emploi des sommes qu'on levoit sur la Province; il répondit hardiment : *j'en donne un tiers au Secrétaire de l'Intendant, un autre aux premiers Commis du Ministre & du Contrôleur-Général, & par ce moyen je fais ce qui me plaît. Dites à la jambe de bois qu'il en fasse autant.* (Il nommoit ainsi

le Marquis de Bonac qui commandoit dans le pays de Foix.)

Voilà, Monsieur, un échantillon des vilenies qui par fois salissent nos presses. Il est assez extraordinaire qu'elles s'impriment sous un gouvernement aussi policé que le nôtre; mais il le seroit encore plus qu'elles se commissent avec tant d'impudence.

Le bon Faune de la fable avoit raison. La contradiction de nos usages, étonnoit sa simplicité ; il resta stupéfait à la vue de ce campagnard, qui soufflant le bout de ses doigts pour se réchauffer, souffloit ensuite sa soupe pour la réfroidir. Que diroit-il maintenant, en nous voyant mettre les oiseaux en cage pour apprendre à parler, & nos semblables pour leur apprendre à se taire ? C'est ce qui vient d'arriver, comme je vous l'ai dit dans ma derniere lettre, à un homme célebre de nos jours; à cet Aristarque fameux, que beaucoup de gens détestent, que quelques autres mésestiment & que tous admirent. L'espoir d'entrer dans le conseil de *Monsieur*, avoit, à ce qu'on dit, attiré M. Linguet à Paris depuis quelques jours. Il avoit fait, le mercredi 27 Septembre, la partie d'aller à la campagne de M. Bourjot à Fontenai aux roses. Il étoit en route, accompagné de son procureur & de M. le Quesne son correspondant. Arrivés près de la porte St. Antoine, ils firent arrêter leur voiture vis-à-vis de la boutique d'un faïancier fort renommé depuis long-temps pour la bonne bierre & se disposoient à descendre pour en boire, lorsque le Commissaire Chenon fils,

dont le nom eſt fameux pour ces expéditions ; ſe préſenta à la portiere du carroſſe, accompagné d'un inſpecteur de police. C'étoit De Brugnieres, qui a joué un rôle dans l'affaire du Comte de Morangiés, & que l'éloquence de Linguet a blanchi dans ce temps, autant qu'il a été poſſible. Il ſignifia à notre ex-Avocat qui ne s'attendoit à rien, un ordre du Roi, du 18 Août, en vertu duquel il fut conduit à la Baſtille.

Chacun à ſa maniere de voir les hommes : les uns rient, les autres pleurent de leurs ſottiſes, & ce contraſte donne une pauvre idée de cette raiſon humaine que nous faiſons ſonner ſi haut. Un gentilhomme retiré du ſervice de Mars, s'étoit entiérement donné à celui de Vénus : il vivoit, ( c'eſt le mot courant ) avec une courtiſanne de cette capitale, qui lui donnoit l'habit, la table & le lit. Cet ex-militaire que l'état de ſa bourſe livroit aux expédiens, fréquentoit les tripots pour y faire quelque reſſource. Dame fortune eſt ſouvent traîtreſſe ; il perdit un jour armes & bagages, c'eſt-à-dire argent, montre & bijoux. Irrité contre ſon adverſaire, il lui diſpute la légitimité de ſon gain : la querelle s'engage, ils ſortent l'un & l'autre, & l'ex-militaire reçoit un grand coup d'épée qui l'étend ſur la place. On le met dans un fiacre, & fouette cocher, chez la Dame.... Un homme mort ! Qu'en faire ?... on ne peut le donner aux chiens, ils n'en voudroient pas. De jeunes chirurgiens qui demeuroient dans le voiſinage, ſe préſentent & demandent le cadavre. — Très-volontiers ;

Messieurs ; mais combien ? — 24 livres — c'est trop peu.... le malheureux étoit frais, grand, bien bâti ; nos éleves de St. Côme, offrent jusqu'à trois louis ; & la douce Dame leur livre son mignon. Voilà, Monsieur, mot à mot, ce que j'entendois raconter hier au soir dans une société d'hommes & de femmes. Je haussois douloureusement les épaules, & je trouvois l'action de cette femelle, atroce, révoltante.... quel fut mon étonnement de lui trouver des partisans, & de voir tous les rieurs pour elle !... *O Mores !*

Avant que la construction d'un théâtre sur l'emplacement de l'hôtel de Choiseul fut résolue, il avoit été question de le mettre sur un terrein fort vaste, beaucoup moins précieux, rue Poissonniere vis-à-vis de la rue Bergere. Ce projet étoit de M. le Noir architecte : on trouvoit assez singulier qu'il bannit au-delà des remparts de la ville, un amusement cher à tous les citoyens. D'un autre côté, l'entreprise d'une salle sur un terrein aussi cher que celui de l'hôtel de Choiseul devient incertaine, le gouvernement exigeant avec raison que les rues aboutissantes soient larges de quarante-huit pieds au moins, & que l'esplanade devant l'entrée, ait le double de superficie. Cette loi dictée par l'expérience de l'exécution mesquine de la salle françoise, déconcerte la spéculation des entrepreneurs du théâtre italien ; & s'ils perséverent, ils sont menacés d'une perte semblable à celle des acquereurs de l'enclos des Quinze-vingts qui ne trouvent point à vendre leur terrein,

deux

deux mille cinq cents livres la toiſe, comme ils l'avoient eſpéré.

On donnera ces jours-ci, la repriſe du médiocre opéra d'*Andromaque* par Grétri. Pour bien diſpoſer le public, on a remis cette ſemaine aux italiens, tout ce qu'il a fait de mieux; on a inſéré dans les journaux, l'hommage que lui a rendu la ville de Liege : mais il y a apparence que toute cette charlatanerie n'empêchera pas qu'on ne donne à ce compoſiteur, la deviſe que tant d'autres ont, comme lui, mal fait de ne pas avoir ſous les yeux :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

Aux italiens, on continue *la Veuve de Cancale*, parodie de la *Veuve de Malabar;* piece où d'aſſez bonnes plaiſanteries dans les premieres ſcenes ſur-tout, n'ont pu faire trouver grace à la lourde pédanterie de la critique; cette facétie a été compoſée en proſe par M. Gouillard, docteur en droit, & miſe en vers par M. Pariſot, ancien directeur de la troupe des éleves de l'opéra.

On donne auſſi à ce théâtre, *les deux Oncles*, petite piece en un acte & en vers : c'eſt l'eſſai d'un jeune homme qui mérite des encouragemens. Les nouveautés en ce genre ſe multiplient prodigieuſement à ce ſpectacle où tous les auteurs preſſés de jouir, portent leurs productions, au riſque de les voir pitoyablement exécutées.

La Dame le Paute, femme d'un de nos meilleurs horlogers, & ancienne amie du gra

mathématicien la Lande, eſt, à ces deux titres, célebre elle-même pour ſes connoiſſances en aſtronomie, en géométrie, &c. &c. Elle a derniérement repréſenté à Madame Necker, que ſes talens étoient aſſez rares pour qu'on pût ſans conſéquence lui accorder une penſion, & que cette faveur lui ſeroit doublement agréable, ſi elle l'obtenoit par ſon canal. Madame Necker lui a répondu, ſuivant ſon uſage, que ſon mari avoit exigé qu'elle ne lui demandât jamais aucune grace, mais que ſi Madame le Paute s'adreſſoit directement à lui, elle ne doutoit pas qu'il ne ſentît la légitimité de ſes droits. Madame le Paute qui n'entend pas moins bien le langage de la cour que les calculs des éclipſes, a ſuivi ce conſeil & a reçu une réponſe favorable.

Depuis les changemens qu'on a faits dans le Parc de Verſailles, je n'avois plus apperçu ce boſquet charmant, les bains d'Apollon, où Louis XIV ſous l'emblême de ce dieu, étoit repréſenté entouré & ſervi par des nymphes. Enfin, Monſieur, je le découvris hier; on a conſtruit un énorme rocher dans le ſein duquel eſt pratiquée une grotte immenſe où ce beau groupe fait par le célebre Girardon, eſt comme enſeveli & privé de la lumiere. Je me rappellai à cette vue douloureuſe pour un ami des arts, l'épigramme d'un gaſcon qui, en voyant la place des Victoires, s'écria!

Cadédis tu me bernes,
De mettre le ſoleil entre quatre lanternes.

La parodie étoit facile :

Cadédis on nous berne :
Le Dieu du jour ; au fond d'une caverne !

On m'a assuré que ce rocher merveilleux qui n'est point encore achevé, coûte déjà plus de douze cent mille livres.

## MISIS ET MIRA.

### IDILLE.

MISIS.

Viens Mira, suis-moi sous ce naissant feuillage,
Dérobons-nous aux feux du dieu brûlant des jours :
Ces lilas odorans nous offrent leur ombrage,
Viens chanter nos plaisirs, vient chanter nos amours.
Entends-tu dans ce bois, Philomele attendrie
Soupirer ses malheurs ? Mira, ta voix chérie
Peut chanter avec moi de plus heureux liens ;
A tes accords touchans je veux unir les miens.
Pan m'instruit à chanter, déjà dans nos campagnes
J'ai répété des airs aussi doux que les siens.
Les Nymphes, les Sylvains descendant des montagnes,
A pas précipités accouroient à ma voix.
Les Sylvains enivrés, les Nymphes demi-nues
Régloient sur mes accords leurs danses ingénues,
Et l'écho reveillé soupiroit dans les bois,
Mira, chantons l'amour, le bonheur de la vie.

MIRA.

O Misis ! que tes chants plairont à ton amie !

Le souffle du zéphir agitant l'oranger,
Du limpide ruisseau le séduisant murmure,
Le ramier roucoulant les tourmens qu'il endure,
Rien n'égale en douceur la voix de mon berger.
Misis le cœur me bat, entrons dans ce bocage:
» L'un sur l'autre appuyés Misis guidoit Mira:
» L'un près de l'autre assis respiroit sous l'ombrage,
» Tous deux alloient chanter, & Misis commença. »

MISIS.

Quand Mira me fuyoit, quand elle étoit cruelle,
Echo, tu répétois ma plainte & mes soupirs:
Aujourd'hui Mira m'aime & Mira m'est fidelle.
Echo! je vais chanter ma gloire & mes plaisirs.
Mira passe en fraicheur les fleurs à peines écloses,
C'est la blancheur du lys, c'est la pourpre des roses;
Son cœur simple & sensible, échauffé par l'amour,
Est plus pur que le ciel au matin d'un beau jour.

MIRA.

Le lys chargé des pleurs échappés à l'aurore,
De l'orient en feu la céleste rougeur,
Et le premier rayon du jour qui vient d'éclore,
Sont moins beaux que Misis, sont moins chers à mon cœur.

MISIS.

Dans le crystal mouvant de l'onde fugitive,
J'aime à voir se jouer le tendre azur des cieux,
Ou l'arbuste fleuri, qui planté sur la rive,
Vacille à la merci des zéphirs amoureux.
Mais sitôt que Mira s'approche du rivage,
Je ne vois ni les cieux, ni l'arbuste fleuri;
De Mira seulement mes yeux cherchent l'image,
Et Misis est heureux quand Mira lui sourit.

MIRA.

Je m'approche de l'onde, & j'y vois ton image
Rester fixe au milieu des flots tumultueux :
Je dis avec transport, Misis n'est point volage ;
Et puisque Misis m'aime, il a droit d'être heureux

MISIS.

O Mira ! le bonheur de l'amour est l'ouvrage :
Quand tu tournes sur moi tes yeux pleins de langueur,
Tu m'entends soupirer, ce soupir est l'hommage
Que je rends à l'amour, pour prix de mon bonheur.

MIRA.

Quand je suis près de toi, mon sang coule plus vîte,
Un doux frémissement fait tressaillir mon cœur :
Je tremble, je desire, & mon sein qui palpite,
En s'élançant vers toi, vole après le bonheur.
O Misis ! quel est donc ce bonheur que j'envie ?
» Un baiser de Misis répondit à Mira,
» Le trouble s'augmenta dans son ame attendrie,
» Elle baissa les yeux, rougit, & soupira. »

*De Versailles, le 9 Octobre 1780.*

Un de nos grands seigneurs vouloit dernièrement faire donner la croix de St. Louis à quatre protégés. Le premier Commis de la guerre lui représenta que sa demande étoit absolument contraire à la derniere ordonnance qui fixe irrévocablement le nombre d'années de service que doivent avoir les prétend à cette marque de distinction. — *Eh! ne s vous pas*, lui répondit le grand Seigneu *les ordonnances ne sont faites que pour les j*

Ceux qui pensent que la saine politique ne reconnoît ni les liens du sang ni les affections particulieres, sont étonnés que M. de Vergennes se soit écarté de cette regle dans l'affaire des coadjutoreries. Ils supposent qu'aucun autre motif n'a balancé ceux qui sembloient lui prescrire une conduite différente. Quoi qu'il en soit, la lettre suivante qui arrive à ce moment même, prouve que tous les cabinets ne sont pas régis par les mêmes principes.

*De Madrid, le 26 Septembre 1780.*

» Il n'y a rien que l'Angleterre n'ait tenté
» depuis un an pour diviser la maison de Bour-
» bon & faire sa paix particuliere avec l'Es-
» pagne. Elle a envoyé pour cela des émis-
» saires en différentes Cours & a cherché à
» intéresser les Puissances Catholiques à sa
» cause. Le Roi de Sardaigne croyant travail-
» ler à la paix générale, fit, il y a six mois,
» quelques propositions, mais l'objet de ses né-
» gociations ne s'accordant pas avec le plan
» de la Cour de St. James, il se départit de sa
» médiation. La Cour de Vienne a, selon les
» apparences, vu les choses d'un autre œil:
» Elle a envoyé ici, il y a huit jours, une
» personne chargée des pouvoirs les plus éten-
» dus. L'Angleterre offre de céder Gibraltar,
» si l'Espagne se veut réconcilier avec elle. Le
» Roi d'Espagne a répondu qu'il ne pouvoit
» entendre à aucune proposition de paix sans
» l'intervention de la France. On a représenté
» à S. M. C. que la France ayant reconnu

» l'indépendance des Américains elle a fermé
» pour long-temps la voie à toute réconcilia-
» tion. Le Roi a répondu que la conscience
» & l'honneur de sa couronne l'obligent à ne
» pas plus se détacher de ses alliés que le Roi
» de France des siens, & que malgré le desir
» de rendre la paix à ses peuples, malgré les
» grands avantages qu'on lui propose, il ne
» peut ni ne doit traiter avec les Anglois sans
» le concours du roi de France. »

*De Versailles, le 14 Octobre 1780.*

Le Roi vient de faire deux fois dans le même temps le sacrifice de ses goûts & de ses affections personnelles, au desir de ses conseils & apparemment au bien de l'état. On n'ignore point que les *Annales de Linguet* étoient le seul journal qu'il lut : il le lisoit avec plaisir, & il avoit soutenu cet écrivain dans le temps où une licence vraiment répréhensible n'admettoit de bornes à ses traits satyriques que l'auréole même de la royauté. Le voilà renfermé. Depuis dix à douze jours l'atmosphere ministériel étoit extrêmement agité. Un coup-d'œil sur les opérations de cette campagne jointe à l'ancienne affaire des comptes faisoit plus que jamais chanceler M. de Sartine. Enfin un dernier coup violent émut le Roi au plus haut degré ; hier matin, transporté de colere, il se rend chez M. de Maurepas. Après une conférence très-tumultueuse, où les ennemis de M. Necker tâcherent vainement de l'envelopper dans la disgrace de son adversaire ; il

fut idé que le Miniſtre de la marine ne le
us dans une heure. En effet, M. Ame-
-réſenta chez M. de Sartine au ſortir
adience, & prit ſon porte-feuille après
voir remis une lettre royale, dont les ex-
ſſions honnêtes n'empêchoient pas que le
tenu ne fut déſagréable pour un homme
iné par l'ambition & l'intérêt. Ce qu'il y
de ſingulier, c'eſt que dans le même temps
ord Sandwish eſt aſſez mal affermi en An-
terre & a penſé également ſauter il y a
quelques jours.

On ignore encore qui remplacera M. de Sartine; il eſt queſtion du Marquis de Caſtries, bon militaire, homme d'eſprit & bon ami de M. Necker, mais qui n'entend rien à la marine; du Comte de Talaru, qui n'y entend pas davantage; de M. de Calonne, Intendant de Lille, en qui beaucoup d'eſprit & de connoiſſances peuvent ſuppléer à ſa profonde ignorance ſur tout ce qui eſt navigation, & qui eſt fort aimé & protégé de la Reine; enfin de M. de la Porte, Intendant de la marine, qui n'a pour lui que l'eſtime des honnêtes gens & la connoiſſance de la choſe.

*De Verſailles, le 16 Octobre 1780.*

JE puis, Monſieur, aujourd'hui vous donner des détails certains ſur ce qui a précédé la diſgrace de M. de Sartine & ſur les circonſtances qui l'ont accompagnée.

Depuis quelque temps M. de Sartine & le Miniſtre de la guerre ont cherché à porter le

coup de la mort miniſtérielle au Directeur des finances. M. le Febvre d'Amecourt leur protégé ſe tenoit à St. Germain en Laye, près du ſéjour de la Cour, & il ſembloit qu'on n'avoit plus qu'à vaincre le crédit de M. de Calonne, autre aſpirant au contrôle général.

M. Necker auroit apperçu dans la mauvaiſe humeur que le Roi lui témoigna la ſemaine derniere, les progrès de la cabale ennemie; quand même il n'en auroit pas été inſtruit par ſes partiſans. La ripoſte fut vive & efficace; mais ce qui la rendit déciſive, ce fut l'arrivée d'un Courier de St. Ildéfonſe.

Le Roi demanda, il y a environ un mois, à M. de Sartine : *Eſt-ce que M. de Guichen s'amuſe à pêcher à la Martinique?* Le Miniſtre répondit que le refus des Eſpagnols à le ſeconder l'avoit empêché de faire aucune entrepriſe. Ce diſcours, tranſmis à la Cour de Madrid, a donné lieu à des explications dans leſquelles on doit penſer que M. le Comte d'Eſtaing a joué un rôle. Indépendamment d'autres motifs, il ne pouvoit guere pardonner à M. de Sartine, les préventions qu'il avoit trouvé formées contre lui parmi les Miniſtres d'Eſpagne & dont il avoit découvert la ſource.

La multiplicité & la comparaiſon de ces différens rapports frapperent tellement le Roi, que jeudi dernier S. M. ſe fit accompagner de *Monſieur*, & ſe rendit chez M. de Maurepas, non pour le conſulter, mais pour lui annoncer qu'Elle étoit réſolue à ſe défaire ſon Miniſtre de la marine. M. de Maurepas n'eſt plus l'ami de M. Necker, & il

soutenir M. de Sartine lié intimément avec M. de Montbarrey, le protégé de Madame de Maurepas, qui se trouvoit enveloppé dans la proscription. Tout ce qu'il put gagner sur la fermeté du Roi, fût que le Ministre de la guerre ne subît pas le même sort que celui de la marine.

La chûte de M. de Sartine paroît très-agréable à la nation & elle en tire le présage le plus heureux pour la fin de cette guerre. On exagere sans doute les accusations qui l'ont occasionnée & chacun en donne sa version, car le plus vil reptile grimpe & dépose ses ordures sur un chêne renversé. Le paiement des lettres de change des Colonies étoit arrêté depuis quelque temps, & M. de Sartine avoit représenté que M. Necker n'avoit point voulu en fournir les fonds; celui-ci a prouvé que cet objet étoit compris dans un article de trente millions fournis à la marine. M. de Guichen revient au moment où l'on devoit s'attendre à la realisation de quelqu'un des projets qu'avoit adoptés le Roi avant son départ: le convoi qu'il escorte appartient en grande partie, à ce que l'on prétend, aux gens en place & en faveur : voilà ce qui se débite à ce sujet.

La Reine qui a été long-temps la protectrice de M. de Sartine, l'avoit abandonné depuis quelques mois & ne l'appelloit plus que l'*avocat Patelin*, *le doucereux menteur*. Le public dit qu'il se retire *avec la couronne de l'abbé Terrai.*

C'est le Marquis de Castries proposé au Roi par M. Necker lui-même, qui a le départe-

ment de la marine. C'est un homme de qualité, très-riche, très-laborieux & très-instruit. On lui reproche de la hauteur & une fermeté poussée à l'excès ; ce qui ne sera peut-être pas déplacé vis-à-vis du corps de la marine dont M. de Sartine étoit le très-humble serviteur.

On convient que M. de Castries auroit été mieux placé au département de la guerre.

*De Paris, le 18 Octobre 1780.*

Un homme de lettres que j'avois chargé de l'examen de quelques ouvrages nouveaux, pour vous en rendre compte, m'envoie l'extrait suivant d'une *Histoire de Corse* en deux gros volumes in-8vo, qu'on débite furtivement depuis peu.

*A l'œuvre on connoît l'ouvrier.* C'est donc vainement que M. l'abbé du Raynal veut ou croit être méconnu pour l'auteur de cette *Histoire de Corse ;* on y retrouve ses principes, ses maximes, ses déclamations, ses observations, ses réflexions, ses décisions, ses prédictions, ses expressions, en un mot sa philosophie fastueuse & bavarde, intolérante, fanatique & relâchée tour-à-tour, & généralement fondée sur des principes peu applicables aux choses, aux lieux & aux individus tels qu'ils sont & qu'ils peuvent être. Suivons ce célebre historien, & cherchons dans ses propres écrits à prouver que la modération, l'expérience & l'amour de l'ordre, ont seuls dicté ces réflexions outrées, ou tout au moins téméraires en apparence. Dès la douzieme

ligne de ſon Diſcours préliminaire ; voici comme il s'annonce. « L'hiſtorien des Corſes, » quoique né ſujet d'un Monarque, a oſé for» mer le deſſein dangereux de parler d'un » peuple ennemi de la tyrannie : il a dû dire » des vérités hardies, parce que ſon ſujet » l'exigeoit. » Ces vérités hardies, feront-elles du moins utiles ? c'eſt ce qu'il faut examiner. Après avoir critiqué, dénigré, mépriſé ſes devanciers hiſtoriens de la Corſe, qu'il traite, les uns de Gazetiers médiocres, les autres de Romanciers ineptes, inexacts, erronés, ſtupides & crédules, l'auteur s'abaiſſe aux petites pointes, tant de notre goût : « Si » l'on veut croire le bon Hérodote, dit-il, ... » & les Grecs, qui n'ont jamais menti, les » premiers habitans de la Corſe furent Phé» niciens.... Refuſez-vous d'en croire Héro» dote, écoutez ce que Thucidide va vous » raconter, vous pourrez choiſir. » Laiſſant le choix des origines des Corſes, il peint ce peuple comme volage, ſuperſtitieux, ignorant, pareſſeux & cruel ; mais malheureux & ſubjugué ſucceſſivement par tous les Etats qui l'environnent ; & livré depuis des ſiecles à des incurſions, à des uſurpations, des diſſenſions inteſtines & des révolutions continuelles. « Deux cauſes principales, dit-il, entre» tiennent cette fermentation parmi ces inſu» laires : ils ont des armes & des moines ; » & ces moines ſont ou fanatiques, ou inté» reſſés à troubler l'iſle, & ſouvent l'un & » l'autre enſemble.... quittant la ſolitude de » leur cloître pour une vie licencieuſe, on

» leur vit prendre le mousquet au lieu de la » discipline, prêcher au milieu des combats, » & s'associant même au carnage, offrir pieu» sement à Dieu, l'ame de celui qu'ils alloient » tuer : .... » Quels sont donc les moyens de prévenir & de s'opposer à ces scenes horribles & ridicules ? ils sont bien simples : *Désarmez l'isle, & chassez-en les moines.* Ces moyens sont-ils bien ceux d'un philosophe, partisan déclaré de la liberté ? Il désarme des peuples chasseurs qu'on asservit ; il chasse des moines que le faux zele & l'ignorance portent à des excès très-condamnables ; mais la tolérance & la philosophie, n'ont-elles donc pas d'autres moyens que ceux de la politique la plus dure & la plus tyrannique ? « Suppression générale » des moines, continue-t-il plus loin ; j'ai pres» que honte d'écrire ces mots, depuis que » tant de gens les ont répétés, parce qu'ils » les avoient entendu prononcer à quelques » bons citoyens. Quoi qu'il en soit, *j'en ferai* » *la base de mon systême.* » L'auteur indique après cela, quelques points d'administration auxquels on ne peut qu'applaudir ; mais il expose des principes qui ne plairont pas aux ennemis du paradoxe. « L'incivilisation & la » barbarie sont nécessairement la suite de l'é» galité, comme la politesse & les richesses » sont l'effet de l'inégalité ; or c'est cette iné» galité presqu'inconnue en Corse qu'il y faut » faire naître, si l'on veut rendre cette isle » riche, peuplée, commerçante & tranquille. » Pour y parvenir, il faut y diminuer la classe » des propriétaires, qui est la seule, d'où il

» s'ensuit que tout Corse possédant un certain
» espace de terre a sa subsistance assurée; &
» y créer une classe de non propriétaires, ou
» journaliers.... » C'est-à-dire, nécessiter une classe de malheureux, dépendante de la dureté des propriétaires, & du salaire de leur labeur Voilà de ces idées philosophiques qui bientôt nous meneroient à justifier l'esclavage. L'auteur n'en croit sûrement rien; car il s'écrie de la meilleure foi du monde : « *O Corses*,
» puissent ces idées d'un citoyen qui vous
» aime, parce que vous êtes hommes, & parce
» que vous êtes devenus François, n'être pas
» regardées comme de beaux rêves, impossi-
» bles à réaliser! »

L'histoire de l'isle & de ses habitans n'est qu'une chaîne continuelle de révolutions si rapides, que souvent dans la même année, les usurpateurs & les opprimés sont tour-à-tour vainqueurs & vaincus. Les plus acharnés de tous ceux qui prétendirent à la souveraineté de la Corse, furent les Génois, qui n'ont cessé, comme on sait, pendant quatre à cinq siecles, de harceler, de tyranniser & de vexer ce malheureux coin de terre. Quels étoient pourtant les titres sur lesquels cette république étayoit ses droits & sa propriété? Une vente du Pape, au préjudice des Pisans qui avoient acquis un même titre de Sa Sainteté; *mais Rome l'eût également vendue à un troisieme acheteur s'il se fut présenté.* L'auteur se livre à toute la véhémence de son indignation, dans le portrait qu'il trace de ces républicains. Après avoir cité un trait horrible d'un Gou-

verneur Génois nommé *Montalto*, qui en 1481, ayant invité un très-grand nombre de Corses à un festin somptueux, fit entrer sur la fin du repas, des bourreaux qui les égorgerent tous sans pitié : « On peut, dit-il, croire sans peine » tous les exemples de la férocité des Génois ; » ce peuple est naturellement perfide & atroce » dans ses vengeances ; il avoit mérité cet » odieux renom dès le temps des Romains » (*perfidus Ligur*) & il semble n'avoir jamais » changé...... Il n'est point de crime dont » on ne puisse avec justice soupçonner les Gé» nois...... Quelques Ministres de cette ré» publique ont poussé l'infamie jusqu'à vendre » des lettres de grace avant le délit commis, » comme on achete à Rome des indulgences » pour les péchés passés & futurs.... Les re» gistres de la république constatent 28,715 » meurtres dans la Corse depuis 1683 jus» qu'en 1715. » (*)

---

(*) *On trouve cette note pag.* 155 *du premier volume.* » Si l'ancienne administration de Genes fut cruelle, & si les ressorts de sa politique ne furent que d'infâmes trahisons ; on peut se convaincre que ses maximes n'ont point changé. »

» Deux soldats Génois offrent à un Corse nommé *Osolante* de lui vendre un fusil ; il leur répond, volontiers ; il est accusé d'avoir proféré ce mot, saisi & pendu. »

» Paul de Tavagna, dit dans une conversation : » Oui, la Corse recouvrera sa liberté un jour. » On le dénonce, il est arrêté moribond dans son lit, & attaché à une potence. »

» Quatre gardiens des vignes de Corte empêchent les soldats Génois de voler le raisin : on saisit quatre autres

Cette hiſtoire offre quelques traits qui méritent la mention la plus honorable; ils ſont digne d'être comparés aux plus beaux traits de l'antiquité. Par exemple, eſt-ce exagérer que d'oſer aſſimiler aux trois cens généreux Grecs du paſſage des Thermopiles, ces vingt-un Pâtres Corſes, dont l'auteur nous rappelle l'héroïſme ?

» (1732) Les troupes génoiſes & impériales réunies ne s'attachoient qu'à ravager le pays, enlever les beſtiaux, brûler les maiſons, les magaſins, les vignes, les chataigniers, les oliviers : plus de trente villages furent détruits, & leurs habitans maſſacrés. Ce fut pendant ces dévaſtations que ſe paſſa la ſcene mémorable que les Corſes les plus véridiques donnent comme certaine. »

» Vingt-un Pâtres étoient deſcendus des montagnes durant l'hiver, pour faire paître leurs troupeaux dans la plaine; on en fut averti dans Ajaccio; deux cens huſſards & ſix cens Génois ſortent de la ville pour les enlever; loin de fuir devant un ennemi ſi ſupérieur, les vingt-un Pâtres ſe raſſemblent, ſe ſerrent, attendent & reçoivent fiérement cette

---

hommes qu'on envoie aux galeres. Le Commiſſaire Génois averti de cette mépriſe dit : qu'importe, tous les Corſes méritent la corde. C'eſt une grace de n'avoir envoyé ceux-là qu'aux galeres. »

» Un Gouverneur de Corſe arrivoit de cette iſle : en débarquant à Genes, il rencontre ſur le port, un noble Génois de ſes amis, qui l'embraſſe & lui dit : eh bien, quoi de nouveau en Corſe ? y avez-vous au moins laiſſé les montagnes ?.... Alluſion à la rapacité de ceux qu'on y envoyoit. »

troupe, & la répouffent jufqu'au lieu nommé *Afpretto*. Les Génois qui n'avoient pas prévu cet excès de courage, font paffer dans des barques quatre cens hommes qui les prennent par derriere & les enveloppent dans le marais du Ricanto, tous s'y défendent jufqu'à la mort, fans vouloir fe rendre : un feul fe coucha parmi ceux qui étoient étendus fur la place, en fe barbouillant le vifage de fang, afin que confondu avec les morts, il pût par ce ftratagême échapper à fes ennemis. Les huffards en coupant les têtes de tous ces cadavres le trouverent, il fe jetta à genoux, leur demanda quartier & l'obtint. On l'emmena dans la ville; le Gouverneur Génois moins humain que ces huffards, le condamna à être pendu. Avant de fubir un fupplice que ne devoit pas lui avoir mérité l'étonnante défenfe de fes compagnons, on le promena dans les rues d'Ajaccio, ayant fufpendues à fon cou, fix têtes de fes parens tués dans l'action. Après cette farce monftrueufe & dégoutante, on l'exécuta, & fes membres écartelés furent attachés extérieurement aux murs de la ville. Ces cruautés de cannibales infpiroient aux Corfes la fureur de la vengeance...... »
Voulez-vous retrouver un Brutus en Corfe? Gafforio nous le retrace par fon amour pour fa patrie qui le porte au facrifice de fes propres enfans. « Dans une fortie que firent les Génois, ils furprirent & enleverent le fils unique de Gafforio, âgé de quatorze mois, avec fa nourrice. Gafforio ayant ordonné qu'on ne ceffât point de tirer fur le château qu'il affié-

geoit, les Génois eurent la lâcheté de le menacer d'exposer sur les murs son jeune enfant, sa seule espérance, & la cruauté d'exécuter leur menace, sur le noble refus qu'il fit de discontinuer un siege important, qu'il étoit prêt de terminer à la gloire & à l'avantage de sa nation (1744.) Cet enfant qui vit encore, & dont il sera parlé ailleurs, eut le bonheur de n'être pas tué, & son pere en prenant la place, recouvra son fils : la voix de la patrie parloit à ce pere, il n'entendit qu'elle.... » Mais, ne pensez pas, Monsieur, que les vertus guerrieres soient les seules dont ce peuple nous ait donné des exemples ; la nature a par-tout ses droits ; elle a gravé dans le cœur du sauvage, comme dans le nôtre, ces pieux sentimens que les conventions alterent si souvent.

» Antoine, le plus jeune des fils qu'eut eu Casa-nova, conçut le noble projet d'arracher son pere aux Génois & à la mort qui le menaçoit. Le vertueux jeune homme apprend à raser & dans peu de jours il est en état d'exécuter son projet. Une servante avoit seule la permission de porter des vivres à Casa-nova. Antoine se revêt de ses habits, entre dans la prison de son pere, l'embrasse, le conjure de s'évader à la faveur du déguisement qu'il lui vient offrir, & de joindre un parti considérable qui n'attend que lui pour le venger. Casanova cede aux instances de son fils, se fait raser par lui, prend les habits de femme, dont il étoit revêtu, traverse ainsi travesti les cours des prisons & passe au milieu des gardes sans

être reconnu. Le plus beau trait de l'amour filial reçut la plus horrible récompense. Un sénat est rarement accessible à la pitié, ou sensible aux vertus, celui de Gênes fait le procès du jeune Antoine, le condamne à être pendu aux fenêtres du château de Tisani; demeure de sa famille, fait exécuter son affreux arrêt, & ordonne la démolition de Tisani. »

*Quand un chien se noie*, dit-on, *tout le monde lui jette la pierre.* Cela est vrai sur-tout quand l'appui de son maître l'enhardissoit à mordre le tiers & le quart, sans ménager personne. Tel est le tort impardonnable dont nos académi-philosophes accusent M. L.... Vous n'imagineriez pas combien sa détention afile le caquet de ces doucereux apôtres : ils ne voient dans son aventure que ce que Phedre nous peint si agréablement dans la fable de ce fou qui jettoit impunément des pierres à tous les malotrus qui passoient sur le chemin. Un des lapidés adresse le fou à un Grand que le hasard conduisoit de son côté suivi d'un nombreux cortege; & le voilà qui s'évertue à lapider le Grand & sa suite. Qu'arrive-t-il? Le fou est enfermé & le pays en est débarrassé. Dans le vrai, l'application de cette fable a son prix; mais il n'y a pas jusqu'aux femmes de la clique philosophique, qui ne se mêlent d'en dire aussi leur petit mot pour rire. Vous pouvez juger de la candeur angélique de l'une d'elles, par cette charade qui lui est échappée dans un épanouissement de sa joie, en apprenant la disgrace de cet homme célebre. *Ma premiere partie sert à pendre, ma seconde partie conduit à*

*la potence, mon tout mériteroit d'y être.* Décom-
ez le m t; vous y trouverez le nom d'une
ıte q 'ert à faire du fil & celui de la
rde ne grande ville, qui forment le nom
per ge renommé à tant de justes titres.
Chac vante ses prouesses, mais ce qui
en est une aux yeux de celui-ci, n'est sou-
vent qu'une folie aux yeux de celui-là. *Je cau-*
il y a peu de jours, avec un seigneur
ur la chasse : il me parloit avec
eux d'assassiner à
ultitude de timides
nes, qui ne savent que fuir ou se cacher,
adresse merveilleuse de faire feu tant de
en une minute, & du plaisir inconceva-
de voir l'alali d'un cerf expirant les lar-
mes aux yeux, & livré à la furie d'une meute acharnée. Mais ce qu'il me raconta avec transport, ce fut une partie de chasse à laquelle il accompagna, la semaine derniere, le Prince de Conti, à l'isle *Adam*, & où ce Prince & sa suite composée en tout de huit tireurs, tuerent, en neuf heures de temps, quatre mille deux cens pieces de gibier. C'est, au rapport des connoisseurs, la chasse, ou pour mieux dire, la boucherie la plus belle qui se soit jamais faite.

La Reine & les personnes de sa Cour, qu'elle honore de son intimité, devoient représenter, jeudi dernier, au petit Trianon, l'*Amant jaloux*, charmant opéra-comique de Mrs. d'Hele & Grétry ; la mort du Vicomte de Vaudreuil, oncle de la Duchesse J. de Polignac & grand-oncle de la Duchesse de Guiche, qui

toutes deux, devoient jouer dans cette piece, y a mis obſtacle.

L'opéra de *Perſée*, paroles de Quinault, rajuſtées à la moderne par ſon Savetier (cette expreſſion eſt maintenant reçue) M. Marmontel, muſique de Philidor, eſt ſur le chantier & doit être donné vers la fin du mois.

Si l'auteur de la *Tragédie-parade de S. Jean de Lône*, n'a pas tiré beaucoup de gloire de ce bel ouvrage, un autre au moins en a profité. Cette piece ayant tiré *S. Jean de Lône* de l'eſpece d'oubli où il étoit plongé, le maire de cette ville a trouvé à cette occaſion, le moyen de ſe faire comprendre dans la nomination des députés généraux pour la tenue des Etats de Bourgogne, où il repréſente le tiers-état. L'abbé de Luzerine, ancien inſtituteur du Duc de Bourbon a été choiſi pour le Clergé & le Comte de Virieu pour la nobleſſe.

## *LE SONGE*

### D'UN JEUNE POETE NORMAND.

AIR : *Dedans ces vaſtes campagnes.*

Dans les jardins de Cythere,
Auprès de toi, cette nuit,
Sous un boſquet ſolitaire,
Un ſonge m'avoit conduit :
Dieux ! quel charme, quelle ivreſſe !
Vénus n'a pas tant d'appas,
Tu cédois à ma tendreſſe,
J'allois mourir dans tes bras.

Mais l'amour, qui toujours veille
Fut jaloux de mon bonheur:
L'ombre échappe, je m'éveille,
Tu n'es plus que dans mon coeur.
Tout s'éclipse avec mon songe,
Et rien, hélas! n'est resté,
De cet aimable mensonge,
Que ma flamme & ta beauté.

O toi! qui fais mes délices,
Use en ce jour de tes droits;
En me devenant propice,
Reçois mon coeur sous tes loix:
Calme mon ardeur sincere,
Donne, à mon coeur enchanté,
Pour une nuit de chimere,
Un instant de vérité.

*De Versailles, le 19 Octobre 1780.*

On n'a fait ni chansons ni épigramme sur la derniere révolution dans le ministere, mais force calembours. On disoit hier que le Grand Turc avoit choisi M. de Sartine pour grand-amiral, parce qu'il savoit admirablement bien *mener les flottes à la Turque*. M. de Sartine est-il déplacé, a-t-on dit? — *Non, il est parfaitement placé.* — Quel âge à M. de Montbarrey? — *le même que M. de Maurepas: quand celui-ci mourra, l'autre aura grand'peur.....* Vous devez reconnoître à ces gentillesses, que notre esprit national ne fait que croître & embellir.

M. le Noir, lieutenant de police de Paris, créature de M. de Sartine, branle fort dans le

manche. Les catins le regretteront, elles pourront trouver plus de sévérité sous une autre administration. On parle de subdiviser la police en quatre départemens présidés par un conseil d'Etat : ce qui faciliteroit le service de cette immense machine & en rendroit certainement l'administration plus parfaite en n'en abandonnant plus les détails à une foule de subalternes méprisables qui sont autant de petits tyrans qu'on ne peut surveiller.

M. le Rei de Chaumont, le grand munitionnaire des Américains, l'hôte & l'ami de M. Francklin, a suspendu ses paiemens pendant vingt-quatre heures, & sa faillite étoit déclarée si M. Necker ne lui avoit fait fournir des secours par le Roi. Ce procédé que le directeur des finances a cru être de bonne politique par rapport au congrès, est d'autant plus beau de sa part, que M. de Beaumarchais, ennemi reconnu de M. Necker & chef d'une cabale contre lui, faisoit en même temps la culbute.

L'Ambassadeur de *** est vu ici d'assez mauvais œil, tant à cause de sa conduite que du jeu public qu'il entretient chez lui, & dont il tire une contribution considérable. Il vient de lui arriver une aventure qui ne rétablit pas sa réputation. M. Tessier de la Tour, Banquier à qui on avoit offert un billet au porteur de 64000 livres, signé par cet Ambassadeur, alla le trouver pour lui demander s'il pouvoit compter sur ce paiement. S. E. lui répondit qu'il n'avoit fait aucun billet de cette somme & que celui-ci devoit être faux. Il demanda

à le voir, le Banquier avoit eu la prudence de ne le pas prendre sur lui. L'Ambassadeur dans le cabinet du Banquier, seul avec lui, tient le billet dans ses mains, il le déchire en disant que c'est un billet escroqué. Le Banquier rassemble les morceaux avec soin, fait fermer ses portes, & crie à ses domestiques d'amener un Commissaire. L'Ambassadeur qui ne s'attendoit pas sans doute à sa fermeté, lui dit : « Monsieur, je viens de faire une étourderie, ne faites pas d'éclat, je vous ferai » un autre billet. » Quand le nouveau billet fut écrit, il lui dit : « Le billet que j'ai déchiré » étoit nul, je l'avois fait pour le montant » d'une partie de diamans que j'ai achetée de » Mlle. Duvernai : je lui ai payé ce billet; » j'ai cru le lui voir jetter au feu : elle aura » sans doute feint de le brûler; avant de vous » remettre ce nouveau billet, je veux savoir » de qui vous le tenez & je vous prie de » venir chez le Lieutenant de Police, devant » qui vous ferez votre déposition. » Le Banquier y consent, ils montent ensemble dans le cabriolet de S. E. qui, après un peu de chemin, déclare à M. de la Tour, qu'il ne veut point aller chez le Magistrat, ayant affaire chez l'Ambassadeur de Sardaigne. Après deux heures de discussion & de promenade inutile, le Banquier a pris le parti d'aller seul chez le Lieutenant de police qui l'a renvoyé au Ministre des affaires étrangeres : M. le Comte de Vergennes s'est chargé d'arranger cette affaire, & l'on ne doute pas que l'Ambassadeur ne soit forcé de payer.

*De Paris, le 22 Octobre 1786.*

Le Comte de Guibert, Mestre de Camp, commandant le régiment de Neustrie, auteur d'un traité de *Tactique* & de discours académiques qui l'ont déjà rendu célebre, vient de publier une nouvelle production intitulée : *Le Soldat Citoyen.* On voit que cet ouvrage sort de la plume d'un militaire éclairé qui, pénétré des devoirs & de l'utilité du soldat, montre avec beaucoup de sagesse & de discernement, les moyens les plus capables de le rendre ce qu'il doit être & de lui procurer ce qu'il mérite. Il traite de la discipline, de l'éducation, des exercices, de la subsistance qui lui conviennent, & s'étend sur l'administration & les détails du métier. Mais il est malheureusement plus aisé d'indiquer le mal que de le réparer, & je crains bien que le Comte de G...... en voulant multiplier les moyens de perfectionner le militaire & sa profession, ne propose beaucoup d'idées qui seront mises au rang de celles du bon Abbé de St. Pierre. Par exemple, il veut des mœurs, de la santé, du courage & de la taille dans un soldat ; il voudroit qu'un recruteur ne fût pas un ivrogne, un être diffâmé, débauché, sans probité, qu'il n'employât pas les fourberies, la fraude, les violences, souvent le crime, pour attirer dans le panneau, de jeunes gens timides & sans expérience. Nous voyons & nous verrons peut-être long-temps, de pareilles gens rôder sur nos quais, raccolant & fripponnant

du matin au soir. Le Comte de G....... veut qu'on entretienne le militaire dans le goût des arts. « Rien n'est plus favorable au courage, dit-il, que l'imagination, & rien ne la seconde mieux que la poésie. » Il y a sûrement loin de la poésie aux propos de corps de garde; on peut assurer qu'il seroit difficile d'y en introduire jamais d'autres; mais lorsque M. de G...... traite des choses pratiques du métier, il en parle toujours en homme instruit & éloquent. On doit être sensible à la maniere dont ce militaire & philosophe s'exprime, lorsqu'il peint les abus horribles qui subsistent dans plusieurs parties, mais sur-tout dans celle des hôpitaux, abus qu'on ne sauroit trop retracer, dans l'espérance de les faire connoître aux chefs dont l'autorité peut y porter remede. « L'administration de ces maisons, dit ce citoyen zélé, a de tous temps été une source de brigandages; ... la corruption s'est même étendue jusques sur des contrôleurs pour le Roi, honorés de la confiance du ministre de la guerre, lesquels, loin de tenir les entrepreneurs dans leurs devoirs, ont concerté ensemble les moyens de s'enrichir..... On retranche, continue-t-il, sur les portions de pain, de viande, de bouillon, &c.... On substitue ou l'on mêle des follicules de saule avec le séné, de la poudre de bois pourri avec du quinquina, du rapontic avec de la rhubarbe, &c. &c. Enfin, ajoute-t-il, l'on commet trop souvent dans les hôpitaux militaires, mille autres prévarications qui font horreur à l'humanité. »

Ce qu'écrit M. le Comte de G...... touchant l'éducation du militaire, eſt très-raiſonnable & fort ſenſé; mais ne ſera-ce pas en pure perte? « Que l'on ne s'y trompe pas, dit-il, les hommes ne peuvent & ne doivent être que ce qu'on les fait lorſqu'ils ſont enfans. Jettés tous également dans le monde, chacun ſe range malgré ſoi dans l'ordre que lui indique la ſociété, & ſe plie imperceptiblement au rôle qu'il doit y jouer.... Si donc l'Etat veut avoir des ſoldats, qu'il s'occupe ſérieuſement à les créer. N'imaginez pas qu'un homme avorté, choiſi dans la fange des villes, avec un corps énervé, faſſe jamais un ſoldat. Vous ne lui offrez pour récompenſe qu'un ſalaire modique, pour paſſion que le deſir de vivre, & pour crainte que la priſon, les verges ou la mort. Comparez cet homme avec les Romains de Scipion & de Céſar, avec les citoyens de Sparte, les défenſeurs des Thermophiles, le Tartare infatigable, l'Arabe fanatique. C'eſt en vain que vous comptez ſur votre tactique, ſur vos armes, ſur vos évolutions; vous avez cela de commun avec tous les autres; mais ce qui nous eſt particulier, & dont vous devez tirer parti, ce ſont nos forces, notre naturel, c'eſt le génie François. »

L'Abbé Aubert, rédacteur des *petites affiches*, avoit dit beaucoup de mal de la tragédie de *Nadir* ou *Thomas-Kouli-Kan*. L'auteur, (M. du Buiſſon) en a été fort affecté. Il ignore que les traits de la critique de l'Abbé A.... ſont comme ceux que lançoit le Nain dont il eſt queſtion dans la *Princeſſe de Babylone* & qu'on

ne devoit pas craindre à l'endroit où ils étoient adressés. Dans une visite fort amicale au folliculaire, M. du B.... lui a proposé l'alternative de se rétracter ou de subir le même traitement qu'ont éprouvé plus d'une fois l'Abbé des F........ & Fr.... Le faiseur d'affiches, étonné, flatté peut-être de se voir mis au niveau de ces grands hommes, ne savoit d'abord quel parti prendre. Enfin ne se sentant pas plus leur courage que leurs talens, il s'est déterminé pour la paix & a chanté la palinodie. On ne sait si c'est par la même raison, que dans la nouvelle édition de la *Veuve de Cancale*, que les comédiens italiens donnent maintenant en trois actes, M. Parisot a substitué des complimens aux durs sarcasmes dont il accabloit l'auteur de la *Veuve de Malabar.*

Le succès des nouvelles *Administrations provinciales* annonce peut-être un changement insensible dans quelques parties de notre constitution. Ces établissemens viennent de donner lieu à un ouvrage intéressant dont l'entreprise s'est formée sous les auspices de M. Dilon, Archevêque de Narbonne. Il a pour titre : *Loix municipales & économiques du Languedoc, ou Recueil des Ordonnances, Déclarations, Lettres patentes, Arrêts du Conseil, du Parlement de Toulouse & de la Cour des Aides de Montpellier, Actes, Titres & Mémoires concernant la constitution politique de cette Province ; son administration municipale & économique, ses privileges & usages particuliers relativement à ses impositions, ses ouvrages publics, son agriculture, son commerce, ses manufactures, ses loix civiles, &c.* L'Archevê-

que de Narbonne, a déjà rendu de très grands services à cette province. Il est Président né des Etats, & son administration sera longtemps mémorable par le desséchement de marais, l'ouverture de plusieurs canaux qui procureront au commerce une communication libre & sûre depuis Lyon jusqu'à Toulouse, l'établissement de nouveaux haras, l'encouragement des manufactures, &c....

Un négociant de Nismes se présenta la semaine derniere au bureau de M. de S. James, Trésorier-Général de la Marine, pour faire couper en deux, un billet de 42,000 livres dont il étoit porteur. M. de S. James étant à sa campagne ce jour-là, le commis auquel ce négociant s'adressa, crut s'appercevoir que le billet étoit faux; il le fit voir à ses confreres, qui tous le déclarerent tel. Le négociant protesta l'avoir reçu de gens connus & domiciliés, qui le lui avoient négocié. Néanmoins on fut chez un Commissaire, pour rendre plainte; mais il ne voulut pas la recevoir, disant qu'il avoit ordre, ainsi que sa compagnie, d'adresser les affaires de ce genre à M. le Lieutenant de Police : on fut donc chez M. le Noir, qui fit dresser un procès verbal des dires respectifs. Le négociant de Nismes, connu pour un parfaitement honnête homme, déclara tenir cet effet, du Sr. Giroust & du Sr. le Fevre, courtiers de change, par l'entremise du Sr. Dénuelle banquier. Ces trois personnages furent arrêtés dès le même soir & conduits au For l'Evêque, en vertu des ordres de M. le Noir. Depuis ce temps, on fait les perquisitions re-

quises pour découvrir les auteurs de ce faux; & en attendant ces Messieurs sont à couvert.

On prétend qu'il y a plusieurs autres billets faux sur M. de S. James, & un de 20,000 livres sur M. de Sérilly, qui sont dans la circulation.

L'Académie Royale de musique donnera vendredi prochain, la premiere représentation de *Persée*, de *Quinault*, renouvellé ainsi que je vous l'ai déjà annoncé. L'affluence sera sûrement d'autant plus grande ce jour-là, qu'on y verra cette fameuse décoration de diamans, qu'on a si universellement admirée aux spectacles de la cour.

Si vous prenez quelqu'intérêt à Cléophile, l'une de nos plus jolies Nymphes de l'opéra, vous n'apprendrez pas sans peine, que la fortune de cette belle, est aussi délabrée que sa santé. La vente de ses meubles vient d'être faite rue de Clichy, dans la maison qu'elle y occupoit, & d'où elle est sortie pour se retirer dans un triste appartement garni. Ne pourroit-on pas lui demander :

Où sont donc les profits de la Chevalerie?

J'écoute peu les propos du vulgaire, comme vous savez, ces *brouhaha* de la multitude me fatiguent & m'excedent; je me plais dans l'obscurité, je ne fréquente, au demi-jour, que le boudoir des belles, ou le cabinet des grands. N'attendez donc de moi, Monsieur, aucun de ces bruits populaires, hasardés si souvent dans tous les repaires de nos oisifs politiques:

la stérilité des événemens les ayant réduits cette huitaine à revenir à la charge sur le chapitre de M. de Sartine, je vous dirai en deux mots, qu'il est peu de face dans son administration, qu'ils n'aient bien ou mal censurée. Quoi qu'il en soit, si ce Ministre n'a pas la consolation d'emporter les regrets & l'approbation universels, il en est, ce me semble, bien dédommagé par une lettre très-gracieuse que le Roi lui a écrite de sa propre main, dans laquelle Sa Majesté lui témoigne toute sa satisfaction de ses services, & l'assure qu'il n'y a que des circonstances particulieres qui l'ont nécessité à donner un autre chef au département de la marine.

Notre jeune Monarque ne s'est pas borné à cet acte de bonté. Sur les représentations de M. le Comte de Maurepas, que M. de Sartine, loin d'avoir accrû sa fortune, avoit au contraire prodigué celle qu'il avoit déjà, au point de se trouver avec moins de 18,000 livres de rentes, Sa Majesté touchée de la situation de son ancien serviteur, lui a généreusement accordé une somme de 300,000 livres, pour acquitter ses dettes, & une pension annuelle de 60,000 livres, au-lieu de celle de 20,000 livres qui est maintenant la retraite fixe des Ministres.

Le public qui prétend mieux connoître les affaires de M. de Sartine, que lui-même & ses amis, lui donne 800,000 livres & jusqu'à deux millions de rentes, & n'ajoute aucune croyance à cette prétendue pauvreté. Le public a-t-il raison ? a-t-il tort ? C'est ce que je ne prétends

pas résoudre. Si cependant, vous me demandez mon opinion, je vous dirai que loin d'être de celle du plus grand nombre, je me laisse volontiers entraîner par tout ce que m'ont appris des personnes instruites & dignes de foi, & que rien n'est plus apparent & même plus certain, que le dérangement de fortune de ce Ministre.

Un marchand de peaux de lapins connu sous le nom d'*Antoine*, mourut, il y a cinq ans, au hameau de l'Hermitage près de Pontoise. Il rôdoit dans les environs de cette ville, depuis près de cinquante ans. Il logeoit, au retour de ses courses, chez le nommé Christophe Larchevêque, vigneron. L'écurie lui servoit de demeure; une poignée de paille, de lit, & un morceau de pain mendié, de nourriture. Il tombe malade de la maladie dont il mourut. Larchevêque le tire de son écurie pour le mettre dans une chambre, il en prend soin, il lui procure tous les secours possibles.

Antoine voyant sa fin approcher, appelle son hôte charitable, lui déclare qu'il a vingt-cinq mille livres, & que cet argent est enterré sous l'auge de l'écurie.

Christophe Larchevêque reçoit sa déclaration sans trop y croire. Il avoit peine à concevoir comment un marchand de peaux de lapins, avoit pu amasser une somme aussi considérable. Deux jours après, Antoine meurt. A l'instant l'écurie & la chambre sont fermés à la clef; Larchevêque court annoncer cette mort à son Curé, & ce qui lui avoit été confié par le défunt. Le Curé refuse de le croire;

enfin, pressé par son paroissien, il part : arrivé, on ouvre la chambre où l'on trouve parmi les effets du mort, 600 livres en argent, & 3000 livres en billets. On eut pu penser que c'étoit toute sa fortune. Larchevêque ne voulant avoir rien à se reprocher, propose de descendre à l'écurie; refus de la part du Curé : enfin il cede aux instances de son digne paroissien, dont les sentimens de religion lui étoient parfaitement connus. Larchevêque ordonne à ses fils de fouiller. Après plusieurs tentatives infructueuses, il ne se rebute pas : il fait fouiller sous toute l'auge, & le trésor se trouve dans un pot de grès. Les 25000 livres sont comptés.

Cette aventure que la modestie & l'obscurité des personnages a ensevelie plusieurs années dans l'oubli, n'a été connue que par hasard & à l'occasion de la mort du bon Larchevêque, qui est allé, il y a quelques jours, rejoindre son ami, le marchand de peaux de lapins.

Nous avons depuis quelque temps ici, un charlatan d'une nouvelle espece, qui est arrivé du fond de l'Allemagne, pour nous dire : » les médecins ont donné un nom particulier » à chacun des accidens qui affligent le corps » humain & qu'ils ont définis comme autant » de maladies. Delà des remedes innombra» bles pour une cause unique. Il n'y a dans » la nature, qu'une vie, qu'une santé; il n'y » a également qu'une maladie, qu'un remede, » qu'une guérison.... Rendre à la nature son » véritable cours, est la seule médecine qui

» [illegible] Ainsi que la medecine est » [illegible] le remede est [illegible]. Or, ce curatif » [illegible] universel, [illegible] conforme à la nature; » [illegible] c'est le *Magnétisme animal*. » M. [illegible] conformément à ce discours, [illegible] aux malades, comme étant à la [illegible] & le remede: [illegible] c'est-à-dire, que l'ab[illegible] en plusieurs [illegible] à la nature, tous les droits; & en [illegible] pas de meil[illegible] ni bien [illegible].

[illegible] pas de ces succ[illegible] de quelques par[illegible] l'obligation [illegible] pas les victimes [illegible] triomphe éclatant, [illegible] que rire [illegible] médecin même [illegible] apologie, [illegible] dans le public.

[illegible] malade [illegible] quarante-cinquieme [illegible]. Tous [illegible] été infruc[illegible] M. Mesmer arrive; il [illegible] & du [illegible] d'abord [illegible] a reçus de [illegible] toucher & prend [illegible] peu de minutes, [illegible] l'enfant pendant

cinq quarts-d'heure dans le bain ; la transpiration se rétablit, on donne au malade une écrevisse, un pain, & de l'eau mêlée avec du vin de champagne blanc. Quatre semaines après l'enfant se portoit bien.

Que dites vous, Monsieur, de cette cure miraculeuse que je vous rapporte avec la plus grande fidélité d'après M. Deslon, défenseur du médecin Magnético-magique ? est-ce la nature rendue à elle-même par la cessation de tout remede, secondée par les bains & de légers alimens, qui a rétabli le malade, ou l'imposition des mains de M. Mesmer qui a opéré un miracle ?

M. Deslon s'est, comme vous le pensez bien, fait très-peu d'honneur en prônant les qualités occultes du tact de M. Mesmer. La faculté a déjà pris des résolutions tendantes à l'expulser de son sein ; il prendra, selon les apparences, le parti de suivre en Angleterre, son patron qui se dispose à y aller chercher des partisans du *Magnétisme animal.*

On mande de Londres, une anecdote bien flatteuse pour l'Amiral Keppel. Lorsque l'Amiral Darby eut donné l'ordre qu'on hissât son pavillon à bord du vaisseau, *la Victoire* ; les matelots qui avoient entendu dire qu'ils seroient commandés par le Chevalier Hughes Palisser, s'y refuserent, pensant que c'étoit celui de cet Officier. Il s'éleva à bord un grand tumulte dans lequel ils déclarerent qu'ils n'arboreroient ce pavillon que, lorsqu'on leur auroit dit de quel Commandant il étoit le signe, & que jamais ils ne souffriroient que celui

de Sir Hughes, dispersé le vaisseau le [illegible] Il s'étoit échoué & affirme à cette époque de [illegible], que ce pavillon étoit celui de l'Amiral Digby sous les ordres & qui les a [illegible] heureux être.

*Vers présentés à la Reine le jour de sa Fête, par les Bouquetières de St. Martin.*

Dans ce beau jour, auguste Souveraine,
Chacun s'empresse à vous faire sa cour :
Le courtisan vient fêter la Reine,
Nous célébrons l'objet de notre amour.
Ne craignez pas qu'une louange vaine
Sorte jamais des coeurs nés sans détour :
Deux brins de fleurs, pris au sein de la plaine,
Frais comme vous ; simples comme nos coeurs,
De nos pensers innocens interprètes,
Pourroient-ils être hommage de flatteurs ?
Vous les prendrez, bonne comme vous l'êtes,
Ces tendres fleurs : si, près de votre sein,
Elles perdoient cette fraicheur nouvelle
Qui les décore au retour du matin ;
Rappellez-vous que la fleur la plus belle
Est à jamais soumise à cette loi,
Qu'il faut pâlir devant plus beau que soi.

*De Versailles*, *le* 26 *Octobre* 1780.

On n'ôteroit pas de la tête de bien de gens, que M. de Sartine ne tardera pas à rentrer dans le ministere. Il reçoit journellement de nouveaux témoignages de l'affection du Roi. On a entendu dire à S. M. qu'il avoit du regret

de ne lui avoir pas donné le département de Paris. Dans l'état de danger où la goutte met M. de Maurepas à toutes les heures du jour, il se pourroit bien en effet qu'un événement fît vaquer deux nouvelles places dans le ministere, & que celle de M. Amelot fût donnée à M. de Sartine. C'est un problême bien singulier à résoudre que l'état de la fortune de ce dernier : il est ou très-riche & très-adroit ou pauvre & bien mal connu. Nos guerriers de terre & de mer font des lamentations en chorus sur l'entrée de M. de Castries dans le ministere & ses liaisons intimes avec M. d'Estaing. Ils regardent déjà ces deux séveres généraux comme leurs chefs respectifs, & les marins ont commencé à éprouver la rigueur avec laquelle le premier les traitera. Le trésorier de la marine s'est plaint, ces jours-ci, à M. de Castries de propos plus que durs, que lui avoit tenus un officier de marine, & l'a prié de lui ordonner d'avoir plus d'égards pour les employés honorés de la confiance du Roi : *Ce n'est pas assez*, dit le Ministre, *je connois ces Messieurs*. Et sur le champ il fit mettre l'officier à la prison de l'Abbaye.

*De Paris, le 28 Octobre 1780.*

NOS Journaux répetent à l'envi un désaveu formel de M. l'abbé Raynal, au sujet de cet enfant trouvé dont on s'obstine à le croire le pere. C'est ce qui m'a engagé à parcourir encore l'*Histoire de Corse*. De telle impartialité que je me sois muni dans cet examen ; mon opinion

ujours que l'abbé Raynal est auteur de
ivrage. S'il est inférieur à l'*Histoire Philo-*
*te des Indes*, il a ce qu'on appelle un *goût*
*voir*, où l'on croit reconnoître l'écrivain.
sieurs chapitres ne démentent en rien l'é-
loquence nerveuse & séduisante qu'on admire dans son style : le portrait de Paoli semble dessiné par Cochin; Plutarque n'en eût pas peint le caractere avec plus d'énergie & de clarté. Ces deux vers le précedent.

> acé le diadême,
> n'est-il pas Roi lui-même ?
>
> VOLT.

» Pascal Paoli naqu le 26 Avril 1725. La nature & l'art nt avoir travaillé de concert à le re ne de commander une nation valeureuse, mais qu'un caractere violent & indompté rend très-difficile à plier au joug salutaire des loix. Paoli étoit d'une taille moyenne, son regard étoit sévere, sa voix agréable, son ton grave, son allure majestueuse; très-aimable avec ses partisans, il étoit haineux, mais non cruel envers ses ennemis; d'un accès très facile & d'une politesse extrême avec ceux même dont il avoit eu lieu de se plaindre; foible & sans ressource dans les grands dangers, mais sachant préparer les événemens; plein de cette finesse qui semble naturelle aux Italiens; politique habile & profond; laborieux, actif & vigilant, rempli de sang froid & de sagacité, lisant avec promptitude dans les yeux d'un homme tout son caractere; doué

d'une grace, d'une facilité singuliere à s'exprimer, d'une éloquence qui séduisoit, d'une souplesse d'intrigue non moins surprenante, & d'une discrétion impénétrable. » Malgré tant de qualités réunies, Paoli ne démentit point cependant le proverbe; que *nul n'est Prophete dans son pays* : il n'y fut en effet que le *Primus inter pares* ; il ne put obtenir le titre pompeux qu'il ambitionnoit ; tandis qu'un étranger sans fortune, sans autres ressources, n'aborda dans la Corse que pour en être décoré. C'est une aventure fort plaisante que celle de ce Théodore, qui ne sachant trop où donner de la tête, s'avise de vouloir grimper sur un trône. Le tableau rapide de cette aventure & de cet être singulier ne peut que vous intéresser, quoiqu'il vous soit déjà connu. » Théodore, Baron de Newhoffen, en Westphalie, fut d'abord page de la Duchesse d'Orléans, puis Lieutenant au régiment d'Alsace. Théodore quitta l'état militaire, pour celui de la politique ; il fut successivement attaché aux célebres Goërtz en Suede, Alberoni en Espagne, & à Law en France : il ne sut tirer aucun parti de ces trois puissans protecteurs. Né avec de l'esprit, mais inconstant & ambitieux, il courut chercher de nouvelles aventures en Angleterre, en Hollande, en Asie, & revint à Paris, d'où il partit pour l'Italie Dans cette vie vagabonde, il ne trouva que le secret de contracter des dettes de toutes parts. Etant à Gênes en 1732, il se lia avec quelques partisans secrets des Corses, & leur promit merveilles. Il vanta son crédit, ses protections & s'engagea à les secourir ; mais il

exigea que la nation l'élût pour son Roi : les Corses lui jurerent de le couronner s'il les aidoit à se délivrer des Génois. Théodore étoit bien loin de ce pouvoir ; le délabrement de sa fortune étoit tel, qu'il se regarda fort heureux de trouver dans la générosité d'un chirurgien françois, 125 liv. à emprunter. Avec cette modique somme, il se rend à Livourne, & y berce quelques juifs de son nouveau projet. Jabach, l'un d'eux lui prêta 4000 liv. Théodore s'embarque pour Tunis, où il fait bientôt de nouvelles dupes ; il en part sur un petit bâtiment anglois, qui le met en Corse sur la plage d'Aléria avec deux cens fusils, autant de pistolets & quelques sabres ; mais avec si peu d'argent, que plusieurs de ses nouveaux sujets, tels que Durazzo, Fozzani & d'Ornano n'ont jamais pu être remboursés de celui qu'ils lui prêterent alors. Théodore, préconisé d'avance, fut élu & proclamé Roi de Corse, dans un congrès assemblé le 15 Avril 1736. On orna sa tête d'une couronne de laurier (autant eût valu la faire de papier, elle eût été plus analogue à l'instabilité de son regne) & la cérémonie se fit dans l'église des Franciscains de Tavagna. A l'exemple des souverains, il se forma une Cour, se donna de grands Officiers, créa des Marquis, Comtes, Barons & même des Princes : il institua un ordre de Chevalerie, qu'il nomma l'ordre de la *Délivrance*. Il fit battre un petit nombre de pieces d'argent avec cette légende : *Monstra te esse matrem*, & l'image de la Vierge ; & une plus grande quantité de pieces de cuivre de mau-

vais-aloi, qui portoient les lettres majuscules T. R. que ses partisans expliquoient par Théodore Roi; ceux des Corses qui ne l'aimoient pas, par ces mots *tutto rame*, tout cuivre; & les Génois par *tutti ribelli*, tous rebelles. Malgré tant de ridicule, ce fantôme de la royauté rendit le courage aux Corses; ils comptoient sur des secours tant promis. Théodore qui se tenoit souvent sur les bords de la mer, regardant avec de longues lunettes si les secours qu'il annonçoit n'arrivoient point, qui ouvroit plus souvent encore de gros paquets venant, disoit-il, des Cours étrangeres & que peut-être il s'écrivoit lui-même; s'appercevant que son crédit s'affoiblissoit journellement, embarrassé de soutenir son rôle, songea dès la même année 1736, à quitter la Corse, & s'embarqua sur une Tartane pour l'Italie. Tandis que de Livourne il se rendoit à Rome, & qu'il y escroquoit quelqu'argent à une religieuse du couvent de St. Xiste, qu'il couroit de Rome à Turin, de Turin à Paris, & que découvert par la police, la crainte du For-l'Evêque le faisoit passer à Amsterdam, Gênes mettoit sa tête à prix. Ce fut dans cette derniere retraite qu'un marchand hollandois fit arrêter & emprisonner pour dettes, le Souverain de la Corse: tous ses créanciers, italiens, juifs, anglois, informés de sa détention, l'écrouoient à leur tour dans les prisons de Hollande; mais son bonheur & ses intrigues, lui en ouvrirent bientôt les portes. Un juif présenta Théodore à ses correspondans Boom, Trouchain & Neuville, qui, leurrés par ses promesses &

[illegible] les [illegible]ies de Carie, qu'il s'étoit [illegible] leur remboursement, [illegible] milions, qui servit à [illegible] vaisseaux & une fregate [illegible] projettoit. Il [illegible] force, & fit voile [illegible] mais après [illegible] les vents la [illegible] Naples, où il [illegible] de Gaieta, [illegible] à [illegible] ses créanciers [illegible] mettre [illegible] cette fois, [illegible] d'insol[illegible] depuis [illegible] qui le re[illegible] peuple anglois, [illegible] de sa pro[illegible] d'attendrir [illegible] l'orgueil [illegible] d'assi[illegible] les François, [illegible] pour l'exciter [illegible] Quand il [illegible], ce fut pour [illegible] toute la forfante[illegible] de son [illegible] quatrieme etage ; il fit [illegible] cet argent, [illegible] & profita du temps [illegible] avant de les recevoir, pour [illegible] dans son galetas. [illegible] sous le ciel de son lit,

qui devint une espece de dais, il s'assit (*) & fit introduire ses bienfaiteurs. Ce fut sur ce trône qu'au sein de la plus extrême misere, il reçut avec orgueil, ceux dont les aumônes venoient assurer sa subsistance. Théodore ne vécut pas long-temps dans cet état de médiocrité; la mort enleva ce jouet de la fortune le 11 Décembre 1749. On l'enterra dans le cimetiere de Westminster, & son tombeau fut chargé d'une longue & plate épitaphe, dans laquelle selon le goût de cette nation, on met les Rois & les forçats de galeres en parallele; vient ensuite ce trait de morale : *Le destin grava des leçons sur sa tête encore vivant, il lui donna un royaume, & bientôt après lui refusa du pain.* Paoli qui s'est choisi la même retraite en quittant la Corse, a arrangé ses affaires de maniere à ne pas éprouver le même sort.

C'est M. Brébion qui est chargé de diriger la construction de l'église de Ste. Génevieve. On a choisi un architecte médiocre, afin qu'il ne s'avisât pas de mêler du sien & de rien changer aux plans de M. Soufflot. Il lui est prescrit de s'y conformer rigoureusement. On lui accorde les mêmes honoraires qu'à son prédécesseur.

Le quartier du fauxbourg St Germain va recevoir différens embellissemens. On ne voit que parmi nous, les travaux de luxe se multiplier encore pendant les temps malheureux

(*) Lord Littleton existant, a été témoin oculaire de ce fait.

Tous vos dômes seront détruits.
Il part, il fournit sa carriere,
Puis s'élançant de la barriere
Eh bien, dit-il, beauté si fiere?....
— *Non*. . . . . . . . . . . .
Votre extravagance est trop grande:
Ne croyez pas que je me rende.
— Eh quoi! vous osez soutenir....
Quand votre œil est encore humide
De ces pleurs qu'arrache un plaisir
Si doux, si vif, & si rapide.
— Cela ne prouve rien du tout.
— Ah! c'est trop me pousser à bout.
Et je vais encor de plus belle....
*Non*, c'en est assez, lui dit-elle,
Demain vous pourrez revenir;
Je serai seule en ce bocage:
J'excuse tout ce badinage.
Ne croyez pas mieux réussir:
Toujours habile à me défendre,
Quoique vous puissiez entreprendre,
*Non*, jamais, jamais à me rendre
Vous ne me ferez consentir.

*De Versailles*, *le* 30 *Octobre* 1780.

On disoit hier dans la galerie, que M. de Sartine rentreroit dans l'administration : *Je le crois, répondit quelqu'un, il n'a jamais rien refusé à aucun grand Seigneur ni homme en crédit.* On a trouvé ces deux fragmens de vers, écrit sur la porte de l'hôtel de cet Ex-Ministre.

. . . . . . . . . . . O Perruque ma mie,
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que M. de Sartine avoit un foible incroyable pour les belles perruques bien frisées, bien poudrées, &c. La collection de ses perruques, tant *in-folio*, qu'*in-quarto*, *in-douze*, grand & petit format, les unes plus carrées que les autres, se monte à soixante ou quatre-vingts pieces du plus bel échantillon & du meilleur faiseur. La manie de son ami le lieutenant de Police actuel, est de montrer une main bien potelée, de faire bien faire la roue à de superbes manchettes..... En vérité il est inconcevable que de telles petitesses occupent des gens dont la tête devroit être toute entiere à de si importantes choses.

Il est bien certain que l'histoire de l'insurrection de l'Amérique méridionale est une de ces inventions heureuses qui donnent aux papiers anglois, une grande influence sur les dispositions du peuple, mais il n'en paroît pas moins que cette fable a quelque réalité pour base. On écrit de Madrid qu'il y a eu en effet dans quelques Provinces du Pérou, des mouvemens séditieux, mais que la Cour semble n'être point inquiete pour leurs suites. On mande en même temps qu'il y a une cabale puissante à la Cour contre le Comte d'Estaing, & que les marques d'honneur répandues sur un étranger & la préférence qui lui a été accordée sur les gens du pays, y excitent une vive jalousie.

Le grand Fréderic a toujours la plus grande influence sur une partie de notre ministere : il travaille fortement à nous faire avoir la

paix ; il a besoin de nous. Gare qu'il ne nous attire ensuite de nouvelles affaires sur les bras !

La Comtesse de Courtebonne, née Gouffier, cette jolie femme qui a été la cause d'un duel fameux, a été obligée de quitter sa place de Dame d'honneur de la Duchesse de Bourbon. Elle a été remplacée par la Comtesse de Polignac, Dame par brevet, n'étant pas mariée.

Il est d'usage qu'avant de se séparer, les assemblées du Clergé dressent une instruction pour les fideles. Les peres de l'église sont sans doute contens de leurs ouailles ; ils n'ont point publié de ces actes qui ont quelquefois excité l'animadversion des Parlemens.

On jouoit dernièrement au sallon de Marli, un jeu qui se nomme *la peur*, où l'on *meurt* & l'on *revit*. Le Prince de Montbarrey en étoit. Les joueurs & les joueuses sur-tout, faisant allusion à ces trois mots de *peur*, de *mort* & de *résurrection*, & aux circonstances critiques où se trouve le Ministre, le désolerent par tant de plaisanteries qu'il ne put y tenir & quitta le jeu. Le public, témoin de cette hardiesse des Courtisans, en a inféré que sa catastrophe n'est pas éloignée. La Dlle. Renard se montre par-tout à Paris, en robe noire : elle dit qu'elle porte le deuil du Prince.

On calcule que la légion qu'avoit levée le Prince de Nassau, lui a donné plus de deux cent mille écus de bénéfice. Les hommes seuls au nombre de mille treize cens, qui avoient peu coûté au Prince, puisqu'ils lui avoient été fournis en grande partie, des différens

dépôts de Lille, de Metz, &c. & qu'on avoit fait conduire à grand frais par la Maréchaussée, ont été vendus au Ministre de la Marine, à raison de cent quarante livres par individu au profit du Prince. L'exemple de cette spéculation a tenté plusieurs Seigneurs. Le Chevalier de Luxembourg, par exemple, a obtenu de M. de Sartine, de son vivant, un bâtiment nommé l'*Indien*, percé pour soixante-quatre canons, & en montant quarante, & dont il jouira pendant quatre ans. Il a la permission de lever une troupe de volontaires & en a déjà rassemblé une partie en se les faisant céder sans frais, des dépôts. On croit que ces opérations ne feront pas du goût de M. de Castries, sur l'esprit duquel le crédit & la faveur auront peu d'influence.

C'est M. Laufs de Boissi qui a remplacé de toutes les manieres, M. Dorat près de la Comtesse de Beaucharnois. S'il n'est pas aussi bon poëte que son prédécesseur; s'il n'a pas tous les agrémens de son esprit, il vaut mieux que lui d'un autre côté qui n'est pas le moins intéressant. Il y avoit beaucoup de prétendans à ce poste, M. Ginguéné étoit à la tête : on se venge du choix de la belle Dame par des épigrammes sans nombre : Voici la moins mauvaise & la plus méchante :

*Le Testament de Dorat.*

Dorat mourant dit à sa belle amie,
Point ne souffrez, quand je n'y serai plus,
Auprès de vous, quelque brillant génie

Aimable, gai, galant, tel que je fus.
Vous l'aimeriez; car votre fexe oublie,
Et m'oublier ce feroit perfidie.
Choififfez donc quelqu'efprit bien obtus,
Un pédant froid jouant l'étourderie,
Un plat rimeur aux fifflets endurci,
Un fot enfin.... la belle a pris Boiffi.

*De Verfailles, le 4 Novembre 1780.*

M. de Maurepas eft à Verfailles. M. Necker s'y trouve auffi depuis trois jours, fans avoir été à Paris, ce qui eft contre fon ufage. On en conclut que la crife eft violente & qu'il y aura peut-être un fecond combat à mort. Tout le parti d'Aiguillon s'eft tourné contre le directeur des finances.

Le jeu a été meurtrier à Marli. M. de la Vaupaliere & M. de la Chalabre, nos deux plus gros joueurs, ont été écrafés. Le dernier a perdu quarante-deux mille louis: ne fe trouvant pas affez de fonds pour payer fur le champ une fi groffe fomme, il a donné en payement ce qui lui étoit dû du jeu par plufieurs perfonnes de la Cour.

Le Comte Arthur Dillon, fut, jeudi dernier, au jeu de la Reine, qui n'étoit alors compofé que de quelques Seigneurs & Dames de la Cour & du fervice, au nombre d'environ quarante. Il tira un porte-feuille rempli de billets de la caiffe d'Efcompte, monnoie commode & fort en ufage en jeu. Il remit le porte-feuille en poche & quelques minutes après eut befoin d'y recourir; il ne le trouva

plus. On parla de faire fouiller tout le monde; on ne le fit pas & le porte-feuille n'a pas été revu depuis. Une autre aventure du jeu de Marly, n'eſt pas moins ſinguliere. Le Comte d'Artois & beaucoup d'autres gros joueurs étoient depuis deux heures à une groſſe partie de Creps. Lorſque le Prince s'apperçut, pendant que M. de Chalabre tenoit les dez, qu'il y en avoit un où deux cinq étoient marqués. On arrête ſur le champ le coup que M. de Chalabre avoit gagné. Celui-ci dont la probité paſſe pour intacte & à l'abri de tout ſoupçon, prétendit que comme on avoit joué toute la ſoirée avec les mêmes dez, ſon coup devoit être auſſi bon que ceux qui avoient précédé. La galerie prétendit le contraire, mais perſonne n'oſa juger poſitivement le coup. On a conſulté les Anglois qui ſe trouvent à Paris, aucun n'a voulu prononcer; le Comte d'Artois a pris le parti d'envoyer un courier en Angleterre; on attend la déciſion qu'il apportera.

Il circule en France une douzaine d'exemplaires d'un libelle atroce contre les perſonnes les plus reſpectables de la Cour. Il eſt intitulé : *Le Pou.* L'animal immonde ſe promene ſur toutes parties du corps de nos plus illuſtres perſonnages, enfin il ſe fourre dans un carton ou ſe trouve un manuſcrit dont il rend compte & qui contient les détails les plus infames & les plus extravagans ſur toute la Cour.

*De Paris, le 6 Novembre* 1780.

COMBIEN la nature doit se rire de nos folles & présomptueuses décisions ! Nous osons lui poser des bornes ! nous prétendons connoître le *nec plus ultrà* de ses infinies & merveilleuses productions ! Nous leur assignons des classes, & nous disons : Ici commence la chaîne de tel regne ; là doit être la ligne de démarcation qui le sépare de tel autre ! une découverte survient, & détruit bientôt ce systême ; & depuis le premier signe qu'ont donné les hommes de l'usage de leurs facultés intellectuelles, il n'est point de siecles, où de nouvelles observations ne leur aient fait connoître leur insuffisance & leur témérité. M. l'abbé Dicquemare, habitant de la ville du Havre en Normandie, homme très-recommandable par une constante & heureuse étude de l'Histoire naturelle, vient de donner aux savans, un nouveau fruit de ses observations, bien capable d'augmenter leurs doutes. Toujours en garde contre lui-même, malgré l'étendue de ses connoissances, il ne ressemble point à ces nouveaux Icares, qui prennent le ton tranchant de la certitude ; ses expériences lui ont appris à soupçonner quelque nouveauté dans la nature, toutes les fois que ses recherches lui ont procuré un objet qu'il n'avoit point encore observé. Ecoutons-le lui-même, & nous reconnoîtrons non-seulement l'homme éclairé, mais le peintre aussi agréable qu'exact des détails les plus minutieux. Accoutumé au spec-

tacle de la mer, cet eſtimable abbé ne parle qu'avec dignité, qu'avec élégance des moindres objets qui s'y offrent à ſon œil curieux :.... » Lorſqu'on regardoit l'huitre, dit-il, ou comme le dernier terme apperçu de l'animalité, ou comme une plante, ou comme un être équivoque, formant la nuance imperceptible qui ſembloit alors à quelques-uns, unir le regne animal ou végétal, quelle idée pouvoit-on ſe faire d'une foule d'animaux qui paroiſſoient à beaucoup d'égards iſolés? Que pouvoit-on dire à l'aſpect de ces êtres ſinguliers dont la ſtructure & les phénomenes excitent maintenant notre admiration? Les ſavans répétoient-ils ce que diſent les pêcheurs : *Ce n'eſt rien, l'écume de la mer produit cela ?....* » Chaque jour quelque être inconnu ſemble ſe préſenter pour être admiré à ſon tour, non comme Zoophyte mais comme animal. En parcourant des yeux & de la main, la ſurface des rochers que la mer ne laiſſe jamais à découvert, j'apperçus quelque choſe de figuré que je pris d'abord pour une ſorte d'éponge; mais un mouvement, qui d'accord avec la forme, s'annonce pour n'être ni celui d'un corps mû par une force qui lui ſoit étrangere, ni celui des ſenſitives, me fit dire en ſouriant, à l'être animal, comme cela m'arrive ſouvent, *il y a ici quelqu'un que nous ne connoiſſons pas encore.* C'étoit un corps gris, ſale, comme la roche ſur laquelle il étoit attaché, recouvert du même limon : ce groupe mameloné offroit ſur chaque mamelon deux tuyaux creux, terminés à leur ouverture par ſix petits membres coniques; chacun de ces

deux mamelons, & leurs tuyaux entroient en contraction de moment à autre, de sorte qu'on voyoit toujours dans la masse quelque mouvement. J'examinai cette production tant que me le permit la marée, puis j'essayai de la détacher, & j'apportai ce groupe, toujours dans l'eau de mer, à ma petite ménagerie marine, pour l'y observer plus sûrement. Il faut se représenter chacun de ces mamelons comme un animal qui vit en son particulier, quoiqu'étroitement uni à son voisin. L'individu a toute la forme d'un cœur : il a aussi à-peu-près le mouvement de diastole & de systole ou des contractions fréquentes, & ces deux tuyaux ne représentent pas mal par leur position, l'origine des oreillettes ou vaisseaux tronqués du cœur. Comme j'étois dans la nécessité d'imposer un nom à ces animaux & un nom qui en fît, pour ainsi dire, une seule, une courte définition, je les ai nommés *Cœurs-unis*; en effet, chaque individu tient à son voisin comme la pointe de chacun d'eux ou tout le groupe tient au rocher : peut-être ces animaux mieux connus fourniront-ils matiere à d'heureux emblêmes, à de bonnes allégories..... N'est-on point déjà impatient de voir, comme je le fus moi-même, si l'intérieur pouvoit par sa structure soutenir l'idée dans laquelle j'étois que l'animalité étoit encore voilée sous cette forme? Quoiqu'elle se soit de plus en plus soutenue par l'analogie & l'examen des manœuvres, ouvrons l'individu: la peau extérieure est très-forte, épaisse, lisse, en dedans d'un gris verdâtre; elle renferme

une veſſie à deux tuyaux, ſuſpendue comme le cœur dans le péricarde ; cette veſſie a deux ouvertures qui aboutiſſent aux tuyaux extérieurs, & renferme un cœur, aux deux côtés duquel ſont deux lobes d'inteſtins blancs, friſés, qui environnent une ſubſtance d'un brun jaune, pointillée, & ſont eux-mêmes environnés de noir : il y a encore d'autres viſceres moins ſenſibles à cauſe de la tranſparence. Comme cet intérieur n'eſt pas plus gros qu'une noiſette, il n'eſt guere poſſible, lorſqu'on a beſoin de ménager des individus vivans qu'on ne retrouvera peut-être jamais, de pouſſer d'abord l'examen auſſi loin qu'on le deſireroit ; voici donc des mouvemens ſpontanés, un cœur, des inteſtins & autres viſceres ; voici donc un animal..... »

Tout en parcourant à l'aventure quelques volumes des *Annales Poétiques* que j'ai ſous la main, je me trouve ſinguliérement ému de la tirade ſuivante ; c'eſt un plaiſir que procurent ſi rarement tous nos poëtes du jour, que je crois devoir vous le faire partager. Je trouve ce morceau dans une piece intitulée : *les Miſeres du temps de Théodore d'Aubigné*, compagnon d'armes de Henri IV, & le juvenal de ſon ſiecle. Ce poëte guerrier fait paſſer dans ſes vers toute la roideur du métier ; il puiſe ſon énergie dans ſon ame, & paroît toujours animé de l'eſprit de cette épigraphe : *Facit indignatio verſum.*

Financiers, juſticiers, qui livrez à la faim
Ceux qui pour vous font naître & conſervent le pain,

Sous qui le laboureur s'abreuve de ses larmes,
Qui laissez mendier la main qui tient les armes?
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
La terre sans labeur, honteuse de se voir,
Cherche encore des mains & n'en peut plus avoir.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
La mere en son berceau prend son fils, dont la bouche
Sourit encore, hélas! à ce monstre farouche:
La mere, ayant long-temps combattu dans son cœur
La voix de la pitié, de la faim la fureur,
Convoite dans son sein la créature aimée,
Et dit à son enfant, moins mere qu'affamée,
*Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait;*
Ton sang retournera où tu as pris le lait;
Au sein qui t'allaitoit rentre contre nature;
Ce sein qui t'a nourri sera sa sépulture.

Ces derniers vers jettent le désespoir & la terreur dans l'ame; je les préfere à l'imitation qui s'en trouve dans la *Henriade*, & qui, selon moi, fait une impression moins profonde de ce tableau déchirant.

Ce d'Aubigné ne s'en tenoit pas à faire des vers : il combattoit bravement pour son maître, mais il ménageoit peu ses défauts, ou du moins les reproches qu'il lui adressoit. Vous reconnoîtrez dans cette épigramme, toute la liberté d'un soldat. Après avoir rendu plusieurs services à son Roi, Henri, pour toute gratification lui ayant fait présent de son portrait, d'Aubigné mit au bas ce quatrain.

Ce Prince est d'étrange nature:
Je ne sais qui, diable l'a fait;
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

D'Aubigné ne fut cependant pas aveugle ſur les qualités de Henri : voici comme il le peint dans la ſatyre intitulée *les Princes.*

. . . . . . . . . . . . . . . . .
On diſtingue toujours le tyran & le Roi.
L'un . . . . . . . . . . . . . . . .
L'autre ſur l'amour ſeul veut établir ſon regne.
Voici quel eſt le Roi de qui le regne dure ;
C'eſt celui qui ſur ſoi fait regner la nature,
Qui craint Dieu, qui toujours au pauvre ouvre ſon cœur ;
Sage en entreprenant, hardi exécuteur,
Craintif en proſpérant, dans le péril ſans crainte,
Au conſeil ſans chaleur, dans le diſcours ſans feinte,
Imprenable au flatteur . . . . . . . . . . .
Chiche de l'or public, & libéral du ſien,
Seigneur de ſes ſujets, aux amis ſecourable,
Terrible aux ennemis, mais à nul mépriſable,
Familier, non commun . . . . . . . . . . .
Effroyable aux méchans, équitable envers tous ;
Ami des vertueux, perſécuteur du vice,
Juſte dans ſa pitié, clément dans ſa juſtice.

M. de Sartine vient de louer l'hôtel qu'il occupoit rue de Grammont, à Madame la Comteſſe de Choiſeul, & va ſe retirer dans le quartier du Marais. Il a déja vendu la plupart de ſes chevaux, & placé nombre de gens de ſa ſuite, au ſervice de ſon ſucceſſeur M. le Marquis de Caſtries. Voici la lettre fatale quoique conſolante, que M. de Sartine reçut du Roi par les mains de M. Amelot, le jour de ſa cataſtrophe.

» Les circonſtances actuelles me forcent,

» Monſieur, de vous retirer le département
» de la marine; mais non mes bontés ſur leſ-
» quelles vous pouvez compter pour vous &
» vos enfans dans toutes les occaſions. »

M. le Marquis de Caſtries paroît fermement diſpoſé à maintenir, comme Miniſtre, la diſcipline exacte & ſévere qu'il ſut toujours faire obſerver comme militaire. Il en a déjà donné des preuves.

C'eſt bien ici, Monſieur, le meilleur des mondes poſſibles. Nous y pouvons tout à notre aiſe débaucher la femme, la fille, la maîtreſſe de nos voiſins, de nos amis: veulent-ils ſe plaindre! on les rebute par les mots corrompus de précautions, de formes, d'obſtacles; les inſpecteurs & les commis tendent la main, & favoriſent le libertinage & les malheurs domeſtiques; mais ſi l'on mépriſe des cas auſſi graves, il n'en eſt pas ainſi des choſes les plus excuſables, & les moins ſuſceptibles d'encourir la rigueur des loix. Mercredi dernier, un malheureux pere de famille fut mis au carcan, rue Montmartre, portant cet écriteau : *Inſolent envers la garde.* N'eſt-ce pas le comble de la dureté, de punir rigoureuſement un citoyen, d'ailleurs honnête, par un ſupplice infamant qui va rejaillir ſur toute une famille? Et pourquoi? Pour quelques propos tenus ſans doute au milieu de l'ivreſſe, à une garde très-ſouvent ivre elle-même, qu'on nomme le *Guet de Paris.*

L'opéra de *Perſée* va de mal en pis. Quinault ne peut gagner à être marmonteliſé. Quant à la muſique, on ſe retrouve à chaque moment

en pays de connoiſſance. Philidor a pillé ſans vergogne cinq à ſix auteurs, & enfin comme l'*Avare* de Plaute, il s'eſt pillé lui-même : encore n'a-t-il pas ſu tirer un bon parti de tous ces larcins. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de bons morceaux, mais ils ſont ètouffés par tant de fatras, qu'ils ne peuvent dédommager de l'ennui qu'inſpire l'enſemble. On rit pourtant à cet opéra ; c'eſt du ridicule combat qui eſt exécuté par un Savoyard, péniblement ſuſpendu entre quatre cables & auquel on fait faire le tour de la ſçene dans cette pitoyable attitude. La direction doit retirer inceſſamment cette miſérable production. M. Marmontel peut bien dire que ſi elle lui vaut peu d'argent, encore moins d'applaudiſſemens, elle lui aura procuré en échange quantité de camouflets & d'épigrammes. En voici un échantillon.

Le pédant Monſieur Joliveau
S'aviſa de châtrer Perſée.
Quinault dans la nuit du tombeau
De peine en eut l'ame percée.
Aujourd'hui qu'à coups de canif
Le bourreau de l'académie,
Marmontel, t'écorche tout vif,
Tu n'entrerois pas en furie,
Quinault ? Allons, arme ton bras,
Prends tous les fouets du noir tartare,
Ecorche à ton tour ce barbare
Qui gâte tous tes opéras.

Rien de nouveau ſur le célebre Linguet. Ses amis affectent de répandre qu'il a demandé

l'*Histoire Ecclésiastique de Fleury;* ils esperent lui concilier de plus en plus la bienveillance du Clergé, en insinuant qu'il veut employer sa plume éloquente à un ouvrage utile à la Religion.

Dans le nombre de nos impures, il en est, entr'autres, deux fort bêtes & fort insolentes, qu'on vient de mystifier très-plaisamment. On leur a persuadé que le Grand-Seigneur avoit envoyé ici un émissaire, faire recrue pour le serrail & qu'elles pouvoient se mettre sur les rangs. Il étoit question d'une fortune considérable après trois ans de service, terme de l'engagement. Les deux belles, (Dumoulin & Viriville) furent très-exactes au rendez-vous qu'on leur assigna pour convenir des faits. Husson & Dugazon, les deux farceurs les plus renommés de la capitale, s'y trouverent, l'un comme Bostangi, l'autre comme l'Essayeur de sa Hautesse. On peut penser qu'il y eut aussi un bon nombre d'Essayeurs en second. Enfin après avoir rempli toutes les formalités convenables, on congédia les deux Demoiselles, en excitant de plus en plus leur amour-propre & leur cupidité par le tableau du plus brillant avenir. Elles ne furent détrompées que le lendemain à la promenade du matin dans le jardin du Palais Royal, par les huées de leurs camarades & les railleries ameres de tous nos jeunes gens qu'on n'avoit pas manquéde mettre dans la confidence.

Voici une autre histoire de filles : nous n'en manquons pas de cette espece, mais elles ne sont pas toutes plaisantes. Pendant que Duga-

zon jouoit un premier rôle dans la farce ſinguliere que je viens de vous raconter, ſa femme, actrice du théâtre italien, rempliſſoit celui d'une tragédie ſanglante. Vous vous rappellez la triſte aventure qu'eut l'année derniere, M. C... ſon amant. Le même maître des requêtes, toujours attaché à ſon char, trouva mauvais, il y a quelques jours, au ſpectacle, qu'un officier aux gardes critiquât durement cette actrice : *Parce que vous la payez pour coucher avec elle*, répondit l'officier, *il ſeroit original que le public qui la paie auſſi pour l'amuſer, ne pût la ſiffler quand elle le mérite. Elle gagne probablement bien votre argent, mais elle nous vole le nôtre, car c'eſt une comédienne déteſtable.* On ſe battit, & le Magiſtrat reçut un coup d'épée ſi grave, qu'il a fallu le ſaigner onze fois. Il parut dimanche à l'opéra, pâle & ſe ſoutenant à peine, pour recueillir le prix de ſes exploits; c'eſt-à-dire, pour jouir de cette eſpece de célébrité que beaucoup de gens priſent, ſans s'embarraſſer du motif qui la procure.

Il vient de ſe paſſer à Caen, une aventure auſſi cruelle qu'étrange. Un jeune veuve fraîche & jolie, nommée *Salmon*, demeuroit depuis quelques années dans une maiſon attenante au couvent des Jacobins de cette ville. Apparemment que profitant de cette proximité, qui favoriſoit l'*incognito*, l'un des frocards ſe ſera inſinué auprès de cette jeune femme; à force de ſoins & d'importunités, il aura peut-être obtenu ſes bonnes graces. Vraiſemblablement auſſi, qu'elle s'en ſera bientôt dé-

goûtée, qu'elle aura rougi du ridicule qui en rejaillissoit sur elle, ou que quelque nouvel adorateur plus aimable, aura congédié le Jacobin. N'importe, elle quitta le voisinage du couvent, & prit un autre logement dans une rue éloignée : croyant s'y soustraire à des désagremens, elle y trouva le terme de sa vie. Quelques jours s'étoient à peine écoulés, que cette malheureuse femme fut assassinée dans son lit; & le lendemain matin, on trouva le Jacobin noyé dans la riviere, un peu au-dessous d'un pont qui joint la ville au fauxbourg de Vauxcelles. Cette tragique affaire a excité la plus grande fermentation; on a arrêté & emprisonné beaucoup de personnes : mais il peut bien se faire que les seuls coupables soient déjà punis; que le moine, furieux de rage & de jalousie, se soit livré à la vengeance envers cette femme, & s'en soit ensuite puni lui-même.

Le Roi, la Reine & toute la cour célébrerent hier la St. Hubert au bois de Ville-d'Avray. Cette fête eût été aussi complétement agréable que brillante, sans l'accident qui la troubla. M. le Comte Dilon, le même qui a eu le bras cassé à la Grenade, ayant monté malheureusement ce jour-là un cheval fougueux qui se laissa culbuter, eut dans cette chûte le bras cassé de nouveau, un peu au-dessous de sa premiere fracture. La Reine fut témoin de la triste aventure de ce jeune Seigneur. Sa Majesté le fit à l'instant mettre dans sa voiture & conduire à Versailles où il est encore.

*Vers pour mettre au bas du Buste de Mlle. Déon, Capitaine de Dragons, Chevaliere de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, &c. exécuté par Madame Falconet.*

*Par M. Blin de Sainmore.*

Ce marbre, où de Déon le buste est retracé,
A deux femmes assure une gloire immortelle;
Et par elles vaincu, l'autre sexe est forcé
D'envier à la fois l'artiste & le modele.

*De Versailles, le 8 Novembre 1780.*

LE Roi qui, comme vous le savez, Monsieur, s'amuse beaucoup d'architecture & de batisse, a présidé lui-même à l'arrangement d'un appartement plus commode pour M. de Maurepas qui l'occupe en ce moment. Sa Majesté doit revenir samedi de Fontainebleau pour y tenir conseil. Le respectable Mentor éprouve quelque consolation du chagrin que lui a causé la révolution faite dans le ministere sans son consentement. Sa Majesté fait frapper au Louvre une médaille en son honneur. Quant à M. de Sartine, son traitement n'est pas aussi brillant qu'il en avoit été question. Dans les 70,000 livres de pension qui lui sont accordées, est comprise celle dont il jouissoit comme ancien Lieutenant de Police & sa gratification de 150,000 livres est donnée à tous les secrétaires d'Etat, lors de leur entrée dans le ministere. M. de Sartine ne l'avoit pas reçue.

Le public joint suivant l'usage, force épigrammes au traitement de cet ex-Ministre; voici la plus plaisante.

J'ai balayé Paris avec un soin extrême,
J'ai voulu de la mer balayer les Anglois,
Mai j'ai vendu si cher mes balais
Que l'on m'a balayé moi-même.

*De Paris, le 11 Novembre 1780.*

On nous parle sans cesse des passions : les philosophes, les prêtres & les moralistes, étendent plus ou moins leur nombre, leur pouvoir & leurs effets terribles : mais il me semble qu'ils se sont tous particuliérement attachés à développer celle qui leur donne effectivement naissance, puisqu'elle domine sur toute la nature, & qu'ils ne nous ont pas peint les autres avec des traits aussi marqués. Nous connoissons toutes les nuances de l'amour; Jean Jacques Rousseau nous en a fait ressentir la plus sublime ivresse : S. Preux, Julie, sont des êtres angéliques dont les sentimens de tendresse, d'amour & de délicatesse seront à jamais un objet d'admiration pour tous les cœurs sensibles & honnêtes. Richarson, l'Abbé Prevost nous ont au contraire présenté sous mille faces, tous les tourmens, toutes les suites malheureuses de cette passion trop souvent fatale. Nous voyons plus rarement l'expression de la vengeance, tracée avec cette énergie, toujours inséparable d'un sentiment violemment ressenti. De quelles secousses n'ai-je pas été

tourmenté à la lecture des lettres suivantes, où respire ce que la haine & la vengeance ont de plus éloquent & de plus passionné! Elles sont d'une femme célebre par son crime; combien elle auroit pu le devenir par son esprit, si son cœur moins égaré, moins corrompu, se fût livré à des mouvemens moins condamnables! Lisez ces lettres, vous y verrez avec confusion, de quel excès est capable cet être dont l'extérieur si séduisant, annonce la candeur, inspire l'amour, & ne sert souvent d'enveloppe qu'au cœur le plus monstrueux & le plus infernal.

Ignorées jusqu'à présent, ces lettres avoient été ensevelies dans le fond d'un greffe criminel; c'est là que M. Desessarts est allée déterrer ce monument authentique du Mariticide de la fameuse l'Escombat, pour les consigner dans le sixieme volume de son *Essai sur l'Histoire générale des Tribunaux;* elles y ajoutent infiniment à l'intérêt de cet article.

» Songe, mon cher ami, (écrivoit-elle à Mongeot son amant) à ce que tu m'as promis. Tu m'as juré par tout ce qu'il y a de plus sacré, de me défaire de mon époux : je me repose sur toi du soin de ma vengeance. Ciel! je vais donc être bientôt libre .... je vais donc être bientôt vengée. Prends bien ton temps, songe qu'il y va de ta vie & de la mienne. Vois jusqu'où va ma fureur : si tu ne te sens pas assez de fermeté pour me servir, avoue-le-moi; il est d'autres moyens que je mettrai en usage pour me délivrer d'un barbare toujours occupé à augmenter mes malheurs. Je

ne ſuis que rage, l'enfer eſt dans mon cœur ; rien n'eſt ſacré pour moi. Ah ! ſi tu connoiſſois le cœur d'une femme outragée, perſécutée, déſeſpérée, tu exécuterois bien promptement l'ordre dont je t'ai chargé. Que j'apprendrai avec plaiſir la mort de mon époux ! avec quelle joie je verrai ſon meurtrier ! jamais tu n'auras paru ſi aimable à mes yeux. Mais, hélas ! les craintes que tu m'as *déjà fait* voir m'en annoncent de nouvelles. Non ; tu n'auras pas le cœur de me ſatisfaire ; tu appréhendes de perdre ce peu d'inſtans qui forme le cours de notre vie : voilà ce qui te retient.... tu n'as jamais ſenti pour moi ces ſaillies impétueuſes que l'amour inſpire. Je n'ai jamais lu dans tes yeux cette ardeur que l'on ne peut cacher, & qui annoncent combien le cœur eſt enflammé ! Que je me veux de mal de t'avoir connu ! tu m'as ſéduite ; je coulois mes jours dans l'innocence : tu es venu me tirer de la léthargie dans laquelle j'étois plongée ; tu as ſû, par tes diſcours flatteurs, par mille ſoins prévenans, gagner mon cœur ; tu as triomphé de mes caprices, de ma réſiſtance, de mon devoir. Si je m'étois abandonnée à tout autre qu'à toi, mon époux ne ſeroit déjà plus. Crois-tu donc m'intimider par tes vaines clameurs ? tu me fais une image terrible des tourmens que ſubiſſent les criminels ; tu me dépeins toutes les horreurs qui accompagnent les derniers momens de ces malheureux ; tu veux que je me tranſporte en idée dans une place publique, & que je t'y voie expirer, pour m'avoir contentée, par les mains d'un

bourreau, à la vue de tout un peuple; tu me menaces même de cette mort; tu m'apprends que tu n'aurois pas le courage de rèsister aux tourmens qu'on te feroit endurer; que tu m'avouerois ta complice : n'importe, poursuis, ne t'embarrasse point du soin de mes jours; ils me seront odieux si mon époux vit; j'en fais le sacrifice de bon cœur, pourvu que je sois rassasiée du sang du barbare que je déteste. C'est assez t'en dire; que ne vas-tu, malheureux, dès à présent me dénoncer à la justice! je te crois capable de tout : cependant, si tu peux remplir mes vœux, si tu secondes mes desseins, si je te vois couvert du sang de mon époux, attends tout de moi. Je donnerai mille vies pour toi; tu seras toujours le dieu de mon cœur; on n'aura jamais tant aimé que je t'aimerai. »

Quelle femme!... Si la vengeance la plus ardente remplit son ame, quelles ressources dans son esprit pour l'exprimer, pour l'inspirer au malheureux qu'elle a choisi pour en être l'instrument. Elle fait horreur, mais on l'admire : son amant fait pitié. Voici sa réponse.

» Il n'est que trop vrai, ma chere amie, que je t'adore, que tous tes reproches me percent l'ame. Je te prouverai que je ne le mérite pas.... Eh bien, tu seras satisfaite, & tu verras que je ne crains pas de perdre la vie quand il s'agit de te servir. Mille morts se présenteroient à mes yeux, je ne reculerois pas. Je prévois tout ce qui m'attend; je lis pour moi dans l'avenir, le sort le plus fu-

neste & le destin le plus cruel, mais je n'en suis point effrayé. Oui, ton mari périra par ma main : je ne vois plus en lui que mon ennemi; ton cœur sera le prix de mon forfait; il faut te plaire, il faut mériter tes bontés, il faut te prouver que je t'ai toujours aimée passionnément, & que je t'aimerai jusqu'au dernier soupir. Mais je te demande une grace, tu seras assez généreuse pour me l'accorder; c'est de consentir que j'attaque ton époux en brave homme. J'espere en triompher facilement, & j'aurai en même temps la satisfaction de t'avoir contentée & de n'être pas assassin: au péril de ma vie je veux avoir la sienne. Je choisirai le temps & le lieu convenables, prends patience, ne précipitons rien, j'aime mieux attendre une occasion favorable que manquer mon coup; je sais à-peu-près les routes qu'il tient toujours : tu ne verras plus l'auteur de tes souffrances; tu ne verras plus long-temps ton tyran. Tu me traites de lâche, tu me fais un crime de t'avoir étalé l'horreur des supplices; je ne t'en parlerai plus. Je suis bien sûr que tu me reprocheras d'avoir tué ton époux, que tu me haïras autant que tu me promets de m'aimer; mais je t'aime trop pour que de pareilles pensées me détournent de la résolution que j'ai prise. Donne-moi huit jours, ce délai n'est pas long... Ne me dis donc plus que je ne t'ai jamais aimée, & que je n'ai eu que le plaisir de te séduire. Jamais l'amour n'alluma une passion plus forte que celle que je ressens pour toi. Enfin je ferai tout ce que tu voudras; parle, tu sera obéie:

ce n'eſt pas la fureur qui me tranſporte, c'eſt la ſeule gloire de ne pas te déplaire qui me fait conſentir à tout. Je ne connois dans la vie d'autre plaiſir que celui de faire le tien: rends-moi donc plus de juſtice; repens-toi de tout ce que tu m'as dit, de tout ce que tu m'as écrit. Quelle dureté dans tes expreſſions! il ſemble que tu ne cherches à te défaire de ton époux, que pour te défaire en même-temps de moi; qu'au-lieu d'une victime, tu en veux deux; que tu veux tout-à-la-fois ſacrifier l'amant & l'époux; que la vengeance ſeule t'anime, & que l'amour n'agit point ſur toi. Je ſouhaite que tout ce que t'ai prédit n'arrive point; je deſire que les choſes ſe terminent à ta ſatisfaction; mais ſouviens-toi toujours que ſi nous ſommes perdus, c'eſt ta vie que je veux ſauver & non la mienne. »

Peu contente de cette tiédeur de Mongeot à ſeconder ſa paſſion, voici ce qu'elle lui écrivit.

« C'en eſt fait, Monſieur, je vais renouer avec mon mari pour me venger de vous: je vais me jetter à ſes genoux, & lui avouer tous les horribles deſſeins que mon cœur renfermoit; je veux l'aimer autant qu'il doit me déteſter. J'avois compté ſur vous, je vous aurois cru capable de tout entreprendre pour moi; vous m'aviez tant de fois juré que je pourrois diſpoſer de vous; j'avois été aſſez bonne pour ajouter foi à toutes vos grimaces & à tous vos dehors trompeurs: comment ſe peut-il faire que j'aie aimé un homme tel que vous? j'en ſuis honteuſe, & c'eſt une faute que je ne me pardonnerai jamais. Je vous ai

préféré à tous vos rivaux, qui n'étoient pas en petit nombre, & qui auroient joint à la tendresse la plus parfaite, des avantages réels & considérables. J'ai tout rejetté, tout méprisé pour toi, perfide! j'ai cherché toutes les occasions de te prouver de mille façons mon attachement extrême. Que n'ai-je pas souffert par rapport à toi? n'est-ce pas pour toi que j'ai rompu avec mon mari? n'est-ce pas pour toi que j'ai renoncé à tout ce que le monde m'offroit de plus séduisant. Je t'ai fait le sacrifice de mon honneur, de mon repos, de mes charmes... Si j'avois possédé une couronne, auroit-elle été pour un autre que pour toi? Par quelle fatalité as-tu donc pu me subjuguer, moi qui n'ai fait aucun cas des conquêtes les plus brillantes qui s'offroient à moi de toutes parts? Plût au ciel ne t'avoir jamais vu, ne t'avoir jamais écouté! croira-t-on jamais qu'un homme qui régnoit sur mon ame, & qui m'assuroit que je régnois sur la sienne, n'ait pas daigné me délivrer de mon plus cruel ennemi? Tu as causé mes malheurs, tu m'a conduite pas à pas dans l'abîme, & lorsqu'il faut un coup d'éclat pour m'en retirer, tu recules! au reste, c'est toujours beaucoup pour moi de connoître le fond de ton cœur. Qu'il est méprisable! que je vais haïr les hommes! ne viens pas t'offrir à moi davantage; ne viens pas me proposer le secours de ton bras, je serois déshonorée à mes yeux si j'acceptois tes offres; tu n'es qu'un monstre, qu'un barbare. Quel bonheur pour moi, si je puis oublier que j'ai répondu à tes soupirs, que je t'ai

rendu

rendu tendresse pour tendresse, que je me suis livrée à toi sans réserve ! cette idée seule me tue. Autant nous avons été amis, autant nous devons être ennemis : fatal pouvoir de mes attraits, sur quel objet indigne as-tu agi ! je t'écris pour la derniere fois : ne reparois jamais devant moi. Puissent tous les malheurs t'accabler à la fois ! tu ne peux souffrir autant que tu le mérites. Va, lâche, il ne t'est réservé qu'un funeste destin. Que je suis glorieuse d'avoir su me détacher de toi, de t'avoir rendu justice, de t'abhorrer pour toujours. Fuis loin de moi !.. Mon mari vivra donc ?... Ah ! pensée qui m'anéantit : je serai obligée de voir celui que j'ai trahi tant de fois... & pour qui ? pour toi, traître, qui te devrois faire un devoir, une gloire de l'immoler. Ah ciel ! quel funeste sort m'attend ! que je vais traîner une vie affreuse ! mon plus grand tourment sera de penser à toi, de penser que j'ai été assez lâche, assez foible pour te donner mon cœur... hélas ! tu le possedes encore ; je ne le sens que trop aux mouvemens qui m'agitent. Rends-toi donc digne de sa possession : *Cours, vole donc assassiner mon mari ;* ne va pas combattre avec lui, le sort des armes est incertain ; *qu'il meure ;* (*en vérité c'est horriblement beau*) c'est tout ce que j'exige. Je ne suis qu'une femme, & j'ai cent fois plus de courage que toi. »

Mongeot répliqua, promit, & s'acquitta bientôt en effet de l'assassinat du malheureux mari.

Les délibérations de la Faculté de Médecine, sur le danger des cimetieres dans l'en-

[illegible] de la ville, & sur-tout du cimetiere des innocens, [illegible] étoit renfermé au milieu d'un quartier très-peuplé, ont donné lieu à l'épigramme suivante :

[illegible]

Les Comédiens françois viennent de donner *Le bon Ami*, piece nouvelle en un acte & en prose, d'un M. le Grand qui est docteur de la Faculté de Montpellier, & qui n'obtiendra probablement pas le bonnet à celle de Thalie. Malgré le peu d'étendue de cette comédie, des traits assez gais & des scenes assez piquantes, le public n'a pu sans murmurer la supporter jusqu'à la fin. Elle est dénuée d'action, les personnages sont d'une bizarrerie choquante & ils ont souvent un ton qui n'est pas celui de la bonne compagnie. Molé, faisant le rôle du Bon Ami, n'a pas peu contribué à soutenir cette piece. Dans un endroit où, peignant son caractere, il parle des différens personnages qu'il sait également remplir, soit enjoués, soit tristes, tendres ou séveres, étourdis ou réfléchis, le parterre par

une allusion flatteuse à son talent, l'a applaudi à tout rompre. Il étoit aisé de juger que ces battemens de mains étoient pour l'acteur seul.

On aprend les rôles de *la Réduction de Paris sous Henri IV*, tragédie de M. Desfontaines.

## VERS

*Adressés à M. Mercier, par un de ses amis.*

Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme!
Que votre prose est belle & que vos vers sont beaux?
Que de moralité dans vos contes moraux!
Vous manquez aux beaux jours & d'Athene & de Rome;
Ils renaissent ici graces à vos travaux,
Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme.

Votre *Essai dramatique* est de toute beauté:
Comme vous y prouvez avec sagacité
Que ce Corneille tant vanté,
Et ce Racine par l'envie
Jusqu'à ce moment respecté,
N'ont pas connu l'art de la tragédie.
Comme c'est beau! comme c'est écrit! comme....
Ma foi! Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme!

Ah! dans vos drames enchanteurs
Quelle simplicité! quel ton philosophique!
Comme avec vous Thalie est pathétique!
Et qu'elle s'y prend bien pour corriger les mœurs!
Ah! quand on vous a lu, comme on dort d'un bon somme!
Comme on a le cœur gros! comme on est contristé!
Et que cela vaut mieux que la folle gaîté

Dont depuis si longtemps Melpomene nous assomme.
Je le répete en vérité ;
Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme.

## STANCES

*A un jeune Poëte plus Philosophe dans ses vers que dans sa conduite.*

J'aime tes vers remplis de sens,
  Ton goût, ton esprit rare ;
Ta seule erreur est dans tes sens,
  Leur ivresse t'égare.
Tu blâmes leurs séductions,
  Et t'y livres sans cesse ;
Et l'esclave des passions
  Nous vante la sagesse.

Pour qui ne la connoît pas bien,
  La sagesse est cruelle.
Mais quand on la suit, il n'est rien
  De plus aimable qu'elle.
Briller parmi les beaux esprits
  Est un rare avantage :
Mais qu'est-ce que la gloire, au prix
  De son propre suffrage ?

Jaloux d'éclairer l'univers,
  Instruis-le par l'exemple.
Qui peint la vertu dans ses vers,
  En doit être le temple.
Ton talent doit te décider
  A suivre ce systême :
Comment veux-tu persuader,
  Si tu ne l'es toi-même ?

*De Paris, le 18 Novembre 1780.*

On avoit annoncé très-mystérieusement il y a deux à trois jours, une nouveauté politique, ayant pour titre : *Influence du Despotisme de l'Angleterre sur les deux Mondes*. Je me suis procuré cette brochure & je l'ai parcourue avec avidité : le style en est séduisant, fier, plein de maximes & de raisonnemens philosophiques ; mais on y reconnoît trop visiblement le cœur d'un François, ulcéré contre les ennemis de son pays. Je vais vous citer quelques-uns des passages les plus frappans ; vous y reconnoîtrez l'homme d'esprit, l'avocat des nations, mais par-dessus tout, le Chevalier de la France. C'est ainsi qu'il s'annonce : " Quand on entreprend de plaider la » cause de l'*humanité* devant le tribunal des » Nations, on ne doit rien négliger pour se » rendre digne & de sa cause & de ses juges. » C'est le vœu de mon cœur, le but de mon » zele : Puissent mes moyens être efficaces !.... » Il y a plus : le droit de chercher la vérité, » de la dire avec le respect qu'elle mérite, » est le droit de tous les hommes : je me glo» rifie de l'être : paisible, policé, instruit par » l'expérience, exempt de préjugés & d'adu» lation, je sens vivement le bien, je le res» pecte par-tout où je le vois ; je le démon» tre quand je le peux..... Je blâme le mal » avec la même franchise, il m'indigne & je » le fuis. Ainsi, sans cesser d'être bon citoyen, » je suis cosmopolite ;....„ Après avoir dé-

veloppé le droit de l'*homme privé*, le droit des *gens* ou des *nations*, il cherche parmi elles, celle qui les a méconnus & transgressés ; & il lui fait cette sinistre application..... « Un » peuple marche à grands pas vers sa ruine, » quand l'égoïsme s'est emparé de tous les » cœurs, quand l'intérêt exclusif est sa loi, » quand la vénalité des opinions & des suf- » frages y établit un despotisme secret, qui » ôte aux familles la tranquillité, la sécurité » qui doivent être la premiere possession de » tout citoyen.... Lorsqu'un gouvernement » est régi par ces passions dévorantes, les » membres du corps politique, séparés du » tout & d'eux-mêmes, palpitent & se déchi- » rent : alors s'élevent du sein de l'Etat, ces » orages affreux qui arment une partie du » royaume contre l'autre : le sang national » coule, l'Etat est déchiré au-dedans, & dé- » membré au-dehors : des consommations énor- » mes, des emplois de force indiscrets ne peu- » vent parer à ce revers ; l'épuisement suc- » cede à l'excès ; de terribles motifs de crainte » & de regret troublent tous les cœurs. Vaincu, » l'Etat est sans ressource ; victorieux, il sera » ruiné d'hommes & d'argent. Si cet Etat est » maritime, il demeurera exilé en quelque » sorte au milieu des mers ; ses flottes seront » concentrées dans ses ports, où ses vaisseaux » deviendront des éponges qui boiront les res- » tes de sa subsistance ; ses triomphes passés » n'offriront aux gouvernemens qu'un mal- » heur de plus, que les fruits amers d'une » fausse politique, & le catafalque d'une gloire

» injuste, scellée de la proscription univer-
» selle..... »

Jusques-là, Monsieur, on n'apperçoit encore que le langage de Philosophe; écoutons l'Avocat des nations, au chapitre de la *Liberté des Mers*. „ Les mers, dit-il, sont dépendan-
» tes des patrimoines primitifs que la Provi-
» dence a distribués aux différens peuples de
» la terre, & aux maîtres du monde. Ainsi,
» toutes les nations ont un droit égal de figu-
» rer en grand sur ce théâtre mobile.... un
» despotisme exclusif sur les mers, enchaîne-
» roit le commerce de toutes les nations &
» gêneroit la liberté du commerce général...
» Prétendre soumettre les mers & les vents
» aux signaux d'un pavillon exclusif, c'est adul-
» terer les mers que l'on veut épouser, c'est
» marcher vers un but absurde par des moyens
» insensés; c'est le délire ambitieux d'un peu-
» ple fou, qu'il faudroit enchaîner. Ce privi-
» lege aveugle & injuste, s'il pouvoit exister,
» seroit donc un crime de lese-humanité, une
» violation formelle des loix divines & hu-
» maines. „ L'auteur, après avoir posé ces principes qui lui concilient les suffrages des Puissances observatrices, tombe vivement sur la nation qui prétend s'arroger ce despotisme maritime qu'il combat si vigoureusement; il compare ses prétentions, sa cupidité & sa conduite à celles de l'ancienne Carthage, & lui prédit le même sort.... " Dans cette Car-
» thage européenne, dit-il, qui jouit d'une
» réputation usurpée, l'homme de bien ne voit
» qu'un peuple ambitieux, avide, exclusif,

» qu'un peuple ingrat, injuste & féroce, souillé » du sang de ses Rois, oppresseur de ses con- » citoyens, & dont l'ambition étudiée tend à » opprimer également l'ancien & le nouveau » monde..... La politique des Carthaginois » percée à jour, ne peut plus en imposer; » on sait qu'ils n'affectent un profond mépris » pour tout ce qui n'est pas de Carthage, que » pour donner le change au monde, que pour » faire croire qu'ils s'estiment beaucoup en- » tr'eux, & qu'ils sont idolâtres de leur patrie. » Rien n'est plus faux; je les connois à fond. » L'égoïste n'estime personne, & le méchant » est incapable d'aimer.... On a cru Carthage » soumise à des loix, parce qu'elle n'a pas » toujours osé les violer sans pudeur: on a » cru les Carthaginois patriotes, quand ils » n'étoient qu'ambitieux. On les a cru hu- » mains & généreux, quand ils n'étoient que » vains : on a cru leur administration politique » bonne, parce que la crainte du cri public » y contenoit jadis les Princes & les Minis- » tres. Aujourd'hui les choses sont bien *chan-* » gées. Les agens du trône ont eu recours au » moyen qu'employa un Roi de Macédoine » pour fermer la bouche à Démosthenes : com- » me Philippe, ils distribuent des squinanciers » d'or aux Orateurs anti-royalistes ; & bientôt » ces nouveaux Arétins chantent la Palino- » die.... (*) Tous les faits viennent à l'ap-

(*) J'avois confié cette brochure à un homme très-estimable & fort de mes amis, quoiqu'Anglois. Il me l'a renvoyée une heure après, avec toutes les marges barbouillées

» pui de ces vérités, dit-il plus loin ; la con-
» duite arbitraire des Carthaginois, leurs dé-
» marches hardies, leurs entreprises injustes,
» leurs discours insultans dans les assemblées

d'observations. Voici la note qui se trouve à cet endroit. » Si l'ambition des Anglois n'a que le bien de leur patrie pour objet, ne sont-ils pas *patriotes* par cela même qu'ils sont *ambitieux?* La même réponse doit servir à l'imputation d'*égoïsme* qui se trouve plus haut. La nation peut être *ambitieuse* & *égoïste*, car c'est sans doute ce qu'a voulu dire ici le détracteur de l'*Angleterre*, & les individus, patriotes très-zélés en partageant ces prétendus défauts, sans qu'ils deviennent un vice pour eux. La nation peut être vaine, & les individus s'enorgueillir de lui appartenir, sans cesser d'être humains & généreux. Les discours de l'opposition avertissent sans cesse la nation de ses véritables intérêts, mais si la résistance du parti de la Cour ne leur opposoit point d'obstacle, l'équilibre cessant, il en résulteroit ces désordres dont il faut avouer que notre histoire n'offre que trop d'exemples ; mais il est question du temps présent & non de celui dont l'auteur fait ici l'éloge après l'avoir peint des plus noires couleurs. L'amour de la gloire, de la célébrité, la soif d'applaudissemens flatteurs détruiroient bientôt cet équilibre, & entraîneroient tous les membres de notre Sénat, si l'or & les graces de la Cour ne balançoient ces avantages & ne lui formoient un parti ; mais ces courtisans nombreux sacrifieroient bientôt leur propre intérêt à celui de la patrie, si les vues criminelles d'un Souverain menaçoient la nation de porter atteinte à ses droits. Le parti de la Cour est l'instrument du bien que peuvent faire les Ministres éclairés, avertis & contenus par celui de l'opposition. Les hommes, surtout dans un pays où l'énergie dégénere souvent en enthousiasme, se portent facilement aux extrêmes, & le bien en ce cas peut devenir un grand mal. C'est ce que prévient en Angleterre l'action réciproque de ces contrepoids. Au reste qu'on nous juge par les faits.... & que l'on ose dire que nous sommes mal gouvernés, que notre constitution est défectueuse, que nous touchons à notre ruine... »

» nationales, où tous les peuples du monde » ne sont appréciés qu'au rabais, & où les » pamphlets de toute espece sont applaudis à » tout rompre : tout dépose contre la tyran» nie de ces Argonautes modernes qui se pa» vanent de la morgue, de l'insolence, de » l'audace, de la dureté de nouveaux parve» nus. „ Dans le parallele qu'il fait de la conduite de l'ancienne Carthage à celle de l'Angleterre; voici comme il débute. " Hannon » traitant pour les anciens Carthaginois avec » les Romains, leur dit : *Je ne souffrirai pas que* » *vous vous laviez les mains dans les mers de Sicile*... » Les Carthaginois modernes ont osé davan» tage : ils ont dit à toutes les nations : *Le* » *pavillon majestueux de Carthage est un pavillon* » *exclusif : nous ne souffrirons pas qu'aucune Puis-* » *sance commerçante ose se laver les mains dans* » *les mers de l'ancien & du nouveau monde*.... » Un peuple, continue-t-il, qui a l'insolence » d'usurper le titre de *Majesté*, doit nécessaire» ment avoir un chef qui se croie comme Aga» memnon le Roi des Rois. (*) ... Enfin,

(*) *Note de mon Anglois*. » Misérable jeu de mots ! Ici le peuple, la nation & les individus sont encore confondus. C'est sans doute dans le peuple que réside chez nous, l'autorité suprême. On traiteroit de vil flatteur à *Londres*, celui qui oseroit dire qu'il n'a pas les premiers droits au titre de *Majesté*. Ce n'est pas en *Angleterre* qu'on peut dire que le Roi ne tient son pouvoir que de Dieu. Le peuple lui a confié une partie de l'autorité qui appartient au peuple, à la nation, mais qui ne réside dans aucun individu isolé. Le Roi d'Angleterre seroit donc au plus le *Roi d'un Roi*, s'il n'étoit pas simplement le dépo-

» que chaque nation se rappelle les trames se-
» cretes, les menées sourdes, les négociations
» intéressées, les démarches hardies, & les
» motifs de guerre de Carthage; elles ne ver-
» ront dans sa conduite, que *ruse*, *finesse*, *arti-*
» *fice*, *orgueil sans bornes*, *cupidité sans frein*,
» *sollicitudes voraces*, *perfidie dans les procédés*,
» *prétextes vains ou faux*, *infractions des traités*
» *les plus solemnels*, *violation des loix les plus*
» *sacrées*, *mépris envers toutes les Puissances*, *in-*
» *sultes à tous les pavillons*, . . . » &c. &c.

M. André de Murville, l'un des jeunes initiés du temple de l'*Encyclopédie*, vient d'enrichir nos journaux, du quatrain suivant : *Pour mettre au bas du portrait de Mlle. Alexandrine Sophie.* ***

Celle dont le portrait ici n'est point flatté
Digne des chants d'Ovide & du pinceau d'Apelle,
N'a rien vu sous les cieux, d'égal à sa beauté,
Rien.... si ce n'est l'amour que je ressens pour elle.

Cet amour n'est point une fiction poétique : on nous annonce que Mlle. Alexandrine l'a vu : mais au reste, M. de Murville ne tardera pas à lui en donner la preuve la plus démonstrative. Ce poëte l'un de nos remporteurs de prix de l'académie françoise & qui, suivant ses propres expressions, compte se voir assez tôt membre de cet aréopage, pour se faire faire un

---

sitaire d'une portion de la Puissance inaliénable de ce dernier. Est-ce avec d'aussi pitoyables calembours qu'on doit parler aux nations ? »

jour de la vaisselle plate avec ses jettons, veut en attendant, entrer dans un corps bien plus nombreux & s'engager sous les loix de l'hymen. Ce sont les appas de Mlle. Alexandrine qui l'y déterminent : on ne croira pas sans doute qu'elle doive cette gloire à son nom, à sa naissance ou à sa fortune. M. de Murville a l'un & l'autre, mais sa prétendue pour laquelle on cherche vainement un mari depuis quelques années, est la bâtarde de la courtisanne la plus célebre de cette ville, par ses débauches, Mlle. Arnoult. M. le C. de L. s'en croit le pere.

On joue toujours au théâtre françois, *le Bon Ami* : l'académie royale de musique répete *le Bon Seigneur* : voilà bien de bonnes gens pour le temps où nous sommes. Demandez à Marmontel ce qu'il en pense. Il se met en quatre pour vous refaire de jolis opéra, & l'ingrate méchanceté l'écrase d'épigrammes. En voici deux nouvelles.

» J'ai lu Quinault, est-ce un péché, mon pere?
Disoit Alix aux pieds d'un confesseur,
Si c'en est un! repliqua le docteur;
Moins n'en faudroit pour vous damner, ma chere:
Si me faut-il approcher de l'autel
Aujourd'hui même, ainsi le veut ma mere:
Hé bien, reprit le Ministre cruel,
Pour expier faute qui n'est légere,
Le relisez refait par Marmontel.

Quinault par la douceur de ses aimables vers
Suspendoit les tourmens des ombres malheureuses,

Cherchons pour l'en punir des peines rigoureuſes;
S'écria le dieu des enfers.
Il invente en effet le mal le plus horrible
Dont au tartare même on ſe fût aviſé :
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible,
J'ordonne que Quinault ſoit Marmontéliſé.

L'opéra de *Perſée* continuant à être peu ſuivi, l'Académie de Muſique, remit dimanche au théâtre, celui d'*Alceſte* du célebre Chevalier Gluck, qui fut revu avec l'enthouſiaſme que mérite ce chef-d'œuvre de ſentiment. Les amateurs de ce ſpectacle ſe voient avec déplaiſir, privés juſqu'au mois de Juin, des S. Veſtris, pere & fils, qui, ayant obtenu du Miniſtre, un congé ſans exemple, de huit mois, viennent de partir pour Londres où leurs rares talens recevront ſans doute les juſtes applaudiſſemens qu'ils méritent ; à moins que leur qualité de François ne leur attirent quelques huées à l'angloiſe ; c'eſt-à-dire des pommes cuites dans la figure. On leur a conſeillé de ſe munir de maſques de fer.

J'ai déjà obſervé, Monſieur, que les approches de l'hiver favoriſent plus que tout autre temps, la multiplicité des triſtes avantures : cette ſiniſtre remarque ne ſe dément point, & nous ſommes témoins depuis quelques jours, d'une infinité d'événemens où la cruauté, la bizarrerie & la ſingularité ſemblent s'être raſſemblées.

Un garçon perruquier, détenu depuis long-temps dans la priſon de la Conciergerie, avoit obtenu la permiſſion d'y exercer ſon

métier. Un de ces jours en rasant ses compagnons d'infortune, il fut attaqué d'un accès de fureur & de frénésie si violent, qu'il coupa la gorge à trois de ces malheureux. Personne n'ayant osé l'aborder, on fit venir la garde, qui ne sachant sans doute comment s'en saisir, lui enfonça mal-adroitement une bayonnette dans le ventre, dont il mourut sur la place. On avoit laissé les cadavres de ces victimes, étendus dans la cour pour en dresser procès-verbal; mais pendant la nuit, les rats avoient tellement rongé leurs visages, qu'il fut impossible de les reconnoître. — Quel horrible tableau! La question de savoir, *si ce meurtrier méritoit le supplice*, ne seroit pas, je pense, indigne d'être discutée.

La condamnation de celui-ci n'est pas aussi douteuse. Jeudi au soir, un autre merlan (garçon perruquier) de seize à dix-sept ans, raccroche une fille près du Palais royal; il veut monter chez elle — As-tu de l'argent, lui dit-elle? oui, voilà trois livres que je te promets si tu veux être complaisante. — Donne d'avance, mon chou, poursuivit-elle en lui tendant une main, & le caressant de l'autre. — Tiens voilà mon écu; allons.... ils montent ensemble, la fille laisse le polisson satisfaire sa lubricité tout à son aise. Ce petit gueux ayant apperçu la montre de cette fille, pendue à la cheminée, crut l'occasion favorable pour s'en emparer; il saute dessus, & veut la décrocher; la fille s'y oppose, il ne perd pas la tête, il tire un rasoir de sa poche, & saisit cette malheureuse à la gorge.

Elle se défend courageusement, mais ce fut en vain; malgré la blessure elle parvient pourtant à sa fenêtre, & implore du secours : le petit monstre alloit redoubler lorsqu'on entra assez à temps pour le saisir. Loin de se déconcerter, il conserva toute l'effronterie d'un scélérat consommé. Son affaire seroit faite sans doute, mais la rentrée du Parlement n'ayant lieu que pour le 27, lui donne un répi, qui à coup sûr n'améliorera rien à son marché.

Un de nos poëtes Persiques, nommé *Gilbert*, qui s'étoit acquis une réputation éphémere par une satyre mal-honnête, intitulée : *Le dix-huitieme siecle*, & qui depuis, pour avoir du pain, & se mettre à l'abri des coups de bâton, a pris le petit collet, est devenu fou &, dans un de ses accès, il a avalé la clef du grenier dans lequel il logeoit. Il ne manque pas de protecteurs pour avoir beaucoup & indistinctement déclamé contre les philosophes modernes, & sur-tout contre ce bon J. J. Rousseau qu'il confondoit fort spirituellement avec eux. On l'a transféré à l'Hôtel-Dieu, où il est soigné très-attentivement.

## COUPLETS

*A Madame la Princesse de Poix jouant au Billard ;*

*Sur l'Air :* Annette à l'âge de quinze ans.

Vous qui d'amour suivez les loix,
Imitez la jeune De Poix ;
Sans prétention & sans art,
Cette Princesse

Touche sans-casse,
Hors au Billard.

Surprise de ne point toucher,
Cherchant ce qui peut l'empêcher,
Elle consulte un vieux docteur,
Qui dit : ma fille,
C'est qu'une bille
N'est pas un cœur.

VERS SUR LE WASP,

*CORSAIRE ANGLOIS.*

*Wasp* veut dire *Frelon* : on fait que de l'abeille
A ses incursions, l'asile est exposé,
Qu'il pille les trésors de la ruche vermeille;
Un corsaire jamais fut-il mieux baptisé ?

*De Versailles, le 20 Novembre 1780.*

La cabale contre notre directeur-général des finances est plus forte que jamais : de façon qu'on s'attend incessamment à quelqu'événement. Il a cependant assisté samedi dernier à un comité d'Etat qui étoit composé du Roi, du Comte de Maurepas, du Prince de Montbarrey, du Marquis de Castries & de lui. Il doit y en avoir aujourd'hui un pareil. On ne sait s'il y sera appellé. M. de Maurepas est décidément son adversaire : les ennemis de M. Necker, qui entourent ce vieillard, ont attisé sa haine en lui persuadant que le directeur-général des finances avoit été fermement convaincu & avoit même dit qu'il ne reviendroit pas de sa derniere maladie. Il est

maintenant question de M. de Flesselles, intendant de Lyon, pour remplacer M. Necker. Si vous connoissez le personnage, vous direz comme moi, Dieu nous en préserve! C'est un des hommes dans le genre des Calonne, des Foulon, &c. qui n'ont pas l'opinion publique pour eux, & il me semble que dans une place où il faut de la confiance, c'est l'essentiel. Si M. de Flesselles est fait contrôleur général, l'intendance de Lyon sera donnée à M. de Vergennes, maître des requêtes, neveu du Ministre.

Le Marquis de Castries, en habile courtisan, fait la cour la plus assidue à M. de Maurepas & semble vouloir se prêter à ses vues. M. Necker a déjà eu une altercation avec ce nouveau Ministre qui lui doit son élévation. Il s'agissoit de la comptabilité, pierre d'achopement de tous ceux qui ont affaire avec le directeur-général.

*De Versailles, le 23 Novembre 1780.*

On trouve dans la derniere satyre contre M. Necker, deux anecdotes dont la révélation ne lui fera pas plaisir. L'une annonce qu'il y a eu une bouderie entre le Comte de Maurepas & le directeur des finances à l'occasion de la réforme de la Maison du Roi, que ce dernier mettant à son ordinaire le marché à la main, & ayant menacé le vieux Mentor de prendre des chevaux de poste pour retourner à Geneve, celui-ci l'avoit averti qu'on n'en donnoit aux étrangers qui avoient administré les

finances, que sur un ordre exprès du Roi. L'autre de nature atroce devroit être prouvée avant qu'on se permît de la mettre sous les yeux du public. Elle suppose que M. Necker avoit d'anciennes liaisons avec le Lord Stormont, qu'il déclamoit dans le principe contre la guerre présente, qu'il avoit donné de fâcheux pronostics sur les suites qu'elle doit avoir, qu'il avoit des principes tout opposés à ceux du gouvernement sur le commerce de l'Amérique septentrionale, enfin qu'on lui avoit confié sur cette matiere des projets importans à l'exécution desquels il avoit refusé son concours d'argent. Au reste, Monsieur, cet habile Genevois paroît tout-à-fait vainqueur de la cabale qui menaçoit son existence ministérielle. Il a eu une explication assez longue avec le Roi. Il a eu le bonheur de faire sentir à S. M. le bien qui peut résulter pour les peuples, de l'exécution de ses plans, & S. M. sur la proposition qu'il fit, nomma un comité secret, qui s'assemblera trois fois la semaine, & qui présidera lui-même. Il sera composé de M. de Maurepas, de M. de Vergennes, de M. Necker & de l'un ou l'autre des conseillers d'Etat qu'on voudra y appeller. M. de Castries n'en sera pas, afin que le Ministre de la guerre ne puisse se plaindre d'en être exclus. La fréquence de ces conseils & le besoin de regarder de près à ses affaires dans un monde aussi malin que celui-ci, ont déterminé M. Necker à fixer son séjour à Versailles. Il n'ira plus à Paris que pour les audiences d'apparat.

Revenons à cette brochure contre M. Necker. Elle est remplie d'un fiel & d'une ironie mordante. On y veut tourner en ridicule Madame Necker; sur son nom de famille qui est *Cuchaud*, ce qui prête infiniment à la plaisanterie *de bon ton*. En parlant de l'établissement de son hôpital, on dit que l'épouse de Law en avoit fait autant, & que les femmes des charlatans montoient ordinairement à cheval pour vendre les petits paquets de leurs maris. L'auteur critique l'administration. Il parle de l'emprunt d'Espagne & maltraite à ce sujet Mrs. Girardot Haller & les successeurs de la maison de banque de M. Necker. Toutes ces gentillesses ne font aucune impression sur les gens sensés. Sully & Colbert en ont éprouvé de pareilles. Il ne reste plus de vestiges des diatribes qui ont été répandues contre eux. Leurs noms & leurs bienfaits subsistent & passeront à la postérité.

Le Prince de Montbarrey, dans son dernier travail, présenta au Roi une liste de six cens jeunes gens, pour quarante places qui se trouvent vacantes à l'école militaire. A côté de chaque nom étoit celui des protecteurs. On lisoit : *Recommandé par la Reine*, *par Monsieur*, *par Madame*, *par M. & Madame d'Artois*, *Mesdames*, *&c.* Il se trouvoit dix à douze noms sans apostille. Le Roi demanda à M. de Montbarrey, par qui ceux-ci étoient protégés. *Sire*, *par personne*, répondit le Ministre, — *Hé bien*, répliqua le Roi, *c'est moi qui les recommande*. Le Monarque prit sur le champ la plume & mit ces douze jeunes gens en tête de la liste

des élus. Le trait me paroît ſublime & digne de Titus.

On plaint beaucoup le jeune André qui a été pendu en Amérique. Le ſuccès lui eût peut-être valu un cordon de ſoie ; ſa mal-adreſſe lui en procuré un de chanvre qui n'eſt ni honorable ni flatteur. Eſt-il bien décidé que la corruption & la trahiſon ſoient des armes glorieuſes & même licites ?

*De Paris, le 25 Novembre 1780.*

On ne peut obſerver froidement la nature : le premier coup-d'œil que nous jettons ſur elle, nous tranſporte bientôt d'admiration : à cette admiration ſuccede une ſorte d'attendriſſement pour tout ce qu'elle enfante ; notre ſenſibilité s'émeut aux moindres charmes, comme aux triſtes tableaux que préſentent toutes les claſſes des êtres qui partagent avec nous la poſſeſſion de ce globe. Mais lorſque l'homme ſe rapproche de lui-même, qu'il conſidere dans ſon ſemblable, les douleurs, les infirmités, le dépériſſement, la deſtruction, auxquels ſa frêle machine eſt également deſtinée, combien alors ſa ſenſibilité doit devenir plus active ! Ou il eſt un monſtre, ou il n'eſt plus un ſimple obſervateur de la nature, il eſt encore l'ami le plus zélé de l'humanité. Tel eſt M. l'abbé Dicquemare dont les talens & les connoiſſances vous ſont deja connus. C'eſt peu pour ce digne Philoſophe, d'être perpétuellement plongé dans la mer juſqu'à la ceinture, dans l'eſpoir d'y puiſer quelques découvertes naturelles, il ſe



livre depuis plusieurs années à un travail qui n'est pas moins pénible & dont l'objet si intéressant n'a été que trop négligé. Il consacre à observer les foux, à étudier les moyens de les soulager, tous les momens qu'il ne donne pas à l'étude des insectes & des coquilles de la mer. Quel est son motif? celui de la charité, de l'humanité, de la bonne religion. Quel est son but? celui de s'éclairer sur les causes & les effets de cette horrible maladie. Quel est son espoir? celui d'en faciliter la guérison. Homme vertueux, homme sensible, homme infatigable, combien il mérite d'hommages! Son éloquence vous peindra son cœur, elle a tous les caracteres de la plus belle ame : le fragment suivant d'un ouvrage qu'il compose, m'a ému, attendri jusqu'aux larmes. „ . . . J'ai cru, dit cet honnête citoyen, qu'une philosophie vraiment chrétienne ne nous permettoit pas, en contemplant l'univers, de passer légérement sur ce qui intéresse l'homme, & sur-tout l'homme plongé dans les plus grands malheurs. O vous qui êtes nés sensibles! . . . . daignez suspendre un moment l'enthousiasme de votre situation : marchons . . . vers le séjour de l'horreur . . . & que s'il est possible, rien d'essentiel ne nous échappe sur l'état des malheureux qui l'habitent. Ici un bel homme, à la fleur de son âge, se voit depuis plusieurs années renfermé sans retour; la volupté, les chimeres l'ont fait courir après un bonheur fantastique; quelques remedes pris furtivement pour une maladie secrete, l'ont tellement affecté qu'il joint à l'air le plus stupide, une foiblesse de tête qui

l'a fait ranger au nombre des fous : cependant il ne parle que de mœurs, d'humanité, de liberté...... Là, c'est une femme d'un âge mûr, mere d'une famille infortunée : ayant trouvé à son réveil son mari mort à côté d'elle, chargée d'enfans, sans appui, sans ressource, elle est devenue folle & a même fait ses couches sans le savoir ; maintenant elle appelle sans cesse l'objet de sa tendresse, elle s'inquiete pour ses enfans qu'on a été obligé de lui retirer, elle sollicite, elle presse qu'on la laisse retourner à une maison qu'elle n'a plus ; le trouble, les larmes, la douleur, les juremens, le calme, la résignation, les malédictions, les imprécations horribles, les fureurs, tout cela se succede avec une rapidité étonnante ; des fers, une lourde chaîne, voilà les ornemens qui semblent devoir l'accompagner jusqu'au tombeau ! Plus loin, sous une pâleur plombée, une maigreur extrême, un affaissement total, des yeux éteints, fixes, égarés, un morne silence, pourroit-on reconnoître cette jeune personne, qui par l'élégance de sa taille, la fraîcheur de son teint, son enjouement, ses graces, la délicatesse de ses pensées, sa décence, sa vertu, faisoit la joie de ses parens, l'objet de leurs complaisances & l'ornement de la société : un naturel sensible, la lecture de quelques Romans, l'inconstance d'un étourdi, la mal-adresse d'une mere peu sensée, l'ont conduite en ces lieux, d'où vraisemblablement elle ne sortira jamais. Que deviendrai-je, où irai-je ? s'écrie cette vieille Demoiselle, à qui les scrupules ont tourné la tête : elle verse un

torrent de larmes, croit entendre des voix qui lui disent de ne pas manger, & jusqu'à un bouillon, il faut le lui faire prendre par force. On ne peut approcher du cachot voisin, c'est un cloaque, que renferme-t-il ? Hélas, une personne qui feroit l'horreur du genre humain, si la folie la plus grande pouvoit déshonorer lorsqu'elle n'est point le fruit du libertinage; l'odeur annonce ce qui s'y passe. » M. l'abbé D. fait ensuite sur les malheurs attachés à la société, quelques réflexions qui portent le lecteur à la méditation malgré lui. „ Pouvons-nous nous dissimuler, dit-il, que quoique l'Homme semble né pour la société, il y trouve avec les biens inestimables qu'elle lui procure, des entraves qui le tyrannisent..... Oserai-je le dire ? aux yeux du Philosophe, du vrai Chrétien, elle offre encore quelques usages barbares qui le font gémir. Il existe sans doute des foux entre les sauvages, puisqu'une chûte, une maladie peuvent procurer cet accident fâcheux; j'ai consulté des personnes qui ont long-temps vécu au milieu d'eux dans un climat peu différent du nôtre; aucune n'a eu connoissance qu'il y en ait, & je suis porté à croire que s'il s'y en trouve, ils y sont rares: combien n'est-il donc pas humiliant d'en voir croitre le nombre chaque jour au milieu de nous ?.... Il reste encore la honte attachée à l'espece d'abandon qu'on fait des foux, & la douleur de leur faire traîner des chaînes destinées aux criminels... L'un des principaux devoirs que nous impose la société, c'est de former des établissemens pour soulager des mal-

heuieux. Eh! qu'y a-t-il de plus digne de compaffion que la plupart des foux ? „ en parlant des traitemens cruels & fans méthode qu'on leur fait fubir, voici les obfervations fenfées que fait M. l'abbé D..... " La folie augmente, le fou devient difficile à garder, on n'y peut plus tenir, on le met dans une penfion, on prend foin de l'y vifiter à temps ou à contretemps, fans regle, fans confeils, & après avoir achevé de lui tourner la tête, on finit bientôt par l'oublier. „ M. l'abbé D... penfe qu'il eft plus aifé de prévenir la folie que de la guerir, & voici les précautions & les confeils que fa religion, fa philofophie, fa fenfibilité lui infpirent & qu'il recommande en faveur des infortunés qui en font menacés. „ Une chofe, dit-il, qu'on ne fauroit trop recommander aux amis & plus encore aux fupérieurs en tout genre (on fent que le fcrupule de ce digne Eccléfiaftique l'arrête, mais il défigne ici clairement les Prêtres) parce qu'elle peut prévenir d'affreux défordres ; c'eft de refpecter les grandes paffions, de s'attendrir à la vue de ceux qu'elles tyrannifent, de mettre tout en œuvre pour gagner leur confiance, de leur aider avec bonté à en foutenir le poids, à en fecouer le joug, à en extirper jufqu'aux moindres racines. Quelle idée peut-on fe faire d'amis indifférens, de fupérieurs qui croiroient avoir affez d'autorité pour commander de haute lutte à la nature, au fentiment, à l'inclination, à l'habitude, à la paffion même la plus violente ! ... qui n'auroient égard ni à l'âge, au fexe, aux variétés individuelles, à l'éducation,

cation, ni aux circonſtances ?.... Qu'il m'en a coûté en obſervant les foux ! combien de fois attendri juſqu'aux larmes, pénétré de douleur, même pluſieurs heures après les avoir laiſſés, n'ai-je pas formé la réſolution de n'y plus retourner, ou de mettre quelqu'intervalle dans ce long & pénible exercice ! combien auſſi l'eſpérance de leur être utile m'en a-t-elle promptement rapproché ! feroit-il un moyen ſimple de faire éprouver aux ames ſenſibles une partie de ce que j'ai reſſenti, & de leur épargner l'horreur du ſpectacle ? qu'il me ſoit permis de le tenter en expoſant la vérité... Les bonnes connoiſſances qui diſtinguent notre ſiecle, & une quantité d'autres conſidérations auroient pu retenir ma plume, l'eſpérance de faire quelque bien l'a emporté...... „ Très-certainement on ne peut être animé d'un plus beau motif, & l'on ne pouvoit parvenir à ce but ſi louable, d'une maniere plus intéreſſante que M. l'abbé Dicquemare, dont j'abrege à regret les diſſertations, & les réflexions morales que contient ſon ouvrage.

A propos de foux, M. Gilbert, dont je vous ai annoncé l'étrange accident, n'a pas été ſi heureux que ce payſan Pruſſien, dont on conſerve le portrait à la Haye, qui ayant avalé ſon couteau, vécut encore huit mois après avoir eu l'eſtomac ouvert. M. G. n'a pu digérer la clef qu'il avoit avalée, & eſt mort vendredi dernier, ſur le lit d'honneur des Poëtes de ſon eſpece, c'eſt-à-dire à l'hôpital.

Voilà Janot, le grand Janot retourné dans le ſein de ſa famille. Le ſpectacle des *Variétés*

amusantes étoit abandonné depuis son départ. Un traitement de 8000 livres a déterminé d'autant plus facilement le mauvais comédien Volange à redevenir l'inimitable farceur Janot, qu'une petite difficulté avec la police, l'obligeoit à quitter le théâtre italien. Voici comment! Pariseau, autre acteur des Boulevards, entrepreneur ruiné des éleves de l'opéra, cherche à débuter à ce théâtre : on en parloit dans les coulisses; l'efféminé Michu qui a tenu plus d'une fois, le propos infâme qu'on attribue à l'Empereur Néron, s'avise de dire : On va donc nous empoisonner de tous les baladins des Boulevards! Volange étoit près de là; il court à Michu, en lui protestant que s'il ne respectoit son sexe, il lui donneroit cent croquignoles & quelque chose de plus. La fin de cette noble querelle a été l'expulsion forcée de Janot qui est rendu à l'empressement de nos élégantes du soir, de leurs coëffeurs & de tous nos freluquets & autres amateurs des théâtres forains. Il est bon de vous dire un mot de la vie de ce Janot : elle doit tenir un coin dans l'histoire des hommes illustres de ce siecle. Il est fils d'un pauvre maître-d'école de Nantes, nommé *Rochet*. Le jeune Rochet dont les espiégleries enfantines présageoient la haute destinée, parvint à se faire aimer d'un négociant qui le prit chez lui & qui le renvoya bientôt quand il le connut mieux. Rochet marié se métamorphosa en Volange, garçon comédien à St. Domingue, ensuite dans les troupes de Bretagne, amant d'une fille qui traîne encore le nom de Volange dans les petites

rues de Nantes : enfin chaſſé de toutes les troupes de comédie, il vint dans celles des bateleurs du Boulevard où la gloire & la fortune l'attendoient, pendant que ſa malheureuſe femme languit dans la miſere. Cette hiſtoire eſt à-peu-près celle de tous nos célebres perſonnages de la même eſpece.

J'aurois bien deux mots à vous dire d'un nouveau débutant dans les premiers rôles aux François, mais j'avoue que je ne m'y connois guere & que la beauté tant vantée du roucoulement de ces jeunes fanfarons, la prétendue dignité de leur repréſentation perſonnelle, n'eſt pas du tout ce à quoi je m'attache pour les juger. Sans la ſenſibilité, l'expreſſion des paſſions eſt exagérée ou muette : le public ne s'y eſt malheureuſement que trop accoutumé. O Sainval, ton retour ſera-t-il en pure perte pour nous ? (car vous ſaurez qu'elle eſt ici.) Pour en revenir à ce Dubois, on a dit lorſqu'il parut, *qu'il débutoit ſur un grand pied :* alluſion puérile à la longueur de ſon pied... *Toujours de l'eſprit, M. Calembour !*

Paſſons à l'opéra : La Reine vint jeudi voir *Roland ;* elle n'a pas fait tant d'honneur à *Perſée.* Marmontel & Philidor en ſont déſolés : ce pauvre Marmontel eſt vexé cruellement. Ces jours-ci on lui appliqua fort plaiſamment ſur l'épaule, l'épigramme ſuivante, au moment où il venoit de faire dans une ſociété, la lecture d'un nouvel opéra.

Pourſuis, ô Marmontel, ta brillante carriere,
Sans relâche lis nous tes vers ſi larmoyans.

Ce n'est jamais qu'en se mettant à braire
Que les ânes se font remarquer des passans.

On continue les répétitions du *Bon Seigneur*. Ce qu'il y aura de plus piquant dans cet opéra, ce sera une entrée de paysans qui danseront en sabots. On s'attend qu'une idée si neuve & si heureuse fera un effet miraculeux.

Avant de quitter l'article de nos spectacles, je dois vous faire connoître à quel degré nos comédiens italiens poussent la délicatesse. Le terrein sur lequel leur nouvelle salle sera bâtie, est contigu au Boulevard : cette heureuse situation pouvoit leur procurer la plus belle façade & la disposition la plus commode pour les issues. Il faut renoncer à tout cela pour qu'on ne puisse pas dire que ces Messieurs sont des acteurs du Boulevard. On n'ouvre donc aucune porte de ce côté, où la salle sera entiérement masquée.

Vous verrez, Monsieur, paroître sous quelques semaines, une brochure de M. Laus de Boissi, intitulée : *Réflexions impartiales sur les éloges de Voltaire, qui ont paru.* Pour vous servir à votre goût, je m'empresse d'en tirer d'avance, une épigramme en l'honneur de M. André de Murville & de M. Masson de Morvilliers.

Connoissez-vous ce couple bel-esprit,
Couple fameux qui fait déjà du bruit,
Couple fameux que la gloire environne?
Au chef de l'un, fier de son *accessit*,
Pend le lambeau d'une demi couronne,
L'autre plus fier encore de ses huitains,

Eſt immortel par l'*Almanach des Muſes* :
Connoiſſez-vous ce couple d'écrivains ?
Non, dites-vous ? Hélas, que je les plains !
Ils ſont de même inconnus chez les Muſes.

Ces billets faux dont je vous parlois dans ma lettre du 22 Octobre dernier, ne coûteront à perſonne, la vie ni même la liberté. Les Srs. Denuelle, Giroult & le Febvre ſont retournés chez eux fort tranquillement & y ont retrouvé, à peu de choſe près plus ou moins, la même réputation qu'ils avoient avant cette malheureuſe affaire.

On a conſervé l'uſage de vanter aux étrangers, le portail de l'Egliſe de St. Gervais, quoique bien des gens n'aiment pas cette pyramide, d'ordres placés en étages au-deſſus les uns des autres. Un arbre immenſe planté devant le bâtiment, cache les beautés & les défauts de ſon architecture. On vient dans une brochure faite pour être plaiſante, d'intenter un procès à cet ancien arbre connu dans la ville, comme un point de ralliement, ſous le nom de l'*Orme St. Gervais*.

Les aſſemblées de M. de la Blancherie, ont pris fin. Cet établiſſement formé avec tant d'ardeur, & qui paroiſſoit avoir acquis de la conſiſtance, eſt déjà oublié. Son objet au moins ne l'eſt pas; d'autres gens de lettres s'en ſont occupés, & paroiſſent aſſez appuyés pour exécuter le plan conçu par M. de la Blancherie, & même pour l'étendre ſous le nom revivifié de *Société d'Apollon. Sic vos non vobis....*

Les ouvrages propres à contribuer à

fement fidèle des lecteurs, sont bien plus assurés d'un succès rapide, que ceux dont le bien de l'humanité est l'unique objet. C'est ce qu'éprouve le respectable Pasteur de l'Eglise Wallone de Namur, M. Briatte. Il vient de publier un avis où l'on voit qu'il vient de mettre au jour, le premier volume de son ouvrage, intitulé: *Offrande à l'humanité, ou Traité sur les causes de la Misere en général & de la Mendicité en particulier, ainsi que sur les Moyens de tarir la premiere & de détruire la seconde.* Chez *Changuion*, Libraire à Amsterdam. " L'auteur, suivant cet avis, n'attend pour mettre le second volume sous presse, que d'avoir recueilli assez de souscriptions, non pas pour secourir des malheureux à qui il destinoit le fruit de son travail, mais pour ne pas trop souffrir lui-même. L'acte de bienfaisance qu'il présentoit à faire au public, n'étant pas du nombre des motifs qui le touchent, il renonce à l'espoir de réaliser la bonne œuvre à laquelle il l'avoit invité à coopérer. Il avoue qu'il s'est mépris en se livrant avec trop de confiance à une idée propre à honorer le cœur humain. „

„ Le desir de procurer quelque soulagement à plusieurs victimes de l'indigence, n'ayant presque été ni goûté, ni secondé, ce n'est plus de l'humanité dont l'auteur s'occupe maintenant; c'est du débit d'un livre qu'il a pour objet. Ce n'est pas une aumône qu'il sollicite pour les pauvres; c'est un ouvrage qui traite de la *Misere publique*, dont il annonce la vente. „

„ Quand il songeoit à présenter aux ames honnêtes l'occasion d'exercer leur bienfaisan-

nc, il ne promettoit aux souscripteurs que deux brochures : lorsqu'il n'a plus été question que de vendre du papier sali avec de l'encre, il s'est déterminé à faire deux volumes brochés, qui, pour rendre l'ouvrage complet, devront nécessairement être suivis d'un troisieme. „

„ Si l'auteur trouve dans le montant des souscriptions, de quoi payer l'un des trois volumes, il donnera *gratuitement* le dernier à ceux qui auront payé les deux autres. Ne pouvant plus se flatter d'être utile à l'indigence, il tâchera de ne pas être inutile à ses abonnés. Ce n'est plus au soulagement des misérables qu'il se propose d'appliquer le produit de cette opération mercantile; c'est à ses souscripteurs qu'il offre d'en faire présent. „

„ Pour prévenir toutes les difficultés & tous les désagremens dont il a été jusqu'ici l'objet, il suffira que les personnes qui voudront se procurer l'ouvrage, paient le premier volume en le recevant; ils payeront de même le second quand on le leur délivrera. Le troisieme leur parviendra *gratis*, si la condition ci-dessus exprimée est remplie. Le prix de l'ouvrage est six florins. „

„ Il est entendu que le très-petit nombre de souscripteurs qui se sont déclarés sans avoir cette gratification pour encouragement, ont les mêmes titres que ceux qui le feront désormais, à moins que s'étant peut-être déterminés à souscrire dans la vue de faire une aumône, ils n'aient maintenant des scrupules qui les empêchent d'en recevoir eux-mêmes un

„ Ceux qui desireront avoir l'o

dront bien se le procurer chez les personnes qui en sont dépositaires, aux indications ci-dessus, pour épargner à l'auteur, la dépense aussi considérable que superflue, d'une correspondance également accablante & infructueuse.„

*De Paris, le 2 Décembre 1780.*

Que nous manque-t-il? que pouvons-nous desirer dans cette moderne Athenes? Nous avons des Lycées, des Philosophes; & quel philosophes! les plus galans, les plus charmans de l'univers. Leur industrieuse précaution ne se borne pas à nous offrir la science; ils veulent encore nous la rendre aimable & attrayante... Je sors à l'instant d'un *Cours d'histoire naturelle*, dont l'ouverture s'est faite aujourd'hui par le physicien Valmont : vous n'imagineriez que difficilement le séduisant spectacle que j'y ai trouvé. Le Docteur étoit placé sur une chaise curule au bout d'une longue table garnie de cristallisations, globes, insectes & minéraux; il étoit escorté d'un cercle de femmes élégantes qui formoient la premiere enceinte de l'auditoire. La Bruyere & Lavater eussent tiré grand parti d'un tel assemblage; chacune de ces femmes avoit ùn caractere plus ou moins prononcé sur sa physionomie & dans son maintien. A droite étoit Madame D... brune piquante, dont l'encolure précieuse & recueillie se rapportoit au mieux à l'idée qu'on nous donne des Gertrudes au théâtre; les autres du même rang, n'avoient tout au plus l'air que de statues de parades. La gauche n'étoit

pas aussi tristement uniforme; Madame L...: étoit en tête; c'est une blonde passée, qui, pour rendre sa pâleur plus intéressante ne met point de rouge; la tête appuyée négligemment sur trois doigts en équerre, elle laissoit entrevoir le jeu de sa physionomie qui s'animoit, s'attendrissoit, s'alongeoit suivant le cas dont il étoit question. A deux pas d'elle, étoit une jeune éventée, possédée de la très-jolie petite ridicule manie de passer pour savante, & de faire, de la tête & de la main, l'application vraie ou fausse, du discours aux objets qui étoient étalés sur la table; elle s'attiroit par ce petit manege les œillades & les adresses de l'orateur: les autres n'étoient guere que des poupées plus ou moins agréablement parées & attentives. L'heureux Docteur étoit le point central sur lequel se réunissoient tous leurs regards; il étoit l'aimant qui excitoit ou ralentissoit leurs démonstrations, & lui-même se prêtoit admirablement à mériter leurs suffrages; son air cauteleux, sa voix grasseyante & mielleuse, la diction nuancée avec laquelle il peignoit minutieusement la variété des détails de son discours, annonçoient assez ses prétentions puériles. Je ne vous dis rien du discours; il m'a déplu. Je l'ai trouvé maniéré, froid & peu intéressant: j'attendois beaucoup mieux de M. V.... auquel on ne peut refuser une bonne mémoire & la pratique du métier.

Vous voulez du neuf, Monsieur, en voici: Du moins est-ce par le titre: ce que c'est d'ailleurs, je n'en sais rien. Un proverbe, une

me, au jeu de la *main chaude*, le rendoit insensible à tous les coups de main :

> J'endurois tout à tes genoux :
> L'excès de mon plaisir m'y servoit de cuirasse.

Sentez-vous le mérite de cette expression ? voilà de la poésie ! Dans une Idille imitée de Gessner, notre critique pour rendre avec plus de vérité, la simplicité du langage pastoral, ne veut plus parler françois.

> Au bord d'une onde vive & pure,
> Tircis couché sur la verdure,
> Brûloit d'amour & parloit en ces mots :

Sans la rime, il n'en eût pas plus coûté de dire, *& parloit ces paroles.* Oh que d'esprit au *fond de ce sac !* comme il est galant ! il voudroit cueillir une rose ;... cependant il s'en fait scrupule... enfin il s'enhardit par cette réflexion si tendre :

> Demain tu languirois meurtrie ;
> J'aurois formé de vains desirs....
> Puisque tu dois être flétrie,
> Seche à l'ardeur de mes soupirs....

Il faut être juste pourtant. Si l'auteur *du fond du Sac*, n'est ni tendre ni gracieux, par fois il est plaisant. Toute rebattue que soit l'idée de l'épitaphe suivante, elle est tournée avec une sorte de sel.

> Passant, arrête ici tes pas ;
> Non pour rendre hommage à ma cendre,
> A tes larmes, à tes hélas !

Je n'ai point le droit de prétendre :
Pleure ; mais pleure un mal qui fit mon embarras ;
Un mal, dont vainement je voulus me défendre ;
Qui prend aux Rois, qui te doit prendre ;
S'il te reste encore à l'attendre....
Un mal sûr.... comme le trépas.
Ma femme avoit quelques appas :
Je la chéris d'un amour tendre ;
Je fus C....! Qui ne l'est pas!

Il s'est glissé ici une couple d'exemplaires de ce fameux *Procès des trois Rois*, dont je vous ai communiqué le *prospectus ;* & comme de raison, il y en avoit un pour moi. Je suis fort embarrassé pour vous en rendre compte. Comment faire l'analyse d'un libelle où rien n'est respecté, où les injures & le ridicule sont versés à pleine mains, sur ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme dans l'état social? D'ailleurs l'auteur promet de faire passer un mauvais quart-d'heure à quiconque osera dire du mal de son livre ; il n'en faut donc parler du tout si l'on ne veut pas s'exposer à sa vengeauce. Je suis cependant déjà puni ; je l'ai lu, & ce quart-d'heure a été très-pénible, je vous le jure : des longueurs insupportables, des inversions fatiguantes dans chaque membre de phrase, une prose rimée dont la monotonie est un supplice, m'ont fait vingt fois tomber le livre des mains. Quelques portraits ressemblans mais chargés, un petit nombre de saillies vraiment plaisantes, par-ci par-là des anecdotes, & sur-tout une méchanceté qu'on nous persuade en ce pays-ci, être quelque.

chofe de délicieux, voilà ce qui peut vous engager à lire cette brochure & ce qui doit en rendre le produit proportionné à l'audace de l'écrivain.

Voilà donc enfin M. Lemierre inftallé dans le fauteuil académique! L'Aréopage illuftre & déluftré (pardonnez au vice du jour) nomma, jeudi dernier, les deux membres qui devoient fuccéder à Mrs. les abbés le Batteux & de Condillac : M. Lemierre remplace le premier, M. le Comte de Treffan le fecond. M. de Champfort eft défigné pour la plus prochaine élection, après laquelle il n'attendra pas long-temps, M. de Ste. Palaye, âgé de 85 ans, étant très-dangereufement malade.

La comédie italienne vient de perdre un de fes principaux fujets en Madame Moulinghen, qui eft morte famedi dernier, victime de l'affreufe ignorance d'un Efculape, qui l'a mal-à-propos faignée pour une indigeftion. Depuis la mort de la naturelle & fenfible Favart, cette actrice rempliffoit avec affez de diftinction & de talent, fes rôles à ce théâtre.

Brunoi devient un féjour de Fèerie : les fêtes s'y fuccedent d'un jour à l'autre. *Monfieur* vient d'y en donner cette femaine encore une magnifique; mais par une fingularité toute particuliere, aucune Dame de la famille royale, n'y a paru. La meilleure raifon qu'on en puiffe donner, c'eft que les comédiens françois & italiens y ont joué *La Tête à perruque* & le *Galant-Efcroc*, deux proverbes de M. Collet, on ne peut plus graveleux, & que des oreilles

chaſtes n'euſſent pu décemment entendre d'un bout à l'autre.

J'avois bien raiſon de ne pas en croire le public, qui ne voyoit dans le délai de l'exécution de ce jeune perruquier, dont je vous ai précédemment appris le forfait, qu'un acheminement à ſa grace. Le public diſoit même que la famille avoit offert de l'argent, & que les juges ouvroient déjà les yeux : cela n'eſt malheureuſement que trop croyable & n'arrive peut-être que trop ſouvent. Mais le crime étoit ſi notoire, que le public eût crié vengeance: auſſi a-t-il été rompu vif hier en place de Greve. Des gens qui l'ont vu, m'ont rapporté qu'il avoit fait bonne contenance & qu'il avoit montré dans ce terrible moment, autant de réſolution que lorſqu'il avoit commis ſon aſſaſſinat. De pareils êtres ſont bien dangereux! Si j'étois initié dans les détours obſcurs de la chicane, je pourrois vous expliquer, pourquoi le Parlement, qui a confirmé le jugement du Châtelet, a néanmoins annullé la ſentence, ſur le ſeul motif apparent, qu'il avoit ordonné l'exécution à la Croix du Trahoir, comme plus près du lieu du délit, tandis que le Parlement a trouvé mieux à ſon gré de la fixer à la Greve.

On nous annonce encore la même ſanglante cérémonie pour cette ſemaine. Il eſt queſtion d'un pauvre diable de Commis de la ferme du *tabac*, qui étant entré dans un cabaret ſur le pont Notre-Dame avec une fille, s'eſt probablement enivré avec elle. L'*écot* fini, le Commis peu galant, a voulu lui faire payer ſa part:

elle a soutenu fiérement les droits de son sexe, & a prétendu être régalée. La querelle s'échauffoit, lorsqu'un Bretailleur qui étoit à la table voisine, a pris fait & cause pour le beau sexe, & s'est déclaré le *Paladin* de la *Fanchon*. Les propos ont amené les menaces, les menaces les coups, les coups la mort du *Paladin*; auquel le Commis a donné deux coups d'épée à bras raccourci, sans lui laisser le temps de tirer la sienne, & l'a étendu sur le pavé. La garde est arrivée, l'assassin a été pris, emprisonné : on en est là.

C'est un grand plaisir, une jouissance délicieuses pour nos Roués, de voir nos intrigantes abandonnées, trahies, & jouées inhumainement par quelques-uns des charmans prosélites qu'ils font tous les jours. Le nombre s'en est multiplié jusqu'au fond de nos Provinces. Aussi, sans les étrangers, que feroient, que deviendroient nos femmes? L'une des plus célebres est dans ce moment-ci aux abois, & qui pis est, exposée aux persifflages, aux quolibets & aux ricanemens de nos éventés. M. Hugues, négociant de Marseille, se passionna très-vivement, il y a quelques mois, pour les appas de Mlle. Menard, & voulut tout sacrifier pour l'avoir, (ce mot est technique dans le monde.) Les billets au porteur étant en bon nombre dans son porte-feuille, lui rendirent cette négociation amoureuse bien plus prompte, que ne l'eussent fait les plus tendres billets doux; il s'en servit pour enflammer sa beauté... Quel éloquent langage! comment y résister? Le Provençal fut appellé, caressé dès sa premiere

déclaration, & de ce moment, il fut ce que nous nommons vulgairement, le *Milord pot-au-feu* du logis. Bientôt la belle devint enceinte. Sur ces entrefaites, des affaires survenues ou concertées ayant obligé M. H.... de se rendre à Marseille, il recommanda tendrement à sa dulcinée, de ménager l'objet & le fruit de ses amours, & lui fit la promesse de 60,000 liv. si elle accouchoit d'un garçon. Vous concevez facilement toutes les protestations que fit la Demoiselle. Les simagrées d'usage ne furent pas épargnées, ni les sermens oubliés. Enfin le terme arriva, & Mlle. Menard mit au monde, non un seul petit garçon mais deux bien conditionnés. Ravie de l'aventure, elle se hâte d'en faire instruire son généreux Provençal, & lui représente que sa tendresse & ses largesses doivent accroître en proportion de ses peines & de sa création; qu'en conséquence elle réclamoit le double de ses promesses; mais l'absence, qui est le plus grand ennemi des jolies femmes, avoit calmé sans doute, l'imagination de M. Hugues, car il lui a répondu qu'effectivement il lui avoit promis 60,000 liv. pour un enfant, mais que son engagement devenoit nul, puisqu'elle en avoit deux. La Dlle. Menard peu satisfaite de cette logique commerçante, veut avoir 120,000 liv. & vient de menacer son ingrat adorateur, de l'attaquer en justice, s'il persiste dans son refus. Comme la chronique scandaleuse assure que Messire Caron de Beaumarchais étoit l'amant furtif de cette Laïs, lorsqu'elle appartenoit au Duc de Chaulnes, on ajoute plaisamment, que

noissance, il fabriquera ses mémoires en cas de poursuite ; ce que desirent fort nos oisifs & nos amateurs.

Il est arrivé une aventure du même genre à cette jolie actrice des Italiens, qui fut, il y a quelque temps, soupçonnée d'avoir voulu empoisonner sa sœur. Mlle. Du Fayel vivoit depuis six mois avec M. de Senn....re, & en fille sage & prévoyante, elle s'étoit fait donner par cet amant fortement épris, deux contrats de 80,000 liv. chacun, ce qui lui mettoit tout d'un coup 160,000 liv. dans son porte-feuille. La famille de M. de S. en ayant été informée, en a porté des plaintes au Roi, qui a exilé la Demoiselle, pour avoir abusé de la foiblesse d'un jeune homme aveuglé. Avant de partir, elle a été obligée de rendre les contrats entre les mains de M. le Lieutenant de police : mais il lui a été laissé 24,000 liv. afin *qu'elle n'ait pas perdu ses six mois avec M. de S.*

Ne voudrez-vous, Monsieur, jamais que des épigrammes ? Il faut bien vous faire voir que notre esprit n'est pas toujours tourné à la méchanceté. Deux femmes & qui plus est, deux femmes de qualité, viennent de démentir l'opinion généralement reçue sur la malignité de leur sexe. Une Marquise & une Comtesse ont chacune de leur côté, cassé le nez de M. Lemiere à coups d'encensoir. Observez toute la beauté de ce procédé : Le nouvel Académicien n'est à beaucoup près, ni jeune, ni joli, ni galant. Voici les vers de la Marquise.

A bien saisir l'esprit d'Aristote & d'Horace,
Votre prédécesseur sagement se borna ;

Il connut, il montra les routes du Parnasse :
Vous faites ce qu'il enseigna.
Il se traîna près d'eux, & vous avez des aîles ;
Il donna des leçons : vous laissez des modeles.

Vous voyez qu'on ne ménage pas la modestie de M. L.... on ne tardera pas sans doute à corriger ce que la fumée de cet encens peut avoir de dangereux. Ecoutons la Comtesse.

Par le sénat le plus auguste
Enfin donc vous voilà nommé ;
Ah ! combien mon cœur est charmé
D'un choix aussi flatteur que juste !
Les doctes juges d'Apollon
Vous donnent la place d'un sage ;
Mais le fauteuil de Crébillon
Vous eût convenu davantage.

*De Versailles, le 3 Décembre 1780.*

M. de Sartine vient de gagner sur M. Necker un petit avantage qui peut donner une idée la situation des esprits à notre Cour. Le Sr. Dufresne, premier commis des finances, personnage fort important, s'est avisé de parler sur M. de Sartine avec la liberté d'un nouveau parvenu qui, après avoir plié le génou devant les demi-dieux, déblatere contre eux quand ils sont redevenus de simples mortels. Des amis de l'Ex-Ministre en ont instruit celui-ci qui en fait part sur le champ à son ami le lieutenant de Police. Ils concerterent ensemble que celui-ci en parleroit à M. de Mau-

repas. Ce qui fut dit fut fait. Le vieux courtisan enchanté de trouver une occasion de venir aux prises avec M. Necker, dit au lieutenant de Police, d'assurer M. de Sartine de son amitié & qu'il auroit satisfaction.

M. de Maurepas attendit, pour parler à M. Necker, qu'il se trouvât avec lui dans une société nombreuse. Voici mot à mot, quelle fut la conversation. Elle m'a été rendue par un ami qui en a été témoin.

*M. de Maurepas.* — Monsieur, un de vos premier commis nommé *Dufresne*, s'est permis des propos indécens contre M. de Sartine, je vous prie de le réprimander, & de l'envoyer chez M. de Sartine pour qu'il lui fasse des excuses.

*M. Necker.* — Monsieur, je n'ai des ordres à donner à M. Dufresne, que pour ce qui concerne le service du Roi, & comme je ne suis pas son précepteur, je ne puis le réprimander sur un fait qui ne regarde nullement mon ministere & qui n'est au fond qu'un bavardage.

*M. de Maurepas.* — Ce qui est simple bavardage pour le public, doit être regardé bien différemment quand un homme en place le répete & l'affirme. Si vous n'avez pas le droit de réprimander votre commis, vous avez celui de le chasser, je vous prie de le faire, s'il refuse la réparation due à M. de Sartine.

Le directeur général des finances fit plusieurs représentations, mais inutilement. Il fallut plier, & Dufresne le beau parleur, doit employer son éloquence à chanter une pali-

nodie vis-à-vis de M. de Sartine, ou quitter son emploi, ce qui est une cruelle alternative. M. Necker a fait entrevoir à M. le Noir qu'il auroit dû lui parler d'abord de cette affaire, & l'on juge que ces deux personnages, ne sont pas tout-à-fait depuis ce moment, les deux doigts de la main, & que s'ils peuvent se mordre, ils n'en laisseront pas échapper l'occasion. Or à Paris le lieutenant de Police n'est pas un ennemi à mépriser.

Le Marquis de Castries a eu une altercation avec M. de Miromesnil, garde des sceaux, parce qu'il refuse à ce dernier le titre de *Monseigneur*, sous le prétexte que M. de Choiseul ne l'avoit jamais donné au Chancelier. Le Roi est embarrassé pour juger cette querelle.

Quoique M. de Maurepas ne soit pas premier Ministre, il n'en est pas moins vrai que le Roi a prévenu tous les Ministres que dorénavant tout seroit agité chez le Mentor avant d'être proposé au Conseil. En conséquence on dispose à l'hôtel de Maurepas à Paris & dans l'appartement de ce Seigneur à Versailles, une salle destinée à y régler provisoirement les affaires de la France & de l'Europe si l'on peut.

L'ambition de ce vieillard & sur-tout de sa femme, doit être satisfaite, mais il ne jouira, selon les apparences; pas long-temps de ces honneurs. La goutte l'attaque de plus belle, & il s'y est joint une petite fievre qui le mine peu à peu. Ses flatteurs l'assurent que ce n'est cette fois qu'un rhumatisme. M. de Montbarrey qui voit avec assez de chagrin, ce qui

[illegible] dema-
[illegible]
[illegible] l'age de M. de
[illegible], je
[illegible] en effet que
[illegible] de M. de Montbarrey,
[illegible] de M. de Maure-
[illegible] Roi, *la liste*
[illegible] *requis pour*
[illegible] propofa d'en
[illegible] Le Roi refufa en difant
[illegible] d'officiers generaux & qu'il
[illegible]

[illegible] de Police, dont je
[illegible] d'avoir un
[illegible] Magiftrat qui pretend
[illegible] comme on fait,
[illegible] a [illegible] affecté
[illegible] de la premiere re-
[illegible] de
[illegible] on cite
[illegible] qu'a
[illegible] cabalé
[illegible] M. [illegible] donna
[illegible] mon-
[illegible] la
[illegible] public?
[illegible] temoigna
[illegible] ne pou-
[illegible] les inten-
[illegible] qu'elle
[illegible] du public, &c.
[illegible] vagues, mais
[illegible] Mais se retira revé-



rentieusement, assurant que la piece seroit jouée. Or pendant ce temps un autre comédien étoit allé chez M. Amelot, Ministre du département de Paris, pour avoir l'ordre par écrit de jouer cette piece.

C'est la premiere fois peut-être que des comédiens ont osé tenir tête à un lieutenant de Police : mais quand il s'agit de la cause du public, qu'importe l'état de l'homme qui la défend ?

*De Versailles, le 7 Décembre* 1780.

La fâcheuse nouvelle de la mort de l'Impératrice Reine, nous a été apportée par un courier de Vienne arrivé ce matin. La famille Royale devoit ces jours-ci aller à une fête que le Comte d'Artois avoit voulu donner à son tour à Bagatelle, petite maison de plaisir de ce Prince, au bois de Boulogne, une tristesse profonde succede à ces préparatifs de gaîté. Le deuil sera de six mois.

L'affaire de l'ambassadeur de *** avec le banquier de la Tour, dont je vous ai parlé, est arrangée. M. le Comte de Vergennes s'étant assuré que le billet en question avoit été en effet escroqué par la courtisanne Duvernai, qui l'avoit fait passer par une tierce personne, entre les mains du banquier, pour en obtenir le paiement, a laissé M. Zeno, le maître de se conduire comme il lui plairoit. Mais les amis de l'Ambassadeur, lui ont représenté que les honnêtes gens respectoient infiniment le proverbe : *Quand on fait une sot-*

*tise, il faut le boire.* Avec six cens louis donnés à la belle, l'affaire s'est arrangée. Elle n'a pas été punie, & il semble que cela seul auroit pu justifier parfaitement l'Ambassadeur. On dit qu'il a demandé grace pour elle : en ce cas il a eu un tort de plus. M. Zeno nous quitte pour aller résider à Vienne comme Ambassadeur de sa République. Son successeur M. Delfino, dont on dit beaucoup de bien, est arrivé avec sa famille. Il ne faut pas croire que ce soit de moins pour notre ville, un de ces funestes rendez-vous de jeu où s'opere peu-à-peu & quelquefois en une soirée la ruine des familles. Le Comte de Creutz, Ambassadeur de Suede, qui jusqu'ici avoit joui de la meilleure réputation, vient d'en établir un. On prétend que ce sont ses créanciers qui l'ont forcé d'en venir à cette humiliante extrémité. Son voyage à Spa, où l'a attiré le desir de faire sa cour à son Souverain, l'a entrainé dans les dépenses qui ont accumulé les dettes sous lesquelles il gémissoit déjà.

*De Paris, le 9 Décembre 1780.*

TIREZ-MOI donc, Monsieur*, de la perplexité, de la fatigante inquiétude où je me trouve : ai-je perdu mon bon sens, ma raison, mon jugement ? faudra-t-il que j'aille aux *petites-maisons ?* ou peut-être, ne seroit-ce point cette route que devroient prendre Mrs. Garat & Diderot ? — L'étrange question, m'allez-vous dire ! — Patience : il n'y a pourtant pas de milieu; ou je suis insensé, ou ces Messieurs

Meſſieurs ſont fous à lier. Or, il s'agit de réſoudre cette ſinguliere alternative.. Croyez-vous aux inſpirations, aux exaltations, aux extaſes myſtiques de la philoſophie ? Si cela eſt, je ſuis perdu; je n'ai d'autre parti que celui des *incurables* : mais, ſi vous n'y croyez point; ſi le ton d'énergumene, d'enthouſiaſte, de viſionnaire ne peut en impoſer à votre raiſon; j'ai grand'peur que ces deux perſonnages ne ſoient atteints & convaincus de la folie la plus complette. — Mais encore, allez-vous dire; expliquez-vous donc ? où tend ce verbiage ? — A vous prévenir, Monſieur, ſur l'impreſſion qui m'a cauſé le récit ſuivant, inſéré dans les *Etrennes d'Apollon* de 1781, que M. Garat intitule du titre très-nouveau, d'*Aventure Littéraire*, & qui n'eſt regardé par tout plein de gens ſages & raſſis, que comme une parade, une facétie ridicule & bizarre, faite pour être jouée par le plus grand charlatan, & pour être applaudie & répétée, par la dupe la plus digne de débuter ſur les mêmes tréteaux. « Il y a quelque temps, nous dit M. Garat, qu'il m'a pris, comme à tant d'autres, le beſoin de *mettre du noir ſur du blanc*, ce qu'on appelle faire un livre. Je cherchai la ſolitude pour mieux me recueillir & méditer toutes mes rêveries: (C'eſt bien là le vrai mot.) Un ami me prêta un appartement dans une maiſon charmante, & dans une campagne qui pouvoit rendre poëte & philoſophe celui qui étoit fait pour en ſentir les beautés. A peine j'y ſuis, que j'apprends que M. Diderot couche à côté de moi dans

appartement de la même maiſon. Je n'exagere rien ; le cœur me battit avec violence, & j'oubliai tous mes projets de proſe & de vers pour ne ſonger plus qu'à voir le grand homme dont j'avois tant de fois admiré le génie. J'entre avec le jour dans ſon appartement, & il ne paroît pas plus ſurpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma viſite. Il le devine apparemment à un grand air d'admiration dont je devois être ſaiſi. Il m'épargne également tous les longs détours d'une converſation qu'il falloit abſolument amener aux vers & à la proſe. A peine il en eſt queſtion, il ſe leve : ſes yeux ſe fixent ſur moi, & *il eſt très-clair qu'il ne me voit plus du tout*. Il commence à parler, mais d'abord ſi bas & ſi vîte, que, quoique je ſois auprès de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre & à le ſuivre. Je vois dans l'inſtant que tout mon rôle dans cette ſcene, doit ſe borner à l'admirer en ſilence ; & ce parti ne me coûte pas à prendre. Peu-à-peu ſa voix s'éleve & devient diſtincte & ſonore, il étoit d'abord preſqu'immobile ; ſes geſtes deviennent fréquens & animés. Il ne m'a jamais vu que dans ce moment ; & lorſque nous ſommes debout, il m'environne de ſes bras ; lorſque nous ſommes aſſis, il frappe ſur ma cuiſſe comme ſi elle étoit à lui. Si les liaiſons rapides & légeres de ſon diſcours, amenent le mot de *Loix*, il me fait un plan de légiſlation ; ſi elles amenent le mot *théâtre*, il me donne à choiſir entre cinq ou ſix plans de drames & de tra-

gédies. A propos des tableaux qu'il eſt néceſſaire de mettre ſur le théâtre, où l'on doit voir des ſcenes & non pas entendre des dialogues, il ſe rappelle que Tacite eſt le plus grand peintre de l'antiquité, & il me récite ou me traduit les annales & les hiſtoires. Mais combien il eſt affreux que les Barbares aient enſéveli ſous les ruines des chef-d'œuvres de l'architecture, un ſi grand nombre de chef-d'œuvres de Tacite! là-deſſus il s'attendrit ſur la perte de tant de beautés qu'il regrette & qu'il pleure comme s'il les avoit connus; du moins encore ſi les manuſcrits qu'on a déterrés dans les feuilles d'*Herculanum* pouvoient dérouler quelques livres des hiſtoires ou des annales! & cette eſpérance le tranſporte de joie. Mais combien de fois des mains ignorantes ont détruit, en les rendant au jour, des chef-d'œuvres qui ſe conſervoient dans les tombeaux! & là-deſſus il diſſerte comme un ingénieur italien, ſur les moyens de faire des fouilles d'une maniere prudente & heureuſe. Promenant alors ſon imagination ſur les ruines de l'antique Italie, il ſe rappelle comment le goût & la politeſſe d'Athenes avoient adouci les vertus terribles des conquérans du monde. Il ſe tranſporte aux beaux jours de Lelius & des Scipions, où même les nations vaincues aſſiſtoient avec plaiſir aux triomphes des victoires qu'on avoit remportées ſur elles. Il me joue une ſcene entiere de Terence; il chante preſque pluſieurs chanſons d'Horace. Il finit par me chanter réell
une chanſon pleine de grace & d'eſprit

a faite lui-même en in-promptu dans un souper, & par me réciter une comédie très-agréable dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'épargner la peine de la copier. Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises qu'on avance & recule, le fait sortir de son enthousiasme & de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, & il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses intéressantes sur les loix, sur les drames & sur l'histoire; il a connu qu'il y avoit beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant il me donne deux baisers sur le front, & arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable. » Convenez, Monsieur, que M. G.. ressemble ici à un jeune enthousiaste, à qui la tête tourne, & M. D.. à un Inspiré qu'il faudroit réléguer dans l'isle de Pathmos, pour y faire tout à son aise un second apocalypse.

J'avois bien prévu, Monsieur, qu'il se trouveroit quelqu'ame charitable qui fourniroit à nos nouveaux académiciens, un antidote contre les éloges qui pouvoient affecter trop vivement leurs fibres chatouilleux à l'excès sur ce point. Si on les a loués sans mesure, la satyre n'est plus modérée.

Honneur à la double cédule
Du sénat dont l'auguste voix

Couronne par un double choix,
Et le vice & le ridicule.

On donnera jeudi prochain, la premiere représentation du nouvel opéra de *Flocquet*. Le titre est changé. C'est maintenant, *le Seigneur bienfaisant*. On en augure mal. On répétera incessamment sur ce théâtre une seconde *Iphigénie en Tauride*, paroles de M. de Broigle, musique de Piccini. On peut faire compliment à ces Messieurs de leur audace.

Aux italiens, on donne *Cassandre Astrologue*. C'est la quatrieme production dans ce noble genre, des sublimes talens de M. Auguste de Piis & de M. Barré, qui se sont associés pour faire rire le public aux dépens du bon sens, de la rime & de la raison. On trouve beaucoup de gaîté dans cette farce parce qu'elle est remplie d'obscénités. Les comédiens qui offrent de telles pieces au public, ne devroient pas rougir d'avoir l'entrée de leur théâtre sur le Boulevard, dans la même ligne que l'Ecluse & Nicolet. Voici le plan de *Cassandre Astrologue*, car enfin il n'est parade qui n'en ait un. Cassandre est, suivant les regles dramatiques des Treteaux, le tuteur d'Isabelle & celle-ci la maîtresse du beau Léandre. L'art du vieux tuteur lui a appris que ses jours dépendent de la destinée d'un inconnu borgne & bossu. L'amoureux se transforme, comme on doit s'y attendre, en borgne & bossu, & vient consulter Cassandre sur l'issue qu'aura un duel où il est appellé. L'Astrologue persuadé *[illegible]* l'homme dont le sort réglera le sien

détourner d'accepter le défi. « Songez, lui dit-il, qu'à ces rendez-vous, on y va deux & l'on n'en revient qu'un... » L'inconnu rejette ce conseil, part & revient peu après, vaincu, bleſſé, déſeſpéré de la perte d'une maîtreſſe qui étoit le prix du vainqueur, & voulant s'arracher la vie. Vous devinez le dénouement, Mlle. Iſabelle ſeule peut le dédommager. Caſſandre tremblant de mourir du même coup que veut ſe porter le boſſu, lui accorde ſa pupille. Le mariage ſe fait & le parterre enchanté, demande à tue-tête les auteurs de ce chef-d'œuvre d'imagination & de bon goût.

Si les paſſions ſe manifeſtent ſous mille formes différentes, c'eſt ſur-tout dans cette capitale, où l'eſpoir de l'impunité porte les hommes à toutes ſortes de déſordres & d'excès... Suivons la vengeance : L'arme à feu, le poiſon, le poignard, tout convient dès qu'il s'agit d'aſſouvir ſa rage, très-ſouvent légitime. Ces jours derniers un malheureux pere de famille a probablement été ſa victime, ou peut-être, celle d'une aveugle mépriſe. Il paſſoit tranquillement ſur le quai des Auguſtins vers les ſept heures du ſoir. Un homme ſe développe d'un des paniers à volaille, qui y ſont aſſez habituellement, & lui campe, ſans mot dire, un couteau à travers de la poitrine : il tombe, & ſon aſſaſſin fuit : quelqu'un ſurvient, & trouve cet infortuné perdant tout ſon ſang On le tranſporte chez un commiſſaire, on l'interroge, il déclare n'avoir vu que le bras qui l'a frappé... : à coup ſûr, ſon meurtrier n'a plus rien à craindre ; & c'eſt

pourtant au centre de Paris, qu'il a commis ſon attentat!... Le vol n'eſt pas moins adroit. Samedi dernier, M. Durmont, avocat au conſeil, homme doux, paiſible, & de la conſtitution la plus frêle & la plus délicate, revenoit chez lui ſur les dix heures du ſoir : Un paſſant le heurte, tombe & le renverſe lui-même. Cette chûte, qu'il attribua d'abord à l'îvreſſe de ce brutal, n'étoit qu'une ruſe de ſa part, pour eſcroquer le Robin. Il n'eut pas fait dix pas qu'il penſe à ſa montre; il va pour y porter la main, mais elle étoit dans celle d'un autre, ſon mouchoir de même; ſa bourſe heureuſement lui reſtoit.

L'inſuffiſance de nos loix, le relâchement & la corruption de ſes organes, la dépravation ſi générale des mœurs, la multiplicité prodigieuſe de canaille & de crapule qui regne dans cette moderne Sodome, y rendent ces ſortes d'événemens ſi fréquens qu'à peine y fait-on quelqu'attention. Mais au milieu de ces horreurs, il ſurvient quelquefois des cataſtrophes qui réveillent toute notre ſenſibilité. Telle eſt celle de dix malheureux jeunes gens, qui, voulant célébrer la bien-venue d'un ami, ont été les infortunées victimes de leur imprudence & de leur inexpérience. L'un d'eux, M. Caperonnier, jeune homme charmant, rempli de qualités, d'eſprit & de connoiſſances, attaché à la bibliotheque du Roi, dont ſon pere avoit été garde, & n'attendant lui-même que l'âge pour obtenir ce poſte honorable & exercer une *chaire de Grec* au College Royal, donnoit tous ſes loiſirs au plaiſir

de naviguer avec ses amis dans une petite nacelle qu'il avoit fait enjoliver en forme de gondole. Dimanche, il s'y embarque avec neuf autres de ses camarades, pour aller dîner à la campagne. Il furent à Sevre. Il s'agit d'en revenir : il étoit tard, ils n'eussent pas eu le temps d'arriver à la rame, ils veulent y suppléer en imitant la galiotte. Ils attelent un cheval au mât de leur petit bâteau, *mais* l'effort du cheval dominant à plomb de la barque, lui fait faire capot du premier coup de trait. Cinq de ces jeunes gens, dont il faisoit partie, sont culbutés dans la Seine : ils se débattent, mais en vain ; lui seul sachant nager, étoit prêt de gagner le bord, lorsqu'un des autres le saisit, lui ravit toutes facultés d'agir, & l'entraîne avec lui dans le même précipice. Deux autres ont été sauvés à la faveur du mât auquel ils s'étoient fortement retenus ; mais en reviendront-ils sains & saufs ? cela est bien douteux. Le plus âgé de ces infortunés avoit à peine vingt-deux ans. Quelle pitoyable destinée ! quelle désolation pour leur parens ! quels regrets pour leurs amis !

La *Société Apollonienne* va son train. Il y a déjà eu des assemblées, des lectures de pieces. Les gens de lettres à qui le sanctuaire des académies royales n'a point été ouvert, iront se consoler là de ne pouvoir parler en public assis sur les fleurs de lys. Je me hâte de prévenir que ce nouvel établissement vous soit connu par la voie des chansons, des épigrammes, & de vous avertir qu'il s'y trouve des gens que la satyre devroit respecter : un le

Febvre de Villebrune, un abbé Rozier & quelques autres. On a déjà lu dans cette société des morceaux estimés, dont on dit que leur projet est de former un ouvrage périodique. Jusqu'à ce que les grands & les riches se mettent bien dans la tête, que les dîners & les claquemens de mains ne suffisent pas pour l'encouragement des gens qui se dévouent à l'étude, il faut bien qu'on mêle un peu de commerce & de brocantage dans tous les établissemens littéraires.

*De Paris, le 15 Décembre 1780.*

Ce n'est ni au musicien ni au poëte du nouveau *Drame-Opéra*, qu'on doit attribuer le succès éphémere dont a joui sa premiere représentation, mais bien, aux talens du machiniste & du décorateur. Nos femmes & nos enfans ont pris le plus grand plaisir à la vue de tout le petit grabuge, occasionné par l'incendie d'une chaumiere & le débordement d'un petit ruisseau de village. Une jeune paysane, exposée fort ingénieusement au milieu de tant de dangers, a mis le comble à l'émotion passagere de nos petites maîtresses, & vous sentez, Monsieur, qu'après tant de jolies merveilles, il étoit assez inutile d'employer encore les ressorts de la musique & de la poésie; aussi, n'y a-t-on pas trouvé grand'chose qui vaille: un menuet, quelques airs de danse assez agréables, quelques chœurs assez harmonieux, mais rien qui puisse nous convaincre que M. Floquet soit véritablement pénétré

d'un génie musical particulier. C'est dommage ! ce jeune homme nous faisoit espérer un musicien national, dont le genre sembloit devoir se rapprocher du goût primitif des François, genre, qui sans avoir le négligé du Vaudeville, réunit le chant simple & agréable, tel que le *Devin du Village* de l'immortel J. J. Rousseau, qui nous offre un si parfait modele. Mais, au lieu de faire le voyage de son ame & de sa tête, M. Floquet a suivi le torrent des préjugés & de sots conseils, il est allé en Italie : quoi faire, grands Dieux ! admirer exclusivement les œuvres de ses Virtuosi, pour s'asservir sur leurs traces. Eh ! ce ne sont pas des maîtres qu'il faut chercher pour devenir grand homme : la nature & la sensibilité, voilà les seuls qui puissent éloquemment nous instruire.

Pour en revenir au *Seigneur bienfaisant*, on dit que c'est un opéra sans chant & sans paroles, & pour réaliser cette petite méchanceté du public, on va le réduire en deux actes à la prochaine représentation, de sorte qu'il ne subsistera guere que la pantomime, le bal & le repas, qui seront peut-être bien aussi supprimés tout-à-fait, l'épigramme suivante ne disposant que trop à ridiculiser tous ces tableaux peu convenables à ce théâtre.

## ANNONCE DES SPECTACLES.

AIR : *du haut en bas.*

A l'opéra,
De par le comité pas bête,
A l'opéra,

Aujourd'hui l'on y servira,
Pour deux livres huit sols par tête ;
Du vin, grand feu, beau bal & fête,
Pour l'opéra.

*Clémentine & Déformes*, drame en cinq actes & en prose de Montvel, qu'on vient de jouer pour la premiere fois aux François, a eu un grand succès. Le sujet est tiré de *Grandisson* : on pourra reprocher à l'auteur d'avoir imité des scenes de Moliere, Destouches & de nos meilleurs comiques ; mais beaucoup de nos beaux-esprits n'ont d'autre talent que celui de nos fripiers, c'est-à-dire, de savoir mettre du vieux à neuf. Disons vrai pourtant, en dépit de la petite aversion que nous ressentons pour tous les personnages à prétentions, parmi lesquels on peut placer sans calomnie M. de Montvel ; cette nouvelle piece lui fait honneur, & se verra long-temps avec plaisir au théâtre.

Vous aurez peine à croire, Monsieur, que l'épigramme que j'ai rapportée (pag. 364.) & qui fustige assez malicieusement l'aréopage & ses deux nouveaux membres, soit de M. de Champfort, leur émule & leur concurrent. Son petit amour-propre s'est formalisé de la préférence dont on honore ses chers confreres en rime ; il leur a lâché la petite gentillesse que vous avez lue & à laquelle M. le Comte de Tressan n'a pas manqué de répondre par cette autre.

» Pour être inscrit sur la docte cédule,
S'il faut avoir ou *vice* ou *ridicule*,

Mieux que perſonne, ô doucereux Champfort !
Peux employer moyen tant efficace.
Las ! qu'avec toi les Quarante ont de tort !
Car dès long-temps te doivent une place.

Un grand nombre de Prélats ſollicitent l'honneur d'être chargés de prononcer l'Oraiſon funebre de l'Impératrice. Un ſi beau ſujet, qui offre à l'orateur, l'occaſion d'employer ſans recourir au menſonge, tous les moyens que ſon art préſente pour faire un éloge complet, toutes les vertus à célébrer & point de vices à pallier, rien n'eſt plus propre à exciter l'émulation de ceux qui ſe croient dignes d'une ſi noble tâche. Ajoutez, Monſieur, une riche abbaye qui ne laiſſera pas que de donner du relief aux applaudiſſemens du public.

*De Verſailles, le 16 Décembre 1780.*

Le nouveau Miniſtre de la Marine a fait aux officiers de ce corps qui ſe trouvoient ici, un diſcours propre à leur faire une vive impreſſion. Il a vanté la bravoure, les talens & la nobleſſe de ce corps, mais blâmé avec force cet eſprit dangereux d'inſubordination & de rivalité qui y regne & qui s'oppoſe au ſuccès de grandes opérations qui feroient la gloire de la France & rendroient au royaume une paix deſirée. Il leur a déclaré que, prompt à recompenſer, il ne ſeroit pas moins ardent à punir, qu'il ne reſpecteroit aucune tête & que le premier coupable ſeroit ſacrifié à l'exemple. « Oui, Meſſieurs, leur dit-il, l'ef-

» fusion du sang de quelques particuliers, est » préférable aux malheurs de l'Etat, ce n'est » malheureusement, qu'en en répandant quel» ques gouttes qu'on parvient à détruire ce » pernicieux levain dans les corps militaires. »

M. Necker vient d'éprouver un désagrément bien sensible dans la personne de ses amis & défenseurs Mrs. Rilliet. L'un, Rilliet de Saussure, auteur de ces fameuses & absurdes lettres sur l'emprunt & sur l'impôt, vient d'être dégradé du titre de citoyen de Geneve, sa patrie, & condamné par le conseil *des deux cent*, à 70,000 livres de dommages & intérêts envers la partie civile, 20,000 livres d'aumône & six mois de prison comme calomniateur : l'autre décoré du beau surnom de *Machoire*, banquier à Paris, a sur les bras une affaire qui compromet son crédit & son état, avec ses confreres de Paris & de Madrid.

*De Paris, le* 18 *Décembre* 1780.

Il paroît depuis quelque temps un ouvrage intitulé : *Les Hochets de ma jeunesse*, en deux parties, par M. le Chevalier de cubieres. C'est un recueil de poésies très-varié & très-agréable. La premiere partie ne contient que des pieces tendres & amoureuses ; la plupart respirent la grace & le sentiment : c'est l'imagination d'Ovide fondue avec la délicatesse de Tibulle. La seconde partie moins considérable que la premiere, renferme plusieurs pieces philosophiques, & entre autres un *Eloge de Voltaire*, dont l'idée & très-ingénieuse : c'est

[illegible], injurié par Zoïle, fait lui-même [illegible], & raconte l'histoire de ses m[illegible] [illegible] ouvrage, le meilleur qu'on ait fait [illegible] Voisenon, est connu depuis quel[illegible] il a eu beaucoup de succès; l'au[illegible] réimprimer dans sa collection, & [illegible] qu'il en est le plus ornement. [illegible] est beaucoup de longues préfaces que [illegible] courtes on ne les lisent point; *celle* [illegible] de Caillères est très-courte, [illegible] ès l'avoir lue, de ne [illegible] plus longue. La voici:

*PRÉFACE.*

[illegible], sans maître, a chanté tour à tour
[illegible], les graces & l'amour :
De la mie la plus nouvelle
Chaque jour il se [illegible],
Et pour maîtresse il se donnoit
Toujours la Nymphe la plus belle ;
Puis, sous la treille tour à tour,
Il chantoit les plaisirs, les graces & l'amour.

C'est lui qu'au milieu d'une fête,
[illegible],
[illegible] ;
C'est [illegible],
[illegible] encore, c'est lui qui chaque jour
Célébroit les plaisirs, les graces & l'amour.

Des [illegible] il eut la tendresse,
Sa présence embellit la cour :
[illegible] de ses amis, y changea de maîtresse ;
Y chanta les plaisirs, les graces & l'amour.

Veut-on réussir à son tour ?
Il faut qu'on imite ses maîtres :
A la cour, à la ville, & sous l'ombre des hêtres.
J'ai chanté les plaisirs, les graces & l'amour.

D'Anacréon le tendre ouvrage
Sera lu, relu d'âge en âge;
Les belles, les amans l'admirent tour-à-tour :
Heureux si, comme lui, j'obtenois leur suffrage
En chantant les plaisirs, les graces & l'amour.

Voilà dans quel esprit M. le Chevalier de Cubieres a composé les vers de la premiere partie de *ses Hochets*; il a voulu chanter *les plaisirs, les Graces & l'Amour*; & vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'étoit guere possible d'annoncer son projet d'une maniere plus agréable. Voyons si l'auteur a tenu parole.

## *L'AGONIE.*

Ma bouche, où fleurissoit la rose,
Est couverte à présent d'une triste pâleur,
Mon sang a perdu sa chaleur;
A trancher mes destins la Parque se dispose :
Telle dans nos vergers tombe une jeune fleur.
C'est toi seul, objet que j'adore,
Qui hâtes la fin de mes ans;
Mes baisers & les tiens, & ces plaisirs charmans
Qu'après avoir goûtés on veut goûter encore,
Je les expie en ces momens.
Lorsqu'on suit de l'amour le culte légitime,
On n'espere, on ne voit qu'un avenir flatteur :

Hélas! le facrificateur
Finit par être la victime.
Le Dieu qui de mes jours fait pâlir le flambeau,
Des jeunes infenfés, trop prompts à le connoître,
Sera le bienfaiteur ainfi que le bourreau.
C'eft l'amour qui leur donna l'être,
L'amour creufera leur tombeau.
Je vois le mien qui s'ouvre & fuis prêt d'y defcendre....
Eh quoi! de tes beaux yeux tombe un torrent de pleurs!
Thémire, ah! calme tes douleurs;
Peut-être qu'en faveur du couple le plus tendre
Les dieux révoqueront leur décret inhumain,
Et n'ordonneront pas que ta tremblante main
Aujourd'hui recueille ma cendre.
Oui, pour t'aimer encore; oui, je vivrai demain.
Que dis-je? du dieu d'Epidaure
Un difciple favant, touché de mes deftins,
Me promet déformais les jours les plus fereins,
Si je peux voir vingt fois l'aurore
Sortir du fein des flots amers,
Sans gouter les plaifirs qui me font les plus chers...
Loin de moi, docteur que j'abhorre!
Eh quoi! fans être heureux voir deux fois dix foleils!
Moquons-nous d'Efculape & de fes vains confeils.
Qu'il ordonne la continence
A de foibles & froids amans;
Mais pour moi, vingt jours d'abftinence
Seroient vingt fiecles de tourmens.
Jamais à mes regards tu ne parus plus belle;
Tes traits que la douleur a rendus langoureux,
Regnent plus que jamais fur mon cœur amoureux;
A mes defirs en vain tu te montres rebelle;
Un dieu, Thémire, un dieu, je crois,
Vient me rendre ma force & ma vigueur premiere;

Laiſſe-moi jouir de mes droits,
Ne rejette point la priere
Que t'adreſſe un amant, un poëte aux abois;
Hélas! peut-être, hélas! ce ſera la derniere.

Toutes les pieces que renferme ce Recueil aſſurent à M. le Chevalier de Cubieres, le rang qu'il occupoit déjà parmi nos poëtes les plus agréables.

Je crois vous avoir déjà fait connoître, Monſieur, un Recueil de contes ou d'hiſtoires véritables enjolivées par la féconde imagination du narrateur, enrichi de gravures & dont les premiers volumes ont été publiés il y a quelque temps, ſous ce titre : *Les Contemporaines ou les jolies femmes de l'âge préſent.* Les cinq, ſix, ſept & huitieme volumes viennent d'être mis au jour. Le ſuccès prodigieux qu'a eu cet ouvrage, m'engage à vous en parler moins briévement. L'écrivain a eu l'adreſſe d'y intéreſſer la malignité de nos faiſeurs d'applications : il eſt peu d'hommes qui reconnoiſſent leur femme parmi les Héroïnes de ces aventures, mais il n'eſt pas de femme qui n'y retrouve ſa voiſine trait pour trait. Si ces avenres ne ſont pas toutes vraies, elles ont du moins pour la plupart, un grand air de vérité, quoique pluſieurs d'entr'elles ſoient extraordinaires. L'auteur paroît avoir ſouvent rempli ſon but, qui eſt de *donner un cours de moyens pour être heureux en ménage.* Quelques-uns de ſes principes cependant pourroient lui être conteſtés; celui-ci, par exemple : « Epoux, » dit-il à la tête d'un ces Contes, ſi vous

» n'êtes pas l'un pour l'autre des êtres par-» faits, vous vous ferez insupportables. » Et c'est une de ses propositions favorites, une de celles qu'il s'attache le plus à développer. Il est fâcheux que le conseil qu'elle présente soit le plus difficile de tous à réduire en pratique: car lorsque deux personnes passent ensemble toute leur vie, il est impossible qu'elles ne se reconnoissent pas mutuellement des défauts. Si un héros cesse de l'être aux yeux de son valet-de-chambre, il n'y a pas non plus d'homme parfait aux yeux de sa femme. Quant aux femmes parfaites, elles sont presque toutes dans l'imagination des romanciers, des poëtes & des amans; jamais dans celle des maris, du moins après la premiere année du mariage. Aussi les *Nouvelles* intitulées, *le Mari-Dieu*, *la Femme-Déesse*, paroissent-elles les plus romanesques du recueil. Une idée plus philosophique, & peut-être plus fondée sur la connoissance du cœur humain, seroit celle d'un conte ou d'une histoire où l'on apprendroit aux époux à n'être pas étonnés de se trouver mutuellement des défauts, & où on leur apprendroit aussi l'art de les supporter.

L'auteur a mis en action une autre maxime un peu chimérique, & qui pourroit bien n'être pas du goût de nos élégantes; c'est qu'il est de la plus grande conséquence que les femmes soient soumises à leurs maris. Dulis, son ami, sur le compte duquel il met la plupart de ces historiettes, prétendoit même, à ce qu'il nous dit, qu'il falloit que les femmes fussent ignorantes, cette ignorance n'étant qu'un ac-

ceſſoire de la ſoumiſſion. L'auteur tâche de prouver tout cela dans le Conte du *Mari-Pere.* C'eſt un homme d'environ quarante-cinq ans, qui épouſe une Agnès très-ignorante & très-ſoumiſe. Celle-ci rend ſon mari heureux, en ſe bornant à l'aimer, à le reſpecter & à prendre ſoin du ménage : elle n'a que quelques attraits, du bon ſens & la connoiſſance de ſes devoirs; enfin c'eſt une de ces femmes que l'on pourra bien traiter de *petites Bourgeoiſes*, & qui ne ſavent qu'être épouſes reſpectueuſes & bonnes meres. La plupart de nos femmes en ſavent davantage. Auſſi ſont-elles fort maltraitées dans cette hiſtoriette peu galante, & on leur répete cet axiome du livre de la Sageſſe : *La folie d'un homme vaut mieux que la ſageſſe d'une femme.* L'auteur auroit pu citer encore le trait de l'Hiſtoire Sacrée qui fait voir que c'eſt la curioſité de la premiere femme qui a tout perdu.

Mais il ſemble avoir eu quelques remords d'avoir débité des vérités auſſi dures : car il a fait ſuivre cette nouvelle, d'une autre où une femme joue le premier rôle. Il eſt vrai que le mari eſt un imbécille. Sa femme cache ſoigneuſement qu'elle le gouverne ; elle va même juſqu'à le faire reſpecter. Cette anecdote a pour titre : l'*Epouſe-mere.*

Il y a encore dans cette ſuite, deux nouvelles qui font contraſte. La premiere eſt, *la femme vertueuſe malgré elle*, la ſeconde, *la Vertu inutile.* Dans l'une, une femme cherche toutes les occaſions de ſuccomber, & un haſard très-peu vraiſemblable contredit toujours ſes

belles intentions. L'autre au contraire évite tous les pieges avec soin, & ne manque jamais de s'y trouver prise. Ce dernier Conte peut faire entendre qu'il ne faut pas que celles qui restent honnêtes-femmes en soient pour cela trop fieres : mais tous les lecteurs n'approuveront pas les tableaux que l'auteur a présentés dans ces deux nouvelles, & les meres sages les éloigneront des yeux des jeunes personnes : elles aimeront encore mieux risquer que leurs filles aient de l'amour-propre.

En général cependant, ces petits ouvrages respirent une morale pure & même un peu sévere, comme celle de la soumission des épouses à leurs maris. Malgré ce désagréable principe, ce livre peut continuer de trouver grace devant plusieurs femmes. L'auteur y parle sans cesse d'amour, d'adoration, d'ajustemens : il y a là de quoi se faire pardonner bien des petits travers.

A propos d'ajustemens, tout le monde sait que le cœur de beaucoup de belles, est plus accessible à la tendre impression d'un bonnet à la d'*Estaing*, d'une jolie lévite *Merde d'oie* ou *Boue de Paris*, (*) qu'aux déclarations les plus passionnées. Un jeune officier gascon obtint, ces jours derniers, un charmant tête a tête à souper & la plus belle nuit du monde, sous la promesse d'envoyer le lendemain matin une jolie *Polonoise*. La belle dormoit encore lorsque le galant dont la générosité s'étoit

(*) Nom de couleurs à la mode cet hyver.

éteinte avec son amour, s'habilla en regrettant fort son engagement indiscret & rêvant aux moyens de retirer sa parole sans écorner les minces revenus de sa légitime. Il part enveloppé dans son vaste manteau. Une heure après, la Dlle. reçoit un gros paquet avec un billet de lui, renfermant les plus tendres remercîmens & un brillant étalage de son empressement à remplir sa promesse. Un ample pourboire récompense le porteur, on brise avec une impatience indomptable, mille nœuds qui receloient le charmant cadeau dont on brûloit de jouir. Jugez du dépit, de la fureur dont on est transporté : c'étoit en effet une jolie Polonoise, mais celle même que la belle abusée avoit portée la veille & que l'ingrat gascon avoit emportée sous son manteau en s'éloignant du temple des plaisirs.

D'après ce principe sacré aux yeux de l'humanité & de la justice; que la liberté, le bien le plus précieux de l'homme ne doit lui être ravie que pour les motifs les plus graves, on voit des gens attaqués de folie, rester au milieu de leur famille, de la société qui les respecte, quand ils ne sont ni furieux, ni malfaisans. Il est certain cependant que quand les actions de l'homme ne sont plus soumises à ce modérateur qui doit diriger l'usage de ses facultés, à la raison qui remplace en lui l'instinct, guide des animaux bien moins sujets que nous à s'égarer, alors il est capable des extravagances de toutes les especes : on a vu quelquefois le fou le moins dangereux en apparence, se porter aux plus grands excès.

M. de Chamb.... en eſt un exemple. La douceur naturelle de ſon caractere & une longue expérience depuis qu'il étoit attaqué de folie, entretenoient dans une imprudente ſécurité, tous ceux qui l'entouroient. Sa maladie, de l'eſpece de celle qu'on nomme *vapeurs noires*, lui laiſſoit le libre uſage de ſes facultés intellectuelles, lorſque des accès aſſez rares ne lui troubloient pas l'eſprit. Il étoit à ſa maiſon de campagne & invita la ſemaine derniere, ſon curé à dîner. Sur la fin du repas il ſe trouve mal; le curé s'approche pour lui donner du ſecours & lui ſoutient la tête en appellant des domeſtiques. M. de Chamb.... prend à l'improviſte un couteau & le lui plonge deux fois dans le corps. Le curé fuit, le malade court à un fuſil chargé qui ſe trouvoit-là, lache les deux coups à la fois & fait tomber le pauvre paſteur, roide mort. Les domeſtiques & les payſans qui accoururent, réuſſirent avec peine à s'emparer de l'inſenſé & à l'enchaîner. Il eſt renfermé, mais n'eût-on pas pu prévenir un tel malheur? M. de Chamb.... a une jeune femme qui eſt enceinte.

Si l'induſtrie des hommes, les découvertes & les inventions s'étoient accrues depuis le berceau des ſociétés, dans la même proportion que depuis un ſiecle, il ne nous reſteroit plus rien à imaginer, & nous n'aurions à nous occuper que du choix des jouiſſances. Il faut avouer cependant que l'homme actif à former ſans ceſſe de nouveaux deſirs & malheureuſement à ſe créer de nouveaux beſoins, a aſſuré pour toute la durée du monde, une

vaste carriere à ses recherches. D'un autre côté on diroit que le destin voulant mettre des bornes à nos richesses, a prescrit que nous en perdrions une partie en même temps que nous en acquerrions de nouvelles. Il est certain que les beaux siecles de l'antiquité n'étoient pas moins pourvus que nous, de tout ce qui peut contribuer à l'agrément de la vie, & très-probablement nous faisons journellement dans les arts, des pertes que le changement des nos goûts rend insensibles. Tout ce bavardage philosophico-moral, tend, Monsieur, à vous annoncer la découverte d'une machine que vous devez placer auprès de votre lit, pour vous éviter l'importune visite d'un valet qui vient troubler votre sommeil. Cette machine vous réveillera à l'heure que vous aurez fixée : elle allumera votre bougie & votre feu : elle ouvrira les rideaux de votre lit, ceux de vos fenêtres, vos croisées même si vous le voulez.

Une découverte plus utile & dont l'importance mérite que je la rappelle quoiqu'elle soit ancienne, parce qu'elle est négligée, c'est le moyen d'enchaîner les funestes vapeurs du charbon. Les exemples de leurs pernicieux effets se renouvellent tous les jours & l'on s'y expose sans cesse avec la même témérité. Derniérement encore un peintre fut trouvé mort dans sa chambre & sa femme fortement asphixiée. Un autre qui depuis vingt ans étoit dans l'usage de ne brûler que du charbon dans sa chambre, également asphixié, mais pour la premiere fois, déclara que c'étoit aussi la

premiere fois qu'il avoit omis de prendre une précaution qui jusqu'à présent l'avoit soustrait à ce sort. Il ne s'agit que de mettre sur le poële où brûle le charbon, un vase rempli d'eau, dont les vapeurs en dissolvant celles de la matiere combustible, les empêchent d'être nuisibles. Mais pourquoi s'exposer à un danger qui n'est pas inévitable, dans la confiance qu'on en connoît le remede ? Il est bon de vous prévenir, Monsieur, qu'il est ici question du charbon de bois : Le charbon fossible n'est pas, à beaucoup près, d'un usage si fort à craindre ; & le danger est nul lorsque les vapeurs & la fumée ont une issue ; mais il est toujours salubre de mêler à celles qui peuvent se répandre au dehors, l'évaporation bénigne d'un vase d'eau placé sur le poële.

*De Versailles, le 20 Décembre 1780.*

HIER M. le Prince de Montbarrey a obtenu du Roi, sa démission de la place de secrétaire d'Etat au département de la guerre. Il se retire avec l'estime de son Roi & celle du public, qui a toujours rendu justice à sa probité & aux qualités personnelles qui le font chérir de tous ceux qui le connoissent. On croit qu'il remplacera au moyen d'un arrangement particulier, M. le Marquis de Segur dans le gouvernement de la Franche-Comté, à qui passera le porte-feuille de la guerre.

La police de Paris devient d'une sévérité comparable à celle des anciens temps où une longue privation de la liberté punissoit l'indiscrétion d'une

minute ; temps auquel avoient succédé ...eurs années d'une indulgence honorable ...r le gouvernement. On vient de renfermer ...core à la Bastille un jeune homme bien né, ...nt on assure que le crime n'est que d'avoir ...eçu & transmis l'un de ces bulletins, soi-disant secrets, qui souvent ne contiennent que ce qui est su de tout le monde.

*De Versailles, le 25 Décembre 1780.*

Il est ici beaucoup de gens qui supposent que la détention du célebre Linguet, a un motif bien plus conséquent qu'on ne l'a cru. Il avoit, dit-on, envoyé aux Etats-Généraux un mémoire où il cherchoit à leur prouver qu'il étoit de leur intérêt de ne point accéder à la neutralité armée, & de se déclarer en faveur de l'Angleterre, s'ils étoient absolument forcés de se départir d'une sage temporisation. On ajoute que cet esprit remuant & téméraire, brûlant du desir de jouer un rôle plus élevé, a envoyé à l'Empereur, un mémoire où il l'exhortoit à rentrer dans la Lorraine, ancien patrimoine de ses aïeux, & lui indiquoit les moyens de remettre à l'improviste cette belle Province sous sa domination, avant que la France pût s'y opposer. Il est difficile de croire que Linguet, avec la plus mauvaise tête possible, se soit rendu coupable d'infidélités si peu réfléchies & si mal vues envers sa patrie; mais il seroit d'un autre côté surprenant qu'après avoir pardonné à cet écrivain des fautes plus graves que celles dont

je vous ai rendu compte, notre ministere lui ait infligé une correction si févere.

Le Marquis de L*** vient d'être renfermé au Mont S. Michel. Son crime est d'avoir poussé un peu au-delà des bornes, les vices qu'on trouve si jolis quand ils sont plus modérés. Le vin, le jeu & les femmes; ce sont les goûts que doit avoir un homme à la mode, un homme de la bonne compagnie. Mais l'ivresse fréquente, la crapule & sur-tout l'indigence où réduit la passion du jeu, conduisent les uns dans une forteresse, les autres à Bicêtre. Le Marquis de L*** se vantoit d'être à l'abri d'une lettre de cachet. Trois dogues furieux étoient ses protecteurs & ses gardes: ses poches étoient garnies de pistolets. Les chiens se sont enfuis & les pistolets n'ont pas fait feu, lorsque l'Inspecteur de Police s'est présenté à Mortagne pour l'arrêter à la requête de sa mere. Il falloit s'y prendre plutôt si l'on vouloit sauver quelque débris de la riche succession de son pere, mort depuis peu de mois.

M. Dubuisson, auteur de la tragédie de *Nadir*, eut derniérement une dispute avec M. de Sauvigny, son censeur. On parla de se battre. M. Dubuisson dit qu'il ne se battoit point en habit noir : il sortit pour en changer: mais il n'en trouva pas apparemment dans sa garde-robe de propre au combat, car M. de Sauvigny ne le revit plus. Quelques jours après notre auteur tragique alla demander à Fréron, raison d'une critique un peu vive de sa piece. Volontiers, répondit Fréron, je vais

m'habiller & je vous ſuis, mais quel habit mettrai-je? M. Dubuiſſon le pria de garder ſa robe de chambre.

*De Paris, le 27 Décembre 1780.*

JE vous ai déjà parlé des vers de la premiere partie des *Hochets de ma jeuneſſe*; ceux de la ſeconde ne ſont pas moins agréables quoique d'un genre tout différent. Les uns ſont tous galans ou tendres, ils ſont preſque tous adreſſés à de jolies femmes ou faits pour elles; les autres ſont moraux ou philoſophiques : ils renferment quelquefois une critique fine & légere des mœurs du ſiecle; mais l'auteur a cet avantage ſur les ſatyriques de profeſſion, qu'il ne nomme point les maſques. Ses peintures ſont générales, elles ne fâchent perſonne, & peuvent corriger tout le monde; vous allez en voir la preuve dans la piece ſuivante : c'eſt une des plus jolies & des mieux écrites du recueil.

*PARALLELE DE DEUX SIECLES CÉLEBRES,*

OU

*ÉPITRE A NOS PERES.*

Entendrai-je toujours vanter le dernier âge?
Je conviens qu'il eut des guerriers
Qui, s'illuſtrant par leur courage,
Revinrent des champs du carnage
Couverts de poudre & de lauriers;
Luxembourg, Catinat, Turenne,

Des Scipions dignes rivaux,
Euſſent arboré leurs drapeaux
Sous le bec de l'aigle romaine
Et lié ſans beaucoup de peine
Un conſul avec ſes faiſceaux ;
Mais à leur bravoure inhumaine
Nous préférons la paix & ſur-tout le repos ;
Plus ſenſés que tous ces héros,
La gloire eſt à nos yeux une vaine fumée ;
C'eſt de plus doux combats que notre ame eſt charmée ;
Nous laiſſons Catherine attaquer Mouſtapha ; (*)
Des eſcadrons d'amours nous tiennent lieu d'armée,
Et le champ de bataille eſt un large ſopha.
Ce n'eſt pas l'unique avantage
Qu'on ait en ce ſiecle nouveau :
De la palette & du ciſeau
Nous avons agrandi l'uſage ;
Le Brun, Mignard, Girardon, Coiſevox,
Renaiſſez, admirez nos modernes travaux,
Et rendez juſtice au mérite.
Vous avez animé le marbre de Paros,
Pour faire revivre l'élite
Et des ſages & des héros ;
Nous les reſſuſcitons, mais c'eſt en terre cuite ;
Vous avez enrichi les palais, les autels
De chef-d'œuvres divers que vous fournit l'hiſtoire ;
Mais vivent nos jolis paſtels
Pour vite arriver à la gloire !
Oui, pour la mériter, il faut peindre ſouvent
Des graces, des amours au regard doux & tendre.
Les exploits de Céſar, les hauts faits d'Alexandre

---

(*) Cette piece a été faite dans le temps de la guerre des Turcs avec les Ruſſes.

Ne peuvent tout au plus orner qu'un paravent.
Dans tous les points nous sommes vos modeles;
Mes bons aïeux, vos rustiques manoirs,
Vos vieux châteaux valoient-ils nos boudoirs,
Temples brillans que l'on consacre aux belles?
Vous eûtes, j'en conviens, des Perraults, des Mansards,
Qui rendirent Paris la rivale de Rome;
Mais ces monumens qu'on renomme
A peine attirent les regards,
Et tout le monde admire aux boulevards
Ces petites maisons de structure divine,
Chef-d'œuvres élevés, construits en un moment,
Où logent magnifiquement
Les plus beaux magots de la Chine.
Pour être en tout sublime, il faut, mes chers Gaulois,
Posséder beaucoup de richesses;
Nous en avons plus que vous mille fois,
Et les palais de nos maîtresses
Sont plus beaux que ceux de vos Rois.
Ennemis de toute imposture,
Simples dans vos écrits, simples dans vos discours;
Vous ne suiviez que la nature,
Et votre esprit sans feinte, sans détours,
De tout ornement faux rejettoit la parure;
Despréaux imitoit pour être original,
La Fontaine écrivoit sans maitre ni rival,
Corneille lentement créoit la tragédie,
Racine inventoit l'art des vers,
Moliere détrônoit la vieille comédie,
Bourdaloue aux Pécheurs entr'ouvroit les enfers,
Pascal en traits de feu lançoit le ridicule;
Quinault de Philomele égaloit les concerts,
Fénélon instruisoit & charmoit l'univers,
Et Chaulieu rappelloit Tibule.

Tous ces mortels fameux ne nous sont point rendus ;
Mais nous les surpassons, & la chose est certaine ;
Les mêmes honneurs nous sont dus.
Nous n'avons point de La Fontaine,
Sans cesse on le dit, on l'écrit ;
Cependant quelques fortes têtes
On fait aussi parler les bêtes,
Et leur ont donné plus d'esprit.
Qu'on vante moins les beautés grecques
Du philosophe Phrigien !
Nos animaux font des Séneques
Qui raisonnent tous & très-bien.
Pour des Boileaux, j'en connois mille
Qui savent allier l'agréable à l'utile :
Est-il un seul de nos rimeurs
Qui n'ait fait une poëtique,
Où très-savamment il explique
Comment ses vers font les meilleurs ?
Je ne parle point de la scene :
De Thalie & de Melpomene,
De votre temps l'Empire étoit borné,
Nous l'avons agrandi, nous l'avons même orné
De chef-d'œuvres éclos aux bords de la Tamise ;
L'ombre de Shakespear, vêtue en Artémise,
Nous a développé les secrets de son art ;
Déjà nous commençons à les mettre en usage ;
Melpomene à Thalie a cédé son poignard,
Thalie à Melpomene a prêté son langage.
On vante Fénélon & ses écrits touchans ;
Mais ne voyons-nous pas tous les six mois paroître
Des poëmes en douze chans,
Qui seront quelque jour plus admirés peut-être ?
Quinault fut critiqué, je n'en suis plus surpris ;
Nul de ses opéra n'a des beautés exactes,

Nous seuls leur donnons quelque prix
En les réduisant à trois actes.
Pour des Chaulieux, en vérité
Nous en avons des fourmillieres;
Etrennes, Madrigaux, Epîtres familieres
Pleuvent, tombent de tout côté
Sur nos Laïs & sur nos Deshoulieres.
Dans ses vers au hasard jettés,
Le bon Chaulieu peignoit, en quittant sa maîtresse,
De très-réelles voluptés;
Il faut plus de talent, plus d'art & plus d'adresse
Pour peindre des plaisirs que l'on n'a point goûtés.
Telle est la méthode nouvelle
Qu'adoptent certains Beaux-Esprits;
L'Iris qu'ils n'ont point vue, est toujours la plus belle;
Elle a toujours un teint de roses & de lys;
Au Pinde aussi, comme aux ruelles,
Ils sont toujours bien accueillis
Et n'y trouvent point de cruelles.
Les bons mots de Pascal étoient un peu cuisans,
On en rioit beaucoup, mais sans les aimer gueres;
Nous avons aussi nos plaisans,
Qui sont plus doux, plus débonnaires,
Et respectent du moins les sots & les méchans.
Vos Bourdaloue enfin ne valent pas les nôtres;
Quelquefois ces pieux Apôtres
Des Mondains adoptoient les moeurs;
Les nôtres nous prêchent d'exemples,
On ne les voit jamais ailleurs
Que sous les saints parvis des Temples;
Et chaque jour aussi nous devenons meilleurs.
Que de travaux, que de soins, que d'années
Vous ont coûté les palmes surannées
Que les neuf Soeurs entassent sur vos fronts!

Pour nous aux fommets de leurs monts
Les lauriers naiffent fans culture ;
Enfans gâtés de la nature
Sans peine nous les moiffonnons ;
Nous dînons chez Mondor, nous foupons chez Sophie :
C'eft-là que nos efprits, ardens à tout faifir,
Sondent les profondeurs de la philofophie
En courant après le plaifir.
Amoureux de la folitude,
Vous paffiez vos nuits & vos jours
Dans les ténebres de l'étude ;
Folâtrer avec les amours
Eft notre plus douce habitude.
C'eft dans les yeux de la beauté
Que nous puifons notre génie,
Et c'eft au-milieu d'une orgie
Que nous cherchons la vérité.
Ah! fi de nos auteurs vous lifiez les merveilles,
Combien vous feriez détrompés!
L'efprit fe forme à nos foupers,
Il s'appefantit dans les veilles.
Hormis Voltaire, & Jean-Jacque & Buffon,
Gens affublés de vos travers antiques,
Seuls héritiers de vos lyres gothiques,
Notre moindre Pigmée eft pour vous un Tiphon.

Le Maréchal de Briffac vient de mourir. Il a été jufqu'au dernier moment, un preux Chevalier, vaillant, amoureux & courtois. L'approche de la mort dans le lit où il l'attendoit, ne l'a pas plus effrayé, que les dangers du champ de bataille. La tranquillité & la férénité avec lefquelles il a donné fes derniers ordres, prouvent que cette fermeté

d'ame qu'il montroit, n'étoit point chez lui une vertu de parade. Le vieux Maréchal haïssoit autant la dissimulation qu'il aimoit la gloire. Il ordonna que son corps fût transféré à Brissac & peu d'heures avant de mourir, il entretenoit son valet de chambre de cette cérémonie : *C'est toi qui m'accompagneras*, lui dit-il, *mais, ivrogne que tu es, ne vas pas me faire attendre à la porte de tous les cabarets de la route.*

Un officier revêtu de son uniforme, passoit ces jours-ci, en carrosse sur le Pont-neuf. Il crie au cocher d'arrêter, saute sur le pavé, plonge son épée dans l'estomac d'un homme habillé de noir qui marchoit à pied, remonte en voiture, & secondé par des chevaux fougueux, disparoît dans un instant, sans que personne puisse dire quel est le coupable, ni ce qu'il est devenu. La malheureuse victime de cet accès de vengeance, a été tuée sur le coup même. Nouveau chapitre à joindre aux aventures funestes de cet hyver & à l'histoire des passions qui regnent dans cette capitale. L'aventure suivante est moins tragique.

Je traversois une rue écartée en revenant de la messe de minuit : j'entends le cliquetis de deux épées, j'accours & j'apperçois à la lueur d'un reverbere éloigné, un homme & une femme qui se battoient : je les sépare & voici ce que j'appris. Les deux champions s'étoient trouvés l'un devant l'autre dans l'un de nos temples : celui que ses vêtemens annonçoient comme appartenant au sexe le plus hardi, avoit hasardé avec l'autre le geste le plus immodeste. Des habits d'homme rencon-

très ſous un attirail féminin, lui avoient arraché un cri d'étonnement; le jeune galant furieux d'être troublé dans les vues qui l'attiroient là, ſous ce traveſtiſſement, & prenant ce procédé pour une inſulte, avoit entraîné hors de l'égliſe, l'inſolent mal appris & ſi peu connoiſſeur. Un domeſtique qui attendoit à la porte, avec une épée, rendit à la prétendue femme, les armes de ſon véritable ſexe, & l'un des deux adverſaires alloit perdre la vie ou ſe préparer le regret éternel de l'avoir ôtée à un citoyen pour une légere étourderie, ſi mon chemin ne m'eût conduit de ce côté.

En finiſſant cette année, Monſieur, il ſe préſente naturellement à tout être ami de l'humanité, & admirateur des grandes vertus, de nouveaux regrets ſur la grande Reine dont la carriere n'a point atteint cette époque. Diſons avec M. de Sancy :

Ne pleurons plus cette Reine ſi chere;
Elle eſt heureuſe dans les cieux :
Et ſi Thérefe abandonne la terre,
Par ſes enfans que de peuples heureux !

M. Lemiere, Monſieur, n'a pas manqué de répondre aux jolis vers de la Comteſſe de Beauharnois : voici ſes remercîmens :

M'honorer de vos complimens
Sur le fauteuil que l'on me donne
Parmi les quarante éloquens,
Belle Comteſſe, à ma couronne,

C'eſt placer de nouveaux brillans.
A Sapho, l'auſtere nature
Fit payer, à ce qu'on nous dit,
Par la laideur de ſa figure
Les intérêts de ſon eſprit;
L'illuſtre auteur de Stéphanie
A reçu tous les dons des cieux,
Et ſoumettroit par ſon génie
Les cœurs échappés à ſes yeux.

Le ſort qui a donné trois ſyllabes au nom du réformateur de Quinault, le rend encore l'objet de l'épigramme ſuivante.

*L'OPÉRA CHAMPÊTRE.*

Qu'ils me ſont doux ces champêtres concerts,
Où roſſignols, pinçons, merles, fauvettes,
Sur leur théâtre, entre des rameaux verds,
Viennent gratis m'offrir leurs chanſonnettes!
Quels opéra me feroient auſſi chers?
Là n'eſt point d'art, d'ennui ſcientifique:
Gluck, Piccini, n'ont point noté les airs.
Nature ſeule en a fait la muſique;
Et Marmontel n'en a poin fait les vers!

*De Verſailles, le* 30 *Décembre* 1780.

Le ſyſtême d'ordre & d'économie que le chef des finances veut établir, paroît ſuppoſer l'exécution de cet ancien projet de Cadaſtre qui a été tant de fois tenté & qui a déjà occaſionné inutilement des frais énormes. Il vient d'être préſenté à notre directeur

général, un mémoire qui paroît contenir des vues neuves à ce sujet, & indiquer le moyen d'exécuter cette grande opération avec exactitude & économie. Il est de M. de Perney, capitaine d'infanterie, homme ardent, rempli d'esprit & de connoissances. Vous me saurez gré d'avoir tiré ce mémoire intéressant, de la poussiere des bureaux où tant d'idées utiles sont ensévelies, pour vous le communiquer.

*MÉMOIRE sur l'utilité d'un dénombrement général en France, & sur la maniere de l'exécuter avec succès & sans frais.*

» Tout Gouvernement doit avoir pour objet de conserver ou d'étendre sa puissance, sans altérer l'aisance & la félicité des peuples : tout Gouvernement doit faire régner l'abondance, & pourvoir à ce qu'il ne manque aucune des denrées nécessaires à la vie. Mais pour user sagement de ses forces, il convient d'en savoir la portée ; pour maintenir le bonheur des peuples, il ne faudroit pas attenter à leurs biens & à leur liberté par des impôts arbitraires ; & enfin pour pourvoir à leurs bsoins, il faut préalablement en connoître la nature & l'étendue, & pouvoir comparer le nombre des consommateurs avec la quantité des denrées recoltées. Par quelles voies pourroit-on se flatter d'acquérir exactement ces connoissances, si ce n'est par celles d'un dénombrement général? »

» Il n'est point de chef de famille qui ne

fache parfaitement combien il a de gens à fon fervice, la valeur & l'emploi de chacun, la nature & le produit de fes biens : il en doit être fans doute ainfi d'un état, fi on peut le comparer à une famille. Ceux qui le gouvernent ont le même intérêt de connoître bien exactement le nombre, l'efpece & la qualité des fujets qui le compofent, ainfi que leurs befoins & leurs reffources. C'eft fur ces connoiffances que font fondés les principes les plus raifonnables d'adminiftration. En effet; comment établir des impôts avec fûreté, & avec équité, fi on ne les proportionne pas aux facultés des citoyens? Et comment pourvoir à propos certaines provinces des denrées qui leur manqueroient, ou difpofer du fuperflu des autres, fi l'on n'a, comme il vient d'être dit, un état exact des récoltes & des confommations? »

» On ne peut contefter que la force & la richeffe d'un Etat ne dépendent principalement du nombre de fes habitans. C'eft donc à en favorifer l'accroiffement que tend la politique la plus éclairée. Et comme la mefure de la fubfiftance eft celle de la population, il n'eft point de guide plus affuré qu'un dénombrement général pour faire répandre avec ordre & égalité par tout le royaume les denrées qui la procurent. »

» Les avantages d'un dénombrement général ont toujours été appréciés par les vrais politiques; ils font mêmes fi fufceptibles de fe multiplier aux yeux d'un Miniftre inftruit & bien intentionné, qu'il fuffira fans doute d'en

[redacted]

bution des impôts & enfin augmenteroient l'aisance & la félicité du peuple. »

» Louis XIV ordonna en 1698, un dénombrement général du royaume pour l'instruction de Mgr. le Duc de Bourgogne. Les intendans des provinces en furent respectivement chargés, mais comme ils ne s'assujettirent point à un même ordre, le plan fut manqué. S'ils ne se fussent pas trop reposés sur leurs subdélegués, & ces derniers sur des agens inférieurs, ou plutôt si tous ces intendans avoient eu autant de capacité ou d'attention que M. de Lamoignon de Baville, & qu'ils eussent rempli les vues du Roi sur chaque province, comme elles le furent par ce Magistrat dans le dénombrement du Languedoc, ce recueil de mémoires eût été, sans doute, un des plus beaux & des plus utiles monumens de ce siecle illustre. Mais comme les objets furent confondus dans la plupart de ces mémoires, que les matieres y sont peu approfondies & peu exactes, qu'il faut y chercher avec peine les connoissances dont on a besoin & qu'un Ministre doit trouver sous sa main & embrasser d'un coup-d'œil, l'opération n'eut point de succès. On conclut seulement d'après elle que le nombre des habitans du royaume pouvoit monter alors à-peu-près à vingt millions. »

» Douze ans après, un M. Mallet, de l'académie françoise, présenta au Roi une table générale des biens fonds du royaume. On ne sait si elle put être alors fort exacte, mais elle ne le seroit plus aujourd'hui, à cause des

diminutions réelles que le luxe a apportées dans le nombre & la qualité des terres en culture ou des augmentations acquises par les défrichemens. »

» Mrs. de Vauban & de Mirabeau, ont cherché à établir un dénombrement général par le calcul & l'étendue de la surface du royaume. Mais les résultats de leurs combinaisons différent autant entr'eux qu'avec celui du dénombrement de 1698. »

» Quoique celui des recherches ordonnées pour la cour en 1765 & continuées depuis n'ait point été rendu public, on n'en doit pas moins présumer que cette opération ne peut être qu'imparfaite. 1°. Parce que portant uniquement sur les regiſtres publics des naiſſances, morts & mariages, elle exigeroit un relevé de vingt années au moins, pour pouvoir établir une approximation dans une proportion commune. 2°. Parce que le relevé n'a pas eu lieu dans beaucoup d'endroits du royaume, entr'autres dans le Clermontois & dans la partie de l'archevêché de Trêves qui eſt en France, &c. &c. 3°. Parce qu'il y a un très-grand nombre de sujets du Roi qui étant de religion étrangere, Juifs, Anabatiſtes, &c. & ne suivant point les usages de Rome pour les baptêmes & sépultures, n'ont pu être compris dans le relevé général. 4°. Parce qu'enfin tout calcul de la population fondé sur les regiſtres publics ne peut s'établir que par approximation. »

» Nombre d'auteurs eſtimables ont publié leurs observations, & leurs conjectures sur ce sujet, mais on les trouve peu d'accord

entr'eux ; & quand même ils partiroient tous d'un principe commun, qui eſt, que les naiſſances ſe portent actuellement en France, année commune, à un million; ils varieroient toujours dans ſes conſéquences, parce qu'on ne peut ſans le ſecours d'un dénombrement général & par tête, répété pendant pluſieurs années de ſuite, déterminer poſitivement ni la proportion commune des naiſſances par rapport à la capitale, aux villes & aux campagnes, ni la déduction à faire pour ce que la guerre, les maladies épidémiques, les émigrations, &c. retranchent chaque année de la population, ni par conſéquent le produit net de la multiplication progreſſive qui en doit réſulter. »

» Selon M. l'abbé Expilly, la France contenoit 22,914,357 habitans en 1767, & le nombre des femelles excédoit celui des mâles d'un million. Par quelle opération à la portée d'un particulier, a-t-il pu établir ce calcul de façon à le faire recevoir avec confiance? »

» Si l'on en croit M. de Beauſobre, polique des plus inſtruits, le nombre des naiſſances excede ordinairement celui des morts (ſuppoſons d'un dixieme, c'eſt beaucoup) & celui des habitans eſt de trente-cinq fois plus grand que le nombre des morts en une année. Or il réſulteroit de ſon ſyſtême que la France ayant actuellement un million de naiſſances par an, le nombre de ſes habitans ſe porteroit à environ trente-un millions & demi, quoique M. de Vauban ait avancé

qu'elle n'en pouvoit nourrir que vingt-ſix millions avant la réunion de la Lorraine. »

» Enfin M. de Meſſence vient de publier d'après ſes obſervations qui ſont très-ſenſées & des calculs qui paroiſſent plus que probables, contre les aſſertions de *l'ami des hommes*, que la France contient plus de vingt-quatre millions d'habitans. »

» Que d'opinions diſparates ſur cette matiere! laquelle faut-il croire? ou plutôt en eſt-il une de celles-là qui mérite aſſez de confiance, & que le gouvernement puiſſe adopter tant qu'on ne partira pas du point fixe, d'un dénombrement général & par têtes d'individus. C'eſt celui dont la plus haute antiquité nous fournit des exemples; celui qui fut établi à Rome peu après ſa fondation par *Servius Tullius*, l'un de ſes Rois, celui qui fut maintenu ſous la République, & qu'Auguſte étendit enſuite à toutes les provinces de l'Empire Romain. C'eſt encore celui que vouloit ſe procurer Louis XIV; & qu'avant lui Sully avoit ébauché, celui qui a été pratiqué en Eſpagne pendant treize ans conſécutifs, depuis 1710 juſqu'en 1723. C'eſt enfin celui que fait encore exécuter chaque année le Roi de Pruſſe, ce Souverain qui fait tirer un ſi grand parti de ſes Etats & qu'on peut bien citer comme un grand maître en politique. »

» Un dénombrement général eſt donc une opération eſſentiellement utile pour l'adminiſtration, & avantageuſe pour le peuple. Un dénombrement par têtes eſt donc le ſeul qui puiſſe parfaitement remplir ſon objet. Pour-

quoi differe-t-on à l'exécuter ? ou pourquoi a-t-on eu recours à tant de moyens & de méthodes pour y suppléer ? c'est qu'on a été rebuté du mauvais succès de 1698, & effrayé des obstacles, du travail & des frais immenses qu'on supposoit inséparables de cette opération ; c'est qu'on a craint que les peuples ne s'y prêtassent qu'avec défiance, & par conséquent avec peu de fidélité. C'est que les demi-moyens ont malheureusement toujours trouvé trop de partisans sous les administrations qui manquoient d'énergie, & qu'un projet de cette étendue ne pouvoit émaner ou être accueilli que d'un Ministre aussi grand dans ses vues que ferme & désintéressé dans leur exécution. C'est enfin qu'on n'a peut-être entrevu jusqu'à présent d'autres moyens pour cette opération, que de la confier encore à Mrs. les Intendans & par eux à leurs subdélegués, qui, sédentaires par leur état, se borneroient à rédiger dans leurs cabinets les déclarations des Maires & Syndics des Communautés, sans pouvoir s'assurer si elles seroient fidelles, ni suppléer à ce qu'elles auroient de défectueux, ce qui rejetteroit dans les inconvéniens ci-devant éprouvés & entraîneroit autant de variétés dans la forme ou la méthode, qu'il y en auroit dans le génie & l'attention de ses subdélégués, & dans l'intelligence & l'exactitude des Maires & Syndics. Tant de chefs & tant de sous-divisions indirectes dans une telle affaire ne pourroient qu'en affoiblir les ressorts & en faire manquer le plan. »

» Il ne faut qu'une autorité pour ordonner & diriger un dénombrement général, & il n'y a qu'un corps nombreux pourvu d'une puissance active & dispersé sur toute la surface du royaume qui puisse l'exécuter avec succès. Ce corps, c'est la Maréchaussée : elle seule peut aller, pour ainsi dire, au-devant de cette opération, la rédiger sur les lieux mêmes, & l'embrasser avec autant d'économie que de promptitude & d'uniformité. »

» Il ne s'agiroit plus de dresser des mémoires volumineux, de digérer des détails immenses dans un ordre arbitraire ; toute l'opération peut & doit se réduire à remplir un tableau en colonnes dans lequel on se propose de réunir au moins successivement, tous les objets qui doivent former le dénombrement le plus complet. Ce travail déjà très-simplifié, seroit rendu encore plus facile par toutes les instructions convenables & de détail que les bornes d'un mémoire ne peuvent admettre ici. »

» Pour peu que l'on connoisse le régime de la Maréchaussée, on ne pourra point douter qu'elle ne soit dans le cas de bien s'acquitter de cette commission qui n'a rien d'incompatible avec ses fonctions, sur-tout si elle pouvoit recevoir quelque changement dans sa constitution, qui doublât son nombre, sans augmenter ses dépenses. A quoi d'ailleurs pourroit-elle être employée plus utilement pour remplir le vrai but de ses tournées & les momens de relâche que lui laisse encore son service ordinaire ? Trente & une prévôtés

générales de Maréchaussée partagent le royaume, à l'exception de quelques petites parties pour lesquelles il seroit pris des mesures particulieres. Ces prévôtés se subdivisent en lieutenances, sous-lieutenances & brigades, & chaque brigade a pour district fixe un certain nombre de paroisses avec leurs annexes. »

» Il n'est donc pas en France, je ne dis pas seulement de villes, de bourgs, de villages, mais encore de hameaux, de fermes, de moulins, & d'hermitages tellement isolés, que les Maréchaussées ne connoissent & ne doivent visiter plusieurs fois dans l'année. Elles connoissent aussi parfaitement le local de tous ces endroits, leurs relations ; les seigneurs, les curés, les notables, les gens de justice qui y président ; & toutes ces personnes doivent concourir au succès de l'opération. Cela posé : est-il possible qu'un brigadier de Maréchaussée trouve des obstacles à établir le dénombrement de son district! Recevoir les déclarations de tous les chefs de famille ou de maison de chaque paroisse par les Maires & Syndics; les inscrire sur son tableau, en faire une vérification publique & contradictoire, en présence des principaux membres de la Communauté, qu'il fera assembler a cet effet, & par le secours des autres moyens particuliers qui lui seront indiqués; voilà en quoi consistera sa tâche : il y auroit pour cinq à six heures de travail en chaque paroisse. Or il n'y a point de brigadier, ou même de cavalier de Maréchaussée qui ne soit censé avoir assez d'intelligence, & en imposer assez par son

en détail le service de Maréchaussée, tous brigadiers & cavaliers de Maréchaussée sont obligés d'être vingt jours de chaque mois en campagne, & ils sont payés en conséquence. Etant nécessités de s'arrêter dans tous les villages pour y prendre des informations sur tout ce qui peut intéresser le service, que leur en coûteroit-il de plus d'y constater en même temps l'objet du dénombrement? Déjà la Maréchaussée est chargée d'un service assez analogue : celui d'envoyer exactement à la Cour les prix courans des grains & denrées par tout le royaume, & elle s'en acquitte bien. »

» Pour ne pas trop compliquer l'opération du dénombrement dans la premiere année, on n'a pas cru devoir comprendre dans le tableau général tous les objets qu'il est susceptible de renfermer; mais dans la suite on pourroit les y ajouter, ou les substituer à ceux qui se trouveroient suffisamment constatés. Et il y a lieu de croire que dans le cours de cinq à six années, le dénombrement général feroit aussi complet & aussi exact qu'on puisse le desirer. S'il avoit lieu, quel monument pour la France! Quel bienfait pour la patrie! Quelle satisfaction pour celui qui en propose le projet! Mais combien plus encore & d'honneur & de gloire pour le Ministre qui l'auroit accueilli & fait exécuter! Cette entreprise sublime étoit sans doute réservée à l'Emule de Sully, sous le nouveau regne de Henri IV. »

NOTE

*NOTE jointe au précédent Mémoire.*

» En propoſant la Maréchauſſée pour exécuter le dénombrement général du royaume ; l'auteur a eu ſur-tout en vue la célérité, l'économie & l'uniformité de cette opération ; mais ſi ce moyen ne paroît pas totalement exempt d'inconvéniens, il en eſt d'autres par leſquels on peut y ſuppléer. »

» Des différentes objections qu'on pourroit faire, celle qui ſemble mériter plus d'attention ſeroit, que la Maréchauſſée, donnant toujours une apparence de force & de contrainte à toutes les commiſſions dont elle eſt chargée, pourroit, en rempliſſant celle du dénombrement, inſpirer des inquiétudes, des craintes aux peuples & une méfiance qui en empêcheroit le ſuccès. »

» L'auteur convient que le peuple eſt ſujet à tirer de fauſſes conſéquences des moindres mouvemens de la Maréchauſſée, & qu'il eſt toujours diſpoſé à croire que le gouvernement ne cherche qu'à ouvrir de nouvelles voies aux impôts, mais il ſeroit très-poſſible de le déſabuſer à l'égard du dénombrement. D'abord on peut ſe diſpenſer d'y employer la Maréchauſſée ; enſuite il ne ſeroit pas difficile de prévenir favorablement le peuple ſur cette opération. Les temps d'alarmes ſont paſſés ; ces temps calamiteux, où l'on ne s'occupoit qu'à imaginer de nouveaux prétextes pour épuiſer les peuples, tout concourt aujourd'hui à les convaincre que le gouvernement ne cher-

che qu'à les soulager. Ce regne a fait renaître la confiance, & les opérations du ministere l'affermissent tous les jours de plus en plus. »

» Que le préambule de l'édit qui ordonneroit un dénombrement général en expose le motif avec cette éloquence simple & persuasive, qui nous a jusqu'à présent démontré si évidemment la bonté & la vérité des intentions du Roi & de ses Ministres ; que les curés annoncent cet édit & en fassent une fois la lecture au-lieu de prône ; qu'ils y ajoutent des explications & réflexions à la portée de leurs paroissiens pour leur faire comprendre que cette opération générale ne peut avoir pour but que leur propre avantage & le bon ordre du royaume : ne sera-t-il pas permis après ces précautions d'en espérer le succès ? »

» D'ailleurs les François ne sont pas assez déraisonnables pour trouver mauvais que le Roi fasse dans son royaume, ce que chacun d'eux fait chez soi. »

» Si tous les sujets d'un Etat ne forment qu'une nation dont le Souverain est le chef ; si tous ont droit à sa protection & à sa justice, il faut donc qu'il les connoisse, qu'il soit informé de leur nombre, de leurs besoins, de leurs ressources, car il n'est point de bon chef de famille qui ne connoisse dans le plus grand détail toutes les parties de son domaine, le nombre & la qualité des personnes qui composent sa maison, ses récoltes & sa consommation. »

» Mais en admettant ce projet, quels agens

pourroit-on subſtituer à la Maréchauſſée pour l'exécuter ? Il en eſt pluſieurs à choiſir. Les ſyndics, les maires, les curés, les collecteurs, ou un notable intelligent qui pour ce jouiroit de quelques exemptions. Chacune de ces perſonnes peut bien remplir cette tâche; mais il convient de préférer la premiere. Sa miſſion ne ſeroit point ſuſpecte à ſes compatriotes. Chargé déjà de la police du lieu, le ſyndic en connoît parfaitement toutes les parties & tous les habitans. Il eſt cenſé avoir l'intelligence ſuffiſante pour remplir exactement la feuille du dénombrement de ſa paroiſſe, conjointement avec le curé, les décimateurs ou leurs fermiers, les notables, &c. & pour l'adreſſer à l'époque preſcrite à un commiſſaire qui ſeroit prépoſé dans chaque chef-lieu d'un diſtrict. Ces commiſſaires ſeroient choiſis parmi les gens de robe ou de finance, & chargés de raſſembler ces feuilles, de les vérifier, de les comparer avec celles des années précédentes, & en outre de ſe rendre pour la premiere fois ſur les lieux & enſuite tous les cinq ans, pour y voir par eux-mêmes, de quelle maniere s'y exécute l'opération du dénombrement. Ils formeroient une feuille générale pour leur diſtrict qu'ils adreſſeroient au Miniſtre, ou au bureau général qui ſeroit ſous ſes ordres immédiats ; enfin ils correſpondroient avec ce bureau & en recevroient des inſtructions qu'ils rendroient aux ſyndics. »

» Il eſt vrai qu'on ne pourroit exiger que ces commiſſaires prépoſés fiſſent cette beſogne & ce ſervice gratuitement; mais comme cela

ne les empêcheroit pas de ſuivre tout autre état, & ne les aſſujettiroit à un travail particulier que pendant environ un mois de chaque année, il y a lieu de croire qu'ils ſe contenteroient d'un traitement de cent cinquante à deux cens livres par année, avec l'exemption du logement de gens de guerre. Ce ſeroit, il eſt vrai, une dépenſe d'environ cent mille livres à raiſon de ſix cens commiſſaires; mais cet objet n'eſt point aſſez conſidérable pour balancer les avantages du dénombrement, & d'ailleurs il n'excéderoit point ce qu'il auroit toujours fallu payer à la Maréchauſſée, ſoit à titre de gratification, ſoit à titre d'indemnité à cauſe des déplacemens diſpendieux auxquels cette opération l'auroit aſſujettie. »

» La concluſion de cette note eſt, qu'il ſeroit poſſible, & peut-être également convenable, d'employer les ſyndics de chaque lieu pour l'exécution d'un dénombrement général, ſous la direction des commiſſaires particuliers, au-lieu de la Maréchauſſée, des ſubdélégués & de tous autres ſur qui le bureau général ou le Miniſtre des finances ne pourroient exercer une autorité directe & immédiate ou qui ne ſeroient pas agréables aux peuples. Circonſtances qui nuiroient également au ſuccès de l'opération. » (*)

---

(*) On voit qu'à l'époque où ce Mémoire fut compoſé & adreſſé au Miniſtre, les adminiſtrations provinciales n'étoient pas encore aſſez généralement établies pour que l'auteur ait pu indiquer leurs membres comme les agens les plus propres à l'exécution du dénombrement

Les Stances que voici sont du même auteur que ce mémoire.

## A M. NECKER.

Généreux étranger, dont le vaste génie
Suivant dans ton essor ta noble ambition,
Se consacre à l'honneur de servir ma patrie,
Je te dois mon respect, mon admiration.

Dans des temps malheureux, plus d'un Ministre en
France,
Abusant des moyens, osa dans ton emploi
Bouleverser l'état, épuiser la finance :
Mais ces maux, grace au ciel, sont réparés par toi.

Louis qui t'appella pour seconder ses vues,
Charmé de tes succès, de son choix s'applaudit;
Le François, l'étranger t'exaltent jusqu'aux nues,
L'un t'offre sa fortune & l'autre son crédit.

On doit à ta conduite un suffrage unanime :
Qu'importe le dépit du traitant qui s'en plaint!
Déjà des nations tu captives l'estime;
L'Anglois même te loue ; il fait plus, il te craint. (*)

---

général; mais aujourd'hui que ces administrations ont lieu presque dans toutes les provinces, c'est à elles à apprécier si cette opération est praticable, & à s'en charger.

(*) Voyez le discours de Lord Richemont à la chambre des pairs. Il y dit à-peu-près : *ce ne sont pas les armes des François qu'il faut craindre ; c'est la sagesse de leur administration actuelle & les ressources inépuisables de leur Ministre, M. Necker.*

Si de nouveaux impôts tu t'interdis l'usage,
Pour braver sur les mers un rival furieux,
La glorieuse paix qui sera ton ouvrage (*)
Nous rendra tes travaux encor plus précieux.

En ressources fécond, mais toujours équitable,
Tu fais revivre l'ordre & la prospérité;
Des Sully, des Colbert émule infatigable,
Tu t'éleves comme eux à l'immortalité.

Malgré tous tes succès on aspire à ta place;
L'intrigue & la cabale esperent sans pudeur
Entrer dans la carriere, en effacer ta trace,
Et cherchent la fortune où tu trouves l'honneur.

Qu'ai-je dit! Pourroit-on, malgré l'expérience,
Admettre encor quelqu'un de ces ambitieux,
Dissipateurs légers, Ministres vicieux,
Que ne manqueroient pas de ruiner la France!

Réduite à la merci de son déprédateur,
Que deviendroit alors ma patrie épuisée?
Je verrois compromis son crédit, son honneur!
Ce funeste avenir contriste ma pensée.

Mais quand la vertu seule au Prince a droit de plaire,
Tous tes rivaux en vain poursuivront leur objet:
Confonds-les par le bien qu'il te reste à nous faire;
Sûr de l'aveu du maître, accomplis ton projet.

M. Necker n'ayant point encore fait de réponse au sujet du Mémoire sur le dénombre-

(*) L'événement a justifié cette prédiction.

ment général, l'auteur crut devoir ajouter aux ſtances le rondeau ſuivant :

A propos de projets, ne feroit-il moyen,
De pouvoir en paſſant te dire un mot du mien ?
Sur un vaſte ſujet, que l'état intéreſſe,
Par un zele inoui, dès long-temps je m'empreſſe ;
Mais le plus beau projet, ſans ton aveu, n'eſt rien,
T'adreſſant mon travail, j'invoquai ton ſoutien ;
Or, depuis je l'attends : en dois-je augurer bien ?
Pour mon repos, je dis, chez lui grande eſt la preſſe
A propos de projets.

Un travail de dix ans, fait par un citoyen,
Pour le bien de l'état, & non pas pour le ſien,
Vaudra, s'il te parvient, réponſe à qui l'adreſſe ;
On ne peut moins : mais faut y joindre la promeſſe
Que tu m'accorderas un inſtant d'entretien
A propos de projets.

## LE CHARMANT VOLEUR.

### *CONTE.*

Dans le Berry, certains voleurs n'a gueres
Avoient jetté l'épouvante & l'effroi.
Ce n'étoient pas de ces voleurs vulgaires,
Honnêtes gens & de fort bon aloi,
Qui ſans ſcandale exercent leur emploi
En preſſurant la bourſe de leurs freres ;
Ceux dont je parle, étoient ſix francs Corſaires,
Six guet-à-pens, & pour tout dire enfin,
Six vétérans des drapeaux de Mandrin.
Pour ces coquins d'extrême gourmandiſe,

Friands fur-tout de l'honneur féminin;
Jeune fillette étoit morceau divin
Qui réveilloit leur mâle convoitife;
Ils ne croyoient avoir fait bonne prife,
Que lorfqu'un coup de leur heureux deftin
Faifoit tomber des filles fous leur main.
Belles ou non, toutes étoient de mife:
Ils en ufoient, comme de biens d'églife
Fait aujourd'hui maint Chanoine ou Doyen;
Trouvant tout bon, dès qu'il ne coûte rien.

Or vous jugez quelle frayeur extrême
Troubloit l'efprit des filles du canton:
» Donner fa fleur à quelqu'un que l'on aime,
» Paffe : il n'eft rien de fi pur que le don:
» Mais prodiguer fes plus tendres prémices
» A des brigands fans ame, fans honneur,
» C'eft de l'amour perdre tous les délices:
» Car quel plaifir peut donner un voleur?
Dans les foucis leur ame ainfi fe plonge,
Tant qu'on en voit qui fe pâment en fonge,
Croyant toucher au moment plein d'horreur.

La jeune Agnès dans l'âge heureux encore,
Où notre cœur, éveillé par les fens,
Et mal inftruit fur fes defirs naiffans,
Soupire après un plaifir qu'il ignore;
La jeune Agnès, qui ne comprenoit pas
Que des garçons fuffent des fcélérats,
Puffent ravir aux filles autre chofe
Que leur argent & leur mince trouffeau;
Seule ignoroit la véritable caufe
De la frayeur des filles du hameau.
Tous les matins, elle alloit à la ville

Vendre ſon lait, & d'un pas diligent,
S'en revenoit ſatisfaite & tranquille,
Après avoir bien caché ſon argent.
Naïve Agnès, qu'avec plus de juſtice,
Euſſiez caché ce teint ſans artifice
Qu'amour peignit d'un ſi frais coloris,
Et cette bouche au doux baiſer novice,
Et ces grands yeux bordés de noirs ſourcils,
Et ce beau front où folâtrent les ris!
Sur vous, hélas! le deſtin trop propice,
N'a-t-il verſé ſes dons les plus chéris,
Que pour les voir par l'uſage avilis,
Servir d'appât & d'inſtrument au vice!

Mais, vîte au fait. Agnès alloit chantant
Le long d'un bois, où faiſoient ſentinelle
Les ennemis : l'un d'eux lorgna la belle:
C'eſt une fille, elle eſt jeune; à l'inſtant
Tous d'accourir : Agnès qui les entend,
Tourne la tête; ils ſont déjà près d'elle,
Le bras levé, l'œil fixe, étincelant :
Agnès recule, & s'enfuit en tremblant;
Mais au milieu de ſa courſe légere,
Elle chancele & tombe : événement
Bien malheureux, mais pourtant ordinaire;
Lorſque l'on court, le pied gliſſe aiſément.
Par un revers, hélas! non moins funeſte,
Sous ſes genoux, alors qu'elle tomba,
Sa courte juppe auſſi ſe déroba,
Et découvrit les..... mais ſoyons modeſte;
Je gagerois que l'on m'entend de reſte.
Lors fallut voir errer de toutes parts,
De nos brigands les avides regards;
Fallut les voir, d'une œillade laſcive,

Par le menu détailler leur captive :
C'eſt un pied fin qu'ils admirent d'abord,
Puis c'eſt la jambe, & puis c'eſt mieux encor.
» Par la corbleu, leur dit le Capitaine,
» Rien n'eſt de voir, ſi l'on ne ſait jouir.
» Que cet enfant doit donner de plaiſir !
» Pour moi d'abord je prends mon droit d'aubaine;
» Vous me ſuivrez. » Il parle, & tout d'un ſaut,
Guerrier ſuperbe, il s'élance à l'aſſaut.
La pauvre Agnès, ſur la terre étendue
Sans mouvement, preſque morte de peur
Revient à ſoi trop vivement émue
Par les efforts de ſon fier agreſſeur :
Un cri perçant échappe à ſa douleur;
Des pleurs légers obſcurciſſent ſa vue;
Ses cris, ſes pleurs, ſa douleur ingénue;
Du Capitaine aiguillonnent l'ardeur :
Il taille, il fend; déjà de la pudeur
Il a forcé la barriere rompue
Et dans la place il entre enfin vainqueur.
Agnès alors ſent treſſaillir ſon cœur,
Un feu brûlant, une flamme inconnue
Gliſſe à longs traits dans ſon ame éperdue;
Agnès ſoupire, & ſe pâme, & ſe meurt;
Mais, de l'amour éclatante faveur,
Au jour, bientôt par le plaiſir rendue,
Elle s'écrie : Ah! le charmant voleur !
Ce doux propos, pour notre fier athlete
Fut le ſignal d'une prompte retraite:
On ſait pourquoi : bien lui prit d'avoir fait;
Car dans l'inſtant des cavaliers parurent,
Cavaliers bleus, pourvoyeurs de gibet;
Tous nos brigands au fond des bois coururent.
Agnès alors, vers ſes libérateurs

Tourne ſes yeux encor rouges de pleurs;
Tremble, gémit, & d'une voix troublée,
Leur dit : Meſſieurs, je viens d'être..... volée;
Je l'aurois même été cinq fois de plus,
Si vous étiez un peu plus tard venus.

*Par M. Dr...*

*Fin du Tome dixieme.*






| | DATE DUE | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |